

REVUE
DES
DEUX MONDES

CIII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

REVUE
DES
DEUX MONDES

CIII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME QUINZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15
—
1933

054

R3274

1733, V. 3.

SEP 11 1953

334535

G. P.

V
m
gr
de
qu
du
co
ég
A
et
d'
te
so
q
si
q
co

VOYAGE EN ÉGYPTE

II ⁽¹⁾

LOUQSOR

VISITE à un monastère copte. — Dans le nord-est de Thèbes un monastère copte. Un galop d'une heure sur une levée de terre, au milieu de carrés de blé et de maïs; croisé des files de chameaux et de baudets. Vie campagnarde très active. Enfin à la limite des terres cultivées du désert, sur la première pente de la chaîne arabique, un bouquet de palmiers et d'autres arbres. Un vaste enclos de terre durcie et à la porte un bonhomme quelconque me reçoit.

Une église copte avec le presbytère y attenant. Je vois des coupoles en pisé pas plus élevées que les ordinaires maisons égyptiennes. C'est l'église copte. A la porte, une façon de saint Antoine, sans âme, émacié, avec une barbe rare, des bras velus et maigres qu'on distinguait dans ses manches larges, vêtu d'une robe de laine brune et chaussé de sandales. Un capucin.

A l'intérieur, une salle rectangulaire dont le sol est en terre battue avec quelques nattes étendues. Cette salle est séparée d'une autre par une cloison ajourée en terre battue qui rappelle un peu les moucharabis arabes : ce sont des dessins géométriques. Cette première salle est destinée aux fidèles qui veulent entendre la messe le dimanche. Il me fit traverser cette cloison et pénétrer dans le sanctuaire proprement dit qui

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

est une salle rectangulaire parallèle à la première et là se trouvent alignés contre le mur et juxtaposés quatre autels formés chacun d'un cube en terre battue. Le premier sur la gauche est Saint-Pacôme, le second Saint-Georges, puis celui du Père et celui de Saint-Michel.

A la droite du rectangle que forment ces deux salles, une autre salle d'équerre est la salle des fonts baptismaux. Ceux-ci sont une espèce de four où il me semble que l'on baigne l'enfant, où du moins on puise l'eau. Cette salle des fonts baptismaux est également séparée par une claire-voie de la salle du public.

Devant la claire-voie, masquant chaque autel, il y a des voiles bariolés. Le public est dans la salle obscure des nattes : il ne voit pas, mais il doit entendre.

C'est le respect des vieux Égyptiens pour le saint des saints.

Il me mène ensuite dans sa maison d'habitation contiguë et qu'il partage avec trois de ses frères. En tout vingt personnes. Nous avons traversé une série de cours avec des apprentis toujours en terre battue où grouillent des enfants, des ânon et des volailles. De là j'ai été visiter le cimetière copte qui est en dehors de l'enclos et sur les premières pentes de la chaîne. Les cadavres des Coptes de Louqsor y sont transportés à dos de chameaux. Les tombes sont des tumulus en terre battue. Beaucoup sont écroulés et ne font plus sur le sol que des bosses. Les plus récents ont gardé leur forme géométrique. Enfin quelques-uns qui contiennent les corps de Coptes de marque sont recouverts de dalles de marbre avec des inscriptions comme sur nos propres tombeaux. Le cimetière n'est pas clos : c'est un coin dans le désert.

Il y a des croix en étoile estampées au-dessus des portes dans la maison et dans l'église.

Pourtant grande misère et condition peu différente de celle du plus pauvre fellah. Il me tendit sa main où je déposai cinq piastres qu'il reçut avec de grandes marques de reconnaissance.

Telle est la communauté copte de Saint-Pacôme. Voilà où aboutit l'hérésie d'Eutychès.

Il était content de faire les honneurs de sa maison. Pas habitué à ce genre de visite. Les touristes n'y vont pas. Ce n'est pas dans le Bædeker.

Le reste de la famille abruti. Les femmes dans des loques. Quelques-unes pétrissaient dans des jarres de terre de la farine et ne manifestaient même pas une vive curiosité. Mouches sur les enfants. Abrutissement, pouillierie, misère.

Cinq ou six cent mille encore en Égypte. Les vrais descendants des Égyptiens. C'est la figure molle des monuments funéraires. Ils ont traversé l'invasion arabe. On y sent la décadence.

Dans cet art égyptien, pas d'invention, un rituel sur les colonnes, comme dans le livre des morts, comme dans leur administration des eaux.

Inépuisables écrivains et pas un morceau intéressant.

Mais comment humaniser de tels sables? Où trouver le sentiment religieux et la musique de l'Égypte? Où trouver dans la Pyramide la paroi sonore qui masque le couloir plus secret par où nous atteindrons le saint des saints? Où retrouver, à défaut du souflet envolé de la momie, une âme qui puisse la revivifier?

De Louqsor à Assouan. — Vers le soir, un grand ciel mâchuré de feu, une poussière qui pénétrait dans le wagon et dans la gorge, des ombres livides sur le désert pétré, parfois un village, de longs cimetières de cailloux, un enfant qui suit le train, indistinct dans sa robe flottante, puis la nuit et, soudain, une civilisation de maisons, une ville. C'est l'arrivée à Assouan.

ASSOUAN

Un dur soleil, des pas sur un sol qui cède, le chant des ouvriers sur les fouilles et sur le fleuve, le gémissement de la noria, nul but sérieux de curiosité et la plus constante des lumières, voilà mon souvenir d'Assouan.

Tel qu'il demeure dans mon souvenir, le paysage d'Assouan est resserré, bizarre avec ses roches noires où se brise le Nil et tout en poussière chaude sitôt que l'on s'éloigne de trente pas du fleuve. Cela sent déjà le nègre.

L'île d'Éléphantine fut, je crois, la verdure, la grâce, le repos d'Assouan. Lors de mon voyage, on n'y voyait pour plaire aux yeux que la pauvre cabane où flottait le drapeau tricolore

de MM. Clermont-Ganneau et Clédat. Et c'était un plaisir rien que moral. Ces deux savants campés en soldats ravageaient toute l'île pour trouver un temple hébraïque et la poussière de leurs fouilles venait à travers le fleuve importuner le promeneur que ne suffisait pas à calmer la mélodie de leurs deux cent cinquante terrassiers.

Dès la première heure du lendemain, l'agent consulaire de France, un Copte fort distingué et officier d'académie, apprenant qu'un membre de l'Académie française était descendu à l'hôtel, crut reconnaître en moi son supérieur hiérarchique. Accompagné d'un interprète, il vint se mettre à ma disposition. J'essayai en vain de le dissuader de me faire escorte. J'aurais enlevé quelque chose à sa gloire si je l'avais empêché de remplir ce qu'il croyait être une obligation de sa dignité.

Jardin d'Éléphantine. — La douce musique, le gémissement de bois mouillé d'une noria qui, dans le soleil, mais à l'ombre de douze beaux arbres reconnaissants, monte l'eau du Nil et la verse sur une terre privilégiée. C'est le bruit caractéristique, la chanson, la plainte mince et qui sans se taire ne se gonfle jamais, de l'Égypte éternelle. Les dieux successifs et tous ses vainqueurs l'ont entendu. C'est l'apis qui la mène, gémissant ou bondissant.

Si j'interroge mes souvenirs, je vois qu'au long de ma vie, rien n'a pu me plaire davantage que les beaux jardins d'Italie, de France, d'Espagne, et ce matin enfin un jardin égyptien. Sur la frontière de Nubie, dans l'île d'Éléphantine, je sais une longue terrasse où chantent les oiseaux que le double flot du Nil rafraîchit. On y entend le chœur des terrassiers dans les fouilles de Clermont-Ganneau. Des fleurs rouges, des grenadiers, des orangers chargés de fruits. Des bancs bien placés, — d'où je vois la longue rive d'Assouan, le village arabe en terre battue sur l'île, et la haute falaise de sable doré sur l'autre rive que domine une ruine, — m'arrêtent comme les lenteurs d'un roman bien fait, comme les monotones paisibles d'un amour dans sa période heureuse, quand le cœur se forme pour l'amour. C'est dans les jardins que mon esprit s'est formé à cette paix, à cette dégustation que veut la beauté.

Quel folk-lore chantaient-ils, ces rameurs de qui la chanson, au quai des jardins de notre immense hôtel, se termine

par un triple et joyeux Hip! Hip! Hourrah! fort anglais.

Leurs chants peuvent parler d'amour, ils vantent souvent la douceur de ne pas travailler, mais à l'ordinaire ce sont des louanges sur la générosité du seigneur qu'ils mènent et dont le riche bakchich les exalte par avance d'enthousiasme. Vaines hyperdulies d'un jeune chien qui se tortille pour que soit plus gros le morceau de sucre que son maître va lui donner.

Pauvre jardin en somme, nullement tropical : les fleurs poussent mal ici. A peine deux ou trois arbres en fleurs violemment parfumés; on les aime comme des jeunes dames très rares.

Dans Assouan, je revois les jardins de la mort.

Sur la côte isolée, derrière Éléphantine, au milieu des sables, cette blanche maison d'un Anglais qui se meurt et qui prenait en plein soleil d'indéfinis bains de sable. Et puis dans l'île, sous de grands acacias, ces longues chaises où les malades s'abritent le visage sous une ombrelle posée, se couvrent de laine et demeurent étendus, immobiles, somnolents, cherchant à se cicatriser. Rien ne bouge, pas plus la haute houppe des palmiers que les noirs écueils du fleuve, rien que le faible bourdonnement de la noria des fellahs agriculteurs.

Bel ordre, loisir, souffle parfumé, c'est la raison devenue volupté.

La dervicherie. — Changement de nom, mais changement d'âme ?

J'ai visité avec Clermont-Ganneau une dervicherie. Sa petite maison sur la montagne. Il disait qu'elle avait été galante, et maintenant c'était une sainte.

Envahissement religieux du ciel.

Sur la terrasse de l'hôtel les conversations s'étaient tues comme devant l'office divin. Nul ne reste assis, tous se lèvent.

Puis du rose se mêla dans l'or immense et s'y substitua en éteignant. Quand le soleil fut tombé derrière les côtes du Nil, celles-ci se découpèrent en sombre sur un ciel immense qui n'était que de l'or en fusion.

Sur la côte au-dessus des tombes invisibles du cimetière musulman, j'apercevais la maison de la dervichesse.

PHILÆ

La journée composite. — Dans un voyage en Égypte, il n'y a guère de variété. La lumière, le fleuve et le désert, d'étape en étape, sont pareils. Chaque journée a son temple et son coucher de soleil.

Je ne crois pas qu'il soit possible de construire une journée avec un art plus composite.

Quelque chose, là-bas, s'organise d'artificiel ou du moins de composite, assez analogue à ce qu'est aujourd'hui Venise, un lieu d'agrément qui a tout à fait perdu son caractère primitif pour loger dans les mêmes formes un agrément tout neuf et très défini.

A travers le sable du désert, dans une jolie victoria attelée de quatre chevaux, nous allons d'Assouan jusqu'à la rive du Nil en face de Philæ, d'où nous reviendrons en descendant le fleuve. Notre voiture nous dépose sur la rive en face d'un espace liquide où seul le faite des temples émerge.

Nulle part au monde on ne peut imaginer un bibelot plus précieux.

Sur le Nil d'Assouan, parmi ses roches noires.

Aux fontières extrêmes de l'Égypte sur la Nubie.

Dans une barque qui chantait, psalmodiait des versets du Coran (de jeunes Nubiens), nous avons navigué au milieu des colonnes de Philæ, par une fraîcheur de rivière, sous un ciel adouci.

Des forêts de palmiers noyés, un horizon terrible. On croyait naviguer avec Vénus dans un cratère de volcan, et son sourire adoucissait tout. Et jusque dans le saint des saints d'Isis.

Voilà Philæ, voilà bien la carte postale, mais submergée.

Dans ce vaste circuit du Nil que bornent d'énormes falaises faites de prodigieux cailloux roulés, on croit être sur la mer ou mieux dans le cratère.

Des fortins construits par Kitchener le bordent. Voici les deux rochers qui marquent la frontière.

Le Nil pénètre dans tous les temples, il recouvre à demi certains, laisse à sec les étages supérieurs des plus hauts. Des hautes terrasses d'Osiris. Là était la chambre mystique d'Osiris.

Les divers temples de hauteurs inégales sont plus ou moins

envahis par l'eau. On les visite en barque. On navigue sous les riches colonnades et jusque dans le saint des saints.

Mais les hautes terrasses d'Osiris se dressent encore à vingt mètres au-dessus du Nil qui remplit la colonnade d'accès et les salles inférieures.

Tout y trahit la décadence égyptienne. Les gravures de la chambre d'Osiris sont au moins médiocres. Mais que l'on est bien dans cette haute cellule étroite et cernée par les eaux pour méditer sur le mythe de la résurrection du Dieu!

Le fleuve est impuissant à féconder ou même à adoucir les immenses désolations au milieu desquelles il roule sa masse liquide. D'affreux rochers noirs et menaçants comme de gigantesques caparaces de crocodiles éclatent parmi des nappes de sable lumineux, parmi de puissantes vagues de sable fixées.

Des bouquets de palmiers noyés et parfois confondus avec les rochers terreux où ils sèment leur paix, des cubes de terre battue, pauvres villages qui doivent vivre de la pêche.

Ces mouvements horribles s'étendent sous un ciel bleu et l'esprit s'en éloigne.

Quelle misère délabrée, quelles tanières de bêtes! et pourtant j'y vois des coupoles musulmanes ou la croix byzantine des Coptes.

Nos rameurs nous mènent lire au ras de l'eau les douze lignes que les chefs de l'armée de Desaix inscrivirent sur une haute colonne du sanctuaire d'Isis.

Quel plus digne trophée la gloire française pouvait-elle s'assurer aux confins du monde?

Transporter Philæ ailleurs? Ça n'a pas d'intérêt, ce serait un temple comme Dendérah ou Edfou. Philæ valait par l'agrément du site.

Ce qui est autrement fâcheux dans ce barrage, c'est que le Fayoum, si riche en monuments, étant inondé, ils seront tous détruits.

Cette terre d'Égypte est précieuse pour la connaissance du grec et de toutes les races, parce que si sèche elle conserve tout et que tout y fut porté. Les comédies de Ménandre trouvées hier dans un petit village; un amateur, jadis. Les papiers juifs de l'île d'Eléphantine. Oui, tout y fut porté. C'est là qu'on

traduisit la Bible en grec (version des Septante; les juifs d'Égypte ne sachant plus l'hébreu); c'est là que les Alexandrins ont établi excellemment l'Homère que nous possédons.

Les temples de Philæ sont charmants. De proportions grecques, cette fois. Spirituels, semble-t-il. Il semble que l'idée religieuse ait perdu de sa solennité, soit devenue un thème traité par des gens de goût, des amateurs grecs. La Vénus grecque s'est costumée en Isis égyptienne : n'est-ce pas plutôt en Hathor? A dire vrai, on respire mieux, on est libéré.

Quand nous sommes descendus de Philæ vers Assouan, les six rameurs nubiens chantaient une chanson du Soudan alternée avec le fils du rameur. Une mélodie pareille au plain-chant des Dames de la rue Monsieur, et sur le côté du bateau un petit enfant de quatre ans accroupi semblait un petit Jésus.

Le ciel et les eaux du Nil sont couleur de rose; le flot fratchit comme un lourd jet d'eau; l'heure est divine : on regrette que le dieu Crocodile offensé par l'hélice des bateaux à vapeur ait déserté les rochers où nous eussions aimé écouter avec crainte ses mystérieux gémissements.

Aux deux rives les monticules de sable deviennent plus livides, les bouquets de palmiers plus tragiques et un coin du ciel plus groseille. Nos rameurs continuent d'invoquer Mohammed dans un chant coupé de longs silences où l'on regrette le dieu Crocodile.

La barque sacrée a seule survécu. Elle flotte avec moi sur les ruines de son temple submergé.

Nous nous sommes trop attardés sur les temples. Quand nous atteignons le barrage, le soleil tombe à l'horizon. C'est dans la nuit noire qu'une nouvelle barque nous mène. Six enfants joyeux la mènent sans fanal. Pour s'annoncer, ils chantent à se briser la voix avec une fougue joyeuse des strophes barbares alternées et assonées.

L'on était ici dans le factice. Comment le nier? Dès que nous sommes un peu renseignés, nous sourions comme d'un joli bal masqué. C'est une pensée mensongère.

Je retournerai au Caire avec plus de goût pour les Pyramides. Il y a là une sincérité qui mérite de durer toujours. Si Philæ est englouti, c'est une chose gracieuse, amusante, plaisante, ce n'est rien de noble qui disparaît.

On pensait se donner de la force en rendant une valeur officielle à ces routines auxquelles on ne croyait pas. Le goût baissa... derrière ces puérilités usées.

D'ASSOUAN A LOUQSOR

Pour bien goûter la paix du Nil et m'accorder avec son paysage et son climat, j'aurais voulu le descendre en dahabiyé. J'ai dû me contenter d'une place sur un bateau à vapeur et malgré ses trépidations et le courant d'air où l'on vit, c'est, je crois bien, la plus étonnante cure de repos que je connaisse.

Sur le bateau, les rives. — Il est fréquent de descendre et de remonter le Nil. C'est une bonne manière de voir cette Égypte, ce long couloir d'Égypte par où l'Afrique s'écoule dans la Méditerranée. J'ai du moins été d'Assouan à Louqsor.

Kom-Ombos. — Les flots du Nil plat, quand il vient tourner au pied de la terrasse du temple d'Ombos inondé de feux roses par le soleil se couchant derrière les palmiers.

Les flots du Rhin qui baignent la falaise et le haut promenoir de la cathédrale de Bâle.

Les flots du Rhône au pied d'Avignon.

A peine un bruissement au pied d'Ombos et les lourds piliers chargés des adorateurs du dieu chien symbolisent bien cette immobilité.

Je reconnais le Nil. Le voilà. Je ne savais pas que son image reposait en moi. Où donc ai-je vu ce fleuve? Je me rappelle maintenant, c'est à la fête de Charmes, dans une baraque de stéréoscopie. Je le vois tel qu'il était et maintenant je l'entends gémir. Cela me semblait mystérieux et c'est maintenant un pays comme chez nous. C'est vraiment un pays usagé. Parfois sur la rive plate, dans le lointain du soir adouci ou du matin frais, une ligne de palmiers semble une route de chez nous qui court bordée de peupliers.

Je suis habitué à ces bêtes exotiques, le chameau est devenu le frère de l'âne. Nul danger des hommes ni des bêtes.

Depuis le bateau, par un clair matin, ce 23 décembre, je me crois éloigné, mais je suis chez nous à la hauteur du temple d'Esnèh.

La petite fille d'Esnèh. — Parmi les Arabes qui sur la berge d'Esnèh se pressent et tendent au bateau des vanneries, des verroteries et de puissants dindons courroucés, il y avait une enfant chétive et charmante dans ses châles noirs avec un visage pâle et de beaux yeux demi-perdus et qui tenait par les ailes une colombe. J'éprouvai d'elles deux un sentiment de pitié douloureuse jusqu'à ce que je vis que cette petite fille insensible, tandis que je la plaignais, n'avait pas une seule fois regardé sa captive froissée, épouvantée. Alors je ne voulus plus goûter que la lumière.

Le Nil en feu. — Vers les trois heures, des ombres bleues apparaissent dans toutes les anfractuosités qui sont orientées à l'est. Elles modifient la falaise et lui donnent le coup de pouce magistral.

Vers quatre heures, il se fait dans la montagne des parties d'un bleu intense identique au bleu du Nil. Bientôt un frisson de froid.

Le jour a perdu sa jeunesse et trouvé la plus noble maturité. C'est l'heure où le modelé s'accuse avec le plus de puissance. De minute en minute, les ombres bleues s'étendent, cependant que le soleil incliné défend qu'on le regarde et des coulées jaunes commencent de glisser vers le Nil.

Puis il semble que nous soyons dans un coffre immense d'argent, qui se mue en couleur chaudron. Après quoi, c'est le Nil en feu.

L'étoile pâle, la délicate Vénus brille dans un ciel bleuâtre. Une extrême dureté.

Le cadre et la structure du tableau restent toujours les mêmes, mais les couleurs le transforment. Un paysage illuminé par de magiques flammes de bengale incessamment variées. C'est une comparaison bien grossière, mais c'est cela ; la magie se divinise avec toujours les mêmes éléments.

Et d'ailleurs quels pauvres éléments : un fleuve peu inté-

ressant, des rives misérables, une montagne assez médiocre et c'est tout, mais cela devient sublime par la lumière.

Noël. — Je passai encore quelques jours à Louqsor. Ils furent délicieux. Je m'étais familiarisé avec le paysage, je jouissais d'y voir des oiseaux de chez nous : pas un oiseau chanteur, rien que des pierrots et des bergeronnettes.

Le jour de Noël, lassé de cette chaleur, de cette poussière et de cet exotisme, je suis entré presque à mon insu dans la pauvre chapelle catholique de Louqsor. Un franciscain italien, assez misérable comme je l'ai vu après l'office, dépouillé de ses vêtements d'or, occupait l'autel.

Tout le côté droit de la petite chapelle plein d'Arabes et l'autre partie d'Européens.

On leur donna une lecture de l'Évangile en arabe et ils l'écoutèrent avec un vif intérêt.

Quel repos après tant de bizarres puérilités ! Un harmonium, des chants latins, j'irai jusqu'au bout de ma pensée, des lumières, des dorures, l'encens.

Ces petits nègres chantaient *Virgo Maria*. J'y retrouvais l'atmosphère de tout ce que je vénère.

Ce n'est que dans une église catholique que je trouve mon ordre et mon rang et que mes mérites, s'il en est, se feront reconnaître. Et par exemple à Saint-Étienne-du-Mont où j'ai suivi le service de mort de Verlaine avant de lui dire sur sa tombe le dernier adieu des jeunes gens, Saint-Étienne-du-Mont où derrière le maître-autel, auprès des deux piliers de la chapelle de Miséricorde, Blaise Pascal et Jean Racine reposent.

Tous mes jours ineffables m'entourent : mon enfance qu'assistaient des affections disparues au milieu des consolations catholiques. Plutôt que d'errer si loin, que ne puis-je causer avec eux des choses qui nous sont le plus près ?

Ici ma pensée retrouve ses ailes et l'air qui la porte : elle s'élargit, s'élève, se dirige.

Dans cette barbarie, tous mes souvenirs ici sont resserrés autour de moi. Ils remplissent une chapelle si petite et faite à leur modeste mesure. Une douceur, une harmonie me baigne pour toute la journée. Si je pouvais la mettre dans des mots, ce serait la plus sublime poésie.

J'ai besoin d'être protégé, enveloppé.

Toutes ces idées associées me font une peau de plus, une douce chaleur, c'est le plasma où je dois baigner. S'il me manque, je me dessèche, m'enfièvre, m'écorche.

Et qu'est-ce que tout cela prouve ? Rien. Je vous dis mon émotion profonde. Je suis devenu une nappe d'émotion.

Je descends le Nil. — Le long du Nil j'avais vu tout le monde occupé à interroger le vide. Chacun voulait creuser, déchiffrer, comprendre. Toutes les imaginations étaient tournées vers les fouilles : les déchiffrer, les interpréter. A Louqsor, Legrain m'avait promené dans son prodigieux domaine ; à l'île d'Éléphantine, Clermont-Ganneau.

Je me rappelle comment j'ai retrouvé morte la vie dont je cherchais les traces, pour laquelle j'interroge avec une imagination si irritée les savants.

Où est la grande idée sévère qui traduit ce paysage, soulevant d'enthousiasme son peuple et les reliant, peuple et paysage, au monde surnaturel ? Elle est démantelée, effondrée dans la poussière. Je n'aperçois plus que les milliers d'images des temples que personne ne sait plus me traduire en sentiment que je revive. Ces traces légères, ces formes imprimées dans la pierre mettent des palpitations dans les âmes. On me mène devant toutes ces images bien disposées pour que je les regarde ; elles ne savent enfoncer dans mon âme qu'une impression qui n'est pas plus leur voix qu'un cadavre n'est la personne vivante : amer sentiment de la mortalité des dieux.

Je m'assieds dans le Saint des Saints où il n'a été permis à personne de pénétrer ; rien ne me trouble. Quelle affreuse indifférence est la mienne, et pourtant je voudrais vénérer. Mais quelle indifférence dans ces pierres, dans ce ciel, dans ce soleil !

Tout s'écoule. C'est un fleuve immense, un Nil que rien ne peut contenir ni fixer. Il entoure le monde et passe à travers toutes les régions ; il s'écoule à travers tous les âges. Mais parfois, comme il advint à la chaste épouse du brahmane qui puisait de l'eau dans le Gange sans cruche ni seau, parfois « pour le cœur innocent, pour les mains pieuses, l'onde émue se cristallise en un globe magnifique ».

Certains lieux ont recueilli en eux la force mystérieuse diffuse dans le fleuve : de la rive, un sage s'incline vers la

claire surface et saisit de ses deux mains la pensée divine. Cette heureuse faveur dure un temps, quelques siècles, et puis un jour le globe étincelant s'écoule, se confond et s'éloigne avec le fleuve qui fuit éternellement. Mais aujourd'hui sur le bord du Nil, il y a cette petite maison.

Comme c'est beau de songer qu'un jour les chrétiens sans prêtres et sans autels ont passé dans cette rue des temples, et qu'ils se sont logés dans ces temples!... Je voudrais savoir comment... Et comment cela a cessé. Et quelle alliance l'esprit chrétien avait fait avec l'esprit égyptien... Cela, je le sais par la Grèce et par Rome. Je sais l'apport gréco-romain.

Qu'elles sont émouvantes les ruines du Nil! Comme depuis longtemps les églises de nos villages étaient prophétisées!

« Tu peux te cacher sous mille formes, maison de prière de mon pays, je te reconnais soudain; tu peux te couvrir de voiles magiques. » Dans les églises coptes du Caire, ô charmante église, je te reconnais soudain; dans les profonds tombeaux de Thèbes, je retrouve les sépulcres de Ligier Richier; si la plainte des travailleurs s'élève sous la direction des contre-maitres, je reconnais les gémissements des vêpres du dimanche lorrain; si les ruines s'embrasent sur la montagne, ma pensée salue une chapelle auprès de la route dans la prairie.

Sous les cent noms nouveaux des dieux de l'Égypte, je nomme les noms sacrés de mon catéchisme.

Au mois d'août 1838, Victor Hugo est allé admirer dans la cathédrale de Reims ce qu'il y a vu ou cru voir d'abandon, de délaissement, d'oubli, d'exil.

« La désuétude et l'écroulement grandissent un temple. A mesure que la religion humaine se retire de ce mystérieux et jaloux édifice, la religion divine y entre. Faites-y la solitude, vous y sentez le ciel. Un sanctuaire désert et en ruine, comme Jumièges, comme Villers, comme Holyrood, comme l'abbaye de Montrose, comme le temple de Pæstum, comme l'hypogée de Thèbes, devient presque un élément et à la grandeur virginale et religieuse d'une savane ou d'une forêt... »

Quel grand écrivain! J'ajouterai que c'est un penseur solide, un penseur sur qui on peut prendre un point d'appui; il n'est que de penser juste le contraire.

Tout continue de croître selon la loi de nature, mais une

pensée sublime est morte et je ne peux plus la retrouver.

Des temples pour le culte des dieux.

Des tombeaux pour le culte des morts.

Des pyramides, des temples, des hypogées, des tombeaux proclament la divinité et l'au-delà.

Tous ces temples ont laissé échapper leurs dieux. Qu'ils meurent, ces édifices vides.

Le destin et la nature ont vaincu les dieux. Quel poème, chacune de ces ruines ! J'en ignore le détail. Que de luttes silencieuses à jamais inconnues !

Voici les obélisques.

Mais les racines souterraines de ces grandes végétations, la sève invisible ?

Silence. La vie de ces pierres demeure cachée.

Je leur dis : Objets inanimés, quelle conversation avec vous puis-je entretenir ?

C'est le cimetière des dieux. Ils sont couchés dans cette poussière, sous ces légumes. Ce qui a remué d'innombrables générations, ce qu'il y avait d'excellent parmi ces milliers et ces milliers d'hommes le long des siècles a laissé sur ces pierres ces traces très visibles, très nettes et incompréhensibles.

Voilà des siècles que les dieux se sont retirés des rives du Nil, abandonnant le gouvernement de cette société, et moi je les réclame sur les lieux où ils régnèrent. Ils sont relégués parmi les songes de l'esprit et dans les musées.

Je ne connaîtrai donc pas les dieux ? Je suis depuis quinze jours parmi les dieux inconnus. Je suis seul, exclu des grandes formes. Mais voici une messe. O toi, Christ, je te connais. Merci.

En France, j'ai mes entrées dans toutes les pensées. Je ne suis pas de ceux qui restent en dehors, sur les marches, j'entre dans la Cella. Ici j'ignore ce qu'est la Vertu et le Pêché.

RETOUR AU CAIRE

Le Musée. — Nous connaissons maintenant l'Égypte des Pyramides, nous l'avons vue, nous l'avons respirée dans ses tombeaux. Essayons maintenant d'aller la comprendre au musée.

Mon éminent confrère Maspero était absent. J'ai pu causer

avec l'un de ses élèves, M. Lacau, qui m'a mis très agréablement au courant de sa science.

Jeudi, au musée du Caire.

Si j'ai bien compris, dans ce musée, presque tout se rapporte à l'idée de mort. Presque tout a été trouvé dans les tombeaux, cela nous dispose à voir l'Égypte comme le pays où la vie fut subordonnée à l'idée de la mort. Il est certain que la vie d'outre-tombe y jouait un grand rôle, mais il faut tenir compte que, dans ce climat, les objets se conservent très bien et que les tombeaux ayant été placés (vu la cherté du terrain cultivable) sur les confins du désert, on y a beaucoup moins bouleversé les tombes qu'on ne fait dans nos cimetières.

Dans les tombeaux, on trouve la représentation de tous les objets utiles à la vie (et parfois les objets eux-mêmes). Le mort s'assurait ainsi la prospérité dans l'autre vie. L'autre vie n'était pas une chose vague : il y voulait ce qui fait la vie facile et heureuse, lui, sa femme, ses serviteurs, des nourritures, etc. (c'est ainsi qu'il n'y a pas de peuple dont les mœurs nous soient mieux connues). Ces objets sont tantôt représentés en peinture, en gravure de bas-reliefs, en petits objets, en objets authentiques.

Le puissant, le riche prend mille soins de s'assurer ces possessions. Qu'elles lui soient enlevées, il retombe au sort du commun qui n'a pas de sécurité.

En général, cette représentation du mort et de ses serviteurs est stylisée (ou industrielle). Parfois c'est un portrait. Ainsi le fameux Cheikh-el-Beled. S'il a voulu son portrait, était-ce un homme particulièrement pieux ? En tout cas, c'est un homme sans naissance.

Après cela nous avons les statues des rois et celles des dieux. Le roi se fait volontiers représenter en Sphinx qui est un lion à tête humaine, force et intelligence.

Les dieux. Chaque canton a son Dieu, chaque canton divinisait un animal, en honore et sert un représentant qu'on momifie à sa mort et tous les animaux de la sorte sont honorés dans le canton. D'où vient cette coutume ? Des nègres qui précéderent ? Les Romains s'étonnèrent beaucoup de cette coutume et voulurent à tort y voir la récompense des services rendus par la bête.

On voudrait trouver le sens moral de cette religion. Quels

sentiments sont figurés par ces dieux ? A quels états d'âme cela répond-il ? Que veulent dire ces forces puissantes ?

On l'ignore. On voit qu'ils goûtaient l'immobilité. Si l'on avait perdu l'Ancien et le Nouveau Testament, que comprendrait-on des cathédrales ?

On n'a aucun texte. Un combat, mais c'est un fragment d'*Iliade* sans les sentences morales. Le *Livre des morts*, c'est un recueil de formules magiques. On sait la vie d'Osiris par le pseudo-Plutarque ; elle permet de comprendre les allusions éparses qui, autrement, eussent été impossibles à saisir.

Thébaïde. — Après cette description du musée, et en prenant des exemples, dire les dieux, leurs rois ; je ne les comprends pas, mais cette vie consacrée à préparer la mort, il faut bien que je la médite et la retrouve en moi. L'homme de lettres fait son tombeau, il construit sa pyramide dès le début et toute sa vie. Il y met quoi ? tout ce qu'il a aimé, employé, tout ce qui lui est utile, tout ce qu'il veut éterniser autour de sa figure. Mon rêve serait de construire une propriété, d'y mettre mon tombeau et de décrire toutes les émotions que j'ai ressenties des femmes que j'ai aimées, des honneurs que j'ai reçus, etc. et que ce double fût à jamais protégé.

Suite de la première conversation du musée. — Pour éclairer cette religion des anciens Égyptiens, on voudrait voir ce qu'il en subsiste chez les indigènes d'aujourd'hui, leurs descendants.

En effet, ces antiques religions durèrent jusqu'au christianisme et plus avant même. Les Romains respectèrent les religions locales ; ils se bornaient à romaniser les noms, à essayer de confondre les dieux locaux avec les leurs.

Et, d'autre part, les fellahs sont bien les descendants des Égyptiens antiques. Mêmes traits. Les Arabes furent très peu nombreux. On admet que les Coptes sont les plus purs, parce qu'ils se marient entre eux.

Eh bien ! il ne subsiste rien du culte des animaux. A la vie future, oui, on y croit. Beaucoup de nécromances (livre des morts, soit), mais de tous les pays, de tous les temps. Rien qu'on ose relier sûrement à la religion antique et qui l'éclaire. Cette religion antique était-elle donc dans des initiations résér-

vées dans les villages sacerdotaux ? On sait si peu ce qu'étaient, en Grèce même, ces initiations.

Autre réflexion : on ne s'explique pas comment les Grecs, si supérieurs en toutes choses à ces Égyptiens, les admirèrent à ce point, les considérant comme leurs maîtres. Ils croyaient d'une manière légendaire leur devoir tout. Peut-être, eux qui furent toujours impuissants à s'organiser, admiraient-ils l'ordre politique, l'administration que les nécessités de l'eau avaient fait accepter.

Le destin des pierres. — Islam, conception de l'univers accessible à tous. Peut-être était-elle mieux adaptée à ces populations que l'antique religion égyptienne sacerdotale, — où les prêtres avaient péri, — et que l'hellénisme romain qui est une religion de la cité (car ils n'avaient plus de cité). Ils se sont donnés à cet Islam démocratique.

Jusqu'aux Arabes, il y a une logique dans le développement religieux de cette terre. Le Serapeum hérite du culte d'Apis. Mais avec ces pierres de Memphis on bâtit les mosquées du Caire.

Je suis toujours ému par la vue d'une colonne antique installée, enrobée dans le temple d'un dieu vainqueur.

L'Égypte, c'est une civilisation qui a pour idéal, qui se propose non pas le dynamisme, l'activité comme nous autres, mais la fixité. Elle voudrait calquer l'organisation de la société sur l'organisation du ciel et donner aux groupes humains la constance (?) du cours des astres.

Ici sont venus se verser de grands fleuves. Ici est venu se verser le Nil lui-même. Ici la philosophie d'Alexandrie.

A mon retour au Caire, je commençais d'être à même de classer mes impressions. J'avais pris contact avec chacune des époques de cette vieille terre. Oh ! n'exagérons rien : mon expérience était très courte. Mais enfin, durant trente jours bien employés de l'aube au couchant, j'avais vu les plus beaux spécimens des diverses époques égyptiennes, gréco-romaines, coptes et musulmanes. Je les avais vus sur place, paisiblement et à plusieurs fois, tantôt seul et tantôt guidé par les Legrain, les Lacau, les Clermont-Ganneau, les Clédat, les Herz-Bey, Danilos-Pacha.

Notre manière d'écrire, dépouillée et régulière comme le système d'une feuille ou le squelette d'un animal, — c'est la manière d'un quadragénaire, — convient mal à faire sentir ces grands états moraux qu'éveillent chez le voyageur pour quelques jours les bords du Nil et la belle montagne rose. Il faudrait l'audace et l'insistance de la musique même, une fois que j'aurais fait les préparations, pour ressusciter le repos, le bien-être, l'écoulement de toutes mes journées.

C'est à Thèbes que j'ai vu un paysage proprement égyptien et sous un soleil terrible (qu'exprimaient gauchement la grandeur du temple ou la tragédie des tombeaux) ce sourire des dieux et la montagne rose.

J'ai retrouvé mes amateurs de plaisir. Avaient-ils trouvé leur âne ? C'est douteux. L'un disait « oui » et l'autre « non ». Chacun porte son plaisir avec soi. Il en va de même de la religion. Le tout, c'est d'avoir un joli sens religieux.

ALEXANDRIE

Au dernier jour de mon voyage dans Alexandrie :

« Enfin, disais-je, voilà de belles choses délicates et précieuses après tant de curiosités égyptiennes qui n'étaient que saisissantes. Et devant ces objets charmants de la dernière époque alexandrine, je me fis les plus vifs reproches sur la froideur que jadis j'avais éprouvée en Grèce. O paysan, me disais-je, retourne auprès des dieux et tâche de t'y perfectionner. Mais dans le même temps, je pensai que je renouvélais mon erreur et que je sacrifiais l'Égypte. »

Alexandrie est l'un des points du monde où sont rassemblées le plus de femmes charmantes. Ces Grecques ont une souplesse et une majesté de corps admirable et leur visage respire un délicieux amour de tous les plaisirs.

Au milieu de ces belles choses se tenait une jeune Grecque merveilleuse et cette vivante et ces images qui participaient de la même vie s'éclairaient les unes les autres.

Dans Alexandrie, je songe au fils d'Alexandre, aux fils de César et de Cléopâtre, aux fils de l'un et l'autre Napoléon brisés par les coups de barre de la destinée.

Je songe au fils de Goethe, au fils de Renan...

Que ne puis-je sentir ce qu'il y a de divin dans tous les temples ! Je le pourrais, mais lentement ; il faut qu'une sincérité se forme, s'amasse en moi. Et si je fais trop souvent l'impie, c'est de peur d'être un pharisien de qui les lèvres disent « Seigneur, Seigneur », avant que le cœur soit tout pénétré.

Ce beau voyage était terminé, il fallut se remettre sur l'eau et sur cette eau courroucée rejoindre, — où trouver un plaisir qui ne soit que plaisir, — l'hiver européen. Enfin nous vîmes les côtes de Toulon et puis Marseille.

LA MESSE SUR LE NIL

Frêle indication de ces états où le moi meurt, où la grâce éclate...

Je me rappelle mes journées d'Égypte, les journées maintenant mystérieuses pour moi, que j'ai passées sur le Nil, du Caire à l'île d'Éléphantine. Je les retrouve dans ma mémoire, immobiles comme une momie enroulée de longs voiles brillants. Et à mesure que je déroule mes souvenirs et que je déchiffre les longues inscriptions, — je sais bien vers quoi je m'avance, je sais le centre de mes expériences d'Égypte, — c'est cette matinée de Noël où, lassé mais non rassasié, irrité plutôt par tant de dieux étrangers, j'ai assisté à une pauvre messe catholique sur le quai.

Je n'allai pas loin. Seulement m'agenouiller et m'attendrir au milieu de frères inconnus. Nous voilà ensemble. Je ne suis plus seul ; ils ne sont plus seuls. Plus seuls à souffrir, à nous battre contre la vie, à être exilés. *Nous faisons partie de la même équipe.* Nous sommes une armée à la bataille. Nous ne pouvons pas causer. Il y a des nègres. Mais on a plus de courage à marcher quand on se sent les coudes.

Je vois que c'est une grande chose. Mais j'éprouve la sensation d'être rejeté hors de cette existence, hors de cette société divine.

Au sommet de la messe. — A ces moments, on lève les yeux, comme vers les étoiles, vers les idées que conçoit notre imagination. On se jure de se modeler sur ses rêves : on accepte les exigences, les brutalités, le despotisme des réalités et à

travers elles on en appelle à l'invisible dans le ciel, de toute son âme humiliée on s'oriente vers Celui que nous désigne un long rayon parti de notre conscience.

Ce que j'éprouvais alors, comment pourrai-je l'écrire ? C'était une merveilleuse exaltation où me plongeait l'idée que nous étions si divers et pourtant réunis. J'éprouvais saisissement et joie qu'un spectacle aussi éternel pût m'être présenté et que j'y participasse. Mais le plus essentiel et le plus original dans nos conceptions les plus étendues et les plus profondes est incommunicable par la parole, et ce que je ressentais ne pouvait être exprimé précisément que par la liturgie, et je n'étais si ému que parce que je voyais exprimé par nous tous ce qui ne peut être exprimé par la parole individuelle.

Je l'ai obtenue de toutes ces ruines, la connaissance de la divinité dans cette chapelle.

C'est à leurs grands murs déserts que je dois de sentir ici cette présence. Au milieu de ces débris gigantesques, cette frêle maison a force et durée ; au milieu de ce silence, ici c'est une douce parole. Ici l'inconnu, l'éternel recommence doucement à luire.

Les sentiments détachés de ces ruines sont venus rallier autour de cette petite église leur faisceau et leur effort.

Pourrais-je, en interrogeant les Coptes, apercevoir dans leurs âmes au confluent des deux âges, des deux civilisations, les dernières eaux du fleuve Nil sur le débordement du Jourdain ?

Minutes mystérieuses, élans, aspirations de l'âme, mouvements indicibles du cœur vers ces grands voiles derrière lesquels un Maître échappe à toutes vues.

Pour un instant, nous voici réveillés, libres de tout ce qui nous dégrade et légèrement, à notre insu, avec douceur, avec ampleur nous pouvons nous épanouir dans une atmosphère limpide.

Si je suis dans une église, si je vois la messe, quelle poésie ! Comment un simple homme y peut-il demeurer insensible ? Soit, pour un Faust, pour une âme capable de créer Dieu. Par delà le domaine de la raison et de la science, sans les contredire, avec ses seules forces, il est capable de se créer un système du monde. Mais nous autres, voilà qu'on nous guide vers l'invisible, le surnaturel, le divin ; on nous met en rapport avec l'ordre universel.

Sentiment de désolation et de commisération. — « Les Grecs, persuadés de l'existence d'un principe malfaisant au sein de la divinité, faisaient consister le premier devoir de la religion et de la sagesse à subir en silence ses rigoureux décrets, à craindre et à ménager son pouvoir » (Tournier).

Ce principe malfaisant, il est dans nos dieux d'aujourd'hui encore ; il est dans la Jeunesse, la Beauté, le Succès, la Richesse, l'Amour. Craignons d'attirer leur attention, de les déchaîner sur nous. Mais si nous leurs sommes subordonnés, il y a le sentiment de l'honneur, du courage, il y a un héroïsme qui nous fait lever la tête.

Ils ne se passeront pas de religion ; qu'ils le sachent ou non, qu'ils l'appellent comme ils voudront, ils en ont une ; je leur en vois de plusieurs nuances, qu'ils inventent individuellement, qu'ils balbutient ou qu'ils se passent. Ils en ont une officielle qu'ils appellent l'Hellénisme...

L'Hellénisme ! Comment peut-on sentir cela d'une manière large et profonde ? Moi aussi bien souvent j'aurais voulu mettre d'accord mon âme avec la sagesse, avec l'âme des grands siècles d'Athènes. Sous le ciel de la Grèce, dans les sentiers du Péloponèse ou bien dans les couloirs du Palais-Bourbon et en écoutant nos orateurs à la tribune, je cherche à comprendre ce qu'était la religion des Hellènes ; ou du moins ce que pensent et éprouvent ceux qui me disent : « Nous avons une religion, celle des Grecs. » Moi aussi j'éprouve la plus vive curiosité qui va jusqu'au malaise devant ce haut mur, l'Hellénisme, grand mot, grande muraille où je me heurte, qui me sépare de tant de mes contemporains et derrière laquelle, j'imagine, s'ouvre un immense horizon.

Ils disent qu'ils sont des Hellènes. Est-il possible qu'ils aient des mots pour honorer Apollon ? Dieu, que je me sens glacé par l'ennui ! Se peut-il que ces figures émeuvent en eux les sources de la vie ? Pour moi j'ai besoin, sinon je me dessécherais, de me plonger dans la masse des idées et des sentiments chrétiens qui me firent à travers les siècles ce que je suis aujourd'hui.

Je suis sorti de la froide et noble raison, de mon état normal d'homme intelligent ; j'ai retrouvé l'instinct animal pour qu'il s'exalte et s'ennoblisse et qu'il devienne enthous-

siasme. J'ai gagné les régions supérieures, enchaîné dans la grappe humaine. Une étincelle de feu divin est tombée en moi, m'a échauffé, illuminé de clartés soudaines.

C'est un ébranlement de tout l'être. Quel mystère, ce mouvement de mysticisme qui m'enivre !

On me pousse, on m'interroge : « Croyez-vous ? »

Croire ! Croire !

Je suis heureux. Je suis dans le lieu le plus noble du temps et de l'espace.

Comme une fanfare pleine et sonore, quinze siècles anciens s'élancent des chapelles pour enflammer mon cœur. C'est le passé dans le présent. C'est davantage et le retentissement de la vie éternelle fait vibrer mon âme.

Ici l'on s'abandonne avec une joyeuse tristesse à la volupté d'un chant qui tourne sur lui-même sans jamais finir ; il a commencé avec le monde, il ne cessera pas avant que le monde entier s'abîme, et tous il nous tient dans sa chaîne. Saint repos ! Solidité de ce qui ne meurt pas ! Santé !

Je vous salue, jours de mon enfance, qui m'avez dans l'ennui préparé ces plaisirs. Longues après-midi des vêpres au collège, c'est sur vous que s'appuie, c'est à vous que se relie le sentiment confus qui m'emplit et me fascine. Ces mots latins, ces accents monotones des psaumes savent trouver le chemin de ma jeunesse descendue dans mon cœur. Après une quarantaine d'années voici que des terrains en jachère se réveillent, me livrent une source et fleurissent en rêveries. Comme ces verrières bleues et violettes des cathédrales où se repose mon regard, cette mystérieuse liturgie attire et repose mon esprit. J'ai retrouvé l'atmosphère de mon âme.

MAURICE BARRÈS.

LE PROJET DE REVISION DES TRAITÉS

Le problème de la revision des traités a été posé brusquement à la fin de mars par M. MacDonald et M. Mussolini et il a jeté une profonde émotion dans toute l'Europe. S'il a éveillé de grandes espérances en Allemagne, en Hongrie, en Autriche, il a provoqué des inquiétudes en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Yougoslavie. Il a imposé de graves réflexions à la France, pour laquelle la question des traités a un intérêt vital.

Ce trouble est justifié. Le projet de revision des traités est l'événement le plus considérable de la politique internationale depuis l'évacuation de Mayence, dont il est la conséquence. Jamais, tant que les troupes alliées occupaient la Rhénanie, aucune Puissance n'aurait directement proposé de reviser les traités, parce que la seule présence de la France à Mayence rendait une pareille requête absolument vaine si elle n'avait pas notre consentement. L'Allemagne s'est même prudemment abstenue d'utiliser les facilités que pouvait lui offrir la politique italienne aussi longtemps que la frontière du Rhin a été gardée. L'évacuation de Mayence devait avoir pour effet trois entreprises allemandes : l'escamotage des réparations, le réarmement du Reich, la demande de revision des clauses territoriales. La première a complètement réussi : M. Hoover a tué les réparations par sa demande de moratoire dans l'été de 1931, et M. Herriot les a abandonnées à Lausanne dans l'été de 1932. La seconde a réussi en fait : l'Allemagne reconstitue son armée en violation des traités et si elle est encore gênée par la nécessité de voiler ses infractions aux clauses acceptées

par elle à Versailles, elle l'est de moins en moins. Reste la troisième, relative aux frontières, qui vient de passer au premier plan.

C'est la plus grosse de conséquences. On peut concevoir que les nations, lésées par l'abandon des réparations, fassent un sacrifice d'argent et se tirent des embarras qui leur sont injustement imposés. On peut concevoir aussi que n'ayant pas su ou n'ayant pas voulu maintenir en Allemagne l'état des armements qui avait paru en 1919 indispensable à la paix du monde, les autres nations prennent entre elles des décisions, que d'ailleurs elles ne prennent pas encore, et se garantissent par leurs accords contre les menaces d'une Allemagne armée. Mais il n'existe présentement aucun moyen de reviser les traités sans risquer de bouleverser l'Europe nouvelle et sans provoquer les difficultés diplomatiques, les mécontentements et les tensions qui mènent rapidement aux conflits mêmes, dont on prétend éviter le retour.

Ce qui crée le péril de toute négociation sur ce sujet, c'est que le mot de revision prête à une équivoque et que, selon les nations qui le prononcent, il a deux significations absolument différentes. Toute controverse à ce propos commence par un immense malentendu, qui est d'autant plus redoutable qu'il n'est pas inconscient. Pour les uns, la revision des traités désigne simplement l'examen, prévu par le pacte de Genève, de difficultés possibles et les solutions acceptées de bonne grâce par toutes les Puissances : c'est la politique de la Société des nations. Pour les autres, la revision est le remaniement de la carte de l'Europe, opéré d'autorité au profit de ceux qui se plaignent et aux dépens de ceux qui ne se plaignent pas : c'est la politique de l'Allemagne et de ceux qui la soutiennent. Entre ces deux conceptions, il y a, non pas des degrés, mais une contradiction essentielle. Dans les circonstances présentes, l'effet le plus certain de tout projet de revision est de couper l'Europe en deux groupes, et d'opposer ceux qui l'entendent d'une façon à ceux qui l'entendent de l'autre. Ce n'est pas précisément un résultat favorable à la paix du monde.

* * *

Qu'ont voulu les auteurs du traité et que prévoit le pacte de la Société des nations ? Les textes sont très clairs. A la base

du pacte, il y a l'article 10 ainsi conçu : « Les membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation. » Le premier souci et l'objet même de la Société des nations est de maintenir. Elle a été créée pour être la gardienne des traités et de l'Europe nouvelle. Elle est essentiellement un instrument de conservation. Les auteurs du traité ont prétendu, peut-être avec un excès d'ambition, légiférer pour l'avenir. Ils ont espéré que l'humanité, après une épreuve aussi terrible que la guerre de 1914, éprouverait le besoin d'une destinée meilleure. Après avoir pris des précautions contre le retour du militarisme germanique, ils se sont efforcés de faire régner le plus de justice possible et de constituer ce que Clemenceau appelait l'Europe du droit. C'est l'idée directrice de tout le traité et de tout le pacte. Le premier devoir que la Société des nations était invitée à remplir, c'était donc tout naturellement de préserver et de continuer leur œuvre, de « maintenir » les nations telles que le traité de 1919 les avait établies.

Cependant il était prudent de prévoir les controverses qui pouvaient surgir et de régler d'avance la procédure. De là l'article 19 ainsi formulé : « L'Assemblée peut de temps à autre inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables ainsi que des situations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. » De quoi s'agit-il ? D'une possibilité, non d'une obligation. Pour la Société des nations, l'obligation, c'est de préserver l'intégrité territoriale et la souveraineté politique de ses membres. En cas de différends, la Société « peut » procéder à un examen des traités. Mais cette clause a un sens précis et de toute évidence n'en a qu'un. Dans la pensée des auteurs du traité, la condition de l'avenir était le respect absolu des obligations internationales, l'acceptation de tous les textes, la collaboration sincère à la vie de l'Europe nouvelle. Il était concevable que dans un monde ainsi apaisé, et qui devait aller se perfectionnant, les controverses entre pays, les conflits sur des intérêts de nature à être arbitrés, même sur des rectifications légères de frontières, fussent l'objet de transactions

paisibles. D'ailleurs la règle de l'unanimité s'appliquait à des discussions de cette nature. La Société des nations se considérait donc comme seule juge de la revision ainsi entendue, et en outre elle voulait qu'une pareille revision intervint dans de telles conditions que les conclusions de son examen fussent acceptables pour tous. C'est ce qui autorise à dire qu'il ne pouvait être question que de modifications secondaires. Une nation peut très honorablement soumettre un litige à cet aéroport du droit international que désire être la Société de Genève; elle peut faire connaître ses vœux, consentir même à certains sacrifices, et par esprit de conciliation se prêter aux aménagements qui paraissent favorables au bien de tous. Mais à condition qu'il ne s'agisse pas de ses intérêts vitaux, qu'elle seule apprécie. Par l'article 19, la Société des nations ne se reconnaît aucun droit d'imposer une décision : elle se réserve plus modestement et plus humainement la faculté de trouver, sur un sujet bien limité et qui ne touche en rien au Statut de l'Europe, une solution équitable, entraînant l'adhésion unanime.

L'application de l'article 10 et de l'article 19 suppose à la Société des nations une maîtrise, que les circonstances ne lui ont pas encore donnée. Pour être pleinement elle-même, la Société de Genève avait besoin des bonnes volontés concertées de tous ses membres. Elle avait besoin en particulier de la certitude que tous seraient d'accord pour faire observer le droit et pour punir toute infraction. Elle avait besoin d'un outil d'autorité qui lui manque toujours. Toutes les discussions sur les sanctions à prendre contre les délinquants n'ont jamais abouti à rien. Dès 1919, les États-Unis ont refusé d'entrer dans la Société des nations pour ne pas prendre d'engagement et ont laissé tomber dans l'oubli le pacte de garantie, par lequel leur Président avait solennellement promis de se considérer comme le défenseur de la frontière du Rhin. C'est l'origine de toute l'insécurité de l'Europe. L'Angleterre avait donné un exemple d'amitié et de sens politique qui ne peut être oublié, en signant et en ratifiant le pacte de garantie et en consentant ainsi à une obligation qui est bien éloignée de ses traditions. Mais elle a regardé le pacte comme non avenu, lorsque l'Amérique l'a méconnu. Et, depuis lors, elle a systématiquement refusé de faire des promesses à propos de l'assistance

mutuelle et à la sécurité générale. La faiblesse continue de l'Assemblée de Genève provient de ce que, seule parmi les grandes Puissances, la France a consenti à l'organisation des sanctions pour maintenir la paix. Toutes les autres se sont dérobées.

Dans ces conditions l'article 10 qui prescrit le maintien du statut de l'Europe garde toute sa valeur morale, mais il n'a pas l'appui nécessaire de la force matérielle. Et le monde apaisé et sûr dans lequel pourrait s'appliquer avec simplicité et avec sérénité juridique l'article 19, le monde nouveau où les pays devaient régler à l'amiable leurs difficultés, n'existe pas. En diverses circonstances récentes, la Société de Genève a pu constater les limites de son pouvoir. Elle a pu surtout constater avec quelle facilité elle risquait, en l'absence de tout instrument réel de sécurité et en l'absence de décisions fermes sur l'assistance mutuelle, de devenir le champ de manœuvre des audacieux. Ce qui la sauve, c'est l'esprit et la lettre du pacte, contre lesquels on n'ose pas se prononcer ouvertement, c'est l'égalité des nations représentées qui permet aux petites Puissances de résister et, dans leur intérêt comme dans l'intérêt général, de défendre les principes de droit, qui sont les raisons d'être de l'institution.

* * *

Le pouvoir moral de la Société des nations et sa faiblesse matérielle expliquent l'entreprise nouvelle de l'Allemagne. En droit, l'Allemagne ne peut se servir d'une manière valable de la Société des nations pour ruiner le statut de l'Europe. En fait, elle trouve la Société des nations assez débile, pour agir en dehors d'elle et passer outre aux principes. Et pour faciliter l'opération, elle trouble les esprits ingénus et fournit un prétexte aux esprits subtils en utilisant très adroitement le vocabulaire de la Société. Elle demande une revision des traités qui est en réalité, sous le même nom, absolument différente de celle qui est visée par l'article 19.

Elle n'a jamais d'ailleurs caché son jeu. Elle s'est même expliquée avec une franchise brutale, qui aurait pu éclairer les Alliés, si l'internationalisme de la politique de liquidation de la guerre n'avait eu pour caractères constants l'ignorance et l'aveuglement. Dès le lendemain du traité de

paix, l'Allemagne a toujours indiqué quel était le résultat qu'elle cherchait. Elle a procédé par étapes. Les entreprises contre les clauses territoriales devaient venir logiquement après l'évacuation de la Rhénanie, après la fin des réparations, après le réarmement. Mais elles devaient venir et elles sont venues. Les *Papiers de Stresemann* (1), qui sont, pour l'histoire de l'après-guerre et pour l'explication de la duperie des Alliés, un document inappréciable, nous montrent très clairement quelle a été la méthode allemande et quel a été le progrès de sa marche contre les traités.

Dès le mois de mars 1924, Stresemann expliquait son plan au Reichstag par ces mots : « Notre méthode, à l'heure actuelle, ne peut malheureusement consister qu'à forcer d'autres Puissances à reconnaître les obligations qu'elles ont assumées vis-à-vis de nous. Nous ne pouvons pas adopter d'autre méthode que celle qui consiste à reconnaître *pour le moment* les devoirs résultant du traité de Versailles, mais nous devrions obliger les autres à reconnaître les devoirs que ce traité leur impose. » Un de ces prétendus devoirs des Alliés consistait à modifier le statut de l'Europe. Dans une note de juillet 1923, à une époque où le public germanique ne saisissait pas encore la manœuvre de Stresemann, les dirigeants du Reich s'exprimaient ainsi : « Le gouvernement allemand considère comme naturel, qu'il ne soit point question d'écarter à tout jamais la possibilité d'adapter, par des conventions pacifiques, les traités existants. » Deux mois plus tard, en prévision de l'entrée dans la Société des nations, ils ajoutaient : « Le gouvernement allemand répète les déclarations contenues dans le mémoire de septembre 1924 : l'entrée éventuelle de l'Allemagne dans la Société des nations ne doit pas être interprétée comme une reconnaissance des allégations formulées pour servir de base aux obligations internationales de l'Allemagne et qui comportent une charge morale pour le peuple allemand. »

Ces idées étaient alors exprimées avec une réserve relative qui a plus tard complètement disparu. Mais, en 1923, il s'agissait d'obtenir l'évacuation de la Rhénanie. A mesure que cette évacuation semble plus probable, le ton change. Dans le

(1) *Les Papiers de Stresemann*, 3 vol. (Plon).

livre qu'il a publié en 1923, sous ce titre *Von Versailles zur Freiheit*, M. Werner von Rheinbaben, député du Reichstag, assurait que l'évacuation était la première condition de ce rapprochement franco-allemand dont les Allemands ont omis de se souvenir le lendemain de notre départ de Mayence. Mais il parlait avec hardiesse d'Eupen et de Malmédy, de la Sarre, qu'il s'agissait de reprendre. Il ajoutait à propos de la Pologne, cette phrase significative, qui révèle tout le procédé allemand : « Il faut recommander dans l'avenir de séparer la garantie de paix de la garantie des frontières. » En 1919, le docteur Karl Keller, conseiller d'État supérieur, s'exprime plus clairement encore dans une étude sur les populations de langues étrangères limitrophes du Reich : « Notre peuple ne peut pas considérer cette frontière (la frontière orientale) comme durable : quant à cela, le gouvernement allemand n'a jamais laissé le moindre doute. »

Après l'évacuation de la Rhénanie, l'Allemagne néglige toute atténuation de ses desseins. Le mot du vieux maréchal Hindenburg : « Toutes les anciennes terres allemandes doivent redevenir allemandes », exprime la pensée germanique. Les livres, les atlas de géographie, les manuels pour les écoliers, les cartes postales, tout est employé pour rappeler aux Allemands quelles sont ces terres allemandes. « Ici sur la Vistule, écrit M. Bark dans son livre publié en 1931 *la Garde allemande sur la Vistule*, la guerre durera éternellement, si les Polonais osent y rester. » Et plus hardiment encore dans le *Warmia*, un autre auteur écrit : « La Pologne ne donnera jamais son consentement à la revision des frontières. La solution du problème du couloir de la Vistule dépendra de la force militaire de l'Allemagne. » Mais si c'est là l'idée véritable de l'Allemagne, elle n'est pas toujours avouée aussi audacieusement. La tactique d'abord employée a consisté à réclamer la revision des frontières et pendant longtemps la diplomatie allemande a examiné si elle pourrait obtenir ce résultat à Genève même.

Entrée dans la Société des nations, l'Allemagne a vite laissé paraître qu'elle n'y venait point pour collaborer à l'administration de l'Europe nouvelle, mais pour y servir ses intérêts propres. Il s'agissait pour elle de savoir si elle arriverait à dominer la Société des nations et à en tirer ce qu'elle

voulait. Elle a essayé. Elle a parfois obtenu des avantages réels. Elle n'a pas osé y porter la question de la revision des traités. Pourquoi? Le fait n'est explicable que parce que l'Allemagne, qui n'a jamais beaucoup apprécié la Société des nations et qui s'est toujours déliée d'elle, n'a pas jugé qu'elle avait des chances de succès en lui demandant de bouleverser les frontières. Entre la conception de la Société des nations et la conception allemande de la politique générale, il n'y a jamais eu rien de commun.

Cette antinomie avait été très clairement distinguée, il y a déjà dix ans, par B. W. de Bulow, neveu de l'ancien chancelier impérial, secrétaire d'État du Reich et plus tard représentant de l'Allemagne au Conseil de la Société des nations. M. de Bulow, dès 1923, dans son livre intitulé *la Société des nations de Versailles*, s'était prononcé contre l'assemblée de Genève qu'il nommait le bourreau des peuples. Avec beaucoup d'esprit critique et beaucoup de véhémence, l'auteur discernait dans la Société des nations une institution destinée à faire observer les traités. Il lui refusait donc tout esprit de justice, toute compétence en matière de droit. « La coïncidence qui existe, écrivait-il, entre la fondation de la Société des nations et la duperie de Versailles pèsera constamment, même dans les conditions les plus favorables, sur l'institution de Genève. » Il faisait avec netteté cette observation qui éclaire toute la politique allemande : « L'Allemagne n'a aucune raison d'adopter, vis-à-vis de la Société des nations, l'attitude qui lui a été assignée par les Alliés. L'alliance de ses ennemis voit dans l'alliance de Versailles le moyen devant servir à la réalisation du traité de Versailles. La question de la participation à cette alliance est pour l'Allemagne uniquement une question de sa politique étrangère, dont le but principal doit nécessairement être la revision du traité de Versailles. »

Et il ajoutait cette remarque prophétique : « Le problème qui nous intéresse est de savoir si en adhérant à la Société des nations nous atteindrons plus tôt le but de nos espérances et de nos aspirations, ou si nous obtiendrons davantage, en nous tenant à l'écart de l'alliance de Paris (c'est-à-dire de la S. D. N.), alliance que de la sorte nous ferons mourir, *en cherchant d'autres voies* pour régler les intérêts communs se superposant aux intérêts particuliers des États de l'Europe.

Les deux voies pourraient être suivies et pourraient avoir des perspectives à peu près égales, si la paix trompeuse de Versailles ne s'y opposait. Sa revision constitue la préoccupation principale de ceux qui défendent les intérêts allemands. »

M. de Bulow, comme on voit, n'a pas manqué de perspicacité. Il a fort bien dit ce qu'il voulait dire. Trois idées ont inspiré la politique allemande : 1^o Il faut détruire le traité de Versailles et obtenir la revision des traités ; 2^o On peut se servir de la Société des nations, mais il n'est pas certain qu'on y réussisse ; 3^o Il convient de chercher une autre voie. L'Allemagne a compris ce qu'elle pouvait attendre du projet de M. MacDonald et de M. Mussolini. C'est l'autre voie que réclamait M. de Bulow.

Le Club de la paix, qu'on appelle aussi le Directoire, s'il se constituait, serait composé de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de la France qui y serait en minorité. Trois Puissances sur quatre y seraient favorables à la revision des traités, qui se trouverait ainsi introduite dans la politique européenne en dehors de la Société des nations. Il ne s'agit plus ici de l'examen prévu par le pacte et qui implique le maintien du statut de l'Europe : il s'agit d'un bouleversement détruisant le traité de Versailles.

Quelle est la réalité que couvre ce mot de revision ? Le projet consiste à dépouiller une seule catégorie de Puissances, celles qui ont été nos amies, nos alliées pendant la guerre et pendant la paix. Il consiste à dépouiller nos amis Tchèques et nos amis Yougoslaves, à prendre à nos alliés roumains le Banat, la Transylvanie, la Bessarabie, à chasser nos alliés Polonais du couloir de Dantzig et à arracher à la Pologne un million de Polonais pour les rendre à l'Allemagne qui avait ravi ces territoires à la Pologne il y a cent cinquante ans (1).

On comprend très bien l'Allemagne. Elle joue son jeu. Elle a eu en Hindenburg un grand serviteur de l'État prussien. Elle a usé de ses social-démocrates, du Centre catholique,

(1) Voyez dans la *Revue* du 1^{er} janvier 1932 l'article du général Sikorski *En Europe centrale : la campagne allemande pour la revision*. L'auteur y fait justice de toutes les réclamations répandues par la propagande allemande sur le couloir. Parlant des facultés de communication données aux Allemands, il note que le tribunal arbitral de Dantzig où les Allemands ont deux voix sur trois n'a jamais constaté depuis dix ans une infraction au règlement fixé par la Convention polono-germano-dantzikoise de 1921.

de la Constitution de Weimar pour obtenir des concessions au nom de la démocratie. Elle montre aujourd'hui avec Hitler toute l'ampleur de ses ambitions, toute la profondeur de sa violence, toute la passion d'aventures et de risques du germanisme. On comprend de même M. Mussolini, qui a trouvé dans la proposition du pacte à quatre l'occasion de remplir un grand rôle européen. Il est douteux que la politique de revision des traités donne à l'Italie les satisfactions qu'elle espère, et il est probable que le développement de l'Allemagne et sa présence au voisinage de Trieste ne seraient pas favorables à l'avenir italien. Mais puisque des erreurs très regrettables de la diplomatie française ont mis l'Italie dans les dispositions où elle est présentement, il est très explicable que M. Mussolini ait saisi les circonstances qui lui offraient un incontestable succès diplomatique et un accroissement de prestige.

Mais on ne comprend pas M. MacDonald. Tout internationaliste qu'il est, et si attaché au germanisme qu'il soit, M. MacDonald ne peut pas ignorer que l'existence d'une Allemagne trop puissante, tendant à la domination de l'Europe, est tôt ou tard une menace pour l'Angleterre. Dans les beaux *Souvenirs de France* que la *Revue* a publiés, le grand Rudyard Kipling s'est montré d'une sévérité enflammée contre les tendances des dirigeants britanniques. Beaucoup de nos amis Anglais sont déconcertés par la politique du premier ministre; et une publication indépendante comme la *National Review* a pu écrire que l'Angleterre se sentait dans une situation humiliante en constatant que son gouvernement cédait à la pression de la violence allemande.

* * *

Que fera la France ? Dix années de politique internationaliste et de briandisme ont altéré l'esprit public. Les promesses répétées d'une ère nouvelle, et l'annonce enthousiaste d'une organisation de la paix ont fait rêver une nation réputée raisonnable. Seuls les échecs constants de cette politique l'ont réveillée quelque peu. Le projet de revision des traités a surgi au moment où se déchainait l'Allemagne hitlérienne, où les persécutions antisémites sévissaient, où le militarisme pangermanique renaissait. Il a été un avertissement et l'opinion publique a réagi.

Les Français, appartenant même aux partis les plus divers, ont fait trois constatations. L'une est que la revision du plan MacDonald-Mussolini implique une conception du droit, une notion de la paix, et une idée de l'Europe, très éloignées de la conception de la Société des nations. Cette opposition a été très bien expliquée dans une phrase du *Corriere della Sera* : « L'idée de M. Mussolini, écrit le journal italien, est pratique. Elle est fondée sur la juste prédominance des grands États responsables de la guerre et de la paix. C'est une idée fasciste parce qu'elle s'inspire du principe hiérarchique, sans lequel on tombe dans la démagogie et l'anarchie parlementaire, celle-là même qui a trop vite fait dégénérer les discussions à Genève. » Or, quelle que soit la valeur philosophique de ces déclarations, le fait certain est qu'elles ne répondent nullement aux sentiments des partis qui dominent aujourd'hui la politique française. Les Français attachés aux espérances que représente la Société de Genève ont discerné dans le projet de revision une inspiration contraire au Pacte.

La seconde constatation est que le projet de revision est dirigé contre les petites Puissances et contre nous. Ces petites Puissances d'ailleurs, qu'on appelle ainsi sans que le mot soit toujours exact, composent, quand elles sont unies, une grande puissance morale et matérielle. Elles représentent ensemble 75 millions d'habitants; elles ont plusieurs millions d'excellents soldats; elles sont sorties agrandies ou régénérées par le traité. Leur sacrifice révolte le sentiment public. La tradition historique de la France a été d'être l'amie des petites nations. Richelieu a commencé son illustre carrière d'homme d'État par une manifestation de sa fidélité aux petites nations dans l'affaire de la Valteline. Et Talleyrand a eu le même souci au Congrès de Vienne. La ferme protestation de la Petite Entente contre le projet de revision des traités a eu un grand retentissement dans notre pays. Un homme qui n'est pas suspect de prendre les intérêts de notre pays nous a avertis; M. Lloyd George a écrit récemment (1) : « Si la France acceptait d'entrer dans une alliance à quatre, elle serait en minorité sur l'une des questions qui affectent d'une façon vitale ses ententes... La France hésite à s'en remettre, pour l'issue de

(1) Les Annales, 7 avril 1933.

questions vitales, à un tribunal dont tous ses amis sont exclus. »

Enfin ce que commande l'honneur s'accorde avec ce que commande l'intérêt national. S'il se trouvait un parti ou un gouvernement pour acheter la paix aux dépens de petits pays qui sont nos amis fidèles, il ne ferait pas seulement un marché honteux; il ferait un marché de dupes. L'affaissement et l'amoindrissement des petites nations prépareraient notre abaissement et, n'en doutons pas, au lieu d'assurer la paix rendraient la guerre inévitable. Un des écrivains les mieux informés des affaires européennes, les plus mesurés, les plus sincèrement attachés au règlement international des difficultés générales et à la Société de Genève, M. Wickham Steed, ancien directeur du *Times*, a fait sur ce sujet il y a quelques mois une déclaration qui mérite d'être retenue. Il cite une phrase intéressante d'un Allemand, le baron Oscar von Soden, tirée d'un article publié en 1931 : « Il est illusoire de vouloir substituer aux injustices actuelles d'autres injustices qui tôt ou tard réclameraient à leur tour un remède sanglant. » Et M. Wickham Steed ajoute (1) : « A mon avis, la propagande pour la revision des traités est un instrument de guerre et tend consciemment ou inconsciemment à rouvrir aux peuples européens le chemin de la guerre. » C'est cette vérité que la France a discernée.

Le gouvernement français aurait dû déclarer tout de suite qu'il ne pouvait adhérer ni au pacte à quatre ni au programme de revision des traités. Il ne l'a pas fait. Il a préféré ajourner les difficultés. Il les retrouvera. Il les retrouvera même à Washington où le président Roosevelt a pris l'initiative d'entamer de vastes négociations. Le séjour des controverses peut changer : il ne modifie pas la nature des choses. Un jour vient où, qu'il s'agisse des armements ou des traités, il faut savoir dire non. Les droits incontestables et les intérêts évidents de notre pays seront-ils défendus? Ou notre État démocratique se laissera-t-il aller, sous l'aspect de conventions internationales, à consentir les plus périlleuses capitulations?

ANDRÉ CHAUMEIX.

(1) Cette phrase se trouve dans la préface qu'a écrite M. Steed au livre précieux par sa documentation de M. Roger de Wyss, *l'Allemagne et la paix*.

LE FILS DES INCAS

DERNIÈRE PARTIE (1)

TACUAREMBO passa le lendemain dès l'aube rue Barbet de Jouy prendre son courrier, qui était considérable : la rumeur publique avait déjà signalé l'Inca aux tapeurs.

Il remarqua, parmi les lettres, un petit paquet, dont il rompit d'abord les ficelles. C'était une clef de sûreté, toute neuve et dorée. La dorure lui parut du dernier galant. Il se trompait. Il n'y a pas là de luxe asiatique. On les fait maintenant les unes chromées, les autres dorées, sans s'inquiéter de savoir si elles ouvriront une chambre forte ou un réduit amoureux.

La clef était cousue sur une carte, où aucun nom, bien entendu, n'était écrit mais seulement une adresse. Audessous de l'adresse, Tacuarembó lut ces mots d'une écriture qu'il ne connaissait pas, mais qu'il devina : *A cinq heures*. C'est de ce jour-là et à cette heure précise que le fils des Incas et la belle Cloton Allerey disparurent momentanément de la circulation.

M^{me} de Faverges en profita pour achever d'établir son autorité unique dans l'hôtel de Champdeniers Saint-Christophe où il était bien possible que Tacuarembó couchât, mais où il ne faisait plus, de jour, que de rares apparitions.

Il était cependant censé y recevoir et il eût fait conscience de manquer un seul des assommants diners d'apparat qu'elle y donnait chaque semaine, le mercredi, dont les invitations

étaient faites correctement au nom de Don Hernando Francesco Tacuarembó y Miraflores. Il fallait lui présenter ses hôtes, qu'il ne connaissait pas.

Pour se familiariser d'avance au moins avec leur état civil et leurs titres, il étudiait, dans le vestibule, un grand schéma de la table, que le maître d'hôtel présentait aux invités au fur et à mesure qu'ils arrivaient, sur lequel chacun pouvait voir la place qui lui était assignée, et qui seraient ses voisines. Il passait ensuite dans le petit salon des nus où l'on se tenait avant dîner plutôt que dans le hall des fêtes, par affectation de simplicité et de sans façon artiste.

On n'y demeurait que peu d'instant. M^{lle} de Faverges avait pris le genre d'inviter « pour neuf heures exactement », — *exactement* souligné, — et elle avait si bien su imposer la politesse de cette exactitude aux convives de l'Inca que leurs voitures arrivaient toutes ensemble comme pour une noce entre neuf heures moins cinq et neuf heures. Entre neuf heures et neuf heures cinq, toute la figuration, après avoir passé par un vestiaire admirablement ordonné, défilait devant la maquette de la table et, d'un coup d'œil, faisait le point. On pénétrait, toujours en cortège, dans le boudoir Récamier, et l'on défilait encore devant l'Inca qui se tenait à la porte, faisant des courbettes un peu gauches, serrant et baisant des mains avec une sympathique timidité. M^{lle} de Faverges, au second plan, souriait d'un air protecteur et semblait dire : « Vous êtes chez moi, mais aujourd'hui le petit joue à recevoir. »

S'il jouait, le petit ne s'amusait guère, il aurait bien voulu s'en aller. Il prenait garde à ne pas faire de fautes, mais il avait des distractions. Il pensait à tous les endroits où il aurait préféré d'être... Il n'oubliait que Las Gracias, et cependant cette corvée qu'il subissait, ce monde où il était dépaysé, lui donnaient comme un sentiment d'exil et de nostalgie.

Mais, à neuf heures dix, on annonçait le dîner ; tous ces gens, dont il avait déjà oublié ou dont il confondait les noms, allaient droit à leurs places, sans hésiter ; et Tacuarembó était le seul qui eût l'air de n'être pas chez lui.

La conversation débutait infailliblement par la louange du menu. On félicitait l'Inca d'avoir la première table de Paris.

C'était bien son avis, et comme il avait horreur du mensonge, il confessait naïvement qu'il ne mangeait nulle part si bien que chez lui; mais le même souci de la vérité l'obligeait de répondre :

— C'est à M^{lle} de Faverges qu'il faut adresser vos compliments.

Elle rougissait de plaisir. Mais la gloire qu'elle retirait de ces diners exquis, déjà célèbres et très visiblement coûteux, ne suffisait pas encore à son besoin de représentation et de faste. Elle rêvait d'étonner le faubourg Saint-Germain (qui s'étend présentement jusqu'au village d'Auteuil) par une fête comme Paris n'a pas eu l'occasion d'en voir depuis l'éclipse de ce Parisien qui recevait si magnifiquement il y a déjà, hélas! une trentaine d'années, le dernier qui ait su recevoir, et surtout dépenser.

Étonner Paris! C'est presque la même phrase que lui disait, quelques semaines auparavant, l'Inca, chez Florestan, à Londres. Il semblait maintenant se désintéresser de ce projet de fête dont il était cependant au moins l'inspirateur, et quand on mettait cela sur le tapis, il ne prenait pas même part à la conversation. Il s'esquivait, quittant la place aux Champdeniers, qui profitaient de son absence pour parler devant témoins de ce gala futur, comme si, après avoir prêté gracieusement le local, ils devaient assumer, de surcroît, tous les frais.

Les uns et les autres proposaient diverses idées : on discutait des programmes, un peu comme les gens qui voyagent peu discutent interminablement des itinéraires, afin, dirait-on, de retarder un départ dont ils ne se soucient pas; ou bien comme les amateurs qui jouent la comédie de salon, et de qui les répétitions sont le principal amusement. C'est que Marie-Madelon n'était pas plus pressée que cela d'étonner Paris; elle ne haïssait pas le divertissement, mais, femme d'action avant tout, elle n'entendait pas se laisser absorber par les plaisirs et négliger les affaires.

La plus importante à ses yeux était le mariage invraisemblable, impraticable, mais qu'elle avait résolu, de M^{me} Allerey avec le prince de Pressigny. Elle s'attachait d'autant plus à ce projet, sa grande pensée, qu'elle en apercevait bien toutes les difficultés, — il faudrait dire : les impossibilités, — et qu'elle n'y avait aucun intérêt matériel certain. Elle aimait si pas-

sionnement l'intrigue qu'elle avait secrètement désiré toute sa vie d'intriguer pour rien, pour le plaisir. Après ne l'avoir jamais pu, elle le pouvait enfin aujourd'hui, grâce aux mines d'or de Las Gracias : elle n'allait pas renoncer à une joie si longtemps attendue, presque sans espoir, et dont l'occasion, selon les apparences, ne se retrouverait pas une seconde fois. Elle connaissait les ivresses de l'art pour l'art.

Quant aux obstacles qu'elle rencontrait, ceux qu'elle avait prévus ne pouvaient pas la surprendre, et ceux qui la surprenaient, loin de la décourager, lui donnaient du ton et de l'entrain. Un seul d'ailleurs l'aurait pu gêner sérieusement : cette intempestive toquade de Cloton pour le petit Inca ; mais, avec la fille très peu bourgeoise du bourgeois Baudreix, il fallait toujours s'attendre à des contretemps et à des écarts. Ils ne tiraient pas d'ordinaire à conséquence : c'était des point-de-lendemain.

Que si le mauvais sort eût voulu qu'elle s'y attardât jusqu'à déconcerter, par son indiscipline et par sa fantaisie, un plan de campagne, M^{lle} de Faverges était de ces manœuvrières qui ne s'émeuvent pas pour si peu, au contraire, et qui disent volontiers : « Mon centre est enfoncé, mes ailes plient, j'attaque. » Mais la situation ne semblait pas si critique, et peut-être même que Marie-Madelon n'était pas autrement fâchée de pouvoir prendre ses dispositions sans contrôle importun, Cloton étant occupée ailleurs et occupant Tacuarembó.

Il va de soi que, dès le premier jour, elle n'avait rien ignoré de leur aventure. Il n'était besoin que de regarder l'Inca, de qui la physionomie ingénue trahissait le combat intérieur le plus douloureux et, il faut bien le dire, le plus comique. Habitué à exprimer dans l'instant même tout ce qui lui passait par la tête et tout ce qu'il avait sur le cœur, il souffrait visiblement d'avoir un secret et, sans le faire exprès, il trahissait qu'il en avait un.

S'il eût obéi à l'instinct de sa nature, il eût annoncé tout net à M^{lle} de Faverges qu'il était l'amant heureux de M^{me} Allerey ; mais il avait retenu de son excellente éducation que l'honneur et les convenances interdisent de tels aveux. S'il y eût pensé, il se fût soulagé comme le barbier du roi Midas, il aurait creusé un trou dans la terre et il aurait crié dans ce trou : « Cloton est ma maîtresse. » Mais il ne s'avisait pas de cet expédient et il souffrait en silence.

Il jetait à Marie-Madelon des regards suppliants. Il semblait lui dire : « Mais demandez-moi donc si je suis avec M^{me} Allerey ? Comme je ne sais pas mentir... » M^{lle} de Faverges n'avait nul besoin de lui faire cette question malséante. Elle avait su d'abord à quoi s'en tenir, et sur l'intermezzo et sur le nom même de la partenaire. Cloton, en l'occurrence, ne l'avait guère moins aidée que Tacuarembó.

Presque tous les êtres humains, de l'un ou de l'autre sexe, ont deux ou trois tics, dont la soudaine disparition indique à l'observateur qu'il y a, comme on dit, quelque chose. M^{me} Allerey avait brusquement cessé de répéter toutes les cinq minutes : « Moi, je ne pose pas pour l'épouse irréprochable », et chaque fois qu'elle retirait pour un temps cette phrase de l'ordinaire de sa conversation, c'était, — on pouvait le gager à coup sûr, — qu'elle avait quelque chose de nouveau à se reprocher. Le recouplement était aisé; d'autant qu'elle avait une façon de couvrir l'Inca des yeux à quoi aucune femme n'aurait pu se méprendre, même une Marie-Madelon. Mais M^{lle} de Faverges pouvait-elle interrompre des pourparlers qu'elle avait commencés avant même son voyage à Londres, sans marquer par là qu'elle savait, ou qu'elle soupçonnait, les raisons que M^{me} Allerey pouvait avoir de se dérober maintenant ou de différer ?

Cloton, de son côté, apercevait que, si elle eût seulement témoigné un peu moins d'empressement, d'enthousiasme, cette nonchalance eût été une manière d'aveu; mais ce n'est pas seulement par calcul qu'elle continuait de caresser un projet extravagant qui dès l'abord ne lui avait pas déplu : il y avait aussi une part de sincérité. Elle était toujours folle de l'Inca, mais non sans une sorte de lassitude, — qu'elle eût niée avec indignation si quelque directeur de conscience l'en eût maladroitement fait aviser. L'exactitude n'est pas la politesse des Incas : Tacuarembó tardait-il à venir, elle était comme une âme en peine. Elle n'eût pas souffert de rester un jour sans le voir; mais le joug de cette servitude lui pesait, bien qu'elle ne désirât point de le secouer.

Elle avait aussi l'étrange impression qu'en accaparant comme elle faisait ce bel innocent et surtout en le fixant, elle outrepassait son droit, elle tournait une mystérieuse loi de la nature, qu'elle aurait voulu, qu'elle ne savait pas définir, mais

dont l'appréhension seule la gênait et allait jusqu'à lui donner des manières de scrupules, voire de remords. Il est curieux qu'ignorant tout du passé de Tacuarembó, elle pressentit si justement ce qu'avait de peu normal une liaison constante et prolongée avec un correspondant tel que lui.

La formule de cette loi, naturelle ou magique, que la superstitieuse Cloton craignait obscurément d'enfreindre, c'était la mauvaise parole qu'avait prononcée sur lui, au jour de son baptême, la fée oubliée, selon l'usage, sur les listes d'invitation. Elle avait dit au nouveau-né : « Ta séduction sera instantanée, irrésistible, mais toutes celles qui une fois, une seule, n'auront pas su y résister cesseront aussi instantanément de la subir. » Elles lui demeuraient cependant très tendrement attachées, de sorte qu'il ne pouvait pas leur en vouloir; mais l'éphémère durée de ses aventures les plus agréables lui donnait parfois un peu de mélancolie, éphémère aussi, grâce à Dieu.

Il se plaignait d'une destinée si opposée à son caractère, il n'y comprenait rien; et à chaque nouvelle expérience, en dépit des précédentes, pendant les vingt-quatre heures qu'il était passionnément aimé il se flattait d'un amour éternel. Quelle joie pour lui d'avoir enfin, cette fois, passé les trois semaines! C'était un record. Il n'en était pas moins fier qu'heureux, bref il n'en revenait pas; mais, — était-ce un effet malfaisant de l'esprit de contradiction? — tout de même que sa maîtresse, il en éprouvait une lassitude et comme une anxiété.

Marie-Madelon avait-elle reçu le don merveilleux de lire dans la pensée des hommes et des femmes ainsi que dans un livre ouvert? Était-elle douée de cette seconde vue qui aperçoit immédiatement les plus légères fluctuations de leur sensibilité, imperceptibles à la conscience même de celui qui les éprouve? Elle sut connaître le moment, qu'il faut bien appeler psychologique, où il suffisait d'à propos pour détacher l'un de l'autre sans douleur deux amants, à cent lieues de soupçonner l'un comme l'autre que tel fût leur désir inavoué.

Bien que la principale affaire, à ses yeux, fût l'intrigue, elle ne négligeait pas pour cela cette autre sorte d'affaires que l'on appelle également en Amérique, chez les grands faiseurs d'argent et, à Paris, dans les milieux louches, le *business*; elle se servait même volontiers du *business* pour l'intrigue et réci-

proquement. Elle avait à tout hasard intéressé Tacuarembó dans la création d'une filiale de la maison Baudreix à Londres, c'est-à-dire qu'elle l'avait fait contribuer par une forte commandite aux frais de premier établissement. Elle avait pensé que cela pourrait toujours être utile à elle, sinon avantageux à lui.

Cela était fort utile, en attendant, à Philippe Baudreix, de qui la position financière était solide, mais la trésorerie gênée. A tout hasard encore, chaque fois que l'occasion se présentait, elle remontrait à l'Inca qu'il est indigne d'un homme d'action de mettre de l'argent dans une entreprise industrielle ou commerciale pour ne pas plus s'en occuper ensuite que s'il avait fait un placement de tout repos, une opération de père de famille. Tacuarembó l'écoutait l'oreille basse et se déclarait tout prêt à prendre du service actif dans le conseil d'administration. Elle pensait lui demander mieux, mais elle ne lui demanda rien pour le moment : c'est à Cloton qu'elle s'attaqua d'abord.

Elle n'eut pas à se donner grand peine pour la persuader de l'avantage qu'il y aurait à séparer momentanément Ginette de Jean-Claude et même à l'éloigner de Paris pour avoir les coudées franches. Les raisons de cette manœuvre étaient si évidentes qu'elle se dispensa de les indiquer en termes explicites, et les prétextes ne manquaient pas.

De toutes les personnes qui, sans précisément vivre aux crochets du couturier, ne pouvaient équilibrer leur budget ou en réduire le déficit que grâce à ses subsides, M^{me} Valenton était, en même temps que la plus discrète, la plus apparemment besogneuse. C'était aussi, comme il arrive souvent, celle qui, étant le moins rétribuée, rendait à la maison le plus de services. Mais tout ce qui sentait le calcul lui répugnait, sauf si c'était à qui perd gagne, et, trop amoureuse pour n'être pas désintéressée jusqu'à la maladie du scrupule, elle ne voulait ni profiter de la fortune du prince dans le privé, ni profiter de son influence dans la maison Baudreix pour s'y faire une situation. Refuserait-elle cependant celle qu'il serait habile de lui offrir à Londres ? On ne pouvait lui proposer de s'y établir sans esprit de retour et de diriger la filiale...

— Dommage ! murmura Cloton.

Mais elle consentirait bien de s'exiler pendant cinq ou six semaines, pour veiller à la mise en train.

— Et il se passe beaucoup de choses en cinq ou six semaines, dit M^{me} Allerey, qui faisait les répons.

Marie-Madelon ne crut pas devoir insister sur ces choses qui se passeraient. Elle rappela seulement à M^{me} Allerey que son mari, administrateur-délégué de la Société Baudreix, jugeant sa présence là-bas nécessaire, au moins dans les premiers jours, annonçait son intention de bientôt s'y rendre, et que le directeur du personnel, prince de Pressigny, duc de Guitres, ne s'y rendrait sûrement pas. Il ne restait plus qu'à se débarrasser de Tacuarembo; mais M^{lle} de Faverges avait tant de tact qu'elle se garda bien d'en parler à M^{me} Allerey, que la moindre allusion à l'Inca aurait pu gêner : elle se chargea seule de l'opération, qui fut la plus facile du monde.

— Vous n'êtes pas curieux, dit-elle un jour à Tacuarembo, en réplique de coup de théâtre et sans ménager de transition avec les répliques précédentes, qui étaient d'un intérêt nul.

Il tressaillit.

— Que vous me connaissez mal ! Je suis très curieux, au contraire. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

— A votre place, répondit-elle, sans répondre, j'irais un peu voir là-bas ce qu'on fait de mon argent.

Il y avait dans cette phrase une insinuation qui ne pouvait qu'indisposer Tacuarembo. Aucun sentiment n'était plus naturel à Marie-Madelon que la méfiance ; mais aucun n'était plus étranger, plus odieux à Tacuarembo, surtout s'il s'agissait d'argent. Sa physionomie était trop parlante pour que son malaise échappât à M^{lle} de Faverges qui l'avait provoqué à dessein par un mot de trop. Mais elle feignit de n'y pas prendre garde et dit seulement :

— Que vous avez peu de suite dans les idées ! A vous entendre, vous deviez tout le temps faire la navette entre Paris et Londres : vous n'y êtes pas retourné une fois... Vous savez qu'il y a un service régulier de trains, de bateaux... et d'avions?... A propos, qu'est devenu celui que vous aviez loué, qui nous a transportés ici ?

— Je l'ai acheté, dit l'Inca en baissant les yeux, confus comme si Marie-Madelon avait eu qualité pour le gronder de cette inutile folie et le pourvoir d'un conseil judiciaire.

M^{lle} de Faverges savait fort bien qu'il l'avait acheté ; mais comme elle ne le tenait pas de lui-même, elle feignit l'éton-

nement, la stupéfaction ; puis elle se remit, et dit en soupirant :

— Ah ! vous l'avez acheté?... Vous êtes unique... Et vous l'oubliez au Bourget!...

— Non, il est à Orly.

— Peu importe... Alors, si je ne vous en avais pas parlé... bien par hasard, je vous jure... rien ne vous aurait fait ressouvenir que vous êtes propriétaire d'avion?... C'est inouï!... Eh bien ! mon cher, une belle occasion se présente de vous le rappeler... Et ce sera du dernier galant, en même temps que très moderne... Oh ! je ne vous dis pas d'emmener à Londres, sur votre zinc, M^{me} Allerey. Elle n'ira d'ailleurs que dans cinq ou six semaines ; c'est son mari qui doit partir ces jours-ci, et il ne vous serait d'aucun agrément.

— D'aucun.

— Mais on envoie là-bas en éclaireur Ginette Valenton. Je vous le dis, parce qu'elle n'oserait jamais vous le demander elle-même : son rêve est de faire le voyage en avion... Pas l'avion postal, naturellement... Pensez, la pauvre petite, elle n'a jamais volé !

Tacuarembó devint si rouge qu'il eut conscience d'éprouver une émotion extraordinaire. Il était médiocrement doué pour l'analyse, et les affections de son âme ne se révélaient guère à lui-même que par leurs expressions, qui lui permettaient d'en mesurer l'intensité assez exactement, sans toutefois les éclaircir. Cette connaissance toute primitive de soi lui était, dans les occasions, bien commode. Quelle n'eût pas été saine, s'il avait pu promener dans son for intérieur un regard mieux exercé ! S'il avait su, ou voulu s'apercevoir que l'idée de prendre son vol en compagnie de Ginette Valenton lui causait la plus douce ivresse, et que l'idée de laisser au sol Cloton Allerey n'allait pas sans quelque soulagement ! Sa rougeur disait tout cela et en disait bien assez sur tout cela. A quoi bon creuser ? M^{lle} de Faverges lui donna le dernier coup ou plutôt porta au comble son enthousiasme en soupirant, sans avoir l'air d'y toucher :

— Ah ! je vous envie... Vous irez dîner chez Florestan, et vous lèverez les jalousies de la maison aux hameçons verts !

Tacuarembó avait peu de psychologie mais infiniment d'imagination. Les charmantes images qui se pressèrent à ses

yeux firent battre ses paupières et sa rougeur, qui déjà se dissipait, redevint soudainement si vive que Marie-Madelon, ne pouvant plus feindre de ne pas la remarquer, crut devoir dire quelque chose. Elle dit, avec un soupçon de malice :

— Est-ce qu'on n'étouffe pas ici ?

Mais, redoutant avec raison les mauvais effets de l'ironie, elle se rattrapa dans l'instant même et, avec une bonté toute maternelle :

— Vous me laisserez, dit-elle, le soin de préparer Ginette. D'ici à quarante-huit heures, c'est elle qui vous priera de l'emmener à Londres par la voie des airs. Il est absolument inutile qu'elle sache que la chose était d'avance arrangée entre nous. Pour Dieu, ne vous mêlez de rien.

Tacuarembó était bien aise de n'avoir à se mêler de rien ; d'autant qu'il se sentait tout à fait incapable de dire à aucune femme, mais particulièrement à celle-ci : « Voulez-vous voler avec moi ? »

Le plaisant est que Ginette avait la même sorte d'innocence et de timidité, et que le lendemain, quand ils se rencontrèrent à la réception quotidienne de M^{lle} de Faverges, elle sentit qu'elle aimerait mieux mourir que de lui dire : « Je serai ravie de voler avec vous. » Ils ne s'en seraient jamais tirés, si Marie-Madelon, qui les observait du coin de l'œil, n'était intervenue juste au moment où leur embarras, qui n'avait pas été d'abord sans agrément, commençait d'être pénible, puis intolérable. Elle leur cria de loin :

— Vous penserez à moi... en l'air...

— Il paraît, dit aussitôt Ginette, que vous avez la gentillesse de me faire profiter de votre avion.

— Vous acceptez ! s'écria Tacuarembó, fou de joie. Ah ! merci ! merci !

— C'est moi qui vous remercie de tout cœur, dit M^{me} Valenton avec beaucoup de dignité.

Puis ils se regardèrent en souriant, avec la satisfaction du tour bien joué, qui vaut celle du devoir accompli. M^{me} Allerey fit son entrée : elle ne pouvait arriver plus à propos. Elle passa près d'eux sans faire mine de les voir, alla droit à M^{lle} de Faverges :

— Qu'est-ce qu'ils ont ? dit-elle, de méchante humeur.

Marie-Madelon répondit tranquillement :

— Ils partent en avion pour Londres, demain ou après-demain.

— Ensemble ?

— Dame ! oui.

Cloton ne put retenir un geste de colère.

— Ah ! ma chère, dit Marie-Madelon, il faut ce qu'il faut.

C'est le surlendemain qu'ils partirent. Marie-Madelon, affectueuse et perfide, voulut les conduire à Orly. A l'instant du départ, elle dit, en embrassant Ginette comme si elle ne devait jamais la revoir :

— Je vous souhaite de ne pas être malade comme je l'ai été quand nous sommes revenus de Londres, Tacua et moi : c'est atroce.

Il n'en fallait pas davantage pour changer en supplice le plaisir que les deux voyageurs s'étaient promis.

« Méchante femme ! Elle avait bien besoin de me dire cela ! » pensa Ginette, qui n'était pas une persécutée, mais qui avait trop de finesse et d'expérience du monde pour que la moindre insinuation ne lui échappât. La tentative de suggestion était flagrante. Mais elle eut beau la déceler sur-le-champ, elle en ressentit presque aussitôt les effets. Le cœur lui tourna dès qu'elle eut pris place dans un assez bon fauteuil que Tacuarembo lui indiqua en s'excusant de ne pouvoir lui offrir mieux.

Elle lui fit une réponse inintelligible et d'un geste tâtonnant de somnambule tira de son sac une petite glace, comme si elle avait eu le dessein de se remettre du rouge : c'était pour voir sa mine. Sa pâleur l'effraya. Ce qui la mettait hors d'elle, c'est qu'elle apercevait fort bien que son mal était artificiel, suggéré, imaginaire, enfin qu'il n'était pas : mais qu'importe, si elle en souffrait comme d'une réalité ? Si encore elle avait été seule ! Mais la pensée qu'un témoin était là, et quel témoin ! la mettait en confusion. Elle souffrait surtout dans sa pudeur de femme, peut-être amoureuse, ou sur le point d'aimer. « Pourvu, pensait-elle, qu'il ne se doute de rien ! »

Il aurait fallu être aveugle ; mais Tacuarembo avait le tact exquis du bon sauvage. Si Ginette avait voyagé avec un Européen, au lieu d'un indigène de Las Gracias, son compagnon n'aurait pas manqué de lui dire, d'un ton camarade et dans le style bon garçon d'aujourd'hui : « Eh bien ! ça ne va donc

pas? » Et aussitôt ça n'aurait plus été du tout. L'Inca d'abord ne s'exprimait pas avec cette vulgarité, et puis sentait d'instinct que mieux valait parler d'autre chose, ou se taire. Il choisit ce dernier parti, le plus facile peut-être, mais aussi le plus sage.

Toutefois, craignant que Ginette n'interprêtât mal son silence, il lui prit la main; elle le laissa faire, elle était sans défense. Il était bouleversé. Il était de ces hommes très sensibles qui ne peuvent voir pleurer une femme sans se mettre eux-mêmes à pleurer. Il faillit, par l'effet d'un réflexe analogue, être malade parce qu'il la voyait malade. D'ailleurs, ils ne l'étaient tout de bon ni l'un ni l'autre. Cette situation, en même temps que très pénible, était un peu ridicule.

Elle devint presque tragique à l'arrivée. Quand Ginette put se dire « J'ai tenu jusqu'au bout », elle eut un mouvement d'orgueil, suivi d'une brusque dépression. Elle marchait d'un pas ferme vers l'auto qui les attendait pour les amener de Croydon à Londres, quand soudain elle chancela, l'Inca n'eut que le temps de la recevoir. La syncope dura près d'un quart d'heure, coupée de reprises.

« Je ne peux pas la conduire à son hôtel et l'y laisser seule dans cet état-là, se disait Tacuarembó affolé. Son hôtel, au fait... quel hôtel? Elle a négligé de me le dire. »

Elle avait même négligé de retenir un appartement à Londres avant le départ. Tacuarembó n'en savait rien, mais il ne pouvait se défendre de trouver des avantages à cette syncope « qui, se disait-il avec son optimisme coutumier, ne saurait avoir de suites sérieuses ». Il se reprochait ce sentiment comme une monstruosité, mais il n'hésita pas de donner au chauffeur l'adresse de la maison aux hameçons verts.

Dans la voiture, Ginette fit un bon somme, de sorte que Tacuarembó n'eut point l'embarras de répondre à ses questions. Elle ne s'éveilla que dans Saint-James's street. La nuit tombait, la boutique du marchand de lignes et autres engins de pêche était déjà fermée, éclairée par une seule lampe en veilleuse. Ginette se laissa conduire par la main. Elle croyait encore rêver. Elle ne demandait rien. Tacuarembó la laissa quelques instants seule dans le living-room de l'étage intermédiaire, pour aller donner quelques ordres. Quand il revint, elle regardait avec une curiosité morne le décor genre Osborne et

les meubles du temps de la reine Victoria ou d'Édouard VII.

Elle dit enfin :

— Où sommes-nous ?

Il s'agenouilla près du divan Liberty où elle était assise, dans le bow-window :

— Chez moi, murmura-t-il, chez vous...

C'est elle qui, presque machinalement, d'une voix très faible, dit :

— Chez nous...

Il eut un élan de joie puérile, couvrit ses mains de baisers et lui dit à l'oreille :

— Est-ce que vous croyez que vous serez assez bien pour venir dîner chez Florestan ? Parce que j'irais tout de suite mettre mon smoking ?

L'IDYLLE SAINT-JAMES'S STREET ET L'INTRIGUE RUE BARBET-DE-JOUY

Ils avaient arrangé leur petite existence avec un instinct du confortable qui dénotait leur rapide adaptation au milieu. Le fils des Incas, malgré l'ancienneté de sa race, était encore trop voisin de la nature primitive, et Ginette elle-même avait trop de naturelle simplicité, pour que la question des repas leur pût paraître négligeable. Ils n'avaient honte l'un et l'autre, ni de leur fraîche santé, ni de leur bel appétit.

Leur gourmandise était essentiellement parisienne, et, en dépit d'une anglomanie, qui d'ailleurs était surtout de l'ordre sentimental, ils ne se dissimulaient pas la faiblesse de la cuisine anglaise, surtout quand elle essaie d'être française. Mais ils faisaient justice au breakfast, que les personnes arriérées qui en sont restées à la perfide Albion déclarent elles-mêmes incomparable, et ils avaient en conséquence résolu de prendre chez eux, à neuf heures, cette première collation, *home made*, c'est-à-dire préparée à la maison par la servante du marchand d'engins de pêche dont Tacuarembó était le locataire pour quatre-vingt-dix-neuf ans.

Comme, afin de sauver les apparences, ou, — c'est bien le cas d'employer le mot technique, — la respectabilité, ils habitaient, officiellement, lui à l'entresol et elle au deuxième étage, ils se réunissaient au premier, qui était l'étage des

hameçons verts. On dressait leur table dans le bow-window, toutes les guillotines levées; car il faisait toujours beau temps et grand soleil. Ginette, en se penchant à peine, voyait l'un des hameçons symboliques : elle le regardait avec une sorte de tendresse; elle aurait voulu le flatter de la main comme un animal familier. Tacuarembó ne se lassait pas de regarder Ginette, il la dévorait des yeux, et il riait d'aise et d'étonnement.

Ah! ce n'est pas pour lui qu'était faite l'affreuse, la mortelle devise des stoïques : ne s'étonner de rien. Il s'étonnait de tout, au contraire : c'est le signe de la vraie jeunesse. Il s'étonnait principalement de son bonheur, il n'en revenait pas. Puis, il ne pouvait s'empêcher de rire, car il se rappelait qu'un matin, un seul matin, une autre s'était assise à cette même place : M^{lle} de Faverges! Il avait, à cette pensée, un petit frisson assez désobligeant pour elle. Puis il se remettait à rire, comme les enfants chantent dans l'obscurité.

— Pourquoi riez-vous, mon chéri? lui demandait Ginette.

Même dans l'intimité, elle lui disait vous : d'abord parce qu'ils étaient à Londres, et puis pour ne pas prendre de mauvaises habitudes et, un beau jour, se compromettre par mégarde en se tutoyant devant des étrangers.

Tacuarembó avait ri de même, à deux ou trois reprises, le premier soir, chez Florestan : le maître d'hôtel lui avait offert, comme à un habitué, la table où, quelques semaines plus tôt, il dinait tête à tête avec Marie-Madelon. Il n'avait pris garde qu'ensuite à cette symétrie des circonstances, et il s'était fait à lui-même l'innocente plaisanterie de suggérer à Ginette, tout étourdie encore, mais chargée cependant de faire le menu, un programme de tous points identique à celui qu'avait ordonné naguère M^{lle} de Faverges : pamplemousse, filets de sole Véron, faisant Souvarof et crêpes Verlaine. En partageant un pamplemousse avec Ginette comme Paul avec Virginie, Tacuarembó avait ressenti une émotion que ne lui avait pas, — est-il besoin de le dire? — procuré en pareille occurrence la pauvre Marie-Madelon.

Depuis ce charmant premier soir, le couple n'avait guère fait d'infidélités à Florestan pour les repas principaux. Les grill-rooms du Carlton et du Ritz ne les attiraient pas. Ils n'étaient allés qu'une fois, par curiosité, à celui du Piccadilly

où l'on danse, et le charivari du Trocadéro les avait fait fuir. Ils revenaient toujours à Florestan. C'est même chez lui qu'ils donnaient leurs déjeuners d'affaires; car ils ne voulaient pas oublier, la plus élémentaire prudence leur conseillait de ne pas oublier, qu'ils n'étaient pas venus à Londres pour filer le parfait amour, mais pour installer la filiale anglaise de Baudreix. Ils n'avaient d'ailleurs de relations d'affaires qu'avec Allerey, et ces relations se bornaient à lui offrir tous les deux ou trois jours le luncheon, chez Florestan.

C'était une simple formalité. Ils étaient censés inviter le gendre de Philippe Baudreix pour s'entretenir avec lui de couture; mais ils n'abordaient ce sujet que par manière d'acquit, et leur hôte, après les avoir écoutés quelques instants avec politesse, ou plutôt avec condescendance, ne tardait pas à leur faire sentir qu'il y aurait eu de leur part indiscretion à se mêler de ce qui, en somme, les regardait.

Tacuarembó avait bien été un peu gêné d'abord de cette intimité forcée avec un mari envers lequel il avait des torts si grands. L'éloignement lui avait fait oublier Cloton avec une facilité remarquable; mais il suffisait de la présence d'Allerey pour la lui rappeler, même à Londres, et il ne savait plus quelle contenance prendre; il semblait toujours avoir un aveu au bord des lèvres.

Heureusement, l'attitude même d'Allerey était pour le mettre à son aise. Ce mari était si sûr de lui, et visiblement si peu sûr des autres, qu'on ne pouvait imaginer qu'il fût ce qu'il était sans le savoir. Bien fin qui aurait pu dire ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas; mais aussitôt après le premier déjeuner d'affaires il avait jugé expédient de mander à sa femme que l'Inca et M^{me} Valenton étaient ensemble visiblement du dernier bien.

Avec quel soulagement, au retour de ces parties, Ginette et Tacuarembó refermaient sur eux la porte de la maison aux hameçons verts! Ils avaient en se retrouvant chez eux, tellement chez eux dans ce logis de hasard, à l'abri, séparés de tout, ils avaient le sentiment que nul danger ne pouvait les atteindre, que leur asile était réellement inviolable; car nul, même Marie-Madelon, n'en connaissait l'adresse exacte, et personne n'avait non plus le pouvoir de les en chasser, — d'ici à quatre-vingt-dix-neuf ans! L'Inca souriait en songeant à son bail

emphytéotique, et il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il avait fait aussi avec l'amour et le bonheur un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Il n'est malheureusement pas d'asile inviolable à la rigueur dans l'état présent de la civilisation. L'insularité même de la Grande-Bretagne n'est à tout prendre qu'une fiction de la sensibilité, dont la précaire duperie peut être à tout moment déjouée par l'accident le plus banal. Ginette se croyait à l'abri du courrier, parce qu'elle avait négligé de faire connaître son adresse personnelle. Quel enfantillage ! Si l'on avait bien envie de lui écrire, même personnellement, ne pouvait-on le faire à l'office de la filiale, qui était New Bond Street ?

Elle n'y avait cependant reçu jusque-là qu'une correspondance commerciale, sauf une ou deux cartes postales de M^{lle} de Faverges, dont le style était si ressemblant à celui des lettres d'affaires qu'elle y eût sans doute répondu, si elle avait été en humeur de répondre : « J'ai entre les mains votre honorée du... par laquelle vous me faites connaître que votre sieur Baudreix, etc. »

Elle ne prenait même pas la peine d'aller chercher ce courrier New Bond Street : c'est l'obligeant Allerey qui le lui apportait chez Florestan, parfois avec deux ou trois jours de retard ; mais qu'importe ? Elle y jetait à peine les yeux au moment qu'il les lui remettait : elle les serrait dans son sac et les lisait aux hameçons verts le soir ou le lendemain, si elle y pensait. Mais elle demeura saisie quand, un beau matin, Allerey lui tendit, avec un air de n'y pas toucher, une enveloppe où elle reconnut d'abord l'écriture du prince de Pressigny. Comme il était vraisemblable, n'est-ce pas ? que l'administrateur-délégué n'eût pas reconnu aussi l'écriture de son chef du personnel !

Ginette prit l'enveloppe, — pouvait-elle ne pas la prendre ? — et la jeta dans son sac, aussitôt ouvert, aussitôt refermé, comme elle faisait toujours ; mais elle ne le fit pas comme à l'ordinaire, elle le fit trop vite et trop à la dérobée, son geste fut maladroit, accusateur. Elle s'attendait à toute minute que Tacuarembó allait lui dire, à peu près comme dans *la Parisienne* : « Ouvrez ce sac et donnez-moi cette lettre. »

Elle était au supplice. Elle était furieuse contre Jean-Claude. « Il avait bien besoin de m'écrire ! » pensait-elle ; et

elle ne pensait pas que le plus surprenant était qu'il lui écrivit pour la première fois après tant de jours, de semaines.

Comme l'Inca ne se décidait pas à dire : « Ouvrez ce sac et donnez-moi cette lettre », elle commença de se rassurer ; toutefois, pour éviter que le dangereux silence ne se prolongeât, elle soupira, d'une voix tranquille, mais blanche, à peine articulée :

— Tacua, j'ai une envie folle de caviar, vous savez. Est-il bon ?

— Parfait, dit le maître d'hôtel à qui on ne demandait rien.

— Avec des blinis, ma chère ? dit l'Inca.

Elle étouffa, à la seule pensée des blinis.

— Oh ! non, fit-elle. Avec des toasts, un peu de beurre et du citron.

Sa voix faiblissait à chaque syllabe, elle sembla près de se trouver mal. Une reprise de son injuste colère contre Jean-Claude la remonta soudain, et elle commanda le reste du déjeuner avec arrogance.

Elle se répétait cependant : « Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à me dire ? Dans combien d'heures serai-je seule ? Dans combien d'heures pourrai-je décacheter cette enveloppe et lire cette lettre ? C'est intolérable ! »

Elle, si aimante et si douce, lançait à Tacuarembó des regards meurtriers. Elle aurait été sur le point de faire un mauvais coup, qu'elle ne l'eût pas regardé autrement. « Il ne va pas se décider à sortir ? » se disait-elle. Pourquoi s'y fût-il décidé aujourd'hui plutôt qu'hier ? Il ne sortait jamais sans elle. Mais l'esprit de contradiction la faisait en même temps désirer qu'il ne sortit point, qu'il continuât de lui donner ce prétexte à ne pas lire la lettre qui lui faisait peur, à continuer de ne pas savoir la chose que Jean-Claude lui avait écrite. Elle était honteuse de sa lâcheté.

Ce n'est cependant que tout à la fin de la journée qu'elle s'avisa d'un moyen très simple pour écarter l'Inca une demi-heure. Elle eut soudain le caprice d'aller ce soir au His Majesty's où l'on donnait depuis trois ans et demi la même comédie musicale. Chaque soir depuis trois ans et demi, à l'heure de l'ouverture des bureaux, on ne les ouvrait pas, mais on affichait à la porte : *house full*. Tacua n'avait donc que juste le temps de courir au théâtre, et encore n'était-il

pas bien sûr d'y trouver deux fauteuils habitables ; mais ce n'est pas ce qui souciait Ginette. Elle guettait, du bow-window ; dès qu'elle l'eut aperçu traverser en courant Saint-James's street, elle se laissa tomber sur le divan Liberty, elle ouvrit le sac qu'elle n'avait pas lâché une minute de l'après-midi. Elle fut comme étonnée de retrouver la lettre où elle l'avait mise. Ses mains tremblaient si fort qu'en décachetant l'enveloppe, elle la déchiqueta.

Elle dut faire un grand effort de volonté pour ne pas détourner les yeux de cette page où elle croyait trouver son arrêt ; et d'abord elle vit les mots sans les lire, mais, par un miracle d'intuition, ce simple regard suffit à lui révéler la banalité, l'insignifiance de la lettre dont elle s'était forgé tout au long de l'après-midi cent textes imaginaires : elle les savait par cœur et se les récitait avec effroi.

Il y avait une telle disproportion entre ce qu'elle avait imaginé et ce qu'elle voyait qu'elle fut moins rassurée que déçue. C'était presque un effet comique, mieux valait en rire. Mais elle ne riait pas ; et elle se mit enfin à lire les mots mêmes, avec un sentiment étrange d'humiliation et de dédain. C'était le ton dégagé, un rien d'ironie mondaine, une correction parfaite : le prince était toujours parfait, sans plus ; un peu de mélancolie, avec un peu de gaieté, de la tendresse : il va de soi ; et pour lier tout cela, comme on dit en cuisine, une élégante indifférence.

Ce fut du moins l'impression de première lecture ; mais Tacuarembó tardait de rentrer, elle eut le loisir de relire ces quelques lignes, de les relire encore, de les méditer : ce texte épistolaire ne méritait pas sans doute d'être étudié de si près et à l'éplucher trop on risquait de s'égarer ; mais Ginette avait commencé de l'approfondir et n'était plus maîtresse de suspendre cette téméraire opération.

Elle y surprenait maintenant, au moins elle y soupçonnait des intentions mal définies, si enveloppées que, pour les percer, il fallait l'œil d'une amante coupable et inquiète. Ce qui la frappait surtout, c'était, dans les phrases, on ne sait quoi d'emprunté, de gauche. Jean-Claude, toujours si aisé, dans son style parlé ou écrit, comme dans ses manières, si grand seigneur, et volontiers cynique à l'occasion, par peur d'être timide ! — Elle le connaissait si bien !... « On dirait, pensait-

elle, qu'il a quelque chose à m'avouer... ou à m'annoncer... et qu'il n'ose pas. Comme ça lui ressemble!... Ou bien... qu'il veut me préparer à un malheur... » Elle sentit de nouveau l'angoisse... Tacuarembó parut, il était radieux. Il cria, de la porte :

— J'ai les deux fauteuils ! Il n'en restait plus que deux. Je les ai pris.

Elle lui repartit, sans laisser voir le moindre trouble :

— Je ne crois pas que nous ayons le temps de nous habiller et d'aller dîner chez Florestan, c'est trop loin ; mais nous pouvons prendre en passant la moindre chose chez Jules et souper au Savoy après le théâtre.

C'était précisément ce que lui aurait proposé l'Inca si elle n'avait parlé la première.

Ils avaient gardé tous les deux ce trait de l'enfance : l'idée d'aller au spectacle leur coupait l'appétit, et dès qu'ils en sortaient ils mouraient de faim. Ginette, même en proie à l'anxiété, s'y amusait de tout son cœur si la pièce était amusante. Elle n'avait nul besoin de feindre : elle n'était rien moins que dissimulée et le son franc de ses fous rires faisait la joie de ses voisins, à qui sa gaieté naïve se communiquait.

Cependant le plaisir du théâtre n'allait plus jusqu'à la divertir entièrement de ses soucis. Ils demeuraient en elle, invisibles à tous, mais présents, et non pas même dans ces replis secrets où le regard intérieur ne pénètre pas : ils affleuraient la lumière de la conscience, et elle les sentait continuellement, et elle savait qu'elle les sentait, dans le moment même qu'elle faisait, par ses éclats, retourner toute la salle. C'est ainsi que ce soir, tout en suivant avec un intérêt passionné une intrigue qui n'avait pas le sens commun, mais que sauvait un ravissant décor exotique, elle n'arrivait point à chasser d'elle les soupçons que lui avait fait concevoir la lettre banale, alarmante par cette banalité même, du prince de Pressigny.

Elle essayait de se raisonner, elle était pleine de bonne volonté, de jugement, et chaque fois qu'elle se redemandait à quelle sorte de malheur Jean-Claude pouvait avoir dessein de la préparer, elle haussait les épaules. Une rupture ? Elle n'avait pas peur des mots et elle savait bien que cela devait arriver un jour ; mais elle s'affirmait avec une force singu-

lière qu'il n'y avait pas dans la lettre le moindre indice que ce dût être pour aujourd'hui ni pour demain ; et elle traitait elle-même de chimériques les craintes mal définies qui, en dépit de son effort loyal, la hantaient.

Ce qu'elle ne pouvait appeler chimérique, c'était le brusque changement qui s'était fait le matin, dans ses façons, dans ses sentiments mêmes à l'égard de l'Inca, au moment précis qu'Allerey lui avait remis chez Florestan la lettre de Jean-Claude. Tacuarembó n'y avait vu que du feu ; mais elle, elle avait été avertie instantanément de ce qui se passait dans son cœur, ou plutôt de ce qui s'en allait de son cœur, et elle n'y comprenait rien, elle en était épouvantée autant que désolée.

Sans doute aurait-elle été bien plus étonnée encore, plus navrée et plus tremblante devant le mystère, si elle avait pu soupçonner la cause véritable de ce désenchantement, dont la lettre de Jean-Claude n'était que l'occasion. Elle subissait à son tour, ainsi que Cloton naguère et, comme elle, avec un peu de retardement, la loi rigoureuse qui voulait que le bel Inca fût désirable, irrésistible, mais qu'il ne le fût qu'un jour et que, de ce feu de paille, il ne subsistât qu'un peu de cendre, mais qui n'avait pas le goût de cendre et demeurait toute parfumée de tendresse.

Peut-être que la fêlure datait du lendemain même de leur arrivée ; mais ils vivaient à Londres comme dans une île déserte : aucun contact, aucun indice n'avait pu les avertir, ni rectifier leur commune illusion. Ils avaient continué de rêver leur rêve, que la réalité n'avait soutenu qu'un moment. Cette lettre avait été l'accident, le choc léger, qui ne fait pas la brisure, mais qui, en l'achevant, la révèle et la rend irréparable. L'Inca, lui, ne se doutait de rien, et Ginette ne pouvait pas comprendre ; mais elle sentait. Elle n'avait pas cette consolation, ou ce surcroît de peine, de savoir au moins d'où partait le coup qui l'avait si facilement détachée de son ami. Victime plus faible encore et plus humiliée que le roseau pensant, elle n'avait pas, sur la force aveugle qui la frappait, l'avantage de connaître par qui elle était frappée. La subtilité de son charmant esprit n'allait pas jusqu'à pénétrer les causes. Il est d'ailleurs probable qu'elle ne s'en souciait pas : elle était toute sensibilité.

En revanche, son instinct était infaillible. C'est elle qui ne

ne se trompait pas quand elle flairait, dans la lettre insignifiante de Jean-Claude, de troubles arrière-pensées, des perfidies timides, des velléités, la préparation de quelque chose qu'elle ne pouvait pas définir, mais qu'elle appréhendait peut-être d'autant plus.

Mettant à profit l'absence de l'Inca et de M^{me} Valenton, M^{lle} de Faverges avait mené rondement son intrigue et, contre toute vraisemblance, elle paraissait à deux doigts de réussir. Jusqu'à la veille de ce succès, maintenant probable, elle avait été la seule à y croire et à prendre l'affaire au sérieux. Elle avait pourtant, comme disent ceux qui empruntent l'argot des grands industriels, des financiers hasardeux et des chevaliers d'industrie, « un sens aigu des réalités ». Elle avait aussi beaucoup d'expérience et de pratique, elle n'en était pas à son premier mariage, et elle n'avait jamais rien ourdi de si fou, de si péniblement combiné que ce divorce de Cloton et cette mésalliance inouïe de Jean-Claude sans circonstances atténuantes d'amour ou d'argent. Mais elle travaillait cette fois comme pour le théâtre, elle était aussi flattée que surprise de voir qu'elle connaissait toutes les ficelles du métier dramatique, son habileté même l'égarait, et au lieu de s'attacher comme d'ordinaire à la politique des résultats, elle poursuivait seulement ce que les marchands d'illusion appellent la « crédibilité ».

Elle ne l'obtenait pas si aisément de ses personnages que d'elle-même. M^{me} Allerey et le prince de Pressigny avaient aussi un sens aigu des réalités : ils étaient dans le commerce. Sans doute, l'idée de devenir princesse ne répugnait pas à Cloton ; mais il lui suffisait bien qu'on lui donnât l'occasion d'en rêver, et le rêve n'était pas même la moitié de sa vie. Elle ne se dissimulait pas les obstacles auxquels se heurterait fatalement le beau projet de Marie-Madelon : la résistance passive de son mari, l'opposition furieuse de son père... L'avantage du rêve est que les obstacles, insurmontables dans la réalité, n'y sont plus que figurés pour l'intérêt de la fable, pour l'agrément du décor, et qu'ils n'empêchent rien.

Le prince de Pressigny, qui n'avait pas les mêmes raisons que M^{me} Allerey de déraisonner même en rêve, témoignait plus de mauvaise humeur que d'enthousiasme à Marie-Madelon, que cela d'ailleurs laissait fort indifférente, et qui ne s'en

évertuait pas moins pour assurer son bonheur malgré lui. Cette indiscretion aurait mis hors des gonds un homme moins maître de ses nerfs ; mais Jean-Claude, quand il sentait la patience lui échapper, se rappelait lui-même à l'ordre d'un simple haussement d'épaule. « Je suis bien bête de me fâcher, se disait-il. Comme si je ne savais pas que toutes ces manigances ne peuvent aboutir à rien ! » Mais est-on jamais sûr que le plus extravagant imbroglio matrimonial ne se terminera pas, envers et contre tous, par ce que les bonnes gens considèrent comme un dénouement heureux ?

Jean-Claude ne pouvait d'autre part, en vertu de l'association des idées, penser à son mariage hypothétique, sans, du même coup, penser à sa tante M^{me} la duchesse de Guitres à qui cette union hétéroclite aurait inspiré sans doute des propos injurieux et des décisions ruineuses. Ce n'était point ce qu'il craignait, puisqu'il voulait être certain qu'elle n'aurait lieu ni d'invectiver contre lui ni de le déshériter, mais le seul fait de penser à sa chère tante lui était singulièrement désagréable en ce moment, car elle recommençait de lui donner, en attendant la malédiction, les plus graves sujets d'inquiétude.

Son intimité avec le très jeune prince de Styrie était, selon les avis, scandaleuse ou ridicule, ou les deux ensemble, vu la disproportion des âges. On ne pouvait plus aller chez elle sans l'y voir installé, elle le trainait partout, enfin elle l'affichait. Comme ses amis les moins malveillants ne la jugeaient point capable d'une générosité absolument désintéressée, comme ils n'imaginaient pas qu'elle se proposât de relever le trône de Styrie et de jeter par la fenêtre à cet effet quelques-uns de ses millions, il leur fallait bien croire qu'elle avait encore manqué à ses engagements les plus solennels et, une fois de plus, rompu sa retraite.

Elle ne s'en cachait qu'à demi et quand on la plaisantait à mots couverts, fort peu couverts, sur ses relations avec le prince, au lieu de protester elle disait, en faisant des mines :

— Il a été si délicat !

« Elle nous déshonore », soupirait Jean-Claude, qui n'avait pas le sentiment bourgeois de la famille, mais qui avait, très vif et très chatouilleux, le sentiment noble de l'honneur de la famille.

Lorsque les acteurs principaux d'une intrigue y apportent

aussi peu de conviction et que seul le meneur du jeu croit, comme on dit, que c'est arrivé, il n'y a guère d'apparence que cela arrive en effet. La chance pourtant avait tourné, et ce qui, d'abord, semblait impossible était devenu imminent.

Les oppositions, que M^{lle} de Faverges avait préjugées insurmontables, paraissaient maintenant presque faciles à réduire. La duchesse, à qui rien, d'ordinaire, n'échappait, était si absorbée par sa nouvelle aventure que l'on pouvait travailler sous son nez sans prendre même les précautions élémentaires. Philippe Baudreix, au rebours, bien que l'on n'eût entamé avec lui aucun pourparler, et qu'on ne lui eût fait, cela va de soi, aucune confidence, était au courant de ce qui se tramait : il devait avoir sa police.

Il avait, lui aussi, bien entendu, le sens aigu des réalités, et il connaissait sa fille Cloton ; il ne se faisait aucune illusion : il savait très bien que si elle s'était mis le divorce en tête, ni lui ni personne ne l'empêcherait de divorcer ; alors cette idée lui était venue un beau jour, que, si elle devait quitter l'administrateur délégué, mieux valait que ce fût pour épouser le directeur du personnel et que la maison aurait moins à souffrir de ce sot mariage que de quelque autre mariage, plus sot.

Le grand couturier, qui n'était pas snob, avait aussi, néanmoins, un trop juste sentiment des valeurs sociales pour méconnaître la situation privilégiée que donnerait à sa firme une alliance avec un prince de Pressigny, duc de Guitres. En temps de crise, aucune réclame n'est à négliger. Bref, il s'en fallait de cela que Baudreix fût acquis au projet de M^{lle} de Faverges, dont elle ne lui avait pas soufflé mot.

Quant au mari, Allerey, il était absent, et Marie-Madelon en remerciait le ciel tous les matins. « Ah ! s'il était là, se disait-elle, qu'il me gênerait ! » Elle ne se doutait pas que, de Londres, il l'avait au contraire, sans le vouloir, puissamment aidée, et qu'il fallait attribuer la tournure plus favorable qu'avaient soudain prise les événements à cette lettre par où il instruisait perfidement Cloton que Ginette et Tacuarembó étaient ensemble du dernier bien.

Lorsque l'altière Cloton l'avait reçue, son sang n'avait fait qu'un tour : cette façon de parler populaire ne signifie peut-être pas grand chose, mais elle le signifie avec force. Le mari.

qui savait ménager ses effets, avait réservé les dernières précisions pour une autre lettre, qu'il n'écrivit qu'une huitaine de jours plus tard; il avertit sa femme officiellement que l'Inca et M^{me} Valenton cohabitaient; et comme il avait trouvé moyen, entre temps, de surprendre leur adresse et de passer Saint-James's street devant la maison aux hameçons verts, il égayait son communiqué d'une description pleine d'humour.

« Est-ce qu'il se moque de moi? » se dit Cloton furieuse. Il lui était d'ailleurs fort indifférent que cet homme se moquât d'elle, d'autant qu'elle le lui rendait bien; mais elle ne pouvait souffrir que ce petit drôle de Tacuarembó et cette molle Ginette en usassent de même avec elle que son mari légitime, sans qu'elle ripostât, et la riposte était tout indiquée.

Elle cessa dès cet instant de considérer du même point de vue les plans de M^{me} de Faverges. Il ne s'agissait plus de savoir si le mariage projeté était ou non praticable, mais d'abord, prenant pour démontré qu'il l'était, d'exiger que les conditions sans lesquelles il ne pouvait l'être fussent remplies au plus tôt. Et la première de ces conditions n'était-elle point la rupture du prince de Pressigny et de M^{me} Valenton?

Ces sortes de choses ne pouvant se faire par téléphone, il était certain que Jean-Claude rappellerait Ginette à Paris pour lui déclarer son congé. Tacuarembó ne manquerait pas de l'y accompagner, proie facile pour Cloton, à qui toutes ces histoires, — est-il besoin de le dire? — avaient donné pour l'Inca un revenez-y.

Elle ne pouvait pas s'adresser directement au prince et lui mettre le marché à la main. La bizarrerie de leur situation ne leur permettait pas de s'entretenir, sans inconvenance ou sans ridicule, de la seule chose qui les intéressât. Il fallait toujours, coûte que coûte, et pour les moindres détails, en passer par Marie-Madelon. C'est elle que Cloton devait charger de signifier au prince sa mise en demeure. Elle y courut.

En chemin, elle réfléchit, et s'avisa de deux ou trois petites habiletés, qui pouvaient être profitables. Elle pensait qu'en premier lieu ce serait une faute d'avoir l'air de rendre visite à M^{lle} de Faverges autrement que par le plus grand des hasards. Elle se résolut aussi à ne point prendre l'initiative d'aborder le sujet de la rupture ni celui même du mariage. Elle était tranquille : elle savait bien qu'elle ne serait pas là depuis

trois minutes, que Marie-Madelon, qui ne pensait qu'à cela, aurait engagé la conversation sur cet article. Enfin, elle jugea tout à fait inutile de laisser voir qu'elle n'ignorait pas la liaison de Tacuarembó et de Ginette, qu'elle était jalouse et qu'elle avait soif de se venger. Elle préférait que M^{lle} de Faverges lui attribuât des motifs moins bas, moins féminins.

Elles étaient faites pour s'entendre; Marie-Madelon, qui n'ignorait pas plus que Cloton l'idylle de Saint-James's street, qui ne l'avait jamais ignorée, ne trouva pas à propos de traiter cette question accessoire, et nota dès lors qu'elle ne devrait pas non plus prendre texte des égarements de Ginette pour monter Jean-Claude contre l'infidèle, quand elle transmettrait au prince, le lendemain, l'ultimatum de M^{me} Allerey.

Pour le reste, ce que Cloton avait prévu arriva de point en point. Marie-Madelon, qui n'était pas à un mensonge près, parla des tendres impatiences de Jean-Claude. Cloton n'eut qu'à repartir, avec un peu d'ironie et d'amertume, qu'il n'avait pourtant pas trop l'air d'un homme qui sait ce qu'il veut, puisqu'il ne se décidait pas à quitter sa vieille maîtresse.

— Qu'est-ce qu'il attend? On dirait qu'il garde une poire pour la soif, ajouta-t-elle avec une vulgarité qu'elle ne fuyait pas, et qui lui allait comme un gant.

Elle reprit d'un ton catégorique :

— Il n'est que temps de choisir.

Et elle protesta que si le prince ne congédiait pas M^{me} Valenton sans délai, c'est elle-même qui romprait les pourparlers.

Elle eut la surprise de recevoir cette simple réponse :

— C'est trop juste. Ma chère, je vous donne absolument raison, et j'irai dès demain dire à Jean-Claude ce que j'en pense. Mais, à votre tour, ne risquez pas de tout gâter en nous refusant quelques jours de répit. La date de notre fête est fixée... Je voudrais bien que le programme fût arrêté aussi... C'est une autre histoire... Ginette... M^{me} Valenton, veux-je dire... qui est à Londres, reviendra certainement à cette occasion... même assez longtemps à l'avance... et vous sentez que l'affaire qui nous occupe ne peut être réglée qu'à Paris. Elle le sera d'ici à deux semaines; mais, d'ici à vingt-quatre heures, j'aurai pris mes sûretés auprès de qui vous savez.

M^{me} Allerey partie, M^{lle} de Faverges se mit en méditation.

Elle ne méditait jamais que cinq ou six minutes : plus longtemps, elle aurait perdu cette vue élémentaire et nette des événements qui est seule nécessaire aux hommes, plus encore aux femmes d'action, et que l'on brouillerait si l'on y attardait son regard. Elle apprécia le service que venait de lui rendre M^{me} Allerey en posant un ultimatum et en brusquant la décision. « Nous trainions, se dit-elle, il faut en finir. » Elle avait promis de voir le prince le lendemain, elle essaya d'obtenir un rendez-vous dès ce soir, mais ne put le joindre au téléphone. Elle ne perdit pas, néanmoins, sa journée.

Vers cinq heures, une heure avant sa réception quotidienne, elle eut la visite du couple Champdeniers Saint-Christophe. Isabelle et Tiburce étaient rayonnants, triomphants, plus que jamais contents d'eux-mêmes. Rien qu'à les voir entrer, Marie-Madelon devina qu'ils lui apportaient une grande et bonne nouvelle. Ils ne la laissèrent pas languir.

— Nous avons une idée ! fit la vicomtesse dès la porte.

— Pardon, ma chère, fit le vicomte, un peu piqué du plagiat, vous voulez dire que j'ai une idée.

— Tout ce qui est à vous est à moi, répliqua Isabelle, avec cette grâce conjugale, mais virile, qui lui était coutumière.

— A charge de revanche, dit Tiburce.

(C'est d'elle que venait toute la fortune, aujourd'hui, hélas ! bien entamée, naguère encore considérable.)

— Vous vous disputerez ce soir après l'extinction des feux, dit militairement M^{lle} de Faverges, à qui ces préliminaires semblaient oiseux. Vous avez une idée ? A quel propos ?

— A propos de la fête... commença Tiburce.

Isabelle lui coupa la parole.

— Voici ce que nous avons imaginé, Tiburce et moi. Tenez-vous bien. Un *filching party*.

— *Filching party*.... répéta Marie-Madelon d'une voix sans timbre.

Elle semblait frappée de stupeur, comme il lui arrive chaque fois qu'elle entend parler anglais à Londres ; mais aucun Anglais d'origine ne le parle aussi merveilleusement et inintelligiblement bien que la vicomtesse de Champdeniers Saint-Christophe. L'air ahuri de M^{lle} de Faverges la fit sourire, et elle reprit d'un ton de bienveillante supériorité :

— Vous ne connaissez pas ce mot ? Je m'en doutais. C'est du *slang*...

— *Slang*... soupira Marie-Madelon.

— Oui, du langage de cockney, ou même de l'argot... *To filch* signifie chiper... et un *filching party*... c'est... comment vous dire ?... le gala des chapardeurs.

— Et... en quoi cela consistera-t-il ? fit Marie-Madelon très timidement, sans soulever, grand Dieu ! la moindre objection de principe.

— Le détail n'est pas encore arrêté, répondit superbement la vicomtesse de Champdeniers Saint-Christophe, mais voici le... chose... comment appelez-vous cela, Tiburce ?

— Le schéma.

— Je ne l'oublierai plus. Voici le schéma. Nous invitons... Quand je dis : nous... Don Hernando Francisco Tacuarembó y Miraflores... j'espère que je n'en ai pas laissé tomber... invite pour onze heures... Mais onze heures onze heures, pas onze heures minuit... Tous ceux qui manqueront l'appel seront exclus du jeu.

— Quel jeu ? fit Marie-Madelon.

— Nous dresserons d'ici là une liste des divers objets qu'il s'agit d'aller chiper à droite et à gauche. Notre fantaisie peut se donner libre cours. A chaque objet correspondra un numéro d'ordre. On mettra tous les numéros dans un chapeau et on tirera. Aussitôt après le tirage, chacun se mettra en campagne, et devra rapporter la chose que lui aura désignée le sort, au plus tard à l'heure du souper, une heure du matin. Autrement il se tapera... je veux dire qu'il n'aura pas de place à table.

— C'est très ingénieux, dit M^{me} de Faverges avec un air de profonde lassitude... Ce qui me plaît particulièrement dans votre projet, c'est qu'entre la loterie et le souper nous serons tranquilles, on pourra faire un somme... Avez-vous déjà quelques idées amusantes d'objets à... chaparder, comme vous dites ?

— J'en ai deux ! s'écria Tiburce.

— Nous en avons deux, répéta Isabelle sans s'émouvoir de cette impertinente revendication. Quelqu'un devra subtiliser dans la loge de Joséphine Baker un pot du vernis qu'elle se met sur les cheveux, et un autre devra cueillir le pompon

rouge du matelot de faction rue Royale, à la porte du ministère de la Marine.

— C'est très drôle, fit poliment M^{lle} de Faverges.

Elle ajouta, les voyant plus calmes, et ne jugeant plus nécessaire de flatter leur manie :

— Ne craignez-vous pas... étant donnée l'immense fortune de Tacuarembó... et ce qu'on dit... de sa... générosité, de... l'indiscrétion de ses... commensaux... ne craignez-vous pas que votre idée d'une fête des ... chapardeurs ... ne semble... symbolique ... enfin qu'elle ne donne prétexte à des blagues d'un goût fâcheux?

— Mais non! Puisque c'est lui qui reçoit... et qui chaparde comme les autres, par-dessus le marché!

— Pour une fois..., murmura Marie-Madelon, à qui d'ailleurs le *filching-party* ne déplaisait pas.

Il la séduisit bien davantage après que les Champdeniers Saint-Christophe se furent retirés. En leur présence, elle ne pouvait prendre garde qu'au comique étudié de leurs gestes et de leurs propos, elle les persillait à la muette, et l'ironie faussait son jugement. Son point de vue changea dès qu'ils furent hors de vue. Elle trouva impayable leur invention de voler sur la table de maquillage de Joséphine Baker un pot du vernis dont use cette artiste de couleur pour laquer ses cheveux, et d'arracher à un factionnaire sans méfiance le pompon rouge de son bérêt.

Certaine maintenant que la fête pourrait avoir lieu à la date fixée et qu'elle ferait quelque bruit dans le monde, M^{lle} de Faverges eut plus de hâte que jamais d'obtenir du prince de Pressigny la satisfaction légitime que sa fiancée, si l'on ose l'appeler ainsi, exigeait de lui sans retard. Elle fut bien étonnée, le lendemain, de n'essuyer de ce côté aucun refus, de ne rencontrer aucune résistance.

Jean-Claude, froidement, avec indifférence, avec la résignation d'un homme qui s'attendait depuis longtemps qu'on le mit au pied du mur, se contenta de répondre que « c'était trop naturel ». Après quoi, il prit si peu la peine de dissimuler le grand désir qu'il avait d'être seul, que cet entretien d'importance dura juste sept minutes montre en main. M^{lle} de Faverges n'en revenait pas. Elle quitta le prince mal à son aise et, elle n'aurait su dire pourquoi, inquiète.

Dieu sait pourquoi il s'avisa, sur l'entrefaite, que depuis un peu trop longtemps il n'avait pas rendu ses devoirs à sa tante de Guitres. « Elle qui tient le compte en partie double des heures qu'on lui doit et des minutes qu'on lui consacre... Ce n'est pourtant pas, se dit-il, l'occasion de me brouiller avec elle. »

Il se rappela, en y allant, que la duchesse n'était pas ordinairement chez elle avant cinq heures; mais une tante peut bien recevoir son neveu quand elle ne reçoit pas les étrangers. Il ne ralentit point le pas, — il y allait en se promenant, pour se détendre les nerfs, — et quand il fut devant le visage de bois de la porte, sûr de son droit, fort de son privilège, il sonna, avec autorité.

Il s'étonna pourtant que le valet de pied qui lui ouvrit parût si peu étonné de le voir à cette heure indue, et il demanda, déjà inquiet :

— Est-ce que M^{me} la duchesse est rentrée ?

— Oh! oui, mon prince... C'est-à-dire que M^{me} la duchesse n'est pas sortie. Elle attendait mon prince.

« Elle m'attendait? Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? » se dit Jean-Claude, en proie à des pressentiments, d'ailleurs confus.

Le valet de pied reprit :

— M^{me} la duchesse a même fait téléphoner chez le prince pour le prier de venir d'urgence; mais on ne répondait pas.

— J'étais déjà parti, fit Jean-Claude bouleversé. Est-ce qu'elle est malade?

— Oh! non...

Cet « oh! non » acheva d'affoler Jean-Claude, bien qu'il connût ce valet de pied et le sût incapable d'esprit. Il monta quatre à quatre, le devançant, ouvrit lui-même la porte du salon, et se trouva face à face avec la duchesse, assise, comme sur un trône, dans le plus imposant de ses fauteuils. Elle avait l'air d'essayer des attitudes pour un portrait officiel. A la vue du prince, elle fit une exclamation :

— Ça, par exemple!... J'ai des gens uniques pour le téléphone... Qu'est-ce qu'ils m'ont raconté, que tu ne répondais pas? Et te voilà!

— C'est bien par hasard... Mais, pour Dieu!... vous m'avez demandé... d'urgence... Qu'y a-t-il?

— Rien que de très heureux, ne t'alarme pas... Tu es mon seul parent proche, Jean-Claude... et tu sais comme je suis à cheval sur nos traditions... Je devais t'annoncer, avant que personne en eût vent, une grande nouvelle.

La duchesse fit une pause, pour l'effet.

— Quelle nouvelle ? dit Jean-Claude, d'une voix étranglée.

— Tu ne devines pas ? Ce n'est pas sorcier... Allons !... Tu donnes ta langue...

— Au diable !

— Je lis sur ta figure que tu as deviné... Eh bien ! oui, mon cher, je me remarie.

— C'est sérieux ?

— Ce n'est pas tragique.

— Et qui... qui...

— Qui j'épouse?... Son Altesse Royale le prince Alexandre de Styrie, prétendant à la couronne...

— Et fauché !

— J'ai de la fortune pour deux.

Elle ne put se tenir d'ajouter :

— Mais pas pour trois.

Alors, il ne se contenta plus. Il cria :

— Vous savez que je vais vous faire interdire ?

— J'y ai pensé, répliqua-t-elle. Et j'ai consulté. J'ai pour moi le droit et la jurisprudence, qui s'accordent, — une fois n'est pas coutume. Un neveu n'a pas qualité pour faire interdire sa tante, sous prétexte qu'en se remariant elle le floue de son héritage. Ce serait trop commode. Et immoral, donc !... Mon garçon, je te donne un bon conseil : n'entame pas une procédure qui ne te mènerait à rien, et qui te coûterait les yeux de la tête. Garde ton argent pour toi, ne le dépense pas chez les avoués... Je crois devoir te notifier mon mariage avec le prince Alexandre de Styrie ; mais nous n'avons besoin du consentement de personne : il est chef de la maison royale...

— Vous êtes majeure...

— Et combien ! Je ne t'invite pas : la cérémonie aura lieu dans la plus stricte intimité.

— C'est encore heureux ! Et quand cela ?

— Dans une quinzaine : le temps de faire les publications, ici et là-bas.

— C'est ce que nous verrons.

— Nous le verrons. L'audience est levée.

Elle se dressa en pied, comme on disait jadis, devant le fauteuil-trône ; elle traversa le salon avec une majesté incomparable et se retira dans ses appartements privés.

Jean-Claude se retrouva, sans savoir comment, dehors, sur le trottoir, stupide, incapable d'articuler autre chose que :

— Ça, c'est fort !... Ah ! c'est moderne !

FÊTE DE NUIT

Comment l'annonce du mariage extravagant qu'avait résolu M^{me} la duchesse de Guitres fit-elle apparaître soudain, avec la dernière évidence, aux yeux du prince de Pressigny, l'impossibilité où il était désormais lui-même d'épouser M^{me} Allerey ? La seule évidence était qu'entre ces deux unions il n'y avait aucun rapport, sauf leur commune et assez scandaleuse absurdité. Néanmoins, Jean-Claude n'essaya même pas de discuter une certitude qui lui était venue là tout à l'heure, sur le trottoir, aussitôt le premier moment de stupeur passé. Il se rendit sur-le-champ rue Barbet-de-Jouy, avec une étrange hâte de faire connaître à M^{lle} de Faverges, et que sa tante épousait S. A. R. le prince Alexandre, et que lui-même n'épousait plus Cloton.

Marie-Madelon fut consternée ; mais elle ne songea pas une minute à lui remontrer que le mariage royal de sa tante n'était peut-être pas une raison pour qu'il renonçât à son mariage bourgeois. Peut-être même, si elle avait réfléchi, aurait-elle pris garde que c'était une raison de plus pour qu'il n'y renonçât point et s'empressât, comme on dit vulgairement, de boucher le trou que l'inconvenante fantaisie de M^{me} de Guitres allait faire dans ses espérances ; mais elle ne réfléchissait pas plus que Jean-Claude, et de même que lui, elle était comme illuminée par une trompeuse évidence.

Elle ne savait que dire. Elle murmura seulement :

— Eh bien ! notre fête va être gaie !

Puis, comme la conversation languissait et que rien ne met Marie-Madelon si mal à l'aise, elle s'avisa soudain qu'il fallait avertir Cloton sans délai. Pourquoi encore, mon Dieu ? Jean-Claude, qui commençait à souhaiter d'être seul, ne la retint pas.

Elle eut la chance de trouver M^{me} Allerey, qui se rendit sans se faire prier à la même fausse évidence que Jean-Claude et M^{me} de Faverges. Cloton sentit d'abord qu'elle ne serait pas princesse dès que la duchesse de Guitres devenait éventuellement prétendante au trône de Styrie. Elle en fit son deuil avec une résignation exemplaire. Elle ne pouvait se défendre de penser qu'après tout elle ne risquait pas de rester pour compte, comme elle se disait à elle-même en son langage couturier. Elle ajoutait, avec un sentiment assez agréable de sécurité :

« Mon mari est un peu là. »

M^{me} de Faverges cherchait une sortie.

— Avec tout cela, dit-elle, c'est notre fête qui va être gaie!

— Hélas! fit simplement M^{me} Allerey.

Cependant, le prince de Pressigny retournait à son bureau, à pied, au pas de promenade : c'était sa façon d'être pensif. Et certes, il éprouvait de la mélancolie, mais une sorte de mélancolie douillette et qui l'enveloppait si bien de partout qu'il s'y prélassait pour ainsi dire, et s'y trouvait confortablement, lâchement à l'abri, dans un état d'enviable sécurité.

« Ouf! pensait-il, on ne m'en parlera plus. » *En* représentait la belle Cloton.

Comme il s'était dit : « On ne m'en parlera plus », il se dit, presque gaiement : « Mais c'est moi qui m'en parle! » Il bannit aussitôt et pour jamais l'image, d'ailleurs agréable, de Cloton, et sa pensée docile se retourna vers M^{me} la duchesse de Guitres. Déjà, sa rancune à l'égard de cette vieille folle cédait. Il ne prononçait même « cette vieille folle » qu'avec une sorte de tendresse respectueuse. Comme si elle avait toujours été la plus maternelle des tantes, et lui le plus affectionné des neveux, il lui savait surtout mauvais gré de le planter là, quand il était seul au monde.

« Ah! se dit-il en se grondant bien doucement, avec cette indulgence que l'on n'a que pour soi-même, faut-il que je sois ingrat! J'ose me plaindre que je suis seul au monde et j'ai l'amie la plus délicieuse... »

Ne se sentant point sans reproche à l'égard de Ginette, il refusa pour se punir, ou bien pour ne pas se mettre inutilement martel en tête, il refusa de se demander ce qu'elle pouvait bien avoir fait à Londres depuis tant de semaines. Il

se disait : « Je n'ai pas le droit d'être curieux et méfiant. Je n'ai pas le droit d'être jaloux. » C'est seulement quand on ne l'est pas qu'on s'avise que l'on n'a pas le droit de l'être.

Enfin il ne voulait rien savoir et de parti pris il passait l'éponge. Il était bien décidé à n'avoir aucune explication avec Ginette quand elle reviendrait; car il avait horreur des scènes de faux ménage.

Non, elle reprendrait, comme si de rien n'était, sa petite place auprès de lui, et il reprendrait sa grande place auprès d'elle. A quoi bon changer, quand on est bien ?

Il écrivit à son amie une longue lettre, fort drôle, sans prétention à l'esprit ou même à la littérature, où il ne parlait que du mariage de sa bonne tante de Guitres avec Son Altesse Royale le prince de Styrie. Mais il avait apparemment un mystérieux pouvoir de suggérer à ses correspondants, du moins à Ginette, des impressions sans aucun lien avec les histoires qu'il racontait dans ses lettres; car, de même qu'en lisant la première elle s'était dit : « Il y a quelque chose », elle se dit, en lisant cette épître de bonne humeur : « Il n'y a plus rien. »

Elle en fut si éperdument joyeuse qu'elle faillit montrer à Tacuarembó la prose de Jean-Claude. Elle ne s'avisa qu'au moment de le faire de l'imprudence, au moins de l'inconvenance qu'elle commettrait. Mais, pendant le déjeuner d'affaires chez Florestan, où Allerey justement était invité, elle éclata de rire au nez du maître d'hôtel qui lui présentait avec beaucoup de dignité le faisan poché au céleri. Il fallut s'expliquer.

— Je vous demande pardon, dit-elle, un peu confuse : j'ai des crises de fou rire depuis ce matin. On m'a écrit de Paris une nouvelle si comique ! Figurez-vous que la vieille duchesse de Guitres épouse le petit prince royal de Styrie.

— Pressigny doit la trouver moins drôle, dit Allerey.

Elle fut bien gênée de ne pouvoir répondre : « C'est ce qui vous trompe. » Elle dut se borner à dire :

— Oh ! il est au-dessus de cela.

Il y eut ensuite un silence qui la déconcerta. Elle ne comprit pas pourquoi sa gaieté restait sans écho. Allerey s'était bien gardé de lui dire qu'il savait aussi la nouvelle du matin. Cloton s'était empressée de la lui écrire, et il avait

senti, au ton de la lettre, que sa position de mari était plus assurée que jamais. Il pensait : « Qu'est-ce que nous faisons ici ? Nous n'avons plus qu'à revenir. »

Jean-Claude laissa passer deux jours sans donner signe de vie. Puis il écrivit à Ginette, non pas qu'il la priaît de revenir, mais qu'il était heureux comme un enfant, de penser qu'elle serait certainement de retour avant la fin de semaine pour assister à la grande fête de l'Inca.

Il ajoutait, non peut-être sans malice : « Au fait, où est-il donc, cet Inca ? On ne le voit plus. » « Il est vrai, se dit M^{me} Valenton, que c'est insensé, c'est inconvenant ! » Et elle ne cacha pas au pauvre Tacuarembó ce qu'elle en pensait.

— Je ne suppose pas, dit-elle d'un ton brusque, que vous ayez l'intention de recevoir tout Paris sans y être. Quand partons-nous ?

Tacuarembó, qui était fort bien élevé, et comme on ne l'est plus qu'à Las Gracias, n'avait jamais lui-même supposé qu'il pût recevoir tout Paris par procuration. Il avait même trouvé assez extraordinaire qu'au lieu de le consulter, ne fût-ce que par politesse, sur les divertissements et les attractions qu'il offrirait à ce tout Paris en les payant de sa poche, on lui eût simplement envoyé à Londres un programme tout fait. Mais ce programme lui avait paru si amusant, si ingénieux qu'il avait passé condamnation. Il se disait avec sa coutumière et trop naïve modestie : « Jamais je n'aurais inventé cela tout seul », et il savait infiniment de gré aux personnes complaisantes qui avaient eu de l'invention pour lui, à ses frais.

Il ne cessait pas de lire et de relire la lettre où Marie-Madelon lui décrivait par avance cette soirée unique, *great event*, lui disait-elle, et « clou » de la saison. Elle était plus sûre de « clou », vu l'incertitude de son anglais ; mais elle hasardait *great event* qui a meilleur air. Elle lui donnait peu de détails, mais son imagination y suppléait, et il se montait si bien la tête, tout seul, qu'il ne pensait plus à autre chose.

Il comptait les jours, les heures. Il se demandait à toute minute, mais n'osait dire à Ginette : « Quand partons-nous ? » Il suffit, pour lui jeter un froid, que ce fût elle qui lui posât cette question. Il n'avait pas moins hâte de retourner à Paris, mais il se surprenait à fredonner la rengaine *Partir, c'est mourir un peu*.

Les dernières heures furent sinistres, et le dernier dîner, chez Florestan, ressembla aux repas funèbres, sauf que les trois convives (Allerey était invité) ne mangèrent à peu près rien. Une joie presque indécente coupait l'appétit à Ginette; c'était le chagrin qui coupait l'appétit à Tacuarembó; le mari de Cloton était au régime.

Naturellement, Ginette ne se souciait pas de renouveler l'épreuve de l'avion : elle prenait, en compagnie d'Allerey, la *Flèche d'or*. L'Inca revenait seul par la voie des airs. Il demeura le dernier à Londres ; et, en fermant sa maison, il se disait, le cœur gros : « Qu'est-ce que j'en vais faire maintenant, et jusqu'à la fin de mon bail emphytéotique ? »

Il fut cette fois peu sensible à la vanité de voler au-dessus des nuages. Il avait ensemble cette mauvaise humeur et cette hâte d'arriver qu'ont, au retour, les gens qui détestent les voyages. Il trouva sans peine, à Orly, en touchant terre, une voiture pour le ramener chez lui ; mais quelle adresse donner au chauffeur ? L'idée seule de descendre, en effet, chez lui, — chez les Champdeniers Saint-Christophe, — lui était importune. Mais pouvait-il se dispenser de faire au moins une apparition rue Barbet-de-Jouy, quitte à s'en aller loger ailleurs ? Il songeait à l'hôtel Clodion... Son parti fut pris aussitôt.

Esclave de sa bonne éducation, il passa d'abord chez les Champdeniers. Tout y était sens dessus dessous, Tiburce, Isabelle, Marie-Madelon étaient là, plus affairés, plus hannetons que des gens qui n'auraient jamais reçu, et quant à lui, on ne l'attendait pas ; il est même vraisemblable que l'on avait oublié son existence. M^{lle} de Faverges, à sa vue, tendit vers le ciel deux grands bras nus et maigres.

— Vous ! s'écria-t-elle. Déjà ! Mais ce n'est que pour après-demain, mon petit ! Et où comptez-vous coucher ? Les meubles de votre chambre ont été transportés dans les communs, vous n'avez même plus de lit !

Tacuarembó ne se le fit pas dire deux fois. Il s'empressa de déguerpir, après avoir déclaré pour la forme que l'on pouvait être bien tranquille et qu'il ne coucherait pas sous les ponts.

Il passa dans la solitude une très agréable soirée, rentra de bonne heure à l'hôtel Clodion et dormit comme un enfant.

Il songea, en s'éveillant le lendemain, qu'il manquerait aux devoirs de la plus élémentaire politesse s'il ne retournait voir

de ses yeux, rue Barbet-de-Jouy, où en étaient les préparatifs de la fête et s'il n'avait pas l'air de s'y intéresser. Marie-Madelon, Isabelle et Tiburce n'étaient pas sans doute du même avis et trouvèrent qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas : ils l'accueillirent comme le raseur. Tacuarembó se renferma dans sa dignité, et il allait quitter la place, quand le portier, qui l'avait pris en affection, s'offrit à lui servir de guide parmi l'hôtel en déménagement.

Cette tournée ne lui parut pas d'un bien grand intérêt ; il eut pourtant comme un sentiment de revanche, — qui saurait expliquer pourquoi ? — quand il vit le sac de sa propre chambre (où il avait si rarement dormi) ; et il fut pris du fou rire devant le portrait cubiste d'Isabelle qui regardait d'un œil fâché le désordre sans nom de la salle des fêtes. On dit bien : « d'un œil » ; car seul, le droit, qui servait de virole au compas qui tenait la place du visage, avait cette expression de courroux. Le gauche, qui se trouvait plus bas, entre les deux pointes, et plus près de la gauche que de la droite, considérait les choses sous un autre angle, avec plus d'indifférence.

Le vicomte surprit l'Inca pouffant de rire au pied de la toile immense qui était censée représenter la vicomtesse. Cette gaieté déplacée le froissa, et il s'éloigna sans dire mot. Tacuarembó, qui n'avait plus de curiosité, s'empressa de déguerpir, sans esprit de retour jusqu'au lendemain soir.

Comme l'heure fixée était vingt-trois heures, et que l'exactitude était recommandée en termes impérieux, tous les invités, flairant une surprise, arrivèrent à la fois, ainsi que dans les drames de Shakespeare, quand la brochure porte cette indication scénique : « Entre l'armée de César, entre l'armée d'Antoine, elles se battent, l'armée d'Antoine est écrasée et se retire, etc... » Mais, au théâtre, trois figurants, quelquefois moins, suffisent pour représenter une armée, et les deux partis peuvent manœuvrer sur le plateau sans gêner la circulation. Ici, la foule des invités n'était pas figurée : elle était réelle, et elle était innombrable. Il va de soi que personne ne venait à pied ; de sorte que, dès vingt-trois heures dix, la rue Barbet de Jouy, qui est aussi une rue réelle, était cependant impraticable.

De plus, le vestiaire était, comme tous les vestiaires, organisé en dépit du bon sens ; on s'y bousculait comme

on ne se bouscule que dans la meilleure compagnie.

— Allez donc voir un peu ce qui se passe là-bas, dit Marie-Madelon à Tacuarembó dès qu'il parut.

Il y courut. C'était, il est vrai, son rôle, mais pendant qu'il essayait, — en vain, — de remettre un peu d'ordre dans ce vestiaire, M^{lle} de Faverges, le vicomte et la vicomtesse de Champdeniers Saint-Christophe, rangés à la porte de la salle des fêtes, recevaient les invités de l'Inca.

— Quel succès, ma chère! dit à Marie-Madelon confuse M^{me} la duchesse de Guitres qui traînait son royal fiancé. Vous savez qu'on se tue dehors... et même dedans.

— Ah! madame la duchesse, balbutia M^{lle} de Faverges, vous dites cela pour me faire plaisir.

Tacuarembó, à qui cela ne faisait aucun plaisir, revint prendre sa place de maître de la maison ou de membre de la famille, juste pour entendre la réplique naïve de Marie-Madelon. M^{me} la duchesse de Guitres le toisa comme elle avait coutume de toiser les hommes qui, le cas échéant, ne lui auraient pas déplu, mais qui n'avaient pas poussé leur chance. Il est incroyable comme elle les méprisait.

Elle avait trop de goût pour ne pas trouver encore cet Inca fort bien; mais elle avait aussi la réserve d'une femme de son rang qui va faire une fin, et quelle fin! Elle ne daigna pas ajouter une syllabe à son adresse. Il ne s'en souciait guère et il ne fut guère plus ému lorsqu'il reçut l'hommage du couple Allerey, qui affectait des allures insolemment conjugales. C'était pis qu'un bon ménage : c'était une raison sociale; Allerey et Compagnie.

Mais quelques instants plus tard, quand il vit arriver le prince de Pressigny et Ginette radieuse, Ginette de qui depuis le départ de Londres il n'avait pas entendu la voix même au téléphone, il eut le sentiment bien net que ses aventures de ce côté-ci de l'eau touchaient à leur dernier chapitre et qu'il n'avait plus qu'à retenir sa cabine de luxe à bord du premier palace flottant en partance pour l'Amérique du Sud.

On devait tirer au sort, dès que le gros des invités serait là, dès qu'il y aurait le *quorum*, les noms des émissaires chargés de voler les divers objets dont la liste avait été du premier jour fixée *ne varietur*, et de les rapporter rue Barbet de Jouy pour l'heure du souper, savoir une heure du matin.

Cette liste étant fort courte, s'il y avait beaucoup d'appelés, il ne pouvait y avoir que peu d'élus, et l'Inca ne comptait guère être des *happy few*; mais le sort le favorisa et, de surcroît, il se vit attribuer la mission la plus amusante en même temps que la plus difficile : c'est lui qui fut désigné pour chiper le pompon rouge du matelot en faction à la porte du ministère de la Marine, rue Royale.

Il fut heureux comme un enfant d'avoir amené un bon numéro. Un gros lot lui aurait fait moins de plaisir (d'autant qu'il n'avait vraiment pas besoin de gagner à la loterie). Personne ne faisait attention à lui : il en profita pour s'éclipser le premier de ceux qui prenaient part aux expéditions de cambriolage. Il prit un simple taxi, et se fit conduire au ministère de la Marine, mais place de la Concorde. Il donna au chauffeur un pourboire excessif. A pied, il reconnut d'abord la façade principale, celle de Gabriel, quoiqu'il sût fort bien qu'il n'avait rien à faire de ce côté; mais il voulait se donner du temps. Enfin, il s'engagea dans la rue Royale.

Ce n'était pas encore le grand mouvement de la sortie des théâtres : ce n'était pas non plus le désert et les ténèbres; mais à la pensée de l'action étrange, sûrement répréhensible, qu'il allait commettre et qu'il ne pouvait plus reculer, il était maintenant si bouleversé que cette rue pleine d'animation et de lumière prenait à ses yeux un aspect romantique : il éprouvait, à onze heures et demie, une sorte d'effroi qui n'eût été de saison qu'à minuit, heure des crimes.

Toujours pour se donner du temps, il avait projeté d'aller et de venir devant la porte cochère, qui était ouverte; mais il aperçut d'abord justement celui qu'il cherchait, le factionnaire, et il pensa que si ce garçon le remarquait et lui criait *Passez au large*, pris de terreur panique, il s'enfuirait à toutes jambes, ce qui le ferait encore plus remarquer. Il poussa donc beaucoup plus loin, jusqu'au coin de la rue Saint-Honoré; puis il revint sur ses pas et vit un autre factionnaire, qui lui parut plus sympathique, ou moins effrayant que le premier.

C'était un tout jeune garçon, de mine peu militaire, un paysan rêveur de Bretagne déguisé en fusilier marin. Il inspirait confiance à Tacuarembó, mais l'intimidait d'autant plus. Il semblait lui-même embarrassé, mais il ne connaissait que

la consigne, et comme l'Inca s'était arrêté à deux pas de lui, il dit très bas, très doucement :

— Il ne faut pas rester là.

Au même instant, une auto sortant, un peu trop vite, de la cour du ministère frôla Tacuarembó. L'officier qui la conduisait dit on ne sait quoi d'assez désobligeant qu'il n'entendit pas.

— Il n'y a pas de mal, fit l'Inca en souriant au matelot impassible.

— Ce n'est pas pour le mal, mais il ne faut pas rester là, c'est défendu. Et puis, il ne faut pas *me causer* sous les armes.

Malgré ce rappel à l'ordre, Tacuarembó jugea que, la conversation étant ainsi mise en train, le plus simple était de dire franchement ce qu'il était venu faire ici et de s'entendre avec ce brave garçon. Pouvait-il songer sérieusement à lui arracher son pompon de force ?

— Monsieur, dit-il très poliment, mais en faisant un effort pour affermir sa voix, voulez-vous me céder votre pompon rouge ? C'est un pari.

— Si c'est que vous êtes soûl, répliqua le matelot extrêmement choqué, dans le civil ça peut être une excuse, dans le militaire, c'est une circonstance aggravante. Mais vous ne croyez pas que je vas faire le trafic de mes effets de petit équipement et risquer le Conseil ?... Je vous réitère qu'il n'est pas permis de stationner et qu'il ne faut pas *me causer* sous les armes.

— Je vous demande pardon, dit Tacuarembó confus. Je ne pensais pas que ma demande pût avoir de si graves conséquences. Encore pardon.

Et il s'éloigna. Un pst discret le fit se retourner.

— Vous n'avez pas l'air d'un mauvais type, lui dit le matelot à mi-voix. Je vas vous expliquer : comme, entre nous autres, on se chipe souvent ceci, cela, les pompons en particulier, nous en avons toujours de rechange que nous payons sur notre prêt. Alors, j'en ai justement un sur moi, et si ça peut vous être agréable, je me ferai un plaisir... Mais filez vite, c'est déjà pas ordinaire qu'il ne soit pas entré ou sorti un officier depuis le temps que vous êtes là.

Tacuarembó murmura un merci, prit le pompon, et glissa en échange dans la main qui le lui tendait un billet de mille francs si bien plié que le matelot crut recevoir une coupure

de dix francs. Il le fit vite disparaître dans la poche de son pantalon bleu, dit poliment : « Oh ! mais ça ne valait pas la peine, c'était pour le plaisir », et il reprit sa faction comme si de rien n'était.

Il ne regarda mieux son billet qu'une demi-heure plus tard, quand il fut relevé et rentra dans le corps de garde. Il fut tellement stupéfait qu'il ne put se taire. Il raconta ce qui s'était passé à ses camarades, puis au sous-officier. La chose vint aux oreilles d'officiers qui, en quittant les bureaux où ils avaient veillé, entraient par habitude dans le poste et demandaient s'il n'y avait rien de nouveau. Il ne parut pas, du moins à première vue, que le matelot méritât plus qu'une réprimande pour avoir fait la conversation avec un civil ; mais on crut devoir mentionner au rapport un événement si singulier.

Et c'est ainsi que cette affaire, qui ne regardait personne et que peut-être aurait-il mieux valu ne pas divulguer, obtint une publicité instantanée et considérable. Il était trop tard pour lui donner une vedette aux dernières nouvelles des journaux du matin ; mais ceux de midi et du soir la publièrent avec des détails controuvés et des commentaires hostiles.

Cependant, Tacuarembó avait pris le large aussitôt après avoir gratifié de ce pourboire fabuleux le matelot, dont il aurait bien voulu au moins connaître le nom. Il ignorait la sévérité de nos règlements militaires et n'avait aucune idée des désagrémens que pouvait attirer à ce brave garçon sa générosité suspecte : il ne s'était éclipse que pour se dérober à des remerciements dont l'effusion l'eût gêné et qu'il craignait même de n'avoir pas mérités. Il se demandait, avec l'anxiété naïve de ceux qui ne savent pas la valeur de l'argent : « N'ai-je pas été ridiculement pingre ? » Qu'était-ce pour lui que mille francs ? Et il jugeait inestimable le don de ce pompon rouge qu'on l'avait chargé de voler.

Il lui venait à ce propos un autre scrupule : pourrait-il raconter sans mentir qu'il l'avait volé, quand la fausse victime du vol le lui avait donné de bonne grâce et en faisant même des façons pour accepter en retour une indemnité peut-être insuffisante ?

L'Inca se posait cette question parce qu'il avait une conscience délicate ; mais, au fond, il lui était assez indifférent de faire un mensonge ou un demi-mensonge à ces gens qu'il

recevait. Il s'en souciait peu et n'était nullement pressé de leur apporter son butin. Il souffrait d'avance à la pensée qu'en faisant des plaisanteries probablement du plus mauvais goût, ils se passeraient de main en main ce trophée, pour eux dérisoire, qui pour lui était une manière de relique. Cependant il fit signe à un chauffeur et lui donna l'adresse de la rue Barbet-de-Jouy.

A son arrivée, il fut accueilli par des clameurs. On s'était depuis longtemps mis à table : on ne comptait plus sur lui.

— Nous vous croyions au Dépôt, lui dit gracieusement M^{me} la duchesse de Guitres, à côté de laquelle on s'empressa de remettre son couvert qu'on avait déjà retiré.

Il ne manquait pas de repartie et il lui demanda sur le même ton si pareil accident était arrivé à quelqu'un des affiliés de la bande. On lui apprit, ce qui ne lui fit d'ailleurs aucun plaisir, que tout, au contraire, s'était passé le mieux du monde, et comme dans le monde. Seul, Toto, — un de ces messieurs, — celui à qui était incombée la mission périlleuse de subtiliser un pot de vernis pour les cheveux dans la loge d'une artiste de couleur, avait reçu de cette personne, qui est de premier mouvement, une bonne gifle; et comme il est aussi de premier mouvement, il avait failli la lui rendre; mais à la fin tout s'était arrangé, et il avait emporté son pot.

— Eh bien, et vous? dit la duchesse.

Pour toute réponse, il tira le pompon rouge de sa poche. Elle crut qu'il le lui tendait et voulut le prendre. Il le remit d'un geste si brusque dans son gousset qu'elle en fut interdite.

— Vous êtes nerveux, fit-elle.

Il cherchait, sans y parvenir, à rencontrer le regard de Cloton, celui de Ginette. Il sentit qu'il n'existait plus, ni pour l'une ni pour l'autre, qu'il était seul, oh! terriblement seul.

« Il me semble, se dit-il, que je suis déjà parti. Qui me retiendrait? »

Ce souper lui paraissait interminable et était pourtant plus d'à moitié quand il s'était mis à table. Il ne s'était fait représenter aucun des plats qui avaient déjà passé : il avait simplement pris la suite; il n'avait pas faim; il aurait eu faim chez Maxim... Surtout il n'était pas dans la note. Il était rêveur, attendri : ces gens, sans être ivres, étaient excités. Qu'il se sentait loin d'eux! Il songeait toujours : « Voilà, je suis parti. »

Mais il ne put vraiment reprendre sa liberté avant trois

heures du matin. Il demeura par devoir le dernier, comme le capitaine à son bord. Quand il fit ses adieux à M^{lle} de Faverges, elle lui dit, sourdement inquiète sans savoir pourquoi :

— Vous viendrez vers cinq heures, n'est-ce pas ? Nous avons tant de choses à nous dire.

— Oui, fit-il avec un sourire ambigu.

Il était persuadé, lui aussi sans savoir pourquoi, qu'il ne viendrait pas et qu'il ne la verrait plus.

Il rentra chez lui, malgré l'heure tardive, à pied. Il avait un étrange sentiment de déception et de délivrance. Il était, en même temps, résolu, mais il n'aurait su dire à quoi. C'est cependant d'un geste décidé qu'il prit le récepteur de son téléphone : s'il avait obtenu la communication, il aurait demandé Orly et fait avertir son pilote qu'il comptait prendre le départ au petit jour. Mais comme, du central, personne ne daigna lui répondre, il se déshabilla et se mit au lit. Cinq minutes plus tard il dormait paisiblement.

Il n'avait pas fermé les rideaux : quand il se réveilla, le ciel lui parut gris, peu aimable : « Comment, se dit-il, le jour n'est pas encore levé ? » Mais c'était l'autre crépuscule, celui du soir. Il regarda sa montre qu'il avait gardée au poignet. Il n'en put croire ses yeux : il avait dormi près de dix heures !

Il sonna, demanda son thé de cinq heures en guise de petit déjeuner, et les journaux du soir. Il les demandait toujours, c'était machinal : il ne les lisait jamais, sauf les titres. Il vit un article intitulé : « Comment ils s'amuse » ; il fit un retour mélancolique sur ses « amusements » de la nuit passée. Il se rappela ce mot d'un Anglais, qu'un de ses professeurs français lui avait maintes fois cité : « La vie serait supportable sans les plaisirs. » Il fit un soupir, qui signifiait apparemment : « Comme c'est vrai ! »

Nonchalamment, il lut les premières lignes : il eut un éblouissement, un frisson. C'était toute son histoire, la rue Royale, le factionnaire, le pompon rouge, les mille francs. « Comment ils s'amuse », le titre donne le ton de la chanson.

Ce qu'avait pu faire de cette innocente gaminerie un jeune reporter vertueux et indigné, on le devine. Il n'est pas de vertu plus redoutable que celle des novellistes : elle n'est pas sincère, mais elle est sans pitié. *Facit indignatio*. L'indignation, qui inspire, dit-on, les poètes, inspire beaucoup plus

sûrement les reporters, inexorables censeurs des mœurs du siècle, et, il faut le croire, sans péché, puisqu'ils sont toujours prêts à jeter la première pierre.

Tacuarembó n'était pas accoutumé à cette littérature. Il prit pour argent comptant les invectives que l'auteur de cette chronique-sermon fulminait contre les mauvais riches en bloc, et, en particulier, contre X..., car grâce à Dieu, l'autorité militaire, la police, ni la presse, n'avaient aucun commencement de preuve, ni aucun moyen de découvrir son identité; mais qui peut croire à son propre incognito? L'Inca, ayant des raisons personnelles de savoir qu'il était lui-même cet X..., ne se sentait pas en sécurité.

Il était surtout blessé au cœur. Pourquoi le haïssait-on ainsi? L'article était signé. Il ne savait pas le nom du matelot qui, si gentiment, lui avait donné son pompon rouge; mais il put lire, et il ne put désormais oublier, le nom du journaliste qui, sans le connaître, l'insultait de confiance. Il murmura tristement :

— Qu'est-ce que je lui ai fait ?

Il n'était pas naturellement craintif, et ce flot de haine qu'il sentait gronder autour de lui, de sa richesse, ne l'effrayait pas, mais il aurait voulu comprendre. Il pensait : « Pourquoi?... C'est trop injuste ! » Il avait sur la justice, — et sur bien d'autres choses, — les idées absolues d'un enfant. Il n'admettait pas les exceptions ni les compromis, et la moindre iniquité le révoltait. Il en revenait toujours à ceci, qu'il n'avait fait de mal à personne : alors, pourquoi lui voulait-on du mal ?

Et ce journaliste n'était pas le seul. Les idées de l'ingénu de Las Gracias étaient catégoriques, elles n'étaient pas toujours très précises. Il confondait un peu injustice et ingratitude. Quel mal avait-il fait aussi à Ginette, à Cloton? Pourquoi était-il maintenant à leurs yeux comme s'il n'était pas ?

Il ne put faire cette remarque sans remarquer aussitôt, avec une extrême surprise, qu'elles étaient de même à ses propres yeux comme si elles n'étaient plus, et que, si leur indifférence ne lui avait causé hier soir qu'un peu de mélancolie, à peine, c'est qu'elles lui étaient apparues, ces maîtresses de la veille, comme des fantômes d'un passé très lointain.

Avec une inquiétude touchante, peut-être légèrement comique, il se demanda : « Serais-je inconstant ? Serais-je

infidèle? » Il se reprocha ces défauts, que tout à l'heure encore il ne se soupçonnait pas. Mais s'il y gagnait de n'être pas trop malheureux? Il éprouvait aussi quelque orgueil de n'être pas simplement celui qu'on laisse tomber. « Après tout, se disait-il, c'est peut-être moi qui ai pris les devants. »

Il les avait sûrement pris, du moins avec Cloton. Mais tout cela ne l'intéressait plus guère : il ne souffrait pas, il se souvenait. Il revoyait d'ensemble cette période courte et agitée de sa vie, comme ceux qui font une chute mortelle, ou comme ceux qui vont partir. Et s'il avait oublié qu'il partait, ce flux même de souvenirs aurait suffi à lui témoigner que le sort en était jeté.

Son regard de nouveau tomba sur l'article injurieux. « Ne vais-je pas avoir l'air de fuir? » se dit-il en se redressant. Mais il sourit : « Qui le saura? Pas même *mon frère Yves...* » Il avait beaucoup lu : que faire à Las Gracias? Il s'avisa d'appeler ainsi, pour la commodité de sa mémoire, le matelot dont il ignorait le vrai nom. Il lui sembla dès lors qu'il avait définitivement mis en ordre toutes ses idées, toutes ses affaires et que rien ne l'empêchait de disparaître.

« Est-ce que je deviens fou? » se dit-il. Et Marie-Madelon? Puis-je la laisser dans l'embarras? J'ai contracté des obligations... » Il exagérait : c'était peut-être M^{lle} de Faverges qui lui avait beaucoup d'obligations. Elle en eut une de plus, non pas en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, mais juste dans le temps qu'il faut pour signer un chèque.

Tacuarembó se sentit alors libre : libre comme l'air : c'est bien le cas de le dire; et quand il eut apaisé sa conscience, il ne s'interdit pas de goûter par surcroît un petit plaisir de malice : il avait payé d'avance la location de l'hôtel Champdeniers Saint-Christophe pour plusieurs mois : de sorte que Tiburce et Isabelle, qu'il ne pouvait pas voir en peinture, étaient à la porte de chez eux tant qu'il plairait à Marie-Madelon d'y demeurer.

C'est ce qu'il prit soin de lui bien spécifier dans la lettre d'adieu et d'affaires qu'il joignit au chèque. Lorsque M^{lle} de Faverges lut cette lettre, déjà depuis deux heures l'oiseau s'était envolé.

ABEL HERMANT.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

LES MÉMOIRES DE M. DE LANCKEN

J'ai vu M. de Lancken, pour la dernière fois, peu de temps avant mon départ de Berlin en 1914 ; il venait, envoyé par le ministère des Affaires étrangères, me prier d'inviter mes collaborateurs, qui prenaient d'habitude leurs repas à l'hôtel Bristol, à cesser de s'y rendre, ainsi que dans tous les établissements que fréquentait la haute société berlinoise. Je fus surpris de cette communication et je ne pus m'empêcher de faire remarquer à M. de Lancken que la présence de ces messieurs était exposée à soulever des manifestations plus violentes, dans des restaurants secondaires, où ils ne connaîtraient personne. J'ajoutai, pour mettre fin à cet incident, que je les prierais de venir partager ma table, jusqu'à l'heure de notre départ.

Cette singulière communication de M. de Lancken était significative ; elle m'indiquait, à la fois, les sentiments que l'on nourrissait à notre égard dans les bureaux de la Wilhelmstrasse, et le rôle qui était réservé à M. de Lancken lui-même, dans des circonstances plus graves.

Sa parfaite connaissance de la langue française, le long séjour qu'il avait fait en France, les relations agréables qu'il avait eues avec beaucoup de nos compatriotes, semblaient l'indiquer pour exercer plus tard en Belgique une action politique et y jouer, à côté de l'autorité militaire, le rôle que l'Allemagne y désirait remplir. M. Poincaré, parlant de la personne

même de M. de Lancken, nous dit, dans ses *Souvenirs Au service de la France*, qu'il était le porteur ordinaire des mauvaises nouvelles et des observations désagréables que l'ambassade allemande avait à présenter au Quai d'Orsay, mais qu'il était en même temps d'une courtoisie élégante et raffinée.

Pour moi, je l'avais connu quand il était conseiller d'ambassade à Paris et j'avais eu avec lui les meilleures relations, mais j'avais toujours eu le sentiment que, bien différent en cela de son chef, le prince de Radolin, il nourrissait au fond de son cœur les passions d'un vrai Prussien.

Il vient de publier ses *Mémoires* ; il y conte sa vie et il s'étend particulièrement sur son rôle en Belgique. Je suis même tenté de croire que, s'il a publié ses *Souvenirs*, c'était surtout pour expliquer qu'il était absolument innocent de la mort de Miss Cavell, car on l'accusait volontiers d'avoir une part de responsabilité dans l'exécution de cette victime de l'intransigeance prussienne. Quoi qu'il en soit, je désirerais ici présenter les observations que j'ai pu faire, en lisant ces *Mémoires*.

AVANT LA GUERRE

M. de Lancken débuta en 1892 comme attaché d'ambassade, auprès du comte Munster, alors ambassadeur en France. Dans cet emploi, il put voir le spectacle extraordinaire que donna l'enthousiasme des Parisiens, lors de l'arrivée à Paris de l'amiral Avelane et des officiers de la flotte russe. L'imagination des Français sentait, pour la première fois depuis 1871, que la France n'était plus isolée dans le monde ; elle était soulagée de l'oppression qui, depuis vingt ans, pesait sur nos esprits..

Peu de temps après, en 1894, M. de Lancken était appelé au ministère à Berlin. Il trouva, à la Wilhelmstrasse, M. de Holstein qui l'attira immédiatement à lui. Il eut pour lui une admiration sans borne et c'est plus tard seulement qu'il s'est aperçu que M. de Holstein s'était quelquefois trompé.

La personnalité de M. de Holstein est une des plus singulières qui se soient produites dans la vie politique allemande. C'était un homme d'une volonté forte et passionnée, qui n'aimait

pas le monde et qui semblait fuir les occasions de se trouver en contact avec les membres du corps diplomatique. Il était surtout méfiant et vivait ainsi solitaire, évitant même les occasions de se rencontrer avec l'Empereur, dont il semblait redouter l'action. Sa situation, ainsi que le remarque M. de Lancken, n'était pas autre que celle de conseiller référendaire de la section politique, mais son influence était considérable et son rôle dépassait celui de tous les autres agents du ministère. M. de Bulow, le chancelier, dont le caractère était tout opposé au sien, subissait son influence et semblait le craindre.

Lorsque M. de Holstein quitta la Wilhelmstrasse, il y conserva ses attaches et il venait y travailler souvent avec le Chancelier. Ainsi, quand, en 1909, je signalai, avec le gouvernement allemand, l'arrangement par lequel il reconnaissait notre suprématie politique au Maroc, tandis que nous lui promettions de laisser la place libre aux entreprises commerciales des Allemands, M. de Bulow ne s'engagea point dans cette négociation sans avoir pris auparavant l'assentiment de M. de Holstein, et c'est M. de Lancken qui fut envoyé à celui-ci pour le lui demander.

M. de Holstein appartenait, comme M. de Radovitz, alors ambassadeur à Madrid, au groupe de l'ancien entourage et des amis personnels de M. de Bismarck; ils étaient partisans l'un et l'autre de la guerre préventive qui, d'après eux, aurait plus tard évité à l'Allemagne une guerre plus dangereuse.

M. de Radovitz, dont j'ai été le collègue à Madrid, m'a plus d'une fois exposé sa théorie sur ce point, qui n'allait à rien de moins qu'à livrer l'Europe aux pires dangers, sous prétexte d'en éviter de plus grands. Cette théorie a exercé une grande influence en Allemagne; elle y a laissé des traces, et on a bien vu, en 1914, combien elle était trompeuse.

M. de Holstein considérait la France comme l'ennemie héréditaire et il avait pour elle une animadversion mêlée de dédain. Il redoutait beaucoup plus l'Angleterre et, au fond du cœur, c'est à celle-ci qu'il réservait sa plus violente hostilité. En réalité, M. de Holstein avait été intimement lié depuis sa jeunesse avec M. de Schlieffen. On peut donc penser que ce qu'il y avait de politique dans les idées militaires de celui-ci venait de Holstein, qui était toujours influencé par le souvenir

de M. de Bismarck, auprès duquel il avait été à l'ambassade de Russie. Bismarck l'avait apprécié. Ses idées avaient fortement impressionné l'esprit de M. de Holstein; mais il me semble que ce dernier n'avait pas la liberté de pensée qui caractérisait son maître; il n'en avait que les passions et il apportait un peu d'étroitesse dans sa conception des choses. Le général de Schlieffen, devenu chef de l'État-major allemand, fut certainement influencé par son ami, lorsqu'il donna à l'armée allemande le plan militaire qu'elle devait suivre plus tard, et qu'il imagina que l'Allemagne devrait attaquer la France en passant par la Belgique.

Le général de Schlieffen et M. de Holstein étaient décidés à combattre l'action de la France au Maroc et convaincus que les imprudences de la République leur donneraient l'occasion d'entrer en conflit avec elle. M. de Lancken était au fond partisan de cette politique impitoyable qui envisageait la guerre sans crainte. A ce point de vue, il n'approuvait pas la politique et les tergiversations de M. de Bulow. Tantôt, le Chancelier subissait la pression de Holstein qui, aux dires de Lancken, conduisait logiquement à la guerre, et tantôt il prenait une autre direction. C'était ce que Lancken appelle une politique de zigzag. « Bulow, dit-il, put ainsi éviter la guerre tant qu'il fut au pouvoir, mais ces zigzags firent grand tort à la politique extérieure allemande, en lui donnant la réputation de se livrer à des menaces qu'il ne fallait pas prendre au sérieux et qui, à leur tour, ont donné prétexte à mettre en doute le pacifisme de l'Allemagne. »

Il y a du vrai dans cette remarque, mais je crains que la vraie cause des hésitations de l'Allemagne n'ait été l'opposition qui existait au fond entre les tendances personnelles de l'Empereur, et celles de la Cour, des hobereaux et de l'armée.

M. de Lancken fut envoyé ensuite à l'ambassade de Rome, puis à Madrid, et enfin à Paris. En 1902, à Rome, il put connaître M. de Monts qui y représentait l'Empereur et dont les idées ne s'accordaient point de celles du chancelier, car il était partisan d'un accord avec nous sur la question du Maroc. M. de Bulow le juge sévèrement dans ses *Mémoires*; peut-être voyait-il en lui un successeur possible. Quoi qu'il

en soit, l'événement semble avoir donné raison à **Monts** contre **Bulow**.

A Madrid, il connut **M. de Radovitz** dont, ainsi que jé l'ai dit, je fus le collègue en Espagne. C'était un homme distingué mais que je ne trouvais pas toujours prudent ; **M. de Bismarck**, dont il avait été le collaborateur, le jugeait un peu léger. Il n'avait pas toujours la patience qui permet d'attendre le retour des événements et il a peut-être souffert dans son autorité de son désir de forcer la fortune.

Enfin à Paris, **M. de Lancken** devint le conseiller d'ambassade de **M. de Radolin**, qui était bien différent de **M. de Radovitz** et de **M. de Monts**. Bien qu'il fût l'ancien maréchal de la cour de l'empereur **Frédéric III**, Aigle noir, pourvu d'une des quatre grandes charges de la cour impériale, et ambassadeur, le Polonais subsistait toujours en lui ; il souffrait de la politique suivie par Berlin en Posnanie où se trouvaient ses terres. Il se vit, un jour, forcé de recourir à l'Empereur lui-même contre le sous-préfet dont il dépendait. Il ne craignait pas de me faire confiance de ses sentiments à cet égard et il me dit, une fois, que l'on ferait mieux d'envoyer à Paris, comme ambassadeur, un caporal qu'un homme comme lui. Il avait épousé une comtesse d'Oppersdorff, dont le frère était un des chefs du parti du Centre.

Ainsi, **M. de Lancken** avait été mis à même de voir des pays et des chefs bien différents les uns des autres et il était considéré comme un des hommes appelés, par la diversité de leurs connaissances et par leur expérience, à remplir les plus grands postes de la carrière diplomatique. **M. de Schœn** succéda comme ambassadeur à Paris au prince de Radolin. Malheureusement, quels que fussent ses sentiments personnels, la situation devint bientôt grave ; l'événement de **Sérajevo** fournit à l'Autriche l'occasion d'entamer la guerre qu'elle souhaitait et l'Allemagne ne fit aucun effort pour l'arrêter. **M. de Lancken** revint à Berlin et s'y trouvait au moment de la crise de 1914 ; il était capitaine de cavalerie de réserve, et c'est ainsi qu'au mois d'août il entra en Belgique, à la tête d'une colonne, et qu'il fut attaché à l'état-major allemand à **Namur**.

Le maréchal von der Goltz, gouverneur de Belgique, s'attacha **M. de Lancken**. Il fut remplacé, en décembre 1914,

par M. de Bissing qui, appréciant M. de Lancken, lui confia la section politique, à côté de l'administration civile. M. de Lancken avait ainsi la direction des affaires diplomatiques les plus délicates pendant l'occupation allemande. Il était chargé de suivre les affaires religieuses et la politique flamande, poursuivie par le conquérant.

Le ravitaillement belgo-américain et la presse dépendaient aussi de lui, et l'on peut dire qu'il avait dans la main toutes les questions délicates dont la solution pouvait engager la responsabilité civile de l'autorité occupante. C'est ainsi que M. de Lancken fut appelé à jouer un rôle qui attira sur lui l'attention non seulement du gouvernement belge, établi au Havre, mais encore celle des neutres.

Un grand nombre de membres du corps diplomatique avaient quitté Bruxelles avec le gouvernement belge; quelques-uns étaient restés et, notamment, l'ambassadeur des États-Unis, M. Brand-Whitlock, et le ministre d'Espagne, marquis de Villalobar. Celui-ci, aux dires de M. de Lancken, aurait souhaité la victoire de l'Allemagne, mais quels que fussent, sur ce point, ses sentiments intimes, il employait son autorité de représentant d'une Puissance neutre, à défendre autant qu'il le pouvait les malheureux habitants du royaume envahi.

EN BELGIQUE OCCUPÉE

Le caractère de M. de Lancken le poussait à essayer de déguiser la violence de l'action allemande afin de rendre tolérable la dureté du régime que son pays imposait à la Belgique.

On le vit bien dans ses rapports avec le clergé. On sait combien le sentiment religieux est fort dans les provinces belges. L'autorité militaire allemande s'en préoccupait, et un jour, à Namur, elle fit arrêter l'évêque et les membres de son clergé. M. de Lancken, qui se rendait compte des conséquences que pouvait avoir cette violence, intervint et il réussit à faire mettre en liberté le prélat et ses compagnons de prison.

Mais les choses devinrent difficiles avec l'archevêque de Malines, le cardinal Mercier, dont l'autorité était si grande. Dans sa fameuse lettre pastorale, qui parut au 1^{er} janvier 1915,

sous le titre de *Patriotisme et Endurance*, le cardinal Mercier fit connaître au monde la destruction de Louvain et le bombardement de Malines, et il déclara que le pouvoir de l'armée d'occupation n'était pas l'exercice d'une autorité légitime et que les Belges, au fond de l'âme, ne lui devaient ni considération, ni obéissance. Devant cette fière déclaration, le gouverneur général von Bissing se demanda ce qu'il devait faire; il envoya au cardinal M. de Lancken et deux de ses officiers. Ceux-ci, en arrivant à Malines, firent d'abord arrêter l'imprimeur de la lettre pastorale. Ensuite, ces messieurs allèrent trouver Mgr Mercier, le matin, à l'heure de sa messe, et ils furent frappés de sa dignité imposante. Le cardinal revendiqua d'abord son droit de parler aux fidèles de son Église et il ajouta que ses paroles étaient loin de constituer une provocation à la désobéissance, puisqu'elles engageaient la population à se soumettre à la violence de fait.

M. de Lancken et ses compagnons rapportèrent cette réponse au gouverneur général. Celui-ci fut fort mécontent; il comptait que ses envoyés auraient arrêté le cardinal et le lui auraient ramené. Son mécontentement fut vif. Il alla s'en expliquer avec M. de Lancken au Grand Quartier général, où se trouvait le chancelier M. de Bethmann-Hollweg. Celui-ci qui, plus que M. de Bissing, redoutait de faire des martyrs, et qui avait souci de ses relations avec le Vatican, donna entièrement raison à M. de Lancken. C'est ainsi que le cardinal eut une certaine liberté de maintenir ses protestations contre le pouvoir qu'exerçait l'autorité allemande. M. de Lancken note que c'est seulement dans le dernier entretien qu'il eut avec le cardinal, après la défaite de l'Allemagne, pour lui annoncer le retour des prisonniers belges dans leur pays, que Mgr Mercier lui tendit la main.

Le ravitaillement de la Belgique fournit aussi à M. de Lancken l'occasion de jouer un rôle, que rendait nécessaire l'absence absolue de vivres dans laquelle se trouvait le pays. Des hommes de bien se réunirent pour former un Comité central de secours et d'alimentation, dont la direction était assurée par M. Franqui. Les ministres d'Espagne et des États-Unis assumèrent la protection d'honneur de cette œuvre de secours. Elle se mit bientôt en rapport avec les Comités qui

couvraient le pays. L'Angleterre consentit à ce que des vivres fussent fournis à la population belge, pourvu qu'ils profitassent seulement à elle, et non à celle de l'Allemagne et de l'Autriche. Le représentant du gouvernement allemand, le gouverneur général von der Goltz, dut en donner l'assurance.

Ce ravitaillement était une chose considérable; c'est ainsi qu'il fallait importer soixante mille tonnes de blé par mois. Le déchargement des vivres eut lieu à Rotterdam et la répartition des denrées, dans les régions occupées, fut faite sous le contrôle des ministres neutres. De nombreux Américains, sous la direction de M. Hoover, futur président de la République des États-Unis, administrèrent toute cette organisation de secours. Il faut rendre cette justice à M. de Lancken, qu'il apporta à cette œuvre un concours actif, qui fut surtout précieux lors de l'entrée en guerre de l'Amérique. Il fallut alors remplacer tous les Américains, qui quittaient le sol de la Belgique, par des Espagnols et des Hollandais, et M. de Lancken eut à se défendre contre les jugements sévères qu'à cette occasion on porta sur lui à Berlin. Cette conduite lui fait honneur.

LA QUESTION FLAMANDE

Une autre question occupa son activité : la question flamande.

La Belgique souffre du fait que sa population est divisée en deux races, parlant des langues différentes, les Flamands et les Wallons, et, naturellement, la haute société belge, parlant surtout français, a donné, en fait, une certaine prédominance à l'élément wallon. Les Flamands, qui se rattachent davantage à la Hollande et à l'Allemagne, désirent obtenir une part égale à celle de leurs compatriotes de langue française dans l'armée et dans l'instruction publique. Il y a là, pour la Belgique, une source de difficultés considérables.

Il est certain que les Allemands ont donné, par leur présence et leur action, une acuité plus grande à ces divisions et leur influence s'est exercée dans un sens qui était contraire à l'unité belge. Ce sont eux qui ont allumé l'incendie. M. de Lancken écrit : « Le chancelier von Bethmann-Hollweg fut le premier à évoquer le problème de l'élément flamand en Bel-

gique; il le fit sous forme d'une lettre, en date du 2 septembre 1914. »

Grâce au ciel, le gouverneur von Bissing ne se laissa pas aller à encourager l'agitation de certains jeunes Flamands qui, sous la conduite d'un Allemand, le docteur Hermann Würth, projetaient le rattachement à l'Empire allemand des Flandres, et ne craignaient pas de vouloir y englober les Flandres françaises jusqu'à Calais. Cependant, en 1916, le gouverneur général von Bissing promulgua le décret transformant l'Université de Gand en Université flamande. Cette initiative de l'administration allemande a fait de cette question une difficulté toujours présente pour le gouvernement belge. Elle l'a amené en 1930 à maintenir l'enseignement flamand, ce qui entraîne nécessairement une certaine division dans les esprits et, partant, dans les cœurs. La Belgique formait jusque-là un bloc; maintenant il y a une fissure.

M. de Lancken remarque que l'attention de la politique allemande portait sur ce que l'on a appelé la séparation administrative; mais cette séparation, ajoute-t-il, ne visait aucunement à diviser la Belgique en deux États différents. C'est prêter à la politique allemande une innocence bien imprévoyante. Cependant il avoue qu'à la fin de l'occupation, des tendances se sont fait jour pour céder davantage encore au désir des Flamands. En réalité, l'occupation allemande a semé volontairement des germes de dissension dans ce pays. Il est impossible de prévoir ce que sera l'avenir, mais ce n'est pas une des moindres responsabilités qui pèsent sur l'Allemagne, que celle d'avoir suscité le trouble dans l'âme d'un peuple qui, jusqu'à son intervention, ne s'abandonnait pas à des idées dangereuses pour le pays.

PLAIDOYER PRO DOMO

M. de Lancken est surtout préoccupé des accusations qui ont été portées contre lui, à l'occasion des rigueurs de l'occupation allemande en Belgique. Le marquis de Villalobar, ambassadeur d'Espagne, qui était en termes particulièrement bons avec le cardinal Mercier, put intervenir auprès de M. de Lancken pour le prier de faire cesser les déportations d'ouvriers belges que les Allemands emmenaient de force en Allemagne

pour les faire travailler, afin de remplacer leurs compatriotes qui se trouvaient aux armées. C'était une sorte d'esclavage dont l'idée ne répugnait pas à une autorité qui allait, en France, à Lille, jusqu'à arracher les jeunes filles de leurs familles, pour les séparer des leurs et les emmener au loin. Il faut rendre cette justice au général Ludendorff qu'il ne s'opposa pas à la cessation de ces déportations. M. de Lancken put transmettre à l'Empereur une pétition signée par le cardinal Mercier et un certain nombre de notabilités belges qui amena Guillaume II à rendre une ordonnance renvoyant en Belgique toutes les victimes de cet esclavage déguisé.

Une affaire qui a touché plus vivement M. de Lancken, est celle de Miss Cavell, fusillée, parce qu'Anglaise de nationalité, elle aidait aux évasions des jeunes Belges, et servait les intérêts de l'humanité. Le jour où elle fut jugée, le 11 octobre 1915, M. de Lancken était allé au théâtre. Il s'y trouvait quand on vint lui annoncer que le marquis de Villalobar l'attendait chez lui. Il y alla aussitôt et y apprit que Miss Cavell venait d'être condamnée à mort et que la sentence serait exécutée le lendemain 12 au matin. M. de Villalobar le pria d'intervenir pour que cette exécution n'eût pas lieu et remit à M. de Lancken un recours en grâce de l'ambassadeur américain. Quoi qu'il fût déjà onze heures et demie du soir, M. de Lancken se rendit chez le général von Sauberzweig, président du conseil de guerre qui avait condamné Miss Cavell. Il attira son attention sur la faute grave que serait l'exécution précipitée de Miss Cavell et le fait de ne tenir aucun compte du recours en grâce de M. Brand-Whitloch. Il plaidait en vain.

Le général ne voulut rien entendre; il répondit qu'il agirait selon sa conscience et qu'il avait été élevé dans le goût des responsabilités. L'exécution eut lieu à l'heure fixée. Il y a donc eu de l'injustice dans les accusations qui ont ensuite été portées contre M. de Lancken. M. Poincaré et M. Masaryk, qui avaient accusé tous deux celui-ci d'être l'assassin de Miss Cavell, ont, depuis, loyalement et publiquement, reconnu leur erreur.

Cela dit en faveur de M. de Lancken, on peut s'étonner qu'il ait été si mal informé d'une affaire aussi grave, qu'il ait pu se rendre au théâtre ce soir-là, et qu'il ait fallu la visite de M. de Villalobar pour éveiller son attention. Il était le chef de

la direction politique et, à ce titre, il avait la politique intérieure dans ses attributions. S'il avait été plus au courant de ce qui se passait, il eût eu le temps de s'adresser au Chancelier lui-même avec lequel il était en relations. En tout cas, il aurait pu voir le général von Bissing, gouverneur général, qui certainement n'aurait pas trouvé, chez le président du conseil de guerre, l'accueil violemment négatif qu'il y a rencontré.

En résumé, M. de Lancken n'a aucune responsabilité dans la condamnation de la malheureuse Miss Cavell, mais il a dû regretter quelquefois de n'avoir pas assez prévu les conséquences de son exécution et de s'en être si tardivement occupé. Toutes les excuses juridiques du monde n'empêchent pas la mort de cette malheureuse d'être un attentat contre l'humanité.

Dans une autre occasion, M. de Lancken joua un rôle considérable. Dans l'année 1917, que M. Poincaré appelle « l'année trouble », quand, chez nous, on voyait déjà certains régiments s'insurger et qu'il fallut l'arrivée au pouvoir de M. Clemenceau pour que l'ordre fût rétabli et la campagne des défaitistes réduite au néant, M. de Lancken imagina de rencontrer M. Briand en Suisse et de négocier avec lui de la paix; il eut soin de se faire autoriser par son gouvernement et, comme il demandait quelles concessions il pourrait faire à son interlocuteur français, on l'autorisa à nous céder, tout au sud de l'Alsace et à l'ouest de la Lorraine, quelques bribes de territoire, ce qui aurait, pensait-on, donné satisfaction à l'amour-propre français.

Ainsi, on n'envisageait pas à Berlin l'abandon de l'Alsace-Lorraine et je crains que M. Briand, qui se flattait de l'obtenir, ne se fit une illusion à laquelle l'exposait cet inévitable malentendu. M. Briand et M. de Lancken devaient se rencontrer en Suisse; ils ne le firent jamais, car M. Poincaré et M. Ribot s'opposèrent absolument à une démarche, qui avait été envisagée sans qu'ils fussent consultés.

Il faut avouer qu'il y avait une certaine naïveté dans le fait de s'aboucher avec un délégué du gouvernement allemand sans l'aveu de nos alliés anglais et italiens et, à ce point de vue, on ne peut qu'admirer l'illusion de tous les faiseurs de projets, de

tous les défaitistes qui s'imaginaient pouvoir terminer la guerre sans que tous les alliés fussent, au préalable, d'accord entre eux.

M. de Lancken loue M. de Bethmann-Hollweg d'avoir reconnu l'irrégularité de la violation de la neutralité belge, mais il incrimine l'Angleterre de justifier son entrée dans le conflit par cette violation ; et il fait remarquer qu'en 1910 elle avait envisagé l'invasion de la Belgique, en cas d'une intervention en faveur des Français, dans une guerre franco-allemande. Il est impossible de voir exposer plus inconsidérément un sophisme plus pharisaïque. L'Angleterre, la France et la Belgique, justement inquiètes des menaces continuelles que l'ambition allemande faisait à la paix, et avisées des projets d'invasion de la Belgique par l'État-major allemand, avaient, d'un commun accord, étudié les moyens de s'opposer à cette invasion. L'Angleterre et la France devaient employer leurs forces au secours de la Belgique ; et elles n'auraient agi que sur la demande de celle-ci. C'est une argutie qui ne repose que sur les pires ressources de l'esprit de chicane, que de vouloir comparer des mesures de prévoyance discutées et acceptées par celui même qu'on veut servir, avec l'attentat contre sa sécurité que, justement, ces mesures avaient pour but d'empêcher.

D'ailleurs, M. de Lancken ne semble reprocher à l'Allemagne que d'avoir manqué au traité qu'elle avait signé en vue de protéger la neutralité établie par les Puissances. C'est évidemment une faute, qui ajoute à la responsabilité du cabinet de Berlin, que d'avoir méconnu, dans cette circonstance, sa propre signature ; mais ce serait une erreur de croire que, s'il n'y avait pas eu de traité, le crime de l'État-major allemand aurait été beaucoup moins grand. Un État n'a pas le droit d'en attaquer un autre, parce que cela est commode pour la réalisation de ses propres desseins, et la morale qui fait reposer la sécurité des frontières simplement sur des traités est un peu grossière. Il en est des États comme des individus, qui n'ont pas le droit d'attaquer leur voisin parce que cela leur convient.

LA POLITIQUE ALLEMANDE

En résumé, ces *Mémoires* de M. de Lancken sont remarquables, non seulement par les faits qu'ils racontent, mais surtout par l'esprit qu'ils révèlent et qui est proprement celui de la nation allemande elle-même.

M. de Lancken est supérieur à la plupart de ses compatriotes : il n'a pas leur impitoyable contentement de soi ; il n'est point de ces Allemands qui ne croient qu'à la violence et qui aiment à la manifester, parce qu'ils voient en elle le signe de leur propre force. C'est le défaut de cette nation d'avoir besoin de se donner à elle-même les preuves de sa puissance, en affichant le dédain des autres. M. de Lancken, qui partage au fond toutes les idées de ses compatriotes et toutes leurs ambitions, a le sentiment, assez rare chez eux, qu'il faut tenir compte des scrupules des autres, et mettre de son côté, non seulement l'apparence de la légalité, mais, si l'on peut, la sentimentalité publique. Il résulte de là chez lui une tendance à recouvrir, en général, ce qu'il peut y avoir d'impitoyable dans les desseins qu'il doit servir, sous des apparences de légalité et de générosité. Certainement, c'est là ce qui a poussé l'opinion à mal juger, notamment dans l'affaire de Miss Cavell, où M. de Lancken a été impuissant, sa conduite en Belgique. On avait cru en lui.

Je suis convaincu qu'il a fait de son mieux pour ménager, autant qu'il l'a pu, les intérêts des populations envahies, mais je ne sais pas s'il s'est rendu compte que ces populations opprimées ne pouvaient trouver de la justice dans ses actes, alors même que ses intentions étaient bonnes. C'est là ce qui rend extrêmement intéressante la lecture de ses souvenirs, car, bien qu'ils ne soient qu'un plaidoyer pour leur auteur, ils constituent un véritable acte d'accusation contre la politique allemande et les moyens qu'elle employait pour parvenir à son but.

Dans les dernières pages de son livre, M. de Lancken indique la politique qui lui paraît devoir être, dans l'avenir, celle de son pays, ainsi que celle de l'Europe et il est obligé de constater la fin de la diplomatie d'autrefois. « Jadis, dit-il,

la politique extérieure était prépondérante; aujourd'hui, au contraire, c'est la politique intérieure de chaque pays qui le domine. » Un pays, d'après lui, ne peut plus faire de politique de dehors en dedans, mais exclusivement de dedans en dehors.

Il y a bien du vrai dans cette observation. Autrefois, on avait coutume de railler le formalisme de la diplomatie ancienne. On ne se rendait pas compte qu'il en était des nations comme des individus. De même que l'éducation, et la politesse qu'elle nous impose, rendent seules possibles les rapports de ceux-ci entre eux, les règles en apparence inutiles qui amortissaient les heurts des passions des peuples, étaient leur sauvegarde et aidaient au maintien de la paix entre eux. On n'a jamais tant parlé de la paix qu'aujourd'hui, mais il faut bien convenir qu'elle semble plus exposée aux hasards que jadis.

C'est une illusion de croire que, d'abolir toute diplomatie et de s'abandonner aux volontés parfois inconscientes de la démocratie, c'est assurer la paix. Quand un peuple est conduit par des hommes dont la puissance est née de l'excitation de ses passions, on ne peut que se demander à quels excès il se laissera aller. M. de Lancken loue la prudence de M. de Bismarck. Ses leçons pourraient être étudiées et suivies par ceux qui aujourd'hui, en croyant le copier, exaspèrent les préjugés du peuple allemand et qui créent partout l'inquiétude dans les esprits.

JULES CAMBON.

LA FORÊT

II ⁽¹⁾

LE ROYAUME DES BÊTES

Les grands fauves

Nous nous sommes passé de Brout, ce matin-là et d'autres jours encore. Sans lui nous avons vu l'étang Neuf cerné de sapins grêles, l'étang des Bois brasillant de genêts, l'étang du Brin d'Amour et celui du Giblas, celui de Morches, sauvage et noir dans les broussailles, et ceux de Corcambon, de la Binoche et de la Noue Mazonne. Lorsque nous retournions vers l'étang de la Vallée, un des plus beaux de toute la forêt, frangé de sables fauves et portant en son centre un bel îlot semblable à un radeau feuillu, nous évitions le creux de berge où il nous attendait naguère.

Nous n'étions pas fâchés, pas même séparés par un malentendu passager. Il est probable qu'en lui comme en nous, le désir avait grandi de reprendre nos flâneries solitaires, de modifier un peu, dans le sens d'une plus grande liberté réciproque, le pacte muet que nous avions passé ensemble. Plus tard, un peu plus tard, s'il advenait que nos sentiers se rencontrassent, nous n'en aurions point d'humeur et de bon gré cheminerions de compagnie. Mais, du moins, nous saurions l'un et l'autre que notre consentement serait libre, qu'il suffirait d'un caprice et d'un pas pour nous détacher de nouveau, sans gêne et sans respect humain.

— Bonjour, Brout.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

C'est bien ainsi que nous avions prévu la chose, cette patte tendue, cette fleur à la bouche et ce sourire un peu gloussant.

— Il faut que je vous montre, dit-il.

Nous nous trouvions alors sous les grands chênes du Sour-dillon, ceux mêmes qui avaient vu notre première rencontre. Il ajouta :

— Ça n'est pas loin.

Il était bavard, ce jour-là. Pendant que nous marchions dans un layon obscur, entre des taillis de jeunes charmes incroyablement serrés, il monologuait sans arrêt :

— Pas loin du tout et je n'avais jamais rien vu. J'y suis tombé le nez en l'air... Au printemps, par ici, c'est plein de fleurs à n'y pas croire. Des jacinthes bleues, jolies à voir, mais encore bien plus de muguet. Vous jureriez qu'il vient de grêler sur la terre. Et ça sent bon !... Tout le mois de mai j'en rapporte des bottées à pleins bras. Je les vends pour me faire des sous. Les « aricandiers » de la ville voudraient bien connaître mon gagnage : « Où trouves-tu tout ça, La Feuillée ? » Alors, moi, je fais bien l'idiot : « Dans la cour aux chiens », je leur dis. Et je rigole, et eux aussi. Mais je suis content tout seul.

Il continue, pendant que nous tournons avec la sente forestière. Elle s'enfonce dans un taillis émouvant, d'une épaisseur grasse et mouillée. Pas une tache de soleil à nos pieds ; un air inerte, qui, sans être froid, nous transit.

La voix de Brout baisse de plus en plus. Nos pas s'étouffent dans un terreau noir, qui cède sous eux, puis rebondit. Derrière nous des empreintes demeurent, d'une netteté rigoureuse et qui paraît définitive.

— Qui passe par là ? dit Brout, presque tout bas. Personne. Ces semelles-là que vous voyez devant, c'est les miennes, avec leurs clous carrés... Personne, non, avec des souliers. Mais peut-être des sabots, oui, des petits sabots pointus...

Il marque un temps d'arrêt à peine perceptible, fait encore quelques pas et oblique hors de la sente. Autour de nous des épines et des ronces s'entrelacent aux baliveaux. C'est un réseau de branches barbelées, de lanières fines et résistantes, un feuillage compact de feuilles, de fougères, de mousses et d'herbes, où il nous semble avant d'y pénétrer que nous serons contraints de nous arrêter dès le seuil. Et pourtant nous y avançons, presque aisément, avec une surprise qui grandit à chaque pas.

Ce ne peut être Brout, devant nous, qui ouvre la passée où notre corps se coule sans résistance, sans qu'aucune branche nous souflette. Il nous suffit de marcher courbés sous le surplomb de la voûte végétale, très courbés, presque à quatre pattes.

Brout maintenant ne dit plus rien. Il avance du poitrail, l'échine basse comme un blaireau dans sa galerie, comme un sanglier dans son fort. Sur ses deux flancs, les feuilles, les tiges des baliveaux apparaissent souillées de boue sèche. A terre, entre les larges empreintes de ses semelles, d'autres traces s'impriment dans l'humus, çà et là brouillées de feuilles mortes, mais par endroits, aux places où l'argile est nue, d'une netteté tranchante et aiguë : peut-être des sabots, oui, des petits sabots pointus...

Brout se relève lentement, en même temps que le tunnel de feuilles. Il est debout dans une crypte étrange, glauque, sombre, morne. Ses bords, gluants de glaise mouillée, s'abaissent soudain vers une mare verte, d'un aspect putride, inquiétant. Et tout autour, de longues foulées, des glissades pesantes et profondes écrasent, entaillent, labourent la boue. Elle est piquetée de creux vifs, jumelés, enfoncés là par des pinces fourchues. Il y en a de grêles, sans talon, d'autres arrondis du bout, émoussés vers l'arrière comme par d'épaisses touffes de poils. Et, de toutes parts, la boue a rejailli, pétrie par de gros corps velus. L'endroit est vide, aveugle, prostré. Et pourtant une chaleur vivante y reste enclose comme une fumée. Une odeur aigre l'emplît, de sueur, de venaison, plus forte que l'odeur fade qui s'exhale de l'eau corrompue. Malgré cette mare livide, où la dalle des lentilles d'eau s'est d'elle-même rescellée sur l'eau morte, cette caverne de feuilles demeure comble d'une animalité suffocante, de grognements, de masses de chair tremblotantes et vautreées. Les sangliers nous ont-ils entendus ? Ils étaient là il y a dix minutes. Ils sont tout près, cachés dans le fourré, tout un troupeau de hures noires, d'échines raides, qui guette notre départ pour revenir à la souille en « groumant ». Mais nos oreilles épient en vain : pas un craquement de brindilles brisées, nul froissement de gaulis, un silence absolu, aussi énorme que la forêt.

— Est-ce qu'ils vont revenir, Brout ?

— Hé ! hé ! chantonne-t-il.

Sa voix monte sans retenue, dans ce silence, dans cette lourde présence.

— Tu les as vus ?

— Hé, hé... Hé, hé...

Il a l'air plus niais que jamais. Il se dandine d'un pied sur l'autre, et ricane, et chantonne à bouche close. Et pourtant, — nous le regardons bien, — on ne peut voir dans ses prunelles aucune lueur de moquerie, rien qu'un contentement enfantin.

— Personne ne sait, dit-il avec fierté. Daguet ne sait pas, Fanfare ne sait pas, personne : ni les gardes des Huit Routes, ni les bûcherons du Chêne fourchu, ni les « charbonniers » du Pont bleu... A présent, vous, vous savez.

Il semble de plus en plus heureux, il exulte, de petites fusées de rire à la gorge.

— Ça voyage, les cochons, ça trace des lieues après des lieues. Un jour ici, mais où demain ? Elle est grande, la forêt, avec ses quarante mille hectares : elle n'est pas assez grande pour eux.

Il recule devant nous jusqu'à toucher des reins la muraille broussailleuse, recule encore, l'entr'ouvre d'une pesée, s'y enfonce et disparaît. Il est parti comme l'autre fois, sur la berge de l'étang des Liesses, avec la même simplicité, la même désarmante innocence : nous ne saurions pas plus nous irriter que d'un envol, d'une fuite pareille à celle de la couleuvre qui, sous nos pieds glisse vers la mare.

Lui disparu, nous sommes demeuré là longtemps, attendant nous ne savions quoi : nous étions sûr que les sangliers ne reviendraient pas ce jour-là. Nous sommes resté pourtant, respirant l'odeur farouche, allant et revenant parmi les formes boueuses, mêlant nos pas à ces pistes serrées, bousculé par des flancs velus, porté, soulevé par la harde dans le moutonnement sombre qui comblait l'étroite clairière, dans les clappements d'un trépignis lourd et fangeux, les grognements, les souffles rudes, parmi les reins à rayures brunes des portées de marçassins, les garrots verruqueux des vieux mâles, les groins bougeurs, sensibles comme des mains, les blancheurs courbes des défenses, et les éclairs d'un bleu violâtre qui luisaient sous les poils, au vif des petits yeux féroces. Nous n'attendions plus rien, nous restions, prisonnier d'un attrait

indicible, trouble et violent. Il fallut que la nuit approchât, que nous saisis la crainte de ne point retrouver notre route, pour que la force nous fût enfin donnée de nous arracher, d'une secousse, à cet antre halluciné. Nous sommes revenu dans un rêve, sans chercher les passages que nos pas reconnurent d'eux-mêmes. Il nous souvient seulement que la nuit était noire quand nous nous retrouvâmes sous les chênes du Sour-dillon.

C'est une assez vieille aventure, plus vieille sans doute qu'il ne nous semble : elle doit être de celles dont on ne s'éveille qu'à demi. Depuis, souvent, nous avons vu des sangliers : le troupeau incertain qui galopait dans la brume d'aube vers la lisière de la forêt, loin du champ éventré de sillons moites et jonché d'épis déchiquetés ; le grand vieux mâle, baugé sous les fougères, qui se leva pesamment devant nous et partit pas à pas, sans trotter ; tous ceux encore qui sortirent des enceintes, serrés de court par la meute blanche et feu ; ceux qui se retournèrent et firent front aux abois du vautre avec cette attitude qu'ils ont, de méchanceté sournoise et résolue. Nous avons vu, aux coups de défenses, le sang couler sur les ventres des chiens, sur leurs pattes musculeuses que la blessure faisait trembler, le poumon d'un limier saillir entre ses côtes nues, d'un rose tendre à la pleine lumière. Et nous n'avons pas oublié l'énorme bête, grisonnante et chenue, qui surprit la ruse de Daguet cherchant la ligne où la mieux servir, le chargea sur une volte en éclair, le souleva par l'enfourchure et le fit bouler à cinq mètres, d'un tel coup de garrot que la carabine du piqueur vola en deux, la crosse brisée.

Mais plus jamais, comme au bord de la mare sauvage, nous n'avons éprouvé cette angoisse, cette stupeur capiteuse et durable qui nous saisit ainsi qu'une ivresse, qui nous mêla au troupeau des grands fauves. Jamais comme ce jour-là nous ne les avons vus, sentis dans leur réalité grognante, leur chaleur et leur liberté. Maintes fois nos pas nous ont ramené vers le layon étroit et ténébreux. Nous avons reconnu les jacinthes sauvages, les cornets du jeune muguet, ses rondes fleurs blanches grêlant sur les feuilles mortes. Et nous avons cherché, avec une obstination nostalgique, les passées froissées dans les branches, les traces de boue sèche sur les feuilles. Nous les

avons cherchées vainement. Nous n'avons même plus revu la mare endormie au fort du hallier, soit que des éboulis d'argile eussent comblé son creux livide, ou soit plutôt que la forêt, entrelaçant les surgeons et les lianes, eût reflué sur son secret. Mais du moins Brout nous l'avait dit : désormais nous savions, lui et nous, quand Daguet ne savait rien, ni Fanfare, ni les bûcherons-braconniers dans leur vente, ni personne.

Ils savaient d'autres choses, aussi mystérieuses, aussi belles, bien plus de choses apprises en toute leur vie que nous n'en pourrions méditer. Ne connaître Daguet qu'à travers les balbutiements de Brout, c'était trahir Daguet, imaginer mensongèrement cet homme intelligent et net, le dépouiller de sa richesse profonde : sa science merveilleuse et subtile de chasseur et d'homme des bois, ses instincts passionnés, son âme.

Le voir, l'entendre, le mieux connaître, c'était comprendre une fois de plus que les hommes se méjugent l'un l'autre, qu'ils ne discernent presque jamais ce qui fait le meilleur d'autrui, que leur paresse les rend dupes des plus grossières apparences. Brout, s'il admirait Daguet, l'admirait pour sa livrée, pour sa vigueur à manier le fouet, pour sa dextérité à dépecer le cerf hallali... Et Daguet méprisait Brout. Il nous disait : « Ça n'est pas un homme. C'est feignant comme une loche grasse, ça se saoule et c'est rêve-debout. Si vous voulez gâcher une chasse, vous n'avez qu'à le découpler. Ça n'est même pas fichu de reconnaître une bête à ses fumées, de faire l'enceinte où le dernier des valetaillons, où La Rosée, qui n'a pas quatorze ans, sait qu'une harde est à sa reposée. C'est juste bon à suivre en camionnette avec la meute de relais, à condition encore qu'on ne compte pas sur lui pour séparer deux chiens qui s'injurient. »

Daguet, piqueur et chef-piqueur, était un homme svelte et robuste, très brun, la lèvre bleue, les joues chauffées d'un hâle sanguin. Sa courtoisie sans obséquiosité ne rappelait nullement, même de loin, la déférence servile dont s'accoutrent certaines gens de maison. A l'évidence elle lui était naturelle, s'accompagnait d'ailleurs d'une liberté d'allures constante, d'une franchise fière.

Il aimait son métier, ses chiens, menait une chasse avec maîtrise, l'œil à tout, sonnait sans faute au juste moment et galopant aux endroits qu'il fallait. Mais il trouvait aussi sa

joie au plus secret de sa besogne, habile à concilier cette besogne et cette joie, et mieux encore, par une pente facile et dégagée d'obstacles, les confondant en un même enthousiasme.

On avait fait le bois, en ce matin de Saint-Hubert. Le vieux Calixte n'avait rien, La Ramée avait trouvé buisson creux ; pour La Feuillée, n'en parlons pas. Mais Fanfare avait un cochon. C'était dommage : M. le duc préfère courre la bête noire.

Il écoute Fanfare, l'interroge. Daguet aussi écoute, un peu nerveux. Un sanglier ? Quel sanglier ? Un porc entier, un tiers an, une laie ?... Fanfare, Dieu merci, hésite : il ne peut pas se prononcer : « Les traces n'étaient malheureusement pas claires, il y avait du cailloutis autour du fort. Impossible de juger aux gardes, aux traces de derrière, à rien. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est qu'il y a un sanglier dans l'enceinte de la Bondrée. » Quand Fanfare a fini son rapport, le duc se tourne sur sa selle.

— Et vous, Daguet ?

Tête nue, Daguet répond :

— J'ai un cerf.

Il a l'air impassible, mais son cœur bat à coups violents. Il ajoute, en appuyant bien sur les mots :

— Un vrai cerf de Saint-Hubert.

Ce disant, il regarde, par-dessus le visage du duc, celui du comte, son fils, en qui déjà il pressent un allié. Il y a un moment de silence, pendant lequel Daguet écoute ces coups sonores dans sa poitrine. Il se domine, se calme ; il attend.

— Et où, ce cerf ?

Le piqueur a un demi-sourire :

— Pas bien loin, monsieur, pas bien loin.

Il lève le bras, montre les chênes roux d'automne qui ceignent l'étang de la Vallée.

— Ici derrière.

De nouveau un court silence. M. le duc mordille sa grosse moustache. Il allait demander : « Vous êtes certain ? » Mais il sait qu'avec Daguet une telle question est ridicule. Il insiste pourtant :

— Un dix cors ?

— Je le répète, monsieur : un cerf de Saint-Hubert.

L'homme est si sûr de lui, son sourire suggère tant de

choses, qu'il faut bon gré mal gré partager sa certitude, donner foi à sa muette promesse. Le maître, enfin, consulte son fils :

— Qu'en penses-tu ?

Daguet maintenant est tout à fait calme. Son cœur est calme et bat à coups égaux. A peine même s'il écoute les paroles que prononce le comte : « ... Les invités... Peut-être une méchante laie... Toute hésitation impossible... »

Un geste de la main ducale : « Eh bien ! soit. » Alors une longue inspiration soulève la poitrine du piqueur : il a son cerf, sa bête de chasse. Il la lancera, lui seul, avec un limier au trait.

— Acteur !

C'est son ancien préféré, pour son nez sans défaut, son courage, sa résistance et sa vitesse. L'animal lève vers lui sa grosse tête, bourrelée sur le front d'épaisses rides mélancoliques. L'homme se baisse, boucle le mousqueton. Et de nouveau son cœur se met à battre, mais cette fois d'impatiente allégresse.

Une heure plus tard il est seul dans le bois, bien seul, suivant Acteur qui mène, la truffe au ras des feuilles mortes. Le chien, à cinq mètres devant, raidit à plein collier la longue laisse de cuir ; et Daguet cependant, un peu incliné en arrière, le maintient d'une poigne tranquille, tandis que derrière lui, bien en vue, il espère les brisées. Le limier biaise, déceale sans broncher la ruse du cerf tournant son fort avant d'y sauter d'un élan. Il souffle rude, reprend le pied ; le cuir meurtrit les doigts de l'homme. Encore dix pas, vers ces hautes fougères rousses... Daguet resserre sa prise, ralentit son allure. Ses grosses bottes de piqueur, sur la feuillée d'automne tombée, sont muettes comme des espadrilles. Le trait, ramené par brassées, tire le chien en arrière, le rappelle puissamment vers l'homme. Et soudain Daguet s'accroupit, le limier entre ses cuisses.

Quelque chose, dans les fougères, vient de remuer imperceptiblement. Le piqueur immobile regarde de tous ses yeux. Le chien, maintenu à plein bras, frémit de tics nerveux et d'abois retenus. S'il le fallait, d'une main dure comme un étau, Daguet lui bloquerait la gueule. Mais Acteur n'aboie pas ; sa grosse tête, matée, frissonne un peu sous la paume nue.

Et de nouveau, là-bas, quelque chose bouge, se soulève : de hautes branches brunâtres, dépoillées, qui luisent un peu, comme trempées de rosée. Fauve comme les fougères qu'elle domine, la tête du cerf vient de surgir, son encolure large et flexible, sa gorge un peu plus pâle, tout son chef magnifique et dressé. Il voit l'homme et le chien, s'immobilise aussi, pareil à une bête de pierre. Ses grands yeux, dilatés par l'angoisse, n'ont pas un battement de cils. Ses naseaux retiennent leur souffle. Les prunelles de Daguet étincellent. Ils se regardent, l'homme et le cerf, cataleptiques l'un et l'autre, toute leur vie brillant dans leurs yeux. Daguet, à fond d'entrailles, pantèle de joie et d'ardeur bondissante. Il admire à plein cœur, presque touché aux larmes. Il pense : « Une bourrée, un fagot sur la tête !... Et ces meules, et cette pierrure blanche !... » Il aime cette bête de toutes ses forces, pour un peu il lèverait les mains vers elle. Il murmure en lui-même, soulevé d'une effusion lyrique : « Que tu es beau ! Que tu es beau !... »

Mais en même temps il relâche le trait, quitte de la paume le crâne du limier, le lance d'une voix pressante qu'il pousse bas entre ses dents : « Va devant !... Coule ! Coule !... » Le chien file d'un jet de flèche, éclate d'aboiements sonores. Et devant lui, bondissant sur ses pieds d'un ploïement de genoux magnifique, le cerf surgit, levé de toute sa taille, et part, dans un fracas feuillu.

Daguet a eu le temps de le voir renverser la gorge, coucher sa tête sur l'encolure. Les yeux hantés encore de cette vision presque trop belle, il porte le cor à ses lèvres, de tout son souffle sonne le lancer. Sa fanfare emplit le hallier. Il voit, il voit mille choses ensemble : les jambes du cerf qui détendent leurs ressorts, le limier qui prend la voie, et derrière lui tous les chiens qu'on découple, qui approchent, qui apparaissent, dans un vacarme d'abois forcenés. « Coule ! Coule !... » Eux aussi prennent la voie, la meute entière, papillotante de taches blanches et de flammes. Elle suit, elle mène, et ses abois s'exaspèrent davantage. Dans les allées les veneurs galopent, le cuir des selles craquant aux foulées des chevaux sur la mousse. Le laisser-courre résonne ; et tout à coup, vif, exultant, le bien-aller.

Daguet serre les deux poings en courant au clair de l'en-

ceinte, une force heureuse battant dans toutes ses fibres : quelle attaque ! Et quel cerf de chasse ! Ce sera une belle Saint-Hubert.

Le menu peuple

Tous ces grands fauves sont de tendres sauvages. Mangeurs d'herbe, de jeunes pousses, de baies folles, ils vont leur vie de peur et d'innocence, des gagnages nocturnes où ils font leur viandis aux creux de broussailles sèches où ils se couchent, le jour, en ruminant. Leur beauté, pour s'exprimer toute, a besoin des hautes lignes des futaies, de l'élan vertical des arbres, des voûtes de ramures et de feuilles. Ils sont, pour la forêt, comme une incarnation bougeante, de grâce, d'élégance bondissante et flexible. Les reflets de leurs larges prunelles ont la sérénité inquiète, la pénombre sensible des eaux qui dorment sous les feuilles. Les vrais génies des bois, ce sont eux, chèvre-pieds couleur d'écorce, au front branchu, au poil doux et serré comme les mousses. Si les battements de leur cœur s'accélérent, si l'ardeur amoureuse les jette les uns contre les autres, c'est la forêt encore qui les hante, son bouillonnement qui les possède, les lentes fièvres des sèves qui soudain brûlent du rut animal. Leurs bois, qui chaque année tombent et repoussent plus rameux et plus drus, ont leur automne et leur printemps. Leur sauvagerie sans armes ne trouve pour se cacher que les buissons et les broussailles où chaque mouvement éveille un bruit, où glissent les souffles du plein air. Leurs ruses ne sont pas offensives, ni leur vitesse, où s'exalte encore leur beauté. Ils craignent, ils flairent, les naseaux dans le vent. Le port splendide du cerf, à cause de cette peur attentive, c'est comme s'il rayonnait une tiédeur émouvante, toute proche du cœur où cesse de gronder la cruauté passionnée du chasseur. Et quelle douceur dans la grâce de ces lignes, dans leur longue et mobile arabesque : une frise de chevreuils roux trottant à la lisière d'un bois, — brocards, chevrettes et faons à la file, — le col tendu, les oreilles droites, bien détachés les uns des autres comme pour mieux déployer, sur le fond de feuilles sombres, l'harmonie souple de leurs allures !

Mais il y a l'autre, c'est vrai : le grognant, le bourru, le farouche et noir sanglier. Lui se retourne et charge, le boutoir

menaçant, feinte avec son ennemi, le serre de court, colle à lui comme un chien. Comme le chien qui l'attaque et qu'il poursuit de sa riposte, de ses défenses, tendues contre les crocs. Hirsute comme les forts où il bauge, ténébreux comme les fourrés profonds, il a leur rude et barbare beauté, leur hostilité ramassée, blessante seulement à qui l'affronte.

Et les loups ne rôdent plus que dans nos souvenirs d'enfants, dans les contes que répètent encore de très vieilles femmes de nos campagnes. Nous en avons connu qui disaient en se signant, quand tombaient les brouillards des Avents : « Voilà le temps aux loups revenu. » Elles n'attendaient qu'une question, un mot. Elles contaient des histoires de bergères, moins riches d'enluminures que celle du petit Chaperon Rouge, mais qui faisaient frissonner davantage dans leur grise humilité. Tout le jour, enveloppées d'une brume glacée, elles avaient frissonné elles-mêmes sous la menace du carnassier. Rien que cette triste brume où vaguement « houlait », ruisselant, les reins jaunâtres des ouailles au pâtis. On ne distinguait pas les bois ; ils étaient là pourtant, trop proches ; et derrière leur lisière, le loup guettait, attendait son heure. Il y avait des buissons qui sortaient soudain du jour blême, des ronciers dont les feuilles cliquetaient. Bas-Rouges levait le poil et troussait les babines en grondant. Le froid mouillé mordait si fort les mains qu'on ne pouvait pas tricoter. Et toujours la même aussi, cette menace sournoise qui pesait, qui donnait plus froid que le froid.

Elles se servaient, les vieilles, de pauvres mots usés, ternes comme leur capeline de pastoure, pâles comme la brume d'hiver où rôdait la faim des loups. Leurs yeux décolorés, presque éteints, reflétaient des visions très anciennes, se reprenaient à briller d'un effroi qu'on voyait dilater leurs prunelles. La peur, l'angoisse des minutes éternelles, elles nous les redonnaient par une mystérieuse contagion : cela sourdait de leur être nouveaux, de leurs petites mains maigres, du son de leur voix chevrotante, du branle résigné de leur chef. Le soir venait, montait des « friches », s'épanchait dans le ciel comme une eau silencieuse et lourde. Elles revenaient sur le chemin ; les sabots des brebis, autour d'elles, faisaient sur les cailloux un bruit de grêle vivante qui réchauffait le cœur. On respirait, on redressait ses épaules raidies. Une petite lumière jaune

ouvrait un trou dans le brouillard. Déjà on entendait grincer, de leurs deux battants qui s'ouvraient, les portes de la bergerie... Ha! Bas-Rouges! Ha! Doux Seigneur Jésus! C'était un long cri de détresse, un glapisement affreux qui pantelait dans le soir. Cette grande misère, cette peine de vivre! La poitrine se serrait d'un seul coup, les deux mains se joignaient, se serraient. Les brebis se serraient les unes contre les autres, tout le troupeau n'était qu'une pauvre proie, déjà blessée, déjà ravie.

« Le loup, c'est ça, mes bons messieurs, voilà ce que c'est que le loup. Sait-on seulement si on l'a vu? Il a suivi, caché dans l'air du temps, et son ombre a sauté comme l'éclair. Elle n'est plus là. On ne l'a même pas vue. Mais ça n'est pas la peine, allez, de compter les bêtes du troupeau : il y en a une qui manque, une brebis morte, que le loup a mangée... Pitié! Il est trop tard pour redire la prière. Et ça n'est pas non plus la peine de crier tous ses cris, de courir : on ne retrouvera rien, ni le sang, ni les os, ni les débris de laine ; rien que demain le corps éventré de Bas-Rouges, et ses longues tripes à l'air, étirées par les dents du loup.

« Vieux temps méchants, de faim pour les bêtes et pour l'homme, de paillasse et de caillé maigre, où des jeunes gens à leur printemps montraient des figures blanches et creuses, où souvent, l'année finie, on redevait au maître sur ses gages des sous qu'on ne pouvait payer! Et aujourd'hui les jeunes se plaignent! Ils sont dorés, ils boivent du vin, ils mangent de la viande tous les jours. Et aujourd'hui, arrié! les bergères n'ont plus peur : il n'y a plus de loups dans les bois. »

— Savoir, m'a dit une fois Daguet. Regardez ce monsieur, là-bas.

Il souriait, les paupières bridées de malice. C'était un soir de chasse, à l'instant qui précède la curée. Autour du grand cerf mort étendu sur le flanc, des curieux se pressaient, des paysans tranquilles, des messieurs et des dames qui avaient suivi en auto. L'homme que montrait Daguet s'était poussé au premier rang, parmi les veneurs bleus et rouges. Il avait comme eux sur la tête une bombe de velours noir, entre toutes de beaucoup la plus haute, et brillante au frontail d'un galon d'or plus large que le pouce. Pour le reste de son costume, on n'en voyait qu'un pardessus de confection à mar-

tingale, d'où sortaient par en bas deux tuyaux de cuir bien cirés.

Penché de tout près sur la bête, touchant son front troué d'une balle, touchant ses bois, il était grave, presque recueilli. On aurait cru qu'il officiait. Son visage rouge et débonnaire était creusé de rides méditatives. L'assistance, pénétrée de respect, le regardait faire en silence.

Enfin il cessa de palper, se redressa lentement et desserra les lèvres. Il parla d'andouillers, — d'andouiller de massacre et de sur-andouiller, — d'espois, de trochées, de paumures. Il prononça enfin que cette tête était correcte, régulière, licite, satisfaisante; pour tout dire d'un mot, orthodoxe.

— Mais qui est ce monsieur, Daguet?

Le piqueur souriait toujours. Il murmura, la voix gonflée d'une feinte révérence :

— C'est le lieutenant, monsieur, ou peut-être le capitaine. Comme vous voyez, c'est un homme bien savant... Et bien utile aussi, vous voyez. Un officier, un dignitaire, que nomme la Préfecture et qui bridge avec le Préfet. Sa maison est toute pleine de trophées, de massacres, d'épieux, de pièges, de tromblons, et de descentes de lit poilues. Mais quand il vient dans la forêt, il n'emporte qu'une petite cravache. Il n'a pas peur : c'est le louvetier du département.

Si nous avions cru jusque-là, peut-être, que le dernier des loups vivait encore dans la forêt, à dater de ce jour nous avons cessé de le croire. Les vieilles avaient raison : il n'y a plus de loups dans les bois, plus de vrais animaux féroces. Ou s'il en est, ce sont de petits fauves rampants, bêtes de nuit qui fouissent la terre et qui se cachent dans le noir des terriers. Le renard même, après qu'il a tué, enterre sa proie, se repait de charognes. Il n'a belle allure que chasseur, lorsqu'il mène et lorsqu'il attaque. Lui aussi d'ailleurs disparaît, traqué, piégé, assiégé au terrier. On compterait aujourd'hui les couples et les litées qui subsistent dans l'immense forêt; et les nuits sont de plus en plus rares où les bûcheux, par la porte béante de leur loge, entendant à la lune le glapisement vif, à deux temps, du brigand rouge qui force un lièvre, qui le rabat en serrant ses crochets vers quelque complice à l'affût.

Son bond d'attaque, son frappement de mâchoires, dans leur franchise nette et violente, décèlent la bête de combat. Il

est beau lorsqu'il porte sa proie chaude encore, la serrant à pleine gueule et levant haut sa tête. Sur ses babines, les ailes du coq faisan battent à ses foulées, souples encore, mordorées de verts bleus et de roux, et découvrant à chaque battement l'étincelle noire des yeux pleins de triomphe. Mais derrière lui sa queue traîne, veule, silencieuse, pareille à une chenille velue.

Ses réserves de mangeaille, lorsque la pioche les met au jour, révèlent de fétides charniers. Comme le chien, il se roule sur ces lambeaux de chairs pourries, il y appuie son encolure, se traîne sur elles de toute l'échine. Son fumet n'a plus la saine rudesse que dégage le poil des grands fauves; il l'abaisse vers les bêtes aux pattes courtes, rampants au nez pointu dont le long corps enfle les galeries souterraines, perce les rabouillères et se coule vers les nids : comme le blaireau, la fouine, le putois, la belette, c'est un puant.

Étranges bêtes que ces petits monstres dentus, anneaux onduleux de reptiles, têtes plates et canines méchantes. Leur gueule, d'un rose plus vif que celle des grands carnassiers, semble toujours barbouillée de sang. Ces petits poignards blancs qui l'arment, plus que les crocs du tigre ou du chat évoquent ceux de l'aspic, du brochet, des meurtriers à sang glacé. Ils ne déchiquettent pas, ne lacèrent pas : faute de pouvoir atteindre le cœur même, trop défendu aux profondeurs de la poitrine, ils frappent au cou, dans la chair tendre où bat la carotide. Ils la trouvent et la tranchent, avec une froideur nette de chirurgiens ou de bourreaux; et, collés à la plaie ruisselante, ils sucent, aspirent, s'emplissent et se soulent de sang, jusqu'à se détacher et rouler près de leur proie vidée, comme une sangsue dont la ventouse déborde.

L'homme, qui s'y entend en meurtres, a domestiqué même ces tueurs. Le putois, il l'a mué en furet. Il en a fait cet albinos aux prunelles rouges, aveugle à la clarté diurne, qui tâtonne du museau contre les parois de sa caisse, se love, s'érige avec des chuintements vipérins, se rétracte mollement, traitreusement, pour se darder tout entier, les dents nues. Quels galops affolés sous le sable des buttes forestières, sous les bruyères sèches de l'automne, quand le furet coule et s'enfonce dans l'orée noire des terriers! Les garennes, de partout, ont senti l'affreuse bête : une terreur démente les

soulève, les bouleverse. Le jour! L'espace où fuir de toutes ses forces! Ils bondissent, éperdus; ils jaillissent, balles de poils, sous les fusils braqués. La bourre vole à la cinglée des plombs; les petits corps grisâtres boulent sur leur lancée, aussitôt ramassés par les gueules des chiens, achevés par les mains des hommes, fourrés en tas dans les carniers.

Mais quelquefois une brusque torpeur monte des profondeurs de la terre. Elle cesse de résonner, de frémir. Cela persiste interminablement, énervant l'impatience des chasseurs. Ils ont compris, avec un dépit coléreux : le furet a tué quelque part; et maintenant, il fait ventrée de sang. « Une heure perdue. Ah! la sale bête! »

Quelle sale bête? Le furet qui a tué? Le lapin qui s'est laissé tuer? Il faut piocher, suivre les galeries une à une. Elles s'enfoncent creux, divergent en rameaux innombrables : la sale bête! Les minutes passent, le soir approche; cette journée sera gâchée, avec un tableau sans gloire. Ah! enfin! Il était temps... Un dernier coup de pioche, dans un éboulis de mottes, a mis au jour le furet repu. Le fer l'a-t-il touché, abîmé? Non? Tant mieux... Il colle encore à la gorge du lapin. On l'en détache doucement, avec de tendres précautions, on le glisse dans sa douillette de toile. Souillé de terre, les yeux vitreux, le grêle cadavre pend à la poigne qui l'a saisi, flasque et ballant comme une peau vide. Une brève hésitation : au carnier par-dessus les autres! Après tout, c'est un lapin tué.

Si vous suivez, les yeux à terre, un ados de fossé dont la bosse, émergeant des broussailles, allonge à travers bois une piste vaguement dégagée, un peu plus sèche que les environs, vous y verrez bientôt de frêles débris couleur d'ivoire, éparpillés sur le sable et la mousse. Vous croiriez des arêtes de poissons. Mais si vous les touchez, vous vous apercevez que ce sont des ossements, les squelettes disjoints des bestioles mises à mort par les petits fauves aux pattes courtes, et que les nécrophores ont achevé de dénuder. Fouines, putois et belettes, ils n'aiment point se mouiller les pattes, ils ont pour l'eau une horreur de chats. Légers, furtifs, leur passage laisserait moins de traces que celui d'un orvet dans l'herbe, n'étaient ces petites choses trop blanches qui témoignent de leurs méfaits.

Dès l'instant où l'on a commencé de les voir, il semble qu'elles vous sautent aux yeux. On n'en détourne plus les regards, sans cesse on en découvre d'autres : le cœur se serre, pour tant de petites vies tranchées. Sous les fougères aux palmes douces, sous les ronciers aux feuilles violettes, le terreau soudain sent la mort; et le sous-bois ocellé de soleil apparaît comme un champ de carnage, où le crime rôde au ras des fleurs sauvages.

Le peuple des ailes

Ce n'est même pas un cauchemar. Seulement d'autres promenades, moins légères, plus engourdies, baignées d'un froid un peu visqueux.

On n'a même pas à s'habituer : un moment est venu où l'on a traversé ce monde, où la forêt l'a mis devant nos pas, grouillant, larvaire, chargé de louches attraits plus forts que toutes les répugnances. A quoi bon se payer de sophismes ? Se répéter, comme un enfant perdu qui chante dans les ténèbres, qu'on a fait le propos d'accepter toutes les tentations, que celles-ci valent les autres, qu'on est resté libre quand même ? Qu'importe ici cette illusion de liberté ? Et de nous tout entier qu'importe, sinon notre docilité et derrière elle notre plaisir, si trouble qu'il ait fermenté à certaines rencontres subies, le temps venu ?

C'était un homme qu'on ne pouvait plus oublier, ne l'eût-on jamais vu qu'une fois. Il avait un visage gris et brun, ravagé de petite vérole, et tavelé d'éphélides plus foncées que de la balle d'avoine. Une longue entaille le balafrait, qui avait détaché l'aile de sa narine gauche et laissé là un trou affreux. Ses yeux, sans cils et sans sourcils, semblaient fichés au fond des orbites creuses où ils brillaient d'un éclat sec, noirs comme la baie mûre du sureau.

Personne ne connaissait son nom. Dans les hameaux de la forêt on l'appelait l'Homme aux grenouilles. Personne non plus ne savait rien de lui : d'où il venait, où il allait, ni quel était son gîte d'hiver, aux mois où les étangs et les mares sont gelés. Dès les premiers soirs tièdes du printemps, quand le crépuscule blond glisse vers la nuitée transparente et que monte aux étoiles le chant pressé des *guernaze les*, on le voyait sou-

dain surgir, couler ses espadrilles par les layons et les fourrés de la forêt.

Ce qui frappait le plus en lui, ce n'était pas son inquiétant visage, mais ce corps libre et sec dont on devinait tous les muscles, un dur grouillement sous ses guenilles. Tous ses mouvements étaient silence et force. On les sentait chargés d'une énergie dangereuse, pleins de détentes, de réflexes blessants. Il avait beau parler d'une voix douce et polie, soulever sa casquette et voiler le feu noir de ses yeux, une peur l'entourait, pénétrée d'inconscients souvenirs, de vagues angoisses superstitieuses. Même ceux qui ne croyaient plus aux sorts, les jeunes bûcherons retour du régiment s'écartaient sur son passage et le suivaient d'un regard mauvais.

Lui ne s'en souciait guère. Une gaule de noisetier sur l'épaule, il allait son chemin, de mare en mare. Mieux que Brout-La Feuillée il connaissait toutes celles de la forêt, et encore celles du Val, et aussi celles de la Sologne. De l'aube au soir il pêchait des grenouilles pour les vendre, toujours du même mouvement qui lançait sur l'eau brune, entre les plaques de nénuphars, la peau verte liée au bout du fil. Dès qu'une bestiole l'ingurgitait, l'homme, d'un coup de poignet huilé, la soulevait dans l'air en un lent battement de pendule, jusqu'à la musette mouillée et que sa main gauche entr'ouvrait une seconde : juste d'une fente étroite où la grenouille disparaissait, détachée d'une tape vive et dure. Il coassait, lui seul, comme tout un marécage, avec une perfection stupéfiante. Ses yeux, dardés d'une bête à l'autre, les condamnaient sans en manquer une seule. Il n'avait pas l'air d'un pêcheur, à peine d'un homme ; bien plutôt d'un être inconnu doué d'une étrange et magnétique puissance. Cette gaule qui allait et venait, cette poche qui s'entr'ouvrait pour avaler la bête écartelée, puis refermée, vivait d'un grouillement mou, ce coassement qui sortait de lui sans qu'on vit remuer ses lèvres, ces étincelles d'ombre qui jaillissaient sous son front rocheux, en vérité, rien de tout cela n'était d'un homme pareil aux autres : il y avait sur lui un signe, un pouvoir, une marque du diable.

Est-ce qu'un chrétien touche les serpents comme faisait celui-là, les mains nues ? Même aux chaleurs de mai, quand il traversait une combe broussailleuse, parsemée sous les ronces

de dalles plates où se chauffe l'aspic rouge, il allait sans regarder à terre, ses pieds nus chaussés d'espadrilles. On l'avait vu : plusieurs fois il avait marché sur des bêtes aux crocs venimeux, et nulle d'elles ne l'avait frappé. Elles ne s'enfuyaient pas non plus : elles balançaient la tête devant lui, tandis que ses yeux noirs s'approchaient et qu'un lent sifflement s'échappait de ses lèvres, doux et limpide, comme s'il l'eût modulé sur une flûte de cristal. Il prenait le serpent dans ses doigts, derrière la tête, et le serrant un peu le forçait à ouvrir la gueule ; et de ses doigts encore, de ses doigts nus, il lui arrachait les crochets, avant de le laisser couler dans la poche de toile, sur son ventre.

Jamais, comme les autres piègeurs de vipères, il ne s'était servi de la baguette fourchue. Quand un malade, dans un village perdu, tombait sous un coup de sang, il le savait, il allait aux sangsues. Il troussait sa culotte un peu plus haut que ses genoux, et il entrait tranquillement dans une mare. Il n'y restait jamais longtemps : tout de suite les bêtes froides nageaient vers lui sous l'eau fangeuse. Il retirait ses jambes toutes mouchetées de leurs corps gluants qu'il rafilait du tranchant de la main : et ses jambes ne saignaient pas. Quelquefois même un *tac*, une salamandre noire marbrée de taches orangées, une créature d'enfer dont la vue seule donne la mort, restait prise dans ses poils par les petites boules de ses pattes. Il la cueillait aussi, sans marquer de frayeur, et la mettait dans sa musette. Qu'en aurait-il pu faire, sinon une mixture maléfique, un sort à tourmenter le monde ?

Il n'avait pas besoin de ces manigances diaboliques pour inspirer le dégoût et l'effroi. D'humbles tâches domestiques, telles que les femmes en accomplissent chaque jour, il s'en acquittait de telle sorte que le dos vous gelait à seulement le regarder faire : ainsi lorsqu'au bord de la fosse il dépouillait les grenouilles capturées. Il étalait sur l'herbe un linge blanc et s'accroupissait à côté, bien calé sur ses talons. Il sortait son couteau, un fort couteau à cran d'arrêt dont il tâtait le fil sur sa langue. Et la laide besogne commençait.

Sa main gauche plongeait dans le sac, aussitôt ressortait, crochée sur une grenouille. Et dans l'instant la lame volait, la tête sautait, la peau neigeuse baillait sur les entrailles, les pattes tranchées tombaient d'un coup ; et déjà l'homme avait

entre les doigts un petit cadavre écorché, aux cuisses pliées derrière les reins. La prestesse de ses mains, de sa lame, aurait troublé les plus hardis. On ne pouvait suivre tous ses gestes ; on voyait seulement les grenouilles dépouillées s'aligner sur le linge blanc, on entendait le bruit de colle que faisaient les peaux arrachées. Et toujours les têtes s'abattaient, les entrailles rouges tombaient sur l'herbe, pendant que la musette grouillante s'affaissait et mourait sur le giron de l'homme.

Quand il avait achevé, il lavait dans la mare les petites dépouilles de chair rose, lavait ses mains et son couteau. Et quelquefois, avec un sourire aigu, il y jetait à pleines poignées l'amas des débris mutilés, les foies saignants, épais comme des caillots, les peaux gluantes, les têtes coupées. Et puis il se penchait, il regardait.

L'eau dormante s'animait, bouillonnait de surgeons pâteux. Sous sa surface grouillait tout un peuple caché, dont on ne voyait rien que ces remous entremêlés, ces spirales aspirantes où s'engouffraient les déchets morts. L'homme continuait de regarder, immobile. Son visage ne tressaillait point ; mais il gardait le même sourire fixe qui lui découvrait sous la lèvre une canine massive et pointue, qui trahissait au fond de lui une monstrueuse jubilation.

Il a disparu du pays pendant un hiver de grand froid, la nuit même qui précède la Noël. Ce fut deux jours plus tard que les bûcherons du Feu Jouant découvrirent dans sa mesure la vieille Fréchin assassinée. Elle avait la gorge béante, tranchée presque au ras des vertèbres, et les jambes repliées sous elle, « tout quasiment, dirent les bûcheux, comme une guenouille ». Ils racontèrent aussi, plus tard, qu'en repassant la porte à l'instant de donner l'alarme, ils avaient vu sortir de sous la pierre du seuil une bête noire, marbrée de taches couleur de feu. Et même le gros Pilloux, le plus hardi d'eux tous et le plus mécréant, avait craché par-dessus son épaule et fait le signe de la croix.

Il y a de cela bien des ans. Mais jamais depuis lors nous n'avons pu passer près d'une mare forestière sans revoir la maigre silhouette, son allure étrangement coulée, et surtout le visage tailladé, sa peau livide maculée de taches sombres, et ses yeux noirs fixés sur l'eau grouillante. Longtemps, sur

nous aussi, ce fut comme le poids d'un sort. Ce monde marécageux, inséparable de son image, nous semblait plein d'une horreur maléfique. Cette odeur fade, chargée de miasmes, nous suggérait mille formes cachées, des enlacements visqueux, des ventres mous trainant dans l'épaisseur des vases, un agrégat immonde de bêtes larvaires et d'herbes froides, de chapelets d'œufs gélatineux, plus serré, plus glaçant dans son boueux secret qu'un nœud de vipères au soleil.

L'exorcisme est enfin venu, sans que rien nous eût fait pressentir son approche, sans que nous ayons su d'où. Peut-être d'une lumière plus limpide, un matin d'avril, sur la mare. Peut-être d'un saut vif de grenouille; ou du vol, grésillant et bleu, d'une demoiselle à la pointe des joncs. Nous avons vu soudain les renoncules en fleurs, la gorge blanche des guernazelles palpitant de béatitude, et leurs yeux cerclés d'or, et la belle couleur de leurs reins : celui-ci d'un vert lisse comme la feuille des laitues, cet autre d'un vert de bronze clouté de turquoises pâles. Elles chantaient, extatiques, au soleil. Elles plongeaient, détendant leurs longues pattes, d'un bond gracieux comme la chute d'un jet d'eau, comme la courbe d'un arc-en-ciel. On pouvait suivre, sous les feuilles plates des nymphéas, leur nage allègre et bon enfant, heureuse de vivre. Tout près du bord, contre les mottes, des têtards payayaient de la queue, montraient leur grosse face lunaire, leur bouche ronde, leurs petits bras naissants. L'herbe proche de la rive s'entr'ouvrait, comme cardée au passage : un hérisson y trottinait, déplié, qui faisait cliqueter ses piquants et remuait un groin goguenard. Une grosse tanche paraissait, débonnaire, qui d'un flanc nonchalant écartait les têtards, se nitait dans un creux douillet de myriophylles, et là, étalant ses nageoires comme une mère poule ses ailes, frottait au fond son ventre gras.

De toutes parts s'offraient des bêtes innocentes, bien visibles dans la clarté de l'air, des courses vives, des bonds légers. Des gyryns bleus tournoyaient sur l'eau. Une rousserole turdoïde montait et descendait sur la hampe lisse des roseaux comme un acrobate sur une perche; et parfois, ouvrant large son bec sur une langue rose et pointue, elle imitait la chanson des grenouilles. De grandes tipules dansaient dans le soleil, des moustiques blonds, des éphémères plus pâles et plus légers que des flocons de peupliers. Une vibration nombreuse et

soutenue tremblait avec la fraîche lumière, avec les feuilles illuminées. Elle n'était nulle part et elle était partout, elle émanait de toute la forêt.

Nous n'avons plus voulu que regarder, nous fier d'un cœur libre et léger à ce frémissement d'ailes que soulevait l'haleine du printemps. La sittelle bleue qui trottait, tête en bas, sur le tronc rugueux du vieux chêne, nous ne pensions plus, en la voyant piquer l'écorce, qu'elle tuait à chaque coup de bec. Elle pivotait, ses pattes griffues cachées sous elle, avec la vélocité d'une grosse mouche. Elle était là, elle jouait, pour sa gaieté et pour celle de nos yeux.

C'en était fini de la crainte, des méchancetés cachées, du meurtre universel par quoi se propage la vie. Jamais l'oubli n'en avait été plus facile. Les vols aux chatoyants plumages et ceux qui se cachaient dans l'épaisseur des hautes ramures, les chants perdus au fond des combes lointaines, le fredon proche des insectes ailés, tout était jeu, offrande; et tout nous ravissait d'une joie élémentaire, aussi vraie dans sa source et son pur jaillissement que les retours et les chutes harassants vers les lois cruelles de la vie. Jamais, comme ce matin, la forêt n'avait exulté de toutes ces voix liquides, étincelé de toutes ces élytres. Même les criaillements des geais, aux lisières, les jacassements des pies dans les sapins ne pouvaient apporter de discord à la rumeur vaste et nombreuse qui possédait les bois ce jour-là; pas plus que les coups du pivert, ni l'aigre cri répété du bruant. Tout se fondait en une seule et vibrante harmonie, à la fois très complexe et très simple, par l'effet d'une grâce enchantée, sensible sur toutes choses comme la caresse d'une paume paternelle, d'un grand sylvain égoïste et souriant.

Carcette joie dans son jeune élan, dans sa santé savoureuse et sensuelle, n'avait besoin pour s'épanouir d'aucune intervention de l'esprit ou du cœur; elle ne supposait rien qui ressemblât à l'indulgence, à la bonté. Elle était toute mêlée au temps, diverse et brève, sans prolongements, sans résonances profondes, mais toujours renaissante et forte comme la palpitation bien frappée d'un sang pur. Les geais criards, c'était eux qui montraient sous les feuilles ce beau plumage d'un roux rosé, qui tendaient dans leur vol ces rémiges bleues et blanches, claires comme un ciel pommelé d'avril. Une des pies descen-

daît dans l'allée, sautait devant nous à pattes jointes. Ce n'était pas une pie blanche et noire, mais un bel oiseau mauve et bleu, du mauve de la neige au soleil, du bleu des nuits les plus veloutées du mois d'août.

Tout près un traîne-buisson voletait de broussaille en broussaille, nous laissant approcher jusqu'à nous laisser croire que nous pourrions le toucher de la main. Il filait alors devant nous, rasant les feuilles comme un merle et pépïant à petite voix. Il disparut sous un roncier, nous laissant la vision nouvelle, et dans l'instant inexplicable, d'un martin-pêcheur sur l'eau. Vraiment la terre avait soutenu son vol avec l'élasticité berceuse d'une rivière. Mais d'où venaient ces reflets bleus et verts, cette illumination fugitive du plumage couleur de feuilles mortes? D'humbles prodiges nous entouraient. Le traîne-buisson sortait des ronces et trottinait comme un mulot. Il était plus menu encore. Rayé de minces bandes transversales, il emportait sur lui l'ombre légère des ramilles. Le traîne-buisson était resté caché : c'était un troglodyte qui filait devant nous, disparaissait, soulevant un peu ses ailes, et tout à coup nous surprenait encore de son chant lumineux et sonore, plus musical qu'une pluie de givre fondant au soleil du matin. Mais ces ailes bleues, pourquoi? Ce sillage à fleur d'eau, à fleur d'herbe? Et ces reflets de cuivre ardent? A chaque seconde la vision revenait, griffait notre rétine d'un phosphène aussitôt évanoui. Cela brillait comme dans un demi-sommeil, parmi des réveils de conscience, des apparitions de fleurs vives aussitôt reconnues, maintenues dans le champ de nos yeux : des stellaires blanches, des pulmonaires haussant leurs corolles bleu pourpré sur leurs feuilles aux taches livides. Encore? Oui, encore. Mais cette fois nous l'avons bien vu, le minuscule martin-pêcheur : une mouche cantharide soulevée d'une course volante, et aussitôt une autre, dix autres, tout un essaim fusant sous nos pas, nous précédant d'étincelles mordorées.

Nous respirons, déliés de ce bénin mystère; nous pouvons relever les yeux, suivre dans la futaie le vol festonné du pivert. Il tombe, les ailes repliées : il est vert tout entier, comme une feuille entre cent mille feuilles. Ses ailes battent, le soulèvent sur une passerelle aérienne : alors il se bariole de soufre, sa tête levée se chaperonne d'écarlate. Et de nouveau glissant les ailes au corps, de nouveau remontant déployé, tour à tour il

s'éteint et s'éclaire, à chaque métamorphose poussant son triple cri : les trois coups d'un théâtre de fées. Il fuit, inquiet de ne pas être vu : « Regardez, comme je tombe hardiment, comme je remonte avec grâce ! Et le plus beau, — un, deux, trois, — le voici : ce transparent fil de la Vierge, ce trapèze volant invisible que mon bec serre sur sa lancée, qui m'entraîne là-haut, bien plus haut, à la cime du plus haut des chênes. Et cherchez-moi, — coucou ! — si vous pouvez. »

Le coucou a répondu. Il est loin, toujours plus loin. Son chant tinte comme le battant d'une cloche, atténué par une épaisseur d'air qui semble aussi profonde que la coupole du ciel, et pourtant d'une sonorité si pleine que sa faiblesse comble aisément la nue. Ce chant soulève les toits de branches les plus serrés, ouvre d'immenses clairières dans les fourrés les plus épais. Si la forêt amoncelle ses ombres, alourdit ses masses oppressantes, il tinte plus loin, plus clair, rebondit de relais en relais. Là-bas il y a de grands arbres, d'amples futaies où le soleil ruisselle et joue, des étangs bleus pleins de reflets. Ici la chaleur pèse, inerte et moite, et les moustiques nous harcèlent les yeux, et les gros taons se collent à nos mains, dardant leur trompe comme un trocart. Mais là-bas, quelle fraîcheur, quelles molles coulées de brise dans la clairière où chante le coucou ! Nos oreilles brûlent, piquées par les moustiques, et nos mains saignent sous la morsure des taons. Ah ! tant pis... La claque s'est déclenchée trop vite, et l'un des taons est mort, aplati ; il roule dans notre paume, une aile à demi arrachée ; et sur les ailes, sur les gros yeux en boule des irisations jouent, qui doucement agonisent et s'éteignent.

Jamais, en vérité, l'oubli ne nous fut plus facile. Déjà le sous-bois s'éclaircit, et la chaleur s'allège, et la brise des futaies fraîchit à nos tempes bourdonnantes. Les harcelantes bestioles sont parties. Le plus brillant oiseau de la forêt jaillit, fêche d'or, d'un merisier sauvage. C'est le plus verni des loriots, le plus fier de ses ailes éclatantes, le plus gourmand de baies juteuses, le plus joyeux : aussi longtemps que ne vole aux lisières la ronde pépiante et jacassante, la farandole bleue des mésanges. Le soir approche dans un frémissement d'ailes, dans un tohu-tohu léger, un peu ivre, d'essors tourbillonnants et de cris. Les mésanges pirouettent sur les haies, tirent vers les jardins et les fumées des toits, reviennent vers la lisière vio-

lette en nuage de plumes ébouriffées. Il fait plus frais ; la longue plaine s'enténèbre sous un ciel qui pâlit. Les mésanges soudain se sont tues, tandis que monte des bois, derrière nous, douce et rauque au seuil de la nuit, la plainte d'un ramier solitaire.

Et la première fenêtre s'allume au ras des glèbes. Une torpeur tombe sur la forêt, un peu froide, un peu mouillée, juste au bord du frisson, de l'effroi. C'est l'heure de l'engoulement fantôme, plus silencieux dans son vol que la chouette, l'heure des petites chevêches grinçant la mort sur les auvents de tuiles. Cette lueur rougeâtre dans le crépuscule, nous la reconnaissons, la situons tout à coup : c'est Pilloux le boissier, le braco, qui vient d'allumer sa lampe. Son visage rit dans l'ombre, ses joues plus lisses et rouges que les tomates de son jardin, son nez grenu, et dessus ce pois chiche qu'il agace de l'ongle en parlant. « Regardez ça », nous dit Pilloux. Il a la voix qu'il avait cet hiver, trouée par les pipes des veillées et les goulées de marc nouveau. Il a les mêmes yeux gris, brillant d'une gaieté méchante, et les mêmes pattes énormes qui soulèvent la même caisse de bois. « Regardez ça... » La caisse bascule, roulant un flot de menus corps, de plumes fanées. Et voici toutes les ailes, les bleus ternis, les ors éteints, les chapes noires et rouges qui se fripent, les membranes molles fermées sur les yeux morts. Tous les passereaux de la haie, les chardonnerets, les linottes, tous les pinsons et les pinsons d'Ardennes, les verdiers, les bruants, les bouvreuils, les alouettes huppées des sillons, les voici confondus dans cet amas informe et poussiéreux, et les mésanges aussi, et le vif traine-buisson, le petit troglodyte au chant clair, et même toi, rouge-gorge, qui sifflais ce matin sur la neige du seuil, si doux, si triste, si confiant : donne-moi, Pilloux, donne-moi... « Hein ! dit Pilloux, soulevé d'un rire d'orgueil qui fait tressaouter sa bedaine. Cent soixante-quinze dans ma journée ! Quoi ? Des tendues ? Des pièges ? De la cendrée ? De tout un peu, des trucs à moi... Cent soixante-quinze, bon sang, vous pouvez les compter... Vous n'en auriez pas fait autant. »

MAURICE GENEVOIX.

(A suivre.)

JAPON ET MANDCHOURIE

CHOSSES VUES ET ENTENDUES

L'Extrême-Orient dont on souligne, à l'habitude, la passivité ou la résignation, était, cet automne, dans un véritable état passionnel. Le conflit sino-japonais, limité d'abord à un incident de chemin de fer et à la ville de Moukden, s'était étendu, de proche en proche, à toute la Mandchourie. La rivalité, entre deux races, du fait peut-être des interventions de l'Europe, s'était avivée.

J'ai observé en septembre, octobre, et novembre 1932, le Japon, la Mandchourie et la Chine. Venu à Tokio pour y donner une série de conférences sur la France, j'ai été le témoin d'événements particulièrement graves. Alerté par les erreurs de la surproduction industrielle et de la civilisation mécanique, — crise économique américaine, crise financière anglaise, — le Japon cherchait sa voie en prenant davantage conscience de ses traditions nationales. A distance, ces mouvements sont fort difficiles à observer, mais sur place, on en vient à reconnaître que les rapports de l'Occident et de l'Orient vont désormais s'établir sur un plan nouveau et que le Japon, averti par les leçons de la crise universelle, désire une véritable renaissance spirituelle.

On n'a pas oublié que la Société des nations ayant envoyé en Extrême-Orient une commission chargée d'étudier les origines du conflit sino-japonais, — la commission Lytton, du nom de son président, — celle-ci adressa à Genève un rapport peu favorable au Japon. Dès le début d'octobre, j'ai pu constater les effets inattendus de ce rapport. Comme la situation s'aggravait singulièrement, j'ai cru de mon devoir, après un premier

séjour en Chine pour y connaître l'autre aspect du dossier, d'aller à Dairen, à Moukden, à Chang-Choung et à Kharbine.

On trouvera dans ces notes d'un témoin, le résumé des conversations que j'ai pu avoir à Tokio, après la publication du rapport Lytton, notamment avec le général Araki, ministre de la Guerre. A mon retour de Kharbine, alors que la Mandchourie du nord, qui depuis a été pacifiée, était encore soulevée, j'ai pris contact à Chang-Choung, aujourd'hui appelé Hsin King, la capitale du nouvel État, avec le général Koiso, chef d'état-major de l'armée japonaise, et avec les ministres mandchous auprès desquels il est accrédité. Enfin je reproduis ici les notes que j'ai prises en sortant de l'audience qui m'a été accordée par le chef exécutif de la Mandchourie, Pu-Yi, le Fils du Ciel, héritier des Empereurs de Chine. Ces différentes conversations, tenues au centre même du conflit, expliquent, peut-être, certains événements politiques qui se sont développés depuis lors avec logique et vigueur et notamment le retrait du Japon de la Société des nations.

UNE PROTESTATION SILENCIEUSE

Tokio, octobre 1932. — Ce soir, j'ai refusé tout engagement. Le rapport Lytton va être publié et je veux voir les manifestations. Je vais en badaud dans les quartiers pauvres. Les échoppes sont toujours illuminées; les restaurants de geishas regorgent de monde, mais il n'y a pas un officier dans la cité.

Des camions parcourent les rues et portent des éditions spéciales... voilà des ballots de papier qui arrivent aux marchands de journaux. Ce sont de simples manœuvres en kimonos qui devant les carrefours frappent du pied en cadence un timbre de sonnette.

Les passants défilent sans entendre et même sans regarder, et pourtant voici, accrochées à la devanture, des images de champions qui ont battu à Los Angeles les athlètes du monde. N'importe, le peuple sait que le rapport est défavorable. Il ne le lira pas.

Les marchands frappent toujours du pied en cadence les timbres de sonnette, mais ils ne le font que par devoir, sans fièvre aucune, et la cadence se ralentit.

Au sortir des théâtres et cinémas, le peuple défile en silence ; il se sent insulté. La manifestation à laquelle je croyais assister est une manifestation de silence.

Grande leçon de sérénité.

LA FÊTE DU PLUS GRAND TOKIO

Il pleut, mais aujourd'hui tous les quartiers de Tokio sont vraiment en fête. Ici, les boutiques sont pavoisées de lampions argentés égayés d'un cercle de pourpre : les couleurs nationales. Là, chaque étalage s'honore de fleurettes en papier, les unes blanches, les autres rose ou carmin. Ou bien ce sont de vrais reposoirs, nantis de couronnes de chrysanthèmes, escortés de feuillages d'érable rouge, l'emblème de l'automne et de sa poésie, et ce sont encore des couleurs nationales. Ou bien, sous un appentis, des gars s'escriment à battre à coups de maillets rembourrés le tambour rituel des temples bouddhiques. A l'entour, une clique d'une vingtaine d'artisans bat la mesure sur des tambourins, et cette sérénade est jouée par des jeunes filles en kimonos, la taille prise d'un obi aux broderies enflammées. A côté, un temple en miniature disparaît sous les offrandes, une avalanche de pommes, de figues ou d'oranges. Et en face s'élève un théâtre de fortune où des acteurs jouent à la manière chevaleresque une épopée de samourais. Des troubadours coiffés d'un heaume de croisés se battent au sabre et des manœuvres râblés, le front ceint d'une bandelette, insigne de la vigueur masculine, les contemplent.

Pourquoi ce joyeux tintamarre, pourquoi ces aubades et ce fracas gentil qui semblent s'envoler de par les parcs et les quartiers marchands, tandis qu'un monde d'enfants, debout sur le dos de leurs mères, gloussent et gesticulent ? Ce peuple tenace fête ce soir le grand Tokio : la ville s'est incorporé des lieues de landes et de villages et est devenue la deuxième cité du monde. Je ne vois pas un rhéteur, je n'entends pas un orateur de quartier. Mais insulté par l'Occident, Tokio a voulu s'affirmer à sa façon ; ce peuple fort néglige les cortèges de protestation, les grèves de la faim, les palinodies oratoires. Il est conscient de son bon droit ; la gloire des neuf cent mille enfants qu'il donne au monde chaque année lui semble une suffisante démonstration.

UNION NATIONALE

Je vais consulter des hommes politiques qui me reçoivent chez eux dans la matinée. Ils habitent le plus souvent des maisonnettes qui semblent égarées dans la cité comme des kiosques dans nos parcs. Toute une clientèle envahit les antichambres, mais elle est discrètement cachée. A en juger cependant par les chaussures et les sandales alignées devant la porte, je crois compter cent vingt pieds de quémandeurs et secrétaires. C'est du reste la sandale qui l'emporte. La chaussure convient à ceux qui sont en contact avec les banques et l'étranger, mais la masse électorale a gardé la sandale nationale.

Le chef de la majorité parlementaire que je vois aujourd'hui est l'homme le plus simple qui soit. Il a les cheveux en brosse et me plaide une fois de plus le dossier de la Mandchourie. Certes, il me parle longuement de la situation agricole, des difficultés inextricables qui surgissent dans les préfectures, mais il sent que l'opinion publique demande la paix et que les brigandages dans les plaines mandchoues, auprès de la Corée, seraient, si on n'y mettait fin, prétexte à d'innombrables querelles. « Il faut en finir; il faut, me dit-il, qu'une Mandchourie indépendante devienne un État-tampon entre la Russie et la Chine, il faut que les causes de guerre nouvelle soient ainsi évitées. Ces dernières années, la situation était tragique. La paix, voilà ce que veut le Japon; l'ordre en Asie, voilà ce qu'il tient à assurer. »

Toutes ces conversations sont aujourd'hui plus nettes. Hier encore, avant le rapport Lytton, je rencontrais beaucoup d'indécision; quelques-uns, surtout ceux qui touchent au monde économique, me signalaient leurs hésitations en ce qui concerne l'union commerciale entre la Mandchourie et le Japon. Mais aujourd'hui, depuis la publication du rapport, l'union nationale est faite. Le Japon qui se cherchait a défini sa voie. On se sent maintenant en présence d'un bloc; et c'est une étrange impression, après les États-Unis, après l'Europe, qui se cherchent et se discutent, après notre Occident usé par son doute et ses incertitudes; pour la première fois, je me trouve au Japon en présence d'affirmations, et ce ne sont pas

des affirmations de quelques isolés, mais celles de tout un peuple. Dans les villages, dans les villes de province, au théâtre, dans les quartiers marchands de Tokio, j'ai senti à la fois cet ordre et cette unité. Mais il faut reconnaître que cette renaissance japonaise ne saurait se concevoir sans la religion mandchourienne que je vais maintenant chercher à comprendre.

CHEZ LE GÉNÉRAL ARAKI, MINISTRE DE LA GUERRE

Un appel au téléphone. « Le ministre de la Guerre vous recevra à une heure de l'après-midi. Vous avez bien compris, après-demain, à une heure après-midi. Mais la coutume veut que vous mettiez par écrit les questions que vous avez à lui poser. »

J'ai suivi l'usage, mais je dois dire que l'entretien a porté sur d'autres questions que celles qui étaient inscrites sur mon questionnaire, simple rite dont nul ne tient compte.

La résidence particulière du général Araki est une simple villa gardée par des agents. Le salon dans lequel j'attends est assez indifférent. Quelques peintures modernes somnolent sur les murs et voisinent avec un portrait officiel de la reddition de Port-Arthur. Je regarde le général Nogi : il a la simplicité d'un simple soldat.

Par la véranda, j'aperçois aussi un simple soldat. Il entre. Il me fait signe de m'asseoir. C'est le général.

J'attendais un dictateur, un colosse; j'ai devant moi un lieutenant de chasseurs à pied, mince, fin, les moustaches assez longues et effilées; son front est très dégagé, ce qui est assez rare au Japon, et ses mains sont élégantes. Il s'avance d'un pas calme et ralenti, et en s'asseyant m'expose la politique de son pays.

Vraiment, il ne donne pas l'impression physique d'un chef de nazis. Ce n'est pas un dictateur au sens européen du terme; je sens, à l'écouter m'expliquer les raisons profondes de la Renaissance japonaise et de l'action de son pays en Mandchourie, qu'il est plutôt un porte-parole. D'aucuns prétendent qu'il n'est qu'un instrument de l'état-major, ou bien encore qu'au Conseil des ministres il a seul le droit de parler au nom de l'armée. Je crois plutôt qu'il est l'ambassadeur d'une oli-

garchie, celle des vieillards qui gèrent le Japon. Les émeutes politiques qui ont tant étonné l'Europe ces mois derniers ont tout de même été finalement approuvées par les membres du Conseil privé, et ce Conseil se compose des anciens ambassadeurs, des maréchaux, des présidents du conseil en retraite, des anciens gouverneurs généraux. On n'y est, en fait, admis qu'à l'âge de soixante-quinze ans. Lorsqu'il y a une crise ministérielle, l'Empereur charge le dernier des « genro » de résoudre une équation politique et ici encore il s'agit d'un vieillard de quatre-vingts ans. Entre les masses jeunes et les hommes d'expérience, il existe ainsi une sorte de courant continu de pensée, de réflexes et de réactions; le général Araki est là comme agent de liaison. Il me sait économiste et me met en garde contre les fautes psychologiques des banquiers.

— Aux heures décisives, me dit-il, ceux qui détiennent le pouvoir ont toujours dû prendre leurs responsabilités et s'opposer aux sentiments des banquiers et des industriels. Ces messieurs ne croyaient pas au succès de la première guerre sino-japonaise; ils se sont aussi trompés à la veille de la guerre russo-japonaise; nous avons dû enfin agir vite pour venir nous ranger dès le début de la grande guerre aux côtés des Alliés. A chaque fois les chiffres nous ont prouvé que nous avions raison. Il suffit de regarder les statistiques pour observer que le commerce extérieur a bondi en 1893, en 1905 et en 1916.

« Aujourd'hui de même nous avons de grosses décisions à prendre; il n'y a que nous qui puissions assurer la sécurité au nord de l'Asie; la paix a été troublée pendant trop longtemps pour que nous, qui représentons la première puissance d'ordre de l'Extrême-Orient, nous ne remplissions pas jusqu'au bout notre mission. C'est un devoir. La France qui, en Europe, est la gardienne de grandes traditions de logique et de santé morale, doit le comprendre parfaitement. Les problèmes de sécurité sont à peu près les mêmes pour le Japon que pour la France. Nous n'avons pas le droit d'assister les bras croisés à une déchéance de l'Asie. Notre peuple a des qualités d'ordre et de méthode qui sont analogues à celles du peuple français si remarquable par son sens de l'épargne et de la famille. La constitution d'une Mandchourie indépendante est pour nous

un devoir sévère. Nous n'y faillirons pas. L'exécution de ce devoir est devenue pour nous une seconde religion. »

« La religion mandchourienne », j'ai entendu ces deux mots dans bien des conversations depuis ; ils ont désormais, aux yeux d'une nation de quatre-vingt-dix millions d'hommes, la valeur d'un symbole.

CHEZ LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL KOISO

30 octobre. — Dans le train du Sud-mandchourien. Entre Moukden et Chang-Choung.

Il est près de onze heures trente. J'entre chez le général Koiso, chef d'état-major de l'armée de Mandchourie. Le personnage me donne envie de vivre. Une mâchoire redoutable, une boîte crânienne à la Victor Hugo, une arcade sourcilière lancée en avant-garde, le lobe de l'œil massif, rond et volontaire comme un second crâne : toute cette physionomie respire la force, la volonté de l'ordre. Je le sais toujours en avion ou en chemin de fer, lorsqu'il n'est pas à son cabinet de travail. C'est un des plus rudes volontaires du siècle ; à part moi, je songe à Clemenceau. Je vais enfin connaître un Japonais qui parle.

— Mes conceptions sont assises sur un idéal qui est celui de l'armée japonaise et donc du peuple. Faute d'apercevoir cet idéal, on ne peut comprendre notre évolution actuelle. Le Japon, comme la France en Occident, est une force et une Puissance de civilisation supérieure ; mais il vit dans une Asie gangrenée par la corruption, la vénalité, peuplée de gens qui se sont laissé tarer ; et devant les graves menaces du bolchévisme, le Japon a un devoir élevé.

D'après ce préambule, j'aperçois qu'il y eut en 1932, entre le Japon et la France, une rencontre. Elle est due à l'intuition de MM. Tardieu et Laval qui ont compris ce qu'incarnait le Japon en Extrême-Orient. L'opinion publique française, dans son ensemble, s'est alors rendu compte que, comme le marque le général Koiso, nos deux pays avaient les mêmes instincts de sécurité, les mêmes intérêts moraux, et que nos positions spirituelles, dans chacun de nos continents, étaient réciproques. On sait ce qu'il advint par la suite quand d'autres ministres, l'œil fixé sur Genève, se décidèrent à changer de carte.

Le général Koiso pose aussi le problème quand il définit la situation de son pays par rapport à la Russie. Ce qu'il ne dit pas et ce que j'ajoute, c'est que la Mandchourie, disposée en coin entre la Russie et la Chine, tenaille l'action du bolchévisme et empêche une diffusion trop aisée de l'impérialisme de la III^e Internationale.

— Le Japon se doit, sous peine d'assister à une déchéance morale de l'Extrême-Orient, de jouer un rôle d'assainissement. Notre nation qui a défié son empereur, dont l'armée est une émanation directe, a confié à ses soldats une mission qui tient à la mystique de la race, et de ce fait même, le soldat qui est en contact direct de pensée avec le peuple, est le porte-parole de cette mystique. Au reste, le retour à la tradition des ancêtres dont il est fait si souvent état répond surtout à une notion de renaissance supérieure.

Ces phrases traduites au fur et à mesure sont l'objet d'une longue réflexion : le général les exprime lentement, vous les adresse plutôt qu'il ne vous les dit, comme si chacune était un acte. En s'exprimant, il me rappelle les acteurs japonais de Tokio dont la physionomie est toute de silence et de concentration.

Pénétré du rôle civilisateur qui appartient à son pays en Asie, il envisage une Mandchourie modèle et attirante. C'est un apôtre qui promène de Moukden à Kharbine son idéalisme féodal. Il est une incarnation fort représentative de la doctrine de la renaissance japonaise et ses collaborateurs civils et militaires ont l'allure de disciples qui vénèrent le maître et ses maximes.

Je l'interroge sur sa conception d'une Mandchourie modèle. « Jamais une colonne, m'explique-t-il, n'est mise en route sans être précédée ou accompagnée d'officiers de renseignements. » Des officiels japonais ou mandchous célèbrent dans les villages insoumis les avantages et les principes de la Mandchourie et développent le thème de la régénération de l'Asie. Ici la parole est aux Mandchous eux-mêmes, et je consulterai les ministres de Pu-Yi. Je dois dire que le procédé, s'il ne paraît pas toujours efficace, mérite cependant d'être apprécié dans la sincérité de son principe. Après chaque pacification, on organise de même des manifestations au cours desquelles sont rappelées les vertus de l'État nouveau.

Entre deux conversations, je vais déjeuner et je trouve à ma place au wagon-restaurant une petite boîte entourée d'une faveur aux couleurs nationales mandchoues. Je songe à une attention de la Compagnie et cette boîte me rappelle celles qu'on achète à Commercy. J'ouvre. Voici deux feuilles de salade et trois sandwiches; je les dévore en attendant le déjeuner. Discrètement je m'informe. Le déjeuner? Mais je viens de l'achever... Décidément, je suis chez les Spartiates.

Le général Koiso qui a une pensée politique veut aussi une industrialisation de la Mandchourie par elle-même; si les industriels japonais s'inquiètent de la concurrence éventuelle des produits mandchous en raison du coût infime de la production à Moukden et à Kharbine, ils n'ont qu'à installer des usines sur place. Le général Koiso estime que la Mandchourie est une expérience en soi et que les Japonais ont à se plier aux contingences du principe posé de la porte ouverte. Pour lui, cette industrialisation est comme le terme élevé d'une évolution économique dont le point de départ est la vie nomade des Mongols. Le général veut des solutions analogues à celles de la concession internationale de Changhaï. Ces procédures ont fait leurs preuves, tandis qu'en Corée et en Formose la colonisation japonaise a échoué, au bénéfice du commerçant chinois.

Je comprends du reste d'après ces déclarations que le principe de la porte ouverte signifie qu'elle est ouverte à tout le monde, mais que les bénéficiaires les plus favorisés seront naturellement ceux qui entreront les premiers.

L'Amérique, l'Angleterre, dans leurs notes diplomatiques, jettent des hauts cris sur le caractère inconstitutionnel de l'État mandchou. Je n'ai pas besoin de souligner que l'Amérique qui, officiellement, proclame son respect du pacte Briand-Kellogg, a dès le premier jour un conseiller officiellement appointé à Chang-Choung par le gouvernement de Mandchourie (1).

A HSIN-KING, LA NOUVELLE CAPITALE MANDCHOU

Novembre 1932. — En suivant des charrois et toujours des charrois dans la ville mandchoue de Hsin-King Chang-Choung qui semble blottie sur le sol tant le vent la bouscule, je vais

(1) Le gouvernement mandchou a, de même, un conseiller anglais depuis quelques semaines.

dans les différents ministères. Ils sont bâtis dans le vieux style de la Mandchourie. Rez-de-chaussée qui se croisent en équerre, cours intérieures, corps de logis un peu aplati ; on aperçoit par les fenêtres des huisseries en colle bleue et des lettrés qui dessinent des caractères. Ces ministères sont remplis de Mandchous. J'irai aux Finances dont le secrétaire général est un fiscal plein d'astuce, aux Travaux publics dont le ministre est un homme décidé, à l'Instruction publique, au Commerce, etc. Si cent mille bourgeois ont quitté Moukden au lendemain du 18 septembre, il demeure cependant d'amples classes de fonctionnaires.

Un lettré de haute taille, un regard fûté et subtil, une étonnante mobilité d'expression, de la rapidité d'élocution, un désir de persuasion, c'est ainsi que m'est apparu M. Cheng Hsiao Hsu, premier ministre de Mandchourie. Ce vieillard porterait cinquante-cinq ans ; il s'est conservé en se levant chaque matin à quatre heures. Après de nombreuses prières, il peint des pages d'une écriture appliquée et gracieuse dont les caractères, qui sont à la fois des pensées et des portraits, sont célèbres dans la Chine du Nord. Ancien commis de l'Empire, décoré par nos soins, du reste, lorsqu'il fut en fonctions dans le Yunnan, M. Cheng fut, après la chute de la dynastie, un compagnon fidèle du prince et pour le jeune empereur un tuteur attentif. Il me conte qu'il a étudié avec patience les malheurs de l'Asie, qu'il a reconnu parmi tant de réformes essayées et vaines celles qui peuvent être utiles ; moraliste, il estime que la Chine vient de traverser de graves crises de conscience et que le bien ne peut venir que d'une renaissance de la vie de l'esprit et du sens du devoir.

L'Europe et la Commission Lytton en particulier ont accueilli comme une aimable plaisanterie la proclamation du Mandchou Kouo. Je veux savoir à quoi m'en tenir et interroge le premier ministre sur ce principe du Wang Tao que lord Lytton a eu quelque peine à définir. M. Cheng est un réformateur ; il a voulu appliquer d'abord ses idées à la Mandchourie, et spécialement il a tenu à les rassembler dans ce principe du Wang Tao, fondé sur les « évangiles » des commentateurs de Confucius. Le premier ministre m'explique que lorsqu'un disciple demandait au maître quels étaient les préceptes de morale, il lui fut répondu : « La culture du moi

avec une charité déférente. » Le Maître ajoutait : « La culture du moi est la condition de la sérénité morale chez autrui. »

J'admire cet homme qui, dans l'Asie des bandits et des *kidnappers*, se complait en cette philosophie. Je cherche à voir d'où cet idéalisme est né, et Cheng me conte les malheurs de la Chine, les méfaits des généraux qui ne travaillent que pour leur profit personnel, tandis que son gouvernement, pour le bien du peuple, doit avoir une base philosophique.

Et il poursuit : « Le Wang Tao suppose que la tendresse soit témoignée aux faibles et aux jeunes, que la sincérité soit offerte aux hommes et que, de proche en proche, votre propre perfection conduise à celle d'autrui. » Lassé sans doute des divisions intérieures de la Chine, M. Cheng veut travailler à l'égalité et à l'harmonie des races. Un Mandchou Kouo doit être un État où, à l'inverse de l'Asie actuelle, il existe entre étrangers et nationaux une harmonie ; c'est le principe de la porte ouverte.

Comme je parais trop attentif devant cette éthique :

— Mais voyez, ajoute M. Cheng, cette conversation risque d'avoir le charme d'une joute intellectuelle, et je voudrais surtout démontrer le mouvement en marchant ; ma propre conviction, celle de mon gouvernement, conduisent à des actes, et ce sont ces actes qui nous vaudront les adhésions. La Mandchourie est donc un acte et un principe en soi et elle sera un grand exemple pour toute l'Asie, et de proche en proche on reconnaîtra la qualité de son œuvre et la démonstration de son expérience...

Me voilà donc en présence de deux idéalismes, celui du Japonais de la Renaissance, celui du Chinois de la Réforme. Et M. Cheng insiste :

— La Chine intérieure se rendra bientôt compte de l'ampleur de la mission morale qui nous est assignée : elle comprendra que c'est par nous que cette réforme profonde souhaitée par tous les intellectuels chinois depuis plus de vingt ans commence.

Et comme je veux davantage m'intéresser aux conceptions de ce philosophe perdu au milieu de la plaine mandchoue :

— N'importe, conclut-il, si je crois à l'action et à l'exemple, j'aime les idées et vous aurez bientôt en plusieurs volumes l'ouvrage sur le Wang Tao qui est, vous le savez.

dérivé de Confucius, et cet ouvrage, je le grave en caractères subtils chaque matin à l'aube de Hsin King.

CHEZ LE FILS DU CIEL

Une grande enceinte qui me rappelle les sérails d'Orient, une poussière qui volte près de petites portes basses. Cette architecture mongole évoque le camp annuel du sultan du Maroc. Dans la première cour, une sorte de corps de logis où demeurent les plus humbles serviteurs. Ils sont là une dizaine accroupis, tandis que deux scribes parcourent lentement des états de service, apposent des cachets, et je pense davantage encore au Maghzen de Fez. Un soldat apporte une grande cuve de bois sur laquelle est un plat chargé de gâteaux; ce sont des sortes de beignets de farine. Les fonctionnaires de la Porte semblent regarder le tout avec satisfaction.

On me donne mon permis et je franchis deux autres cours; deux portes; je croise des scribes mandchous, serviettes sous le bras.

Nouvelle porte; cette fois, je me trouve parmi les mandarins; on lit mes permis ou plutôt on les palpe; les mandarins se concertent. C'est bon.

Je franchis une dernière cour et maintenant me voici devant une villa plus haute, grande demeure bourgeoise; c'est là que travaille le Fils du Ciel.

Pu Yi est un jeune homme imberbe, en veston correct, son regard est caché sous une paupière qui d'un instant à l'autre peut devenir amorphe. Pendant les salutations d'usage, il est énigmatique comme les Orientaux; son corps alors se voûte et, sous les lunettes, toute la physionomie s'incline.

Je ne m'attarde pas en discours sur le Mandchou Kouo et je lui demande simplement de me dire ce qui peut intéresser mes amis à Paris. Le Régent saisit au vol l'occasion de la rencontre et pendant une heure d'horloge me confie l'histoire de sa vie et de ses difficultés avec un feu et une spontanéité étranges. Tout l'être s'éveille alors; la main fine se tend ou, au contraire, se recule, comme pour concentrer l'idée et ensuite lui donner des ailes. Le regard se fait persuasif. Une ironie légère marque la réponse, tandis que la démonstration procède de l'enthousiasme. Je m'étais proposé d'observer ses

réactions sur des questions politiques et économiques, mais, bien davantage, j'ai pu mesurer les ambitions du personnage.

Avant de me définir son programme en Mandchourie, il tient à me prouver qu'il est toujours empereur de Chine.

— C'est ma famille, dit-il, qui a décidé en 1912 de donner au peuple la représentation nationale; elle lui a octroyé la République et a estimé que l'heure était venue de procéder à d'importantes réformes; elle a chargé certains hommes d'instituer une République. Par un de ces compromis que les Occidentaux ont quelque peine à comprendre et dont l'Extrême-Orient est coutumier, les premiers fondateurs de la République ont conclu avec la famille impériale un accord; et du reste, au début, nous avons vécu en fort bonne intelligence. Nous célébrions nos cultes, nous avions nos palais, nous remplissions notre rôle sacré et divin; la République ne s'est donc pas faite contre nous, mais c'est nous qui avons décidé de la créer.

Maintenant Pu Yi me parle d'une voie plus émue.

— Mais les hommes en qui nous avons placé notre confiance ont été incapables de créer une République. Y a-t-il eu jamais une République en Chine? Y a-t-il eu jamais un Parlement? Le peuple a-t-il jamais été à même de bénéficier des droits du suffrage universel? Nous avons voulu une République, mais les hommes qui avaient le devoir de la fonder ont fait une révolution; ces hommes-là sont responsables de l'affreuse anarchie dans laquelle mon pays se débat depuis vingt et un ans. Voilà l'affreux drame de la Chine; ceux en qui nous avons placé notre confiance nous ont trompés et vous devinez quel fut le martyre moral de ma jeunesse.

Le Régent ajoute sourdement et avec précipitation :

— Ces factieux ont déchiré le contrat qu'ils avaient signé avec la famille impériale. La dynastie mandchoue s'est alors désolidarisée complètement de ceux qui porteront devant l'histoire la responsabilité des tragédies d'Extrême-Orient; elle a, de son côté, signifié qu'elle rompait tous rapports avec les coupables. Il n'y a donc pas eu une abdication, comme le prétendent mes adversaires; j'ai réservé mes droits et je peux regarder mes aïeux avec une conscience nette. Le peuple sait et comprend que je suis une force intacte, parce que j'ai refusé ma confiance à ceux qui l'ont conduit à la ruine.

Un aide de camp arrive alors et soumet à son souverain trois cartes d'audience. Pu Yi poursuit :

— Persécuté, menacé et traqué, j'ai dû me réfugier à Tien-Tsin. Peut-on, dans de tragiques circonstances, consulter ceux-ci ou ceux-là ? C'est en quelques minutes qu'il faut s'enfuir et par mille détours trouver un asile : le premier asile venu, ce fut la concession japonaise. Je dois aux Japonais de la reconnaissance, car, grâce à eux, j'ai eu la vie sauve. Là, je me suis gardé d'intervenir ; j'ai travaillé, j'ai observé, j'ai analysé la situation, j'ai réfléchi aux réformes envisagées.

Le vent jaune prend maintenant des allures de tornade et dans cette haute bibliothèque où le soleil d'Asie parvient à profusion, je me crois, devant ces verrières qui claquent, comme dans un navire qui affronte la tempête.

— C'est là qu'un soir, ajoute Pu Yi à voix basse, les envoyés de Moukden vinrent me trouver. C'étaient des Mandchous. C'étaient des loyalistes fidèles à ma famille. Tant de malheurs m'avaient rendu si méfiant que je ne les ai pas reçus, mais ils se sont entretenus avec un de mes confidents. Cette visite a eu lieu après les incidents de septembre. Ce ne sont pas les Japonais qui sont venus me chercher, ni qui ont eu les premiers cette idée de m'offrir le trône de Mandchourie, mais les amis de ma famille ont pris toutes les initiatives.

« Aussitôt le maréchal Tchang Hsué Liang et les gens de Nankin de m'envoyer des émissaires ; ceux-ci me proposent, si je reste en deçà de la Grande Muraille, de revenir aux termes de l'accord de 1912 ; par le fait même, ils reconnaissent du reste les droits de ma famille, et cette démarche établissait implicitement qu'aux yeux de ceux-ci j'étais toujours empereur de Chine. Voilà donc mes droits bien établis.

« Mais comment pouvais-je avoir confiance en ceux qui n'avaient si souvent trahi ?... Les envoyés de Moukden firent alors des démarches de plus en plus pressantes, certes, mais aussi les Japonais m'ont fait valoir leur point de vue. Pouvais-je, du reste, tenter de diriger les affaires en Mandchourie sans leur appui ?

Et s'adressant à moi, prenant comme exemple d'autres vicissitudes politiques, il m'affirmait que ce furent les demandes émanant des Mandchous qui enlevèrent la suprême décision.

— Comment, ajouta-t-il, aurais-je eu l'imprudence de venir

ici si je n'avais pas senti la volonté d'un peuple qui depuis trois siècles est attaché à ma famille?

Pu Yi sourit maintenant comme pour chasser le mauvais sort.

— Que de légendes ! dit-il ; ce voyage sur un navire de guerre est une pure invention, car le consul de Tien-Tsin n'apprit mon départ que par la suite ; je n'arrive pas à savoir tout ce qu'on raconte sur mon débarquement, mon séjour à Port-Arthur... mais tout ceci c'est déjà un lointain passé.

« Ici, je suis arrivé dans des conditions difficiles. Avant mon acceptation, avant même les démarches solennelles des représentants qualifiés du Comité des provinces, beaucoup de notables étaient partis pour Pékin. Vous comprendrez bien, et c'est l'évidence même, que j'ai dû de ce fait rechercher, en dehors de mon entourage chinois et mandchou, beaucoup de collaborations japonaises. Vous savez ce qu'il en est quand on doit constituer un ministère : le temps presse et l'on n'a pas toujours tous les concours que l'on voudrait. Par ailleurs, les Japonais ont fait leurs preuves, ils sont en Extrême-Orient de grands réalisateurs. Parmi les Mandchous, j'ai du reste aussi des hommes de valeur.

Ici, la conversation prend un tour de confiance et je sens que l'homme a ses idées de gouvernement et n'a pas l'intention de se laisser faire. Le Régent va ruser avec les événements et ses tuteurs auront peut-être un jour à compter avec lui.

— Voyez plutôt, de même qu'en Chine ma famille a fait toujours appel aux compétences d'étrangers, de même ici, en raison même du principe de la porte ouverte, je tiens à recruter tous les concours à condition qu'ils soient compétents. J'ai déjà engagé un Américain dans un de mes services et, au fur et à mesure des nécessités, je tiens à m'entourer des meilleurs experts de tous pays.

« Maintenant il se pose un problème de sécurité, mais n'y a-t-il pas aussi des *kidnappers* à Chicago ? Je compte beaucoup sur l'effet moral produit par mon administration. Hier, tous ces pauvres gens étaient victimes de la fausse monnaie ; ils avaient à payer plusieurs fois les mêmes impôts ; les généraux s'enrichissaient en achetant des récoltes en papier déprécié, et en les revendant en argent ; aujourd'hui, du fait de l'unification des coupures, mon billet de banque fait prime, et le cultiva-

teur disposera d'un pouvoir d'achat accru. Mon budget est équilibré et je confère chaque jour avec mes chefs de service, car il faut à ce pays non pas une surproduction, mais une évolution économique modérée.

Comme je fais allusion à la fidélité que j'ai constatée chez certains loyalistes de Pékin :

— Voyez-vous, répond-il, la grosse chose est maintenant de réussir en Mandchourie. Vous ne connaissez pas encore les Chinois, mais si vous les aviez approchés davantage, vous comprendriez que dès mon premier succès ils vont venir me demander des places, et comme ils savent à merveille flairer une bonne affaire, je vois déjà des courtiers traverser les frontières pour se préparer à devenir les bénéficiaires d'une prospérité due à un ordre nouveau.

« Du reste, j'ai confiance que les Puissances apprécieront un jour et la solidité de mes principes et la sincérité de mon œuvre et la force de mes réalisations. Après avoir étudié les malheurs de l'Extrême-Orient et les réformes nécessaires, je crois savoir quel est le programme qui doit réussir, et les nations étrangères reconnaîtront bientôt les services que j'ai rendus à la cause de l'ordre. Je veux construire, je veux construire.

Je quitte maintenant la vieille ville mandchoue. Au delà des remparts, ce sont des ravins et des plateaux qui évoquent les alentours de Tolède. Je croise des charrois, de longues files de charrois, ce sont des moëllons et des pierres ; sur un tertre qui domine la ville et la plaine s'élèvent déjà deux grands palais : l'un est destiné au Conseil législatif, l'autre à l'Administration centrale. A part moi, je songe aux demeures qui s'élèvent elles aussi au seuil de Rabat, devant la blanche Saleh ; et tandis que j'écoute les explications des architectes, j'évoque la voix de Pu Yi : « Je veux construire, je veux construire. »

PIERRE LYAUTEY.

LA VIE TRAGIQUE DE LAMENNAIS

III ⁽¹⁾

LA CRISE

Le 30 décembre 1831, les trois pèlerins de Dieu et de la liberté arrivaient à Rome. Ils formaient entre eux un frappant contraste : Montalembert, dont la figure noble et pleine, « où l'on ne voyait, écrivait M^{me} Victor Hugo, d'abord que de la douceur et ensuite que de la finesse », est encadrée de cheveux blonds bouclés ; Lacordaire, si séduisant dans la grâce altière de ses vingt-huit ans, avec « sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps que de modeste dans toute sa personne ; » Lamennais enfin, qui, lui, à première vue, ne paie guère de mine. Wiseman, qui le vit alors, nous dit de lui : « Son aspect, sa figure, n'avaient en réalité rien d'imposant. Il était de petite taille, chétif, sans fierté d'attitude, sans autorité dans le regard, sans aucune grâce extérieure. » Mais quand il parlait, de sa voix douce et un peu monotone, la force logique et l'éclat imagé de sa parole exerçaient vite sur ceux qui l'approchaient un impérieux ascendant. Peut-être comptait-il un peu trop sur sa puissance persuasive.

(1) Voyez la *Revue* du 13 mars et du 1^{er} avril.

UN VOYAGE AD LIMINA

La situation générale à laquelle va se heurter sa candide impatience est d'une singulière et troublante complexité. La Révolution de 1830 ne s'est pas limitée à la France ; un peu partout en Europe elle développe ses multiples conséquences. Un peu partout le principe d'autorité est battu en brèche ; les aspirations nationales et les aspirations individuelles se donnent libre carrière ; peuples et individus n'acceptent l'ordre établi que dans la mesure où il est strictement conforme à l'idéale justice. Tandis qu'en France le nouveau régime, à travers toute sorte de difficultés, d'agitations, de luttes intestines et de mouvements insurrectionnels, organise son existence un peu précaire, la Belgique se soulève contre la Hollande et, appuyée par l'armée française, revendique et impose son indépendance ; la Pologne, à son tour, se révolte contre la Russie, mais n'aboutit qu'à se faire écraser et qu'à subir la plus dure des répressions. En Italie, dans les duchés de Parme, de Modène, dans les États de l'Église des soulèvements éclatent, qui servent de prétexte à de violentes interventions autrichiennes, et à des réactions impitoyables. Dans les États pontificaux, la diplomatie française s'emploie à obtenir, avec des réformes administratives, le retrait des troupes autrichiennes. Mais les Autrichiens partis, l'insurrection recommence ; les bandes pontificales, que commande le vieux cardinal Albani, entrent en campagne et ne réussissent, par les excès qu'elles commettent, qu'à exaspérer dans les populations l'esprit de révolte. Rome fait de nouveau appel à l'Autriche, et le 22 janvier 1832, les Autrichiens entrent à Bologne. Un mois après, au grand mécontentement du Saint-Siège, les troupes françaises occupent Ancône.

Au milieu de toutes ces complications politiques et diplomatiques, l'arrivée de Lamennais et de ses deux compagnons était, de toute évidence, fâcheusement inopportune. L'approbation sans réserves qu'ils escomptaient eût été manifestement regardée et exploitée comme la justification de tous les mouvements de révolte ou d'affranchissement qui secouaient alors le sol de la vieille Europe ; on ne pouvait demander à un souverain temporel de signer sa propre condamnation et celle de

toutes les autres souverainetés dont il se sentait solidaire. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que, même à des yeux moins prévenus que ceux de la cour pontificale, les rédacteurs de *l'Avenir* pouvaient paraître de purs révolutionnaires : à plus forte raison dans ces milieux un peu timorés du Vatican où se donnaient rendez-vous toute sorte d'influences mi-religieuses, mi-politiques, les unes et les autres peu favorables aux conceptions mennaisiennes.

Le nouveau pape Grégoire XVI était assez mal préparé par sa vie monastique antérieure à résoudre les multiples questions qui allaient se poser au début de son pontificat : robuste théologien, d'humeur autoritaire, il manquait un peu de souplesse et sa clairvoyance psychologique était parfois sujette à caution. Le secrétaire d'État, le cardinal Bernetti, diplomate de carrière, plus mondain que mystique, était foncièrement hostile au libéralisme sous toutes ses formes, et son tempérament violent l'inclinait aux solutions de force ; *l'Avenir* l'avait un peu maltraité, et il était homme à s'en souvenir. Joignez à cela les innombrables adversaires que Lamennais s'était créés par son attitude et dont il aurait fallu désarmer les préventions secrètes ou l'hostilité déclarée : gouvernements, congrégations romaines, évêques, membres influents du clergé régulier, gallicans, jésuites, sulpiciens même, on n'en finirait pas de dénombrer toutes les catégories sociales, tous les groupements religieux que l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* avait inquiétés ou effarouchés, et qui tous intriguaient à qui mieux mieux pour le faire condamner. Solliciter, dans ces conditions, un jugement de l'autorité suprême, alors que, selon toute vraisemblance, Rome eût souhaité s'abstenir, c'était leur fournir des armes trop faciles ; c'était aller au-devant d'un échec assuré ; et, pour ne point s'en aviser, il fallait une dose prodigieuse de naïveté, d'inconscience ou d'irréalisme, et « cet esprit d'imprudence et d'erreur » dont parle le poète. Lamennais a été l'auteur responsable de sa propre disgrâce.

Et lui-même, Lamennais, dans quelles dispositions d'âme arrivait-il à Rome ? Fort de son désintéressement, de sa profonde foi démocratique et ultramontaine, des services rendus par lui à la cause religieuse, il n'admettait pas qu'on pût le désavouer. Non qu'il ne prévît pas bien des luttes et des diffi-

cultés ; mais il les acceptait d'avance avec une certaine sérénité et avec une grande résignation chrétienne. Il écrivait à son frère le 6 novembre 1831 : « Dieu a ses desseins : il faut les bénir et baisser la tête. » A deux jours de là : « Sur cela (la suspension de *l'Avenir* et de *l'Agence*), sur cela comme sur tout le reste, il faut donc s'abandonner à la Providence. Elle a ses vues que nous ne connaissons pas, et c'est elle qui parle en nous créant des obstacles insurmontables. » Et à la veille de partir : « Nous partons demain. Je n'emporte pas dans le cœur le moindre sentiment d'amertume, et je tâche au contraire de me préparer le moins mal possible aux nouvelles croix que je vais rencontrer. Après tout, ce ne sera pas long. »

Quelquefois, à vrai dire, les attaques dont il était l'objet lui inspiraient des sentiments moins pacifiques et même un peu inquiétants : « Par malheur, écrivait-il le 8 novembre à la comtesse de Senfft, le haut clergé précipite la Religion dans ces sottes et infâmes intrigues ; nous avons voulu l'en séparer, et une grande partie du clergé nous secondait admirablement. Les évêques ont tout tué... Et par quel moyen nous attaque-t-on ? Par des interdits, par des intrigues, des menées sourdes, par un épouvantable système organisé de calomnies ; et cette opposition a trouvé de l'appui à Rome ! *Rome s'est ligüée avec ses ennemis les plus dangereux contre ses propres doctrines et contre ses défenseurs !* Sans s'expliquer, sans dire un mot, sans vouloir prononcer un jugement que nous sollicitons depuis six mois, avec d'humbles instances, *elle encourage, elle excite même nos adversaires, qui sont les siens...* Jamais, si on le voulait, l'Église n'eût été plus forte et plus libre ; *jamais elle ne se serait présentée aux peuples avec plus de grandeur.* Mais non : ses chefs l'ont dit, il faut qu'elle meure, il faut... Je m'arrête. On ne raconte pas de sang-froid la mort de la Religion et de la société. Toutefois, les germes de vie qu'on a déposés dans un nombre d'esprits plus grand qu'on ne pense, n'y périront pas ; ils se développeront au jour marqué par la Providence, et ce sera le jour du salut. »

Mais ces accès d'irritation et presque de désespérance étaient au total assez rares, et ceux qui auraient pu s'en alarmer assez justement étaient vite rassurés par les déclarations les plus formelles. A l'abbé Bruté, qui, mis en éveil probablement par les insinuations tendancieuses de *l'Ami de la*

Religion, avait sans doute formulé quelques craintes, Lamennais répondait : « L'impression que m'a causée votre lettre est à peu près la même que si vous me disiez de prendre bien garde de ne pas devenir musulman. Que pourrais-je répondre à cela, sinon que je ne me sens nullement tenté de ce côté-là, et qu'avec la grâce de Dieu, j'espère ne pas tomber dans l'apostasie? » Et à l'abbé Vuarin, à la veille de son départ : « Les événements seront la meilleure et la plus forte justification de notre conduite : c'est ce qui m'est arrivé toujours. En France, on n'a des yeux que derrière la tête. Quant aux doctrines, j'ai cru et je crois encore n'avoir soutenu que celles du Saint-Siège. Si je me suis trompé, il me le dira et je crierai sur les toits sa sentence. » Qu'aurait-on pu exiger de plus? En somme, au moment où Lamennais s'acheminait vers la Ville éternelle, si, de temps à autre, un peu d'inquiétude et d'amertume lui traversait l'esprit, le sentiment qui dominait en lui était la confiance.

Ses impressions de voyage devraient nous être connues par sa relation des *Affaires de Rome*. Mais ces pages, écrites cinq ans après les événements, dénaturent sans le vouloir la spontanéité des sensations originelles : l'auteur projette dans le passé son état d'âme actuel ; il transpose, il dramatise ; à tout le moins, il grossit en les isolant des impressions fugitives auxquelles, sur le moment, il n'avait pas attaché une particulière importance ; il y a donc lieu de ne pas les prendre au pied de la lettre, et de les compléter ou de les rectifier par d'autres témoignages. A Lyon, les rédacteurs de *l'Avenir* arrivaient au lendemain d'une insurrection populaire provoquée par la misère, et qui s'était montrée plus respectueuse des grands principes sociaux, de la religion en particulier, que ne le sont d'ordinaire les mouvements ouvriers : nul doute que Lamennais s'en soit senti confirmé dans ses vues démocratiques. Les trois voyageurs descendent le Rhône : ils visitent Avignon et le palais des Papes. A Aix, ils sont acclamés par la foule et escortés jusqu'à leur hôtel ; le lendemain, tout le clergé assiste à la messe de Lamennais et l'archevêque reçoit les pèlerins avec les plus grands égards dans son palais. A Marseille, l'accueil de la population et du clergé est des plus chaleureux : les trois amis font un pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, où Lacordaire dit la messe, et dînent à

l'évêché; le neveu de l'évêque leur remet une lettre pour le cardinal Paccà. D'Antibes à Gênes, ils sont tous trois très vivement, mais diversement, séduits par « la ravissante beauté » du paysage, que Lamennais a évoquée dans une page délicieuse de fraîcheur, mais à laquelle il persiste à préférer l'âpreté grandiose de « sa vieille Armorique ». Sa santé s'altère d'ailleurs : à San Remo, il « a éprouvé un accident grave », et entre Florence et Rome, il sera repris de « spasmes assez forts » ; les mille incidents d'un voyage à l'étranger sont interprétés par lui dans un sens profondément pessimiste : il ne voit partout qu'esclavage, misère et ruines. Montalembert, qui est tout à l'enchantement de ses découvertes d'histoire, de nature et d'art, s'attarde à Pise et à Florence ; mais bientôt il rejoint ses deux compagnons, et « après vingt-cinq jours de voyage assez pénible », tous trois arrivent à Rome.

Durant ce long voyage, ils ont, comme il est naturel, beaucoup causé, beaucoup discuté, et la discussion a souvent fait apparaître entre eux de prochaines et graves divergences. Si profondément convaincus qu'ils fussent tous les trois de la parfaite orthodoxie de leurs doctrines, il leur arrivait pourtant d'envisager l'hypothèse d'une condamnation. Lacordaire était pour une soumission complète et absolue. Lamennais, qui semble en proie à une nervosité un peu malade, entend bien réserver sa pleine indépendance en matière politique et sociale ; Montalembert, « qui aime tendrement » le maître qu'il a choisi et qui, dit-il, « l'a engendré à la véritable vie morale », essaie de calmer la vivacité de ces controverses (1). Mais les dissentiments se font jour. « Une fois sur le chemin de Rome, écrivait Lacordaire un peu plus tard à Montalembert, mon dissentiment avec M. de Lamennais a été complet, et je n'ai plus cherché avec d'horribles angoisses qu'à rompre toute solidarité avec lui. » En admettant même qu'il exagère après coup, la fêlure intime est indéniable.

(1) Les lettres de Lamennais à Montalembert ont été publiées par Eugène Fargues (Paris, Perrin, 1898). Les lettres de Montalembert à Lamennais viennent d'être publiées avec un excellent commentaire par Georges Goyau et P. de Lallemant (1 vol. in-8, Desclée de Brouwer, 1933).

LE SECOND SÉJOUR A ROME

A ces hôtes indésirables, Rome fit un accueil peu empressé. Seul, oubliant généreusement des discussions récentes, le Père Ventura envoya un prêtre français au-devant de Lamennais, pour le prier de descendre au couvent des Théatins. Il faisait froid, la neige couvrait la campagne romaine. Frileux comme l'était Lamennais, un peu souffrant, nerveux, dérangé dans ses habitudes, tout se réunissait pour lui faire trouver l'hiver de Rome « extrêmement désagréable ». « Quoique le froid, écrivait-il à Vitrolles, ne soit pas intense, il est très pénétrant, à cause de l'humidité. Je louerai, tant qu'on voudra, la belle Italie, pourvu que ce soit en France. On ne vit que chez nous ; on végète ailleurs. »

Ses premières impressions sont assez mêlées. Plusieurs cardinaux lui témoignent sympathie et amitié : le cardinal Nicara, le cardinal Olivieri, le Père Orioli. Tous prennent à tâche de le rassurer. « Tous les propos que des intrigants avaient prêtés au Pape sont faux, écrit-il, et il a trouvé fort mauvais qu'on l'ait fait parler. Il n'y a qu'une voix sur la parfaite catholicité de nos doctrines ; les sentiments ne portent que sur des choses de pure politique. » Mais ailleurs il rencontre beaucoup de froideur, ou même d'hostilité ; le cardinal Zurla, le cardinal Bernetti refusent de le recevoir. Il s'irrite, s'impatiente, et dans ses conversations, dans ses lettres, il tient des propos un peu imprudents.

« Le Pape, écrit-il à l'abbé Gerbet le 28 janvier, est un bon religieux, qui ne sait rien des choses de ce monde, et *n'a nulle idée de l'État et de l'Église*. Sa piété réelle et profonde lui inspire un courage passif, c'est-à-dire qu'il souffrirait tout plutôt que de manquer à sa conscience. Mais, en même temps, on ne saurait être plus dépourvu de courage actif ; cela passe tout ce qui se peut imaginer. Or, représentez-vous ce vieillard entouré d'hommes qui mènent les affaires, et dont plusieurs ne sont pas même tonsurés ; hommes à qui la religion est aussi indifférente qu'elle l'est à tous les cabinets de l'Europe, ambitieux, cupides, avarés, lâches, comme un stylet, aveugles et imbéciles comme des eunuques du Bas-Empire : voilà le gouvernement de ce pays-ci, voilà ceux qui

conduisent tout et qui sacrifient journellement l'Église aux plus misérables intérêts et le plus sottement conçus de leurs affaires temporelles. Ils ne comptent les peuples pour rien et ne voient dans le monde que dix ou douze hommes devenus, parce qu'ils sont forts, ou parce qu'on les croit tels, leurs véritables divinités... C'est pourquoi j'ai la ferme conviction que Dieu se chargera lui-même de sauver ce que les hommes perdent et que nous touchons à de grands événements. D'ici à peu d'années, *l'Église, affranchie par des événements extraordinaires, se régénérera*, et jusqu'à ce moment on ne doit rien attendre. *Les choses se préparent pour une réforme immense* dont tout le monde presque a le pressentiment, et qui commencera sous le prochain pontificat, car il est clair que le désordre ne pourrait se prolonger, sans que la foi s'éteignît dans le monde. »

De tels propos, — il en avait déjà tenu, nous le savons, d'analogues à Gênes, — revenaient naturellement aux oreilles du Pape, qui eut la charité et la sagesse de n'en pas tenir rigueur à leur auteur. Celui-ci crut devoir soumettre au Saint-Père par l'intermédiaire du cardinal Pacca, doyen du Sacré-Collège, un habile mémoire justificatif qui avait été rédigé presque tout entier par Lacordaire. Grégoire XVI lut et relut ces pages avec une extrême attention. Quelques jours après, le 28 février, le secrétaire du cardinal Pacca apportait aux trois voyageurs une lettre de son maître : « Tout en rendant justice à leurs bonnes intentions et à leur talent, le Pape voyait avec mécontentement qu'ils avaient remué certaines controverses au moins dangereuses, que leurs doctrines seraient examinées, mais que, cet examen pouvant être long, il les engageait à retourner en France où il leur ferait savoir en son temps ce qu'il aurait décidé. » Lacordaire, que l'attitude et les déclarations de M. Féli inquiétaient depuis quelque temps, fut d'avis qu'il fallait obéir et quitter Rome; Montalembert prit le moyen terme de voyager en Italie; Lamennais, qui ne savait rien entendre à demi-mot, déclara qu'il resterait pour attendre la décision. Avant de se séparer, ils sollicitèrent une audience par l'intermédiaire du cardinal Bernetti. L'audience leur fut accordée, mais à la condition qu'ils ne parleraient pas d'affaires, et qu'ils se feraient présenter par le cardinal de Rohan, un galant homme un peu puéril et mondain, mais un de leurs plus déterminés adversaires.

L'audience eut lieu le 13 mars. Elle dura un quart d'heure. Le Pape fut aimable, parla avec sympathie de l'abbé Vuarin, le curé de Genève, de l'abbé Jean, le frère de Lamennais et de ses œuvres de Bretagne, de la piété des catholiques français, distribua des médailles dorées de saint Grégoire, bénit des chapelets, mais ne fit aucune allusion aux doctrines de *l'Avenir*. Lamennais, dans ses lettres, se montra fort content de cette audience. « Nous sortons de chez le Pape, qui nous a reçus avec infiniment de bonté », écrit-il à son frère. Et à l'abbé Vuarin, un mois plus tard : « Tous nos adversaires, sans distinction, voulaient deux choses : que nous n'eussions pas d'audience du Pape, et que nos doctrines ne fussent point examinées. Le Pape nous a reçus et très bien reçus, et l'on examine nos doctrines. Ainsi, sous ce rapport, notre triomphe a été complet. Pour ce qui est maintenant du jugement que nous sollicitons, le résultat en soi n'en paraît pas douteux : il n'y a qu'une voix là-dessus dans Rome. » Mais il redoutait les influences politiques. Et s'échauffant là-dessus, et vaticinant à son ordinaire, il ajoutait : « Les gens de bien gémissent et s'indignent. Ils prévoient de grands châtimens, des catastrophes prochaines, desquelles Dieu fera sortir le remède des maux extrêmes qu'ils déplorent, et qui désormais ne peuvent être guéris que par l'intervention immédiate de Dieu. *Il n'y a plus de papauté* [c'est lui qui soulignait] ; il faut qu'elle renaisse ou l'Eglise et le monde périraient. Voilà l'état des choses. » C'étaient là, sous la plume d'un prêtre, des paroles un peu inquiétantes.

Il en avait laissé échapper d'autres semblables, quelque temps auparavant, dans une lettre à M^{me} de Senfft : « Une lutte effroyable va s'engager sur tous les points de l'Europe, et l'issue n'en est pas douteuse, quelles que puissent être les alternatives de succès. Encore vingt ans d'un pareil état, *et le catholicisme serait mort ; Dieu le sauvera par les peuples* : que m'importe le reste ? Ma politique, c'est le triomphe du Christ ; ma légitimité, c'est sa loi ; ma patrie, c'est le genre humain qu'il a racheté de son sang. » M^{me} de Senfft avait été alarmée de ces propos ; elle dut exprimer quelques craintes qui froissèrent Lamennais : « Si vous me conjuriez sérieusement de ne pas poignarder mon frère, que voulez-vous que je dise à cela ? » répondait-il. Et revenant là-dessus

quelques jours plus tard, il avouait que la lettre de M^{me} de Senft l'avait « affecté profondément », parce qu'elle « impliquait un doute de ses sentiments comme catholique ». Il attribuait d'ailleurs ces appréhensions à de misérables suggestions extérieures. « Mais encore une fois, ajoutait-il, en supposant même que nos opinions diffèrent radicalement, et sur tous les points, vous n'avez pas dû douter du reste, parce que le reste est l'honnête homme, l'homme chrétien. » A ce moment-là, on le voit, si inconsidérés que fussent parfois ses propos, Lamennais, dans le fond de son cœur, était aussi éloigné que possible de ce qu'il estimait une apostasie, et il était sincèrement indigné qu'on pût l'en croire capable.

Mais l'air de Rome convenait peu à ses nerfs. Tandis que Lacordaire revenait en France et que Montalembert partait pour Naples, il acceptait l'hospitalité du bon Père Ventura et des théatins, d'abord à Saint-André della Valle, puis à Frascati. Là il se reposait et il travaillait à un livre commencé à Rome, *Des maux de l'Église et de la société, et des moyens d'y remédier*. Encouragé par plusieurs de ses amis italiens, il paraissait de plus en plus certain de l'excellence de sa cause et il manifestait l'intention d'aller de l'avant et de poursuivre son œuvre qu'il est « bien résolu de n'abandonner qu'à la fin de sa vie » : l'attitude de Lacordaire, « qui a une sorte de penchant étrange pour le juste milieu, hommes et choses », ne saurait être la sienne. Et bien qu'attristé par les nouvelles qui lui viennent de France, où sévit le choléra et où ses malheureuses affaires d'argent l'ont fait condamner à la contrainte par corps, il bâtit tout un programme d'action qui semble bien avoir eu l'approbation de hautes personnalités romaines.

Le cardinal Micara lui aurait dit « en propres termes » : « Vous êtes en règle et parfaitement libre de refaire ce que vous avez fait, de redire ce que vous avez dit. Si vous aviez erré, le Saint-Siège vous en aurait certainement averti. Il s'est tu : que voulez-vous lui demander encore ? Une approbation formelle ? Il n'en donne jamais. Allez donc, et recommencez à défendre l'Église, qui, plus que jamais, a besoin d'être défendue. A l'exemple des Pères, lorsqu'ils se sont trouvés en des circonstances semblables, vous avez parlé avec énergie : parlez avec plus d'énergie encore. C'est ce que je ferais à votre place. » Un autre, le Père Olivieri, commis-

saire du Saint-Office, lui aurait dit aussi : « Vous n'avez contre vous que la peur. »

Il faut bien reconnaître que les événements paraissaient donner raison au Père Olivieri. Au mois de juillet, le Pape adressait un *Bref aux évêques de Pologne* qui, certes, n'était pas pour déplaire à la Russie, et qui dut inspirer à Lamennais les sentiments d'indignation dont les *Affaires de Rome* nous transmettent encore l'écho. Convaincu qu'il n'avait plus rien à faire à Rome, qu'on n'avait pas osé le désavouer, et qu'il était libre de poursuivre son œuvre, il prit le parti de rentrer en France avec Montalembert, qui l'avait rejoint. Mais, en attendant que le jugement dont il avait été l'objet fût levé, au prix d'une cession totale de ses biens, il se proposait de revenir par l'Allemagne, en s'arrêtant à Munich, et peut-être par la Belgique. Et le 9 juillet, par une très belle soirée, les deux voyageurs quittaient Rome, non sans une certaine mélancolie que l'auteur des *Paroles d'un croyant* allait admirablement traduire : « Des hauteurs qui dominent le bassin où serpente le Tibre, a-t-il écrit, nous jetâmes un triste et dernier regard sur la Ville éternelle. Les feux du soleil couchant enflammaient la coupole de Saint-Pierre, image et reflet de l'antique éclat de la Papauté elle-même. Bientôt les objets décolorés disparurent peu à peu dans l'obscurité croissante. A la lueur douteuse du crépuscule on entrevoyait encore çà et là, le long de la route, des restes de tombeaux; pas un souffle n'agitait la lourde atmosphère, pas un brin d'herbe ne soupirait; nul autre bruit que le bruit sec et monotone de notre calèche de voiturin, qui lentement cheminait dans la plaine déserte. »

Au fond, et sans qu'il se l'avouât peut-être à lui-même, ce voyage *ad limina* avait été pour Lamennais une immense déception. Il avait beau se dire satisfait de l'accueil du Pape, des encouragements individuels qu'il avait reçus, ce n'était pas cela qu'il était venu chercher à Rome. L'approbation formelle, officielle de ses doctrines lui manquait toujours; et, si naïf ou aveugle qu'il fût, il devait bien sentir, à toute sorte de signes, — et ne serait-ce que par la lettre du cardinal Pacca, — qu'elle lui ferait éternellement défaut. Il avait rêvé une explication franche, cordiale, entre le Saint-Père et lui-même, comme celle qu'il aurait eue très probablement avec

Léon XII; et il avait dû se contenter d'une audience très banale où les seules questions capitales étaient soigneusement éludées. Ce n'était pas une âme protocolaire, et il pouvait croire sans trop de présomption que les services qu'il avait rendus à l'Église méritaient peut-être quelque chose de mieux. « Le gouvernement pontifical si renommé pour sa sagesse, a-t-il écrit, n'a garde d'ailleurs d'embarrasser le moins du monde sa politique par rien de ce qui ressemble à de la gratitude, et c'est le côté par où il s'élève le plus au-dessus des choses humaines. » « Je me suis souvent étonné, a-t-il dit encore, que le Pape, au lieu de déployer envers nous cette sévérité silencieuse dont il ne résultait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous eût pas dit simplement : « Vous avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connais mieux que vous les besoins, les intérêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donné à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez, et désormais, avant d'intervenir en des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide. » Ce peu de paroles aurait tout fini. Jamais aucun de nous n'aurait songé à continuer l'action déjà suspendue. » Ce langage « à la fois paternel et ferme », Mgr de Quélen aurait voulu qu'on le tint à Lamennais. Il est fâcheux, à tous égards, que l'on n'ait pas suivi son conseil ou sa suggestion.

Pendant que Lamennais, voyageant à petites journées, remontait vers le nord, un double orage allait fondre sur lui. A son insu, le Pape qui, de longue date, « regardait *l'Avenir*, non comme un journal religieux, mais comme un périodique à tendances révolutionnaires », et qui, sur ce point comme sur quelques autres, partageait les idées de Metternich (1), le Pape faisait régulièrement instruire le procès de l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*; le 9 août, la Congrégation des cardinaux appelés à donner leur avis sur l'affaire approuvait les conclusions des consultants et décidait que, sans nommer Lamennais, une prochaine encyclique condamnerait quelques-unes de ses doctrines. Entre temps, l'archevêque de Toulouse,

(1) Docteur D. Ahrens, *Lamennais und Deutschland: Studien zur Geschichte der Französischen Restauration*, Munster, Helios-Verlag, 1930. — Cf. Paul Dudon, *De l'influence de Metternich sur Grégoire XVI dans le procès de Lamennais*. (Bulletin de littérature ecclésiastique de Toulouse, février 1932).

Mgr d'Astros, expédiait à Rome une lettre signée de treize évêques et archevêques du Midi, signalant cinquante-six propositions tirées des œuvres de Lamennais et en demandant la condamnation officielle. Le cardinal de Gregorio répondait qu'on aurait prochainement satisfaction.

Lamennais ignorait toutes ces démarches. Il s'arrêtait une semaine à Florence, où Montalembert s'ouvre à mille impressions enchanteresses d'histoire et d'art. Tous deux font une longue visite à l'auditeur de la nonciature : ils se montrent peu satisfaits de l'accueil qui leur a été fait à Rome, se plaignent avec vivacité du bref aux évêques polonais, et manifestent l'intention de reprendre la publication de *l'Avenir*. Nouvel arrêt à Venise, où Montalembert se serait attardé volontiers. Mais Lamennais presse le départ. Obsédé par ses sombres idées, il passe un peu indifférent au milieu de tous les grandioses ou pittoresques souvenirs du passé ; il relève avec une âpreté vengeresse les traces de la domination autrichienne ; il ne voit partout que « police oppressive », « indigence profonde », « administration ignorante », « servitude », « incurable décadence », « ruines irréparables ». Il ira même jusqu'à écrire : « Le despotisme a chargé la vie, chez les nations civilisées, d'entraves et de souffrances de tant de sortes, qu'on serait tenté quelquefois de douter avec Rousseau si elle ne s'écoulerait pas plus heureuse au sein des forêts que parcourent, dans leur primitive liberté, les hommes que nous nommons sauvages. » Il est vrai qu'il s'empresse d'ajouter : « Ne renions point la société, à cause des maux que le despotisme mêle aux biens dont elle est la source : le despotisme sera vaincu, il passera et ses biens resteront. » Son voyage d'Italie lui aura inspiré une haine croissante du despotisme.

A Venise, les deux voyageurs ont retrouvé Rio, un enthousiaste amateur d'art religieux, avec lequel Montalembert s'est lié d'amitié, et qui se joint à eux pour les accompagner jusqu'à Munich. Ils traversent le Tyrol, passent à Inspruck, et, par un jour d'orage, le 12 août, vers le soir, ils arrivent à Munich. Là, dans ce milieu très ouvert et très cultivé, on fit fête au fondateur de *l'Avenir* ; on lui ménagea une entrevue et un échange d'idées avec Schelling, qui le proclama « le premier dialecticien du siècle » ; on lui demanda de lire devant un auditoire choisi quelques chapitres de son *Système de philoso-*

phie catholique; à la veille de son départ, on lui offrit un banquet d'adieu. Lacordaire, étant arrivé à Munich deux jours auparavant, eut une longue conférence avec Lamennais : celui-ci voulait à tout prix reprendre la publication de *l'Avenir*; Lacordaire s'y opposa de toutes ses forces pour des raisons matérielles et morales. Enfin, l'on transigea : il fut décidé que *l'Avenir* ne reparaitrait pas, mais qu'on fonderait une *Revue* qui serait l'organe du groupe. Et l'accord rétabli entre les trois amis, ils purent se rendre à la salle du banquet, où catholiques allemands et catholiques français fraternisèrent chaleureusement. Pendant une audition musicale qui suivit ces agapes, on vint prévenir Lamennais qu'on le demandait au dehors. C'était un envoyé de la nonciature qui lui remettait l'encyclique *Mirari vos* et une lettre du cardinal Pacca.

DE L'ENCYCLIQUE *MIRARI VOS* AUX PAROLES D'UN CROYANT

Quand il rentra dans la salle du festin, calme, presque souriant, personne n'aurait pu se douter qu'il venait de recevoir le coup de massue qui allait briser sa vie. En sortant, il dit à voix basse à Lacordaire : « Je viens de recevoir une encyclique du Pape contre nous; nous ne devons pas hésiter à nous soumettre. » Et dans une promenade aux bords de l'Isar avec ses hôtes, il se prêta avec beaucoup d'enjouement à la conversation. Mais le soir, rentré chez lui avec ses trois compagnons, d'une voix tremblante d'émotion, il leur lut l'encyclique et la lettre du cardinal. « C'est la condamnation de la liberté et l'abandon de la nationalité polonaise », ajouta-t-il. Puis, après un silence : « Dieu a parlé, il ne me reste plus qu'à dire : *Fiat voluntas tua!* et à servir ces deux causes par mes prières, puisqu'il me défend, par l'organe de son vicaire sur la terre, de les servir par ma plume. » Sombre, agité, marchant de long en large dans sa chambre, il parlait avec véhémence, mais sa « verve de résignation » n'avait pas un mot d'amertume contre le Saint-Siège : les trois témoins de cette scène pathétique restaient « muets de surprise et d'admiration ».

Quand Rio les eut quittés, Lamennais s'assit et rédigea une brève et solennelle déclaration : les rédacteurs de *l'Avenir* se soumettaient sans réserve à la parole pontificale et engageaient leurs amis à en faire autant; *l'Avenir* ne reparaitrait plus et

l'Agence générale était dissoute. Puis Lacordaire et Montalembert se retirèrent. Resté seul, le pauvre grand homme dut traverser quelques-unes des heures les plus douloureuses de sa vie : nous savons seulement, par Rio, que « ce soir-là, sa prière fut plus longue qu'à l'ordinaire ». Le lendemain, il proposait à ses deux amis de rentrer immédiatement en France et de publier à Paris leur commune déclaration. Montalembert était le plus désespéré et le moins résigné : le calme apparent et la résignation de « son père bien aimé » redoublaient pour lui sa tendresse. L'émotion fut grande à Munich, quand on apprit la condamnation de *l'Avenir*, et plus d'un désapprouva la rudesse de ce désaveu. Le 2 septembre, les trois pèlerins reprenaient le chemin de la France.

Arrivés à Paris, ils rendaient publique le 10 septembre leur acte de soumission au Saint-Siège. Peu après, affamé de repos, Lamennais, accompagné de Lacordaire, partait pour la Chênaie. Sainte-Beuve, qui les vit à leur passage, trouva le premier sombre et irrité, et le second résigné et fort calme. Dans cette âme orageuse et excessive de Lamennais, il était inévitable que la passion, longtemps contenue, fit un jour ou l'autre explosion. Avoir, « depuis plus de vingt ans », ardemment combattu pour exalter l'autorité pontificale, et se voir, sans grands ménagements, dans ce rude langage théologique, formellement repoussé et désarmé par cette autorité même, c'était, pour une sensibilité naïve et généreuse comme la sienne, une terrible désillusion. Assister, pensait-il, à ce douloureux spectacle : la plus haute puissance morale du monde entier condamnant en termes véhéments la liberté sous toutes ses formes, abandonnant à leur triste sort les peuples opprimés, désertant la cause de la justice et se mettant au service de la force, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Qu'importait après cela que ni *l'Avenir*, ni lui-même ne fussent nommément désignés dans l'encyclique ? Ses idées étaient réprouvées et son œuvre ruinée, et c'était la seule chose qui comptât à ses yeux. Il oubliait trop aisément sans doute ses propres violences, ses intempérances et ses imprudences de langage et de plume, et la situation difficile, presque inextricable, où se trouvait alors le Saint-Siège. Méconnaissant d'ailleurs « le caractère dogmatique » de l'encyclique, il inclinait de plus en plus à n'y voir qu'un acte diplomatique et il se

croyait autorisé à réserver la pleine liberté de ses opinions personnelles.

A mesure que les journées s'écoulaient, son irritation ne faisait que croître : « Le catholicisme était ma vie, parce qu'il est celle de l'humanité, écrivait-il le 1^{er} novembre à la comtesse de Senfft; je voulais le défendre, je voulais le soulever de l'abîme où il va s'enfonçant chaque jour; rien n'était plus facile. Les évêques ont trouvé que cela ne leur convenait pas. Restait Rome; j'y suis allé et j'ai vu là le plus infâme cloaque qui ait jamais souillé les regards humains. L'égout gigantesque de Tarquin serait trop étroit pour donner passage à tant d'immondices. Là, nul autre Dieu que l'intérêt; on y vendrait les peuples, on y vendrait le genre humain, on y vendrait les trois personnes de la Sainte Trinité, — l'une après l'autre ou toutes ensemble, — pour un coin de terre, ou pour quelques piastres. »

C'était, certes, passer toute mesure. Lamennais n'était pas assez philosophe, — ou assez saint, — pour supporter avec sérénité les contradictions, les critiques ou les injures dont il allait être l'objet, et tout ce qui se mêle de pauvre humanité aux manifestations coutumières de la passion religieuse. Car, parmi ceux qui auraient dû lui être indulgents et charitables, on ne l'épargnait guère. La presse catholique, — les ultramontains comme les gallicans, — exultait, triomphait avec une joie quelque peu indécente de la condamnation qui lui avait été infligée. Beaucoup de membres du clergé se détachaient de lui avec un empressement peut-être excessif. A Munich, il avait appris la censure impitoyable dont l'archevêque de Toulouse et ses confrères avaient frappé ses doctrines, les dénunciations et les démarches qu'ils avaient multipliées à Rome pour le faire condamner. Savait-il que, depuis l'encyclique, le pétulant Mgr d'Astros avait fait de nouvelles recrues, et qu'il insistait pour que le Saint-Siège aggravât la condamnation et confirmât son *factum*? Heureusement, Rome, après avoir frappé le coup décisif, devait faire preuve de plus de longanimité, de douceur et de patience.

Tout d'abord, et bien que la déclaration des rédacteurs de *l'Avenir* n'impliquât pas un désaveu de leurs doctrines, Grégoire XVI faisait dire à Lamennais qu'il était « pleinement satisfait de sa soumission, et que s'il jugeait à propos de lui

écrire à lui-même, ou au cardinal Pacca, il recevrait une réponse qui lui ferait à la fois honneur et plaisir ». Lamennais ne se rendit pas à cette invitation. A son collaborateur, M. de Coux, qui la lui avait transmise, il écrivait : « A présent que le danger paraît devenir plus alarmant de jour en jour, et d'heure en heure ; à présent que la haine du catholicisme et la haine de Rome s'accroît incessamment, avec une rapidité sans exemple ; à présent que les âmes sont partout pénétrées des prévisions les plus désolantes, des plus sinistres pressentiments, que dirais-je au Saint-Père, et quelles paroles lui adresserais-je du fond de mon inexprimable douleur ? La sienne, je n'en doute pas, est encore plus vive, et *mon silence doit la respecter.* »

En réalité, il ne voulait pas s'engager trop avant. « Tu verras, par la lettre incluse de M. de Coux, écrivait-il à son frère, que le Pape est parfaitement content de notre soumission et est fort loin de rien exiger de plus, par conséquent qu'il n'entend pas lui-même que son encyclique ait aucun caractère dogmatique. Cependant, je n'ai pas cru devoir lui écrire, *de peur que sa réponse ne fût conçue en des termes qui impliquassent une soumission plus étendue que celle qui a été dans notre intention*, et aussi parce que son bref ne servirait qu'à nous mettre dans une position équivoque aussi à l'égard du libéralisme. » Précisant sa pensée de derrière la tête dans une lettre à Vitrolles datée du 15 novembre 1832, il déclarait : « Notre ami Coriolis a eu très fort raison de vous dire que je n'étais pas le moins du monde ébranlé dans mes opinions, *que je n'en abandonnerais aucune et qu'au contraire j'y tenais plus que jamais.* La lettre du Pape, qui n'a aucun caractère dogmatique, qui n'est aux yeux de tous ceux qui entendent ces choses qu'un acte de gouvernement, *pouvait bien m'imposer momentanément l'inaction, mais non pas une croyance.* »

Dans ces dispositions d'esprit peu conciliantes il était encouragé par l'attitude approbative de quelques-uns de ses meilleurs amis. De Rome on lui écrivit que l'encyclique avait inspiré « un profond dégoût », que le cardinal Micara « l'avait blâmée hautement ». Montalembert, avec la chaleureuse exubérance de la jeunesse, partageait toutes ses manières de voir. Gerbet, Rohrbacher, de Coux, Lacordaire, l'abbé Jean, ne manifestaient, pour l'instant, aucune dissidence. Moins

orgueilleux peut-être qu'on ne l'a dit, mais obstiné comme tout bon Breton, ulcéré par les attaques dont il était l'objet, il s'enfonçait chaque jour davantage dans les idées qu'il avait conçues, et qu'on avait bien condamnées, mais dont personne encore, pensait-il, ne lui avait présenté une réfutation satisfaisante.

A Rome cependant, où l'on aurait voulu une soumission non seulement disciplinaire, mais doctrinale, on n'ignorait pas que Lamennais se refusait à désavouer les thèses dont il s'était fait l'ardent défenseur. On patienta quelque temps, dans l'espoir que l'indulgence, la réflexion et les « sages conseils » viendraient à bout des dernières résistances. D'autre part, on ne pouvait laisser sans réponse la censure de Toulouse, et il fallait rassurer les esprits inquiets qui s'adressaient au Saint-Siège pour savoir comment il y avait lieu d'interpréter exactement l'encyclique. Après mûre délibération et consultation de la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, le Pape se contenta d'adresser le 8 mai à Mgr d'Astros une lettre dans laquelle, en termes assez vagues, il se félicitait de l'effet produit par l'encyclique *Mirari vos*, et de la déclaration des « auteurs eux-mêmes des projets qui faisaient surtout l'objet de ses plaintes » ; il indiquait qu'il avait espéré mieux encore, une adhésion « sincère, pleine et absolue, sans équivoque d'aucune sorte ». « Mais, ajoutait-il, ce que l'on répand aujourd'hui dans le public nous jette de nouveau dans la douleur. » Deux mois après, l'archevêque de Toulouse faisait paraître le bref dans les journaux qui, naturellement, s'emparèrent bruyamment de cette affaire : la polémique anti-lamennaisienne rebondissait de plus belle.

Lamennais n'avait certes pas besoin de nouvelles excitations extérieures. Ses lettres des premiers mois de l'année 1833 sont pleines de réflexions sombres et amères, de prédictions sinistres, de visions d'apocalypse, de méprisantes invectives. Son imagination dantesque s'exalte et sa plume de poète ou de prophète biblique développe avec complaisance les thèmes que sa passion lui suggère. « Les crimes des rois, écrit-il à Montalembert, ont monté vers Dieu comme la fumée du premier meurtre, et du pied de son trône l'ange vengeur est déjà parti. Tout se prépare pour une commotion universelle.

Le despotisme est miné, et en tombant il entraînera tous ces indignes traitres qui ont soudé la crosse à la hache de la tyrannie. » A Mme de Senfft : « Le monde, sous sa forme ancienne, était usé. Les hommes avaient abusé de tout ; ils avaient dénaturé, corrompu tout. Voilà pourquoi les vieilles Hiérarchies, et politique, et ecclésiastique, s'en vont ensemble : *ce ne sont plus que deux spectres qui s'embrassent dans un tombeau* (1). » Il lui envoie cette « espèce de portrait » du Tsar : « Il y avait en enfer un démon horrible, né de l'accouplement de l'Orgueil et de l'Impiété, et son nom était *le Meurtre*. Comme il répandait l'épouvante dans les régions infernales, et qu'à son aspect Satan même ressentait une émotion étrange, comme si le mal pur, essentiel, infini, avait passé devant sa face, il le bannit de son empire. Le monstre, exilé, prit une forme humaine et se réfugia sur la terre : on l'y nomme *Nicolas*. » A propos des suspicions dont son ami le P. Ventura est l'objet, il s'oublie jusqu'à écrire : « Rome est bien le pays de la haine, de la haine basse qui marche dans l'ombre et blesse en se cachant. Cette vengeance d'hommes infâmes qui poussent un lâche et imbécile vieillard me peine profondément. »

Et parmi ces flots de passion, ses idées se modifient. Puisque Rome l'a repoussé, il l'abandonnera à sa décadence ; il se désintéressera des questions religieuses ; il ne s'occupera plus que de philosophie et de politique : « Que le Pape et les évêques se débrouillent comme ils pourront et, au lieu de nous faire les champions du catholicisme, laissons-le entre les mains de la hiérarchie et présentons-nous simplement comme les hommes de la liberté et de l'humanité. » « En un mot, nous devons désormais parler comme Français et non comme catholiques. »

A son retour à la Chênaie, Lamennais avait essayé de reprendre la vie d'autrefois : vie paisible et réglée de travail, de méditation, d'active piété. Un groupe de jeunes gens s'est formé autour de lui : il dirige, il conseille, il confesse, il prêche quelquefois ; aux repas pris en commun, aux récréa-

(1) Il est si satisfait de cette image qui, évidemment, l'a entraîné, qu'il n'en veut pas priver Montalembert : « Comme je l'écrivais dernièrement à Mme de Senfft, ce sont deux spectres qui s'embrassent dans un tombeau. » Et le détestable portrait du tsar Nicolas a été envoyé également et à Montalembert et à Mme de Senfft. A côté de l'apôtre, il y avait en Lamennais un homme de lettres, un poète, si l'on veut, et un poète romantique, une sorte de Victor Hugo, qui était souvent dominé et conduit par sa puissance verbale.

tions, aux promenades, sa verve inépuisable s'épanche en vives saillies, en anecdotes, en réflexions saisissantes. Maurice de Guérin vient d'arriver; on annonce la venue de Sainte-Beuve. Gerbet, Lacordaire, Rohrbacher sont là qui travaillent eux aussi, assistent le maître à l'occasion, ou collaborent avec lui. M. Féli est l'âme de ce petit monde qui célèbre à l'envi sa simplicité, son génie, sa paternelle bonté. « Le grand homme, écrit Maurice de Guérin, est petit, grêle, pâle, yeux gris, tête oblongue, gros nez et long, le front profondément sillonné de rides qui descendent entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du nez; tout habillé de gros drap gris, des pieds à la tête; courant dans sa chambre à fatiguer mes jeunes jambes et, quand nous sortons pour la promenade, marchant toujours en tête, coiffé d'un mauvais chapeau de paille aussi vieux et aussi usé que celui de Charles de Bayne. »

Sous ces apparences paisibles l'orage gronde. L'écho des violentes querelles du dehors pénètre jusqu'à cette blanche demeure perdue parmi les bois; et en dépit de tous ses efforts pour garder son calme et sa sérénité, l'âme de M. Féli s'exaspère. Ses interminables embarras d'argent s'accroissent : il ne peut plus payer les ports de lettres; il faut que son frère lui vienne en aide, et Montalembert lui sert une pension trimestrielle de six cents francs qu'il accepte sans fausse honte. Aux déceptions qui lui sont venues du côté de Rome et de l'épiscopat s'ajoutent celles de l'amitié : Lacordaire, qui l'a souvent compromis, mais qui, dans le secret de son cœur, n'a jamais eu pour lui de sympathie profonde, le quitte sans élégance, lui laissant pour adieu une lettre d'une insigne maladresse : « cette manière de s'en aller brusquement, sans rien dire, comme on sort d'une place assiégée, ne me paraît ni la meilleure, ni la plus convenable », dit tout simplement Lamennais, qui se montre moins sévère que Montalembert pour ce désobligeant procédé, mais qui n'en fut pas moins profondément affligé. Nerveux et émotif comme il était, il dut voir avec une sombre tristesse se resserrer autour de lui le cercle de ses fidèles. De quelque côté qu'il tournât les regards, on ne lui rendait pas la soumission facile.

Il n'était d'ailleurs pas homme à s'ensevelir dans un prudent et éternel silence. Le *Journal de la Haye* du 23 février avait publié, à son insu du reste, une lettre de lui adressée à un

Belge, M. de Potter, où il disait ceci : « *C'est au peuple, au vrai peuple qu'il faut s'identifier ; c'est lui seul qu'on doit voir, c'est lui qu'il faut amener à défendre sa propre cause, à vouloir, à agir. Tout mouvement moins profond sera stérile pour le bien, parce qu'il sera vicié dans son principe. Plus convaincu de cela que jamais, je me sens aussi plus que jamais plein d'ardeur pour retourner au grand combat auquel j'ai consacré ma vie... Mais dans aucun cas je ne resterai muet, et vous pouvez compter que ma parole sera nette. Le temps est venu de dire tout.* » D'autre part, presque en même temps que paraissait le bref à Mgr d'Astros, Montalembert publiait une traduction du *Livre des pèlerins polonais*, de Mickiewicz, précédé d'un avant-propos qui exaltait l'insurrection polonaise et flétrissait l'égoïsme des gouvernements européens, et suivie d'un émouvant poème en prose de Lamennais, un *Hymne à la Pologne*, que l'écrivain avait composé à Rome. Rien de tout cela n'était conforme aux directions de l'encyclique *Mirari vos*, ni même aux déclarations des rédacteurs de *l'Avenir*, et Grégoire XVI était fondé à se plaindre.

Le blâme discret du bref à l'archevêque de Toulouse avait été accueilli avec une vive émotion en Bretagne. L'évêque de Rennes, Mgr de Lesquen, était un pauvre homme maladroit et faible. Son clergé était très divisé, et les nombreux adversaires de Lamennais le poussaient à prendre des mesures rigoureuses contre tous ceux que l'on soupçonnait de quelque sympathie pour les doctrines mennaisiennes. Les œuvres de l'abbé Jean étaient très menacées. Pour les sauver, Félicité, de son propre mouvement, se retira de la congrégation de Saint-Pierre. Ce ne fut pas suffisant. A une retraite ecclésiastique, un grand nombre de prêtres exigèrent du prédicateur, l'abbé Coëdro, un désaveu formel et explicite des idées de *l'Avenir* : l'agitation du clergé breton ne fut guère calmée. Entre temps, Lamennais avait licencié sa petite colonie de la Chênaie, et il avait fait parvenir au Pape, par l'intermédiaire de l'évêque de Rennes, une nouvelle déclaration très respectueuse dans les termes, mais dans laquelle, tout en assurant le Saint-Père de « son obéissance filiale », il lui faisait part de sa « résolution de rester, à l'avenir, dans ses écrits et dans ses actes, totalement étranger aux choses qui touchent l'Eglise ». La démarche était bien imprudente, et la formule fort équivoque. Au mois

d'octobre, Mgr de Lesquen recevait un bref du Saint-Siège : Lamennais devait « prendre l'engagement de suivre uniquement et absolument les doctrines exposées dans la dernière encyclique, et de ne rien écrire ni approuver qui ne fût conforme à ces doctrines ». En transmettant ce bref à l'intéressé, l'évêque de Rennes exprimait l'espoir « qu'il consolera le cœur de leur tendre et vénéré père, et que par sa docilité filiale il rassurerait l'Église trop justement alarmée ». En réponse, il recevait quelques lignes très brèves de Lamennais : celui-ci se disposait à partir pour Paris, d'où il répondrait, disait-il, « directement ».

Froissé sans doute d'être ainsi, avec quelque désinvolture, écarté du débat, se croyant tenu, comme tous les faibles, de donner des gages aux violents, le larmoyant évêque qui, la veille, offrait sa démission à Rome, prit soudain une résolution extrême dont il fut d'ailleurs blâmé par l'internonce. Il envoya une circulaire, datée du 4 novembre 1833, à son clergé pour le saisir de toute l'affaire : il déclarait qu'il considérait Lamennais comme « ayant renoncé de lui-même » à tous les pouvoirs qu'il tenait de lui ou de ses vicaires généraux.

Lamennais avait fui la Bretagne pour échapper aux « persécutions » dont il était, ou se croyait l'objet, et à cette atmosphère d'hostilité ou de suspicion dont il se sentait enveloppé. Il ignorait encore la dernière mesure que l'évêque de Rennes avait cru devoir prendre contre lui, quand, le 5 novembre, il adressait au Pape, par l'intermédiaire de la nonciature, une nouvelle lettre où, se déclarant prêt à adhérer « uniquement et absolument » à la partie doctrinale de l'encyclique, il considérait, affirmait-il, comme un devoir de conscience de « demeurer, à l'égard de la puissance spirituelle, entièrement libre de ses opinions, de ses paroles et de ses actes, dans l'ordre purement temporel ». Un moment, on put croire que la paternelle bonté de Mgr de Quélen, qu'il avait naguère fort maltraité, allait obtenir de l'ombrageux et intransigent écrivain des concessions que les anathèmes et les formules dogmatiques étaient incapables de lui arracher : plusieurs conférences à l'archevêché de Paris, auxquelles prit part l'internonce, aboutirent à la rédaction d'un mémoire où, sous une forme très déferente, Lamennais essayait encore une fois de justifier son attitude et d'expliquer sa vraie pensée. Avant

même que le document ne parvint à Rome, Lamennais recevait une lettre du cardinal Pacca qui lui signalait l'insuffisance de sa déclaration du 5 novembre et qui le pressait enfin de souscrire à une déclaration « simple, absolue et illimitée ». Le lendemain, 11 décembre, Quélen obtenait de Lamennais et envoyait à la nonciature une courte lettre à Pacca et une brève formule latine d'entière et absolue soumission à la doctrine de l'encyclique. Combalot, Salinis, Gerbet, Lacordaire faisaient des déclarations analogues. Heureux de cette solution, Mgr de Lesquen, qui avait déjà reçu l'adhésion sans réserve de l'abbé Jean, adressait ses félicitations à Lamennais et lui rendait ses pouvoirs ecclésiastiques. Et le Pape, écrivant à Félicité, lui exprimait toute sa joie d'une soumission aussi édifiante et l'engageait à utiliser son talent « pour amener tout le monde à accepter et à proclamer d'une seule âme la doctrine enseignée dans son encyclique ».

C'était se réjouir trop tôt, et il était peut-être imprudent de pousser un écrivain aussi entier et aussi profondément sincère que Lamennais à prendre publiquement le contre-pied des doctrines qu'il avait jusqu'alors professées, et qu'il voyait bien condamnées, mais qu'il estimait n'avoir pas été réfutées. Par lassitude et pour avoir la paix, il avait cédé ; mais il n'était pas convaincu ; il se trouvait dans une situation fausse dont il souffrait et dont il aspirait à sortir. Quélen n'allait pas tarder à s'en apercevoir quand, le pressant d'écrire au Pape, « sous peine de manquer aux plus simples règles de la politesse », il se heurta à un refus obstiné. Le malheureux Félicité était d'ailleurs dans un état de santé déplorable : « des spasmes violents, la fièvre toutes les nuits, point de sommeil, enfin des misères de toute sorte » ; ses nerfs surexcités, son imagination ébranlée lui créaient de sombres fantômes ; les bruits qui circulaient, les lettres qu'on lui adressait, les démarches plus ou moins maladroites dont il était l'objet, tout prenait à ses yeux de solitaire aigri et malade une consistance ténébreuse ; il ne voyait partout qu'intrigues, calomnies, manœuvres et persécutions infernales. Peu après l'encyclique *Mirari vos*, il avait commencé « un petit ouvrage d'un genre fort analogue » au *Livre des Pèlerins polonais* de Mickiewicz : il avait jeté là, comme « une sorte de soulagement », les rêveries, les idées, les émotions et les visions que lui inspirait l'état de la société

et dont son âme était pleine. N'ayant pu, comme il l'aurait un moment souhaité, partir en Orient, il se décida à retourner en Bretagne. Avant de partir, il remit son manuscrit à Sainte-Beuve, avec mission de le publier. Lamartine, Gerbet, Montalembert essayèrent en vain de le faire renoncer à cette publication ; l'abbé Jean, après mille supplications, finit par obtenir de son frère une lettre enjoignant à Renduel d'arrêter l'impression. C'était trop tard : le 30 avril 1834, sans nom d'auteur, paraissaient les *Paroles d'un croyant*.

LE DÉTACHEMENT SUPRÊME

Le livre, comme il était à prévoir, eut un prodigieux succès, — un succès que Sainte-Beuve lui-même déclare n'avoir point prévu, mais dont il eut le pressentiment par une confiance de l'imprimeur. « Vous êtes chargé, lui dit ce dernier, de l'impression d'un écrit de M. de Lamennais qui va faire bien du bruit. Mes ouvriers eux-mêmes ne peuvent le composer sans être soulevés et transportés. L'imprimerie est tout en l'air. » « Pastiche de génie », a dit Renan de ce livre, et le mot a fait fortune. Mais, pour être tout à fait équitable, il faut dire que jamais pastiche n'a été plus involontaire, plus sincère, plus naïf même. Que Lamennais se soit inspiré, pour le fond et la forme de son œuvre, des prophètes d'Israël, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Mais c'est qu'il est lui-même une sorte de prophète d'Israël : ses emprunts sont mieux que de simples réminiscences : il retrouve au fond de son âme l'état mental qui a été celui des prophètes ; sa pensée se greffe sur la leur et la prolonge ; son inspiration entraîne dans son cours, comme un fleuve impétueux, les souvenirs bibliques qu'il a gardés de ses lectures, et la forme verbale qu'il adopte, bien plutôt qu'une imitation, est à proprement parler une restitution. Lamennais se croit investi d'une mission, qui est de plaindre, de soutenir et d'éclairer le peuple. « *Je me fais donc peuple*, écrivait-il à l'archevêque de Paris, *je m'identifie à ses souffrances et à ses misères*, afin de lui faire comprendre que s'il n'en peut sortir que par l'établissement d'une véritable liberté, jamais il n'obtiendra cette liberté qu'en se séparant des doctrines anarchiques, qu'en respectant la propriété, le droit d'autrui et tout ce qui est juste. Je tâche

de remuer en lui les sentiments d'amour fraternel et la charité sublime que le christianisme a répandus dans le monde pour son bonheur. » Il est le prophète de la démocratie et des temps nouveaux.

C'est ce profond, candide et ardent amour du peuple qui explique la prompte popularité et la force d'expansion des *Paroles d'un croyant*. Huit éditions à fort tirage en moins d'un an, — « plus de cent mille exemplaires », dit Lamennais, — des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe, d'innombrables contrefaçons, voilà, entre bien d'autres faits, la preuve tangible de la fortune de l'ouvrage. Articles et réfutations se multipliaient : aux approbations enthousiastes s'opposaient les critiques acerbes ou injurieuses. Dans les salons, dans les bureaux de rédaction, on disputait sur le livre et sur l'auteur ; on colportait sur l'un et sur l'autre des mots piquants, des traits d'esprit ou prétendus tels. Les gouvernements s'émurent, et plusieurs d'entre eux, la Prusse, l'Autriche, interdirent la lecture de l'ouvrage incendiaire. Les catholiques, même ceux qui s'étaient montrés naguère le plus favorables à Lamennais ou qui avaient été liés avec lui, étaient ou sévèrement désapprouvateurs, ou vivement affligés ou profondément troublés. « Tous vos anciens amis et admirateurs sont dans la désolation, écrivait d'Allemagne Montalembert à Lamennais et je n'ai pas besoin de vous dire que je me joins à eux du fond d'un cœur qui vous est attaché au delà de toute expression humaine. » Avec un empressement excessif de la part d'un disciple et d'un ancien collaborateur, Lacordaire se hâta de publier des *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*, où il critiquait avec une regrettable âpreté l'œuvre de son ancien maître. L'abbé Jean, « inconsolable » d'une publication qu'il aurait voulu empêcher, sur la demande de l'évêque de Rennes, écrivait à ce dernier une lettre qui désavouait son frère, et que Mgr de Lesquen eut l'indélicatesse de rendre publique : Féli, sur le moment, fut ulcéré de cet apparent abandon qu'il qualifia en des termes d'une souveraine injustice ; il devait d'ailleurs revenir sur cette impression première.

Satisfait, comme tout auteur, du succès de son livre, trompé par des échos flatteurs qui lui arrivaient de Rome, il s'imaginait, avec une naïveté qui ne doit pas nous surprendre,

que le Saint-Siège laisserait passer sans protester le virulent pamphlet. « Gardez-vous de compter trop sur le calme actuel de Rome, lui écrivait Montalembert, nous avons été trop souvent dupes d'illusions pareilles. » Montalembert avait raison : le 7 juillet 1834, paraissait l'encyclique *Singulari nos*. Le Pape s'y plaignait vivement qu'un homme qu'« il avait accueilli avec tant de bonté » violât ses propres engagements en publiant un livre « petit par le volume, mais d'une immense perversité ». Et il condamnait ce livre « où, par un abus impie de la parole de Dieu, les peuples sont criminellement poussés à rompre les liens de tout ordre public, à renverser l'une et l'autre autorité, à exciter, à nourrir, étendre et fortifier les séditions dans les empires, les troubles et les rébellions, livre renfermant, par conséquent, des propositions respectivement fausses, calomnieuses, téméraires, conduisant à l'anarchie, contraires à la parole de Dieu, impies, scandaleuses, erronées, déjà condamnées par l'Église, spécialement dans les Vaudois, les Wicléfites, les Hussites et autres hérétiques de cette espèce ». L'encyclique condamnait aussi la « fallacieuse » théorie mennaisienne de la certitude. En terminant, Grégoire XVI exprimait l'espoir de voir un jour son fils égaré « rentrer dans les voies de la justice ».

« Ne craignez donc pas que je sois abattu par le nouveau coup qui me frappe, écrivait peu après Lamennais à la comtesse de Senfft ; j'en suis affligé sans doute, mais bien moins pour moi que pour ceux qui se sont faits si gratuitement mes persécuteurs. Je gémissais qu'un pouvoir que j'ai tant aimé, tant vénéré, que je respecte toujours, soit descendu à un pareil excès d'ignominie ; car je sais qu'il ne croit pas lui-même, et qu'il est impossible qu'il croie à ses propres diffamations. » Il faut avouer que l'auteur des *Paroles d'un croyant* entendait le « respect » d'une façon quelque peu particulière. Il était d'ailleurs à prévoir que l'acte pontifical ne ferait que l'enfoncer dans les sentiments d'amertume, d'irritation et de hautain mépris que, depuis longtemps déjà, il éprouvait pour l'autorité ecclésiastique. Ses idées n'en sont, pour l'instant, nullement modifiées. Il se promet de ne pas répondre. Il affecte de croire que ces condamnations multipliées n'ont aucune valeur doctrinale, qu'elles sont une simple manœuvre politique imposée par les Puissances, qu'elles n'expriment en

tout cas que « l'opinion personnelle de Mauro Capellari ». Établissant une ligne de démarcation absolue, — et singulièrement illusoire, — entre l'ordre temporel et l'ordre spirituel, il déclare qu'il n'interviendra plus dans les questions religieuses, laissant à Dieu le soin de détruire les choses périssables et de réformer son Église ; il ne s'occupera plus que de philosophie et de politique. Mais, fort de la mission qu'il a reçue d'en haut, il maintient son droit à se faire l'avocat de l'humanité, au nom de l'idéal chrétien, et à prêcher l'émancipation des peuples. Ses démêlés avec la hiérarchie ne troublent pas sa conscience ; il ne se considère pas comme en dehors de l'Église. « Jusqu'au dernier soupir, écrit-il, je resterai chrétien ; mais je resterai homme aussi : et quel moyen d'être l'un sans l'autre ? » Il va plus loin encore : « Mon projet, déclarait-il le 2 août à M^{lle} de Lucinière, est bien de recommencer à dire la sainte messe, dès que j'aurai quelque assurance de n'être pas chassé du seul asile que j'aie en ce monde, par une interdiction publique. »

Cinq jours plus tard, il écrit la même chose à Montalembert : « Je ne tarderai pas à reprendre mes fonctions, momentanément suspendues. » A ce moment-là, il n'envisage donc pas l'idée d'une rupture ; et c'est en toute sincérité que, le 9 septembre, il écrit encore à Lerminier : « Je n'ai point rompu avec l'Église, je n'ai pas imité Luther et je ne l'imiterai point, persuadé que je suis que les schismes ne font que du mal, et que ce n'est pas en se séparant, en ébranlant jusque dans sa base le principe même de la foi qu'on peut rétablir l'unité de la foi. *Je reste donc catholique pour être religieux*, pour conserver, en ce qui dépend de moi, cet élément impérissable de la nature humaine. »

L'influence de l'abbé Jean n'était probablement pas étrangère à ces dispositions pacifiques. Au lendemain de l'encyclique, il avait adressé à son frère une lettre pathétique : « Je descends du saint autel, lui disait-il. Je viens d'offrir à Dieu le sacrifice du corps et du sang de son Fils, pour lui demander la résignation, le calme et l'humble courage dont nous avons besoin l'un et l'autre, dans un moment où notre âme est broyée par d'inexprimables peines. O mon pauvre Féli, crois que je t'aime bien ! » Féli avait été touché : les deux frères se revirent, discutèrent ensemble. S'ils avaient pu reprendre leur vie com-

mune d'autrefois, qui sait ce que l'ainé n'aurait pas pu obtenir? Mais Mgr de Lesquen intervint encore pour les séparer. Sous la pression des religieux de Saint-Méen et de Rennes, il enleva à l'abbé Jean la direction de la congrégation qu'il avait fondée ; et celui-ci dut désavouer publiquement son frère par une lettre à *l'Univers* où il faisait siens les sentiments de ses missionnaires. Lamennais fut profondément irrité par ce qu'il considérait à tort comme un lâche abandon. Entre l'abbé Jean et lui les rapports furent désormais un peu tendus. En 1836, Félicité quittait la Chênaie pour n'y plus rentrer. Les deux frères ne devaient plus se revoir.

Attaqué sans rémission par de nombreux membres du clergé et par les feuilles ecclésiastiques, Lamennais se sentait de plus en plus isolé dans le monde qui, naguère, l'avait accueilli comme un nouveau Père de l'Eglise. L'abbé Gerbet, auquel il avait délicatement ménagé un asile à Juilly, s'y était retiré. Montalembert, qui avait poussé jusqu'à l'extrême limite le dévouement et la fidélité à la personne et aux idées de son ancien maître, se refusait cette fois à revenir auprès de lui, et envoyait de Pise au cardinal Pacca sa soumission sans réserve aux encycliques pontificales. En revanche, les républicains et démocrates anticléricaux faisaient fête à Lamennais, cherchaient à l'attirer parmi eux : Béranger, avec lequel il était déjà en relations cordiales, le pressait de répondre à Rome et l'accablait de sa fausse bonhomie et de son « amitié ». Il était d'autre part trop obstiné dans ses idées, trop pénétré de son bon droit et de sa parfaite innocence, trop enclin aussi à la polémique pour garder longtemps, comme il se l'était tout d'abord promis, le silence sur son aventure personnelle. Il éprouvait le besoin de se justifier aux yeux du public ; et c'est ce qu'il essaya de faire en 1835 dans une longue *Préface* de ses *Troisièmes Mélanges* : avec une sérénité relative, mais où l'on sent souvent percer une secrète amertume, il s'efforçait de prouver la légitimité de son évolution et la foncière continuité de sa pensée. Sans se lasser, il revenait sur cette idée qu'il avait voulu, en le rapprochant du peuple, rendre au catholicisme son ancienne maîtrise sur les âmes, que l'Eglise officielle, pour des raisons d'opportunité politique, avait refusé de le suivre, qu'elle s'était reniée elle-même, et que lui, Lamennais, en persistant dans son attitude, demeurerait le

vrai champion de la religion de l'avenir et du christianisme éternel.

Ces déclarations, fort discutables, ne furent pas, cette fois, relevées par le Saint-Siège. Elles furent naturellement bien accueillies de tous les tenants du « libéralisme », de tous les flatteurs de la démocratie. On demanda à Lamennais, et il accepta, de témoigner en faveur des accusés d'avril, qui avaient pris part, l'année précédente, aux mouvements insurrectionnels de Lyon et de Paris. Rentré à la Chênaie, il s'attela, pour se justifier encore, à la rédaction d'un nouveau livre qui parut au mois de novembre 1836 sous le titre *Affaires de Rome* : livre très habile dans son apparente objectivité, où la plus âpre passion s'enveloppe de formes modérées et courtoises, et qui, pour le talent littéraire, ne le cède à aucun autre du même auteur. Plus nettement qu'il ne l'a fait encore, Lamennais distingue christianisme et catholicisme et répudie, au nom de « la race humaine », la religion du « pontificat ». « Mais si les hommes, pressés, écrit-il, de l'impérieux besoin de renouer pour ainsi dire avec Dieu, de combler le vide immense que la religion en se retirant a laissé en eux, redeviennent chrétiens, qu'on ne s'imagine pas que le christianisme auquel ils se rattacheront puisse être jamais celui qu'on leur présente sous le nom de catholicisme. » Cette fois, c'était bien la rupture irrémédiable, définitive avec cette Église dont il s'était fait pendant tant d'années l'ardent et éloquent défenseur.

Rome se contenta de mettre l'ouvrage à l'index. Sainte-Beuve, qui aurait encore voulu que les *Paroles d'un croyant* fussent « acceptées ou tolérées » par l'autorité ecclésiastique, n'eut désormais plus d'illusion. L'abbé Gerbet, de son côté, écrivait, « pour combattre, dans l'ami de sa jeunesse, l'ennemi de tout ce qu'il aimait d'un éternel amour », de fermes, mais émouvantes *Réflexions sur les erreurs de M. de Lamennais*. « Dieu voit, dans le passé, disait-il, des mérites qui montent vers lui comme une prière, et la mémoire de Dieu est miséricordieuse. Rien ne nous est aussi consolant que cette pensée ; rien, si ce n'est le désir, que Dieu lit aussi dans le fond de notre âme, de donner, s'il le fallait, tout notre sang pour obtenir à Tertullien toute la grâce d'une seule larme. » Nous ne savons pas ce que Lamennais a pu penser de ces pages qui

auraient dû le toucher jusqu'au fond de l'âme. L'un après l'autre, il voyait tous ses amis, tous ses anciens compagnons d'armes s'écarter de lui, l'abandonner à son obstination solitaire. Il pouvait se redire tristement les douloureuses strophes des *Paroles d'un croyant* : « Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !... L'exilé partout est seul. »

On voudrait pouvoir aller jusqu'au fond de cette crise d'âme qui a progressivement détaché l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* des fortes croyances dont il s'était fait l'ardent apologiste ; on voudrait saisir les secrets mobiles qui l'ont finalement dressé contre cette autorité spirituelle que, plus que personne, il avait superbement exaltée naguère, suivre étapes par étapes l'évolution intérieure qui l'a conduit, lui prêtre catholique, à renier ses plus solennelles promesses et ses plus violentes convictions. Ne nous étonnons pas trop que les documents dont nous disposons, — écrits publics, correspondance, fragments de journal intime, — ne nous renseignent pas sur ce point avec toute la précision désirable. « Il n'y a rien, a dit excellemment Brunetière à propos de Calvin, il n'y a rien, on le sait, de plus varié, ni de plus secret, — de plus caché souvent à elles-mêmes, — que les chemins qui mènent les âmes religieuses d'une croyance à une autre. » Et cette observation s'applique à Lamennais plus peut-être qu'à beaucoup d'autres. En dépit de certaines apparences verbales, de ses prouesses de virtuosité dialectique, il n'est pas, au fond, un « intellectuel » : sa sensibilité l'entraîne plus que sa raison ne le dirige ; les idées « claires et distinctes » n'ont pas sur lui, quoi qu'il en pense, d'action directe : il est beaucoup plus tributaire de ses émotions. Les « puissances invincibles du désir et du rêve » sont dominatrices dans cette organisation de poète apôtre. C'est dire qu'il n'a jamais eu une conscience très lucide de tout ce qui se passait en lui-même ; que, chez lui, la part de cet inconscient où s'élabore notre vie morale à tous est infiniment plus grande que chez le commun des hommes ; et que, même s'il nous avait laissé des confessions détaillées, il nous aurait livré, de la meilleure foi du monde, une image assez incomplète de son âme. Essayons de suppléer, par de prudentes conjectures, aux insuffisances de son témoignage.

Il est à croire que, depuis sa conversion jusqu'à la révolu-

tion de Juillet, la foi de Lamennais n'avait subi aucune atteinte. Bien qu'il n'eût pas fait d'études ecclésiastiques régulières et que, simple prêtre libre, il ne fût pas soutenu et confirmé dans sa croyance religieuse par les obligations multipliées d'un ministère à exercer, l'entraînement d'une sérieuse vie sacerdotale et, d'autre part, une constante préoccupation apologétique suffisaient à l'entretenir dans des sentiments de profonde piété chrétienne et de soumission sans réserve au dogme et à la discipline de l'Eglise. Les gestes d'impatience ou les vivacités de parole qui ont pu lui échapper dans ses lettres ou ses conversations familières à l'égard de la hiérarchie et des prudentes lenteurs romaines, sont de simples boutades sans conséquence et sans portée comme s'en sont permis de tout temps les prêtres les plus zélés. Son expérience de la vie et des hommes, ses lectures, les recherches historiques ou doctrinales auxquelles il a dû se livrer, ses réflexions sur les événements contemporains, rien de tout cela n'a entamé les convictions profondes qu'il a jadis embrassées et qu'il défend aujourd'hui avec une virulente énergie.

1830 arrive. Un vent de messianisme révolutionnaire souffle sur tous ceux qui tiennent une plume : Victor Hugo, Lamartine, Michelet, Quinet, même Sainte-Beuve en sont atteints. Lamennais, que tout prédisposait au rôle de « mage », et qui s'y est déjà essayé, prêche d'exemple. Il se grise, comme d'un vin capiteux, du mot de liberté, mot fiévreux et trouble qui peut couvrir, — il aurait dû le savoir et, simplement, se souvenir, — les pires excès, et qu'il se garde bien de définir. Peut-être ressaisi par ses obscures hérédités plébéiennes, et en tout cas très intimement pénétré d'esprit évangélique, il se penche sur le peuple avec une pitié profonde : dans sa généreuse candeur, il ne se rend pas compte que le peuple est un enfant, un grand enfant, violent et impulsif, qui a surtout besoin d'être guidé, et auquel, dans son intérêt même, il est souverainement imprudent de confier les « leviers de commande ». Et ce n'est pas seulement le peuple en général qu'il rêve d'affranchir de sa misère ; tous les peuples individuels injustement asservis qui s'éveillent à la vie nationale sont par lui conviés à la révolte ; de toute son âme il applaudit à leurs tentatives d'émancipation.

Sans se préoccuper des contingences historiques et des san-

glantes représailles que peuvent provoquer les efforts d'affranchissement prématurés ou imprudemment préparés, il voudrait entraîner l'Église sur les barricades. Et il est si naïvement convaincu que le christianisme lui en fait une obligation imprescriptible que lorsque l'Église, sommée par lui, refuse de le suivre, il s'étonne, se scandalise, s'irrite, et il est pour la première fois violemment tenté de discuter et de contester les titres d'une autorité qu'il avait jusqu'ici considérée comme infaillible. Orgueil, a-t-on dit, un peu sommairement, pour expliquer cette attitude. Bien plutôt illuminisme d'un visionnaire qui se heurte à la réalité et qui poursuit obstinément sa vision. Repliement aussi d'une sensibilité meurtrie et qui souffre de ses meurtrissures. Cet homme qu'il aurait fallu conduire, suivant le mot du pape Léon XII, « avec une main dans le cœur », n'a pas rencontré en haut lieu toute la sympathie délicate et confiante à laquelle il croyait avoir droit; il a été abreuvé de critiques et d'outrages de la part d'un trop grand nombre de ses coreligionnaires, de prêtres et d'évêques, qu'il n'avait pas toujours ménagés, mais qui lui ont rendu ses coups avec usure. Avec sa nervosité malade, son imagination sombre et farouche, — « une âme triste dans un corps malade », a dit de lui Barbey d'Aurevilly, — il a pu croire que le véritable esprit chrétien s'était retiré de ceux qui lui représentaient le catholicisme officiel. Puisque ceux-là désertaient la haute mission sociale que le Christ lui-même leur avait assignée, lui du moins ne faillirait pas à celle que lui prescrivait sa conscience. *Potius mori quam fœdari*, suivant la vieille devise bretonne.

Qu'importait qu'il fût seul, ou presque seul, pour défendre la cause du peuple ou des peuples, pour leur verser, à flots pressés, l'invincible espérance! Comme ses lointains ancêtres, il saurait lutter et souffrir. « Décidément, lui disait un jour Berryer, vous avez manqué votre vocation. Vous auriez été un terrible corsaire, comme vos compatriotes de Saint-Malo. » Et, plus haut encore, il avait, pour le soutenir et pour l'éclairer, l'exemple du divin Crucifié. Le 7 mai 1834, il écrivait dans ses papiers inédits : « Mon âme, fortifie-toi, car, bientôt, tu n'auras plus que Dieu. Les hommes s'en vont et te laissent seule. Tu as aimé la vérité et la justice; tu as voulu cela, rien que cela; et eux, ce qu'ils aiment, c'est l'opinion qui flotte et qui passe; ce

qu'ils veulent, c'est un mol chevet pour y reposer leur tête. Mon âme, fortifie-toi, car tu as encore à souffrir beaucoup ; il reste encore au fond du calice quelques gorgées de lie qu'il faudra bien que tu boives. Reçois ce breuvage de la main du Père ; tout ce qui vient de lui est bon : tu le sentiras plus tard. » Et le 13 juillet : « Ils disent que je suis seul. Quand le Christ mourut sur la croix, il était seul aussi. » — « Ce que j'aime surtout en lui, me disait un grand et affectueux poète son ami [est-ce Victor Hugo ? Est-ce Lamartine ?], c'est qu'il est né martyr. » Et Sainte-Beuve, qui cite ce mot profond, d'ajouter, avec sa finesse de pénétration habituelle : « Oui, malgré toute sa vigueur d'intelligence, *martyr* bien plus que *docteur* ; oui, malgré toutes ses lumières de chaque moment, dévoué encore plus qu'éclairé ! »

Oui, martyr, dirons-nous à notre tour, mais *poète* aussi ; et poète dans tous les sens du mot, au sens ancien de *vates*, ou de prophète, et au sens plus moderne de libre assembleur de rythmes et d'images. Il écrivait un jour à Vitrolles ces lignes significatives : « Si je ne suivais que mon goût, je vous assure que je cesserais d'écrire, ou *j'écritais quelque ouvrage de pure imagination. C'est une sorte de désir vague que j'ai eu toujours* et que je ne satisferai jamais. Je croyais sentir en moi quelque vie de ce genre. Cette vie, si elle existait réellement, aura été tout intérieure ; il n'en restera nulle trace dans le monde, et le monde s'en passera merveilleusement bien (1). » Le monde ne s'en est point passé. A Dieu ne plaise que je veuille transformer Lamennais en un pur et simple homme de lettres, ce qui serait le diminuer singulièrement ! Mais, dans la crise qui a détaché de Rome l'auteur des *Paroles d'un croyant*, qui sait s'il ne s'est pas mêlé, à son insu peut-être, quelque secrète préoccupation littéraire ? Qui sait, en un mot, si, pour calmer ses réelles souffrances, il ne s'est pas dit parfois

(1) Lettre du 13 décembre 1832 (*Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, Paris, Charpentier, 1886, p. 228). Il y a lieu de rapprocher de cet aveu ces lignes de Sainte-Beuve, dans son premier article sur Lamennais : « L'imagination de l'abbé de Lamennais est restée ardente jusqu'à quarante ans : il eût aimé s'en laisser conduire dans le choix et la forme de ses écrits. *Le genre du roman s'est offert à lui maintes fois avec un inconcevable attrait*. Son vœu à l'origine, son faible secret ne fut autre, assure-t-il, que celui des poètes, une solitude profonde, un loisir semé de fantaisie comme l'ont imaginé Horace et Montaigne, ou encore le vague des passions indéfinies, ou l'entretien mélancolique des souvenirs. »

qu'il recouvrait la pleine liberté de sa vocation de poète et d'écrivain ?

De l'ensemble des dogmes qui forment le système doctrinal du catholicisme, il ne s'est pas détaché en un jour. Comme il est assez naturel, ce détachement a été successif, provoqué et parfois précipité par les incidents du dehors, et sujet à des retours passagers, à des reprises plus ou moins fugitives. A-t-il été aussi paisible que Lamennais l'a prétendu ? On a quelques raisons d'en douter. Lamennais n'aurait pas si souvent insisté sur sa parfaite sincérité si, dans la réalité, cette sérénité avait été aussi parfaite. Une âme aussi ardente, aussi profonde que la sienne ne se déprend pas sans douleur de convictions qui, durant de longues années, ont été sa vie même. Et quand cette âme est celle d'un prêtre, comment admettre qu'elle se soit dépouillée de ses croyances sans luttes intimes, sans un déchirement de tout l'être qui, à certaines heures, a dû revêtir l'aspect d'une véritable agonie morale ? Ce serait d'autant plus invraisemblable que, suivant toute apparence, la foi de Lamennais a été d'ordre sentimental bien plutôt que d'ordre intellectuel, qu'il ne s'est donc pas agi pour lui de substituer purement et simplement un système d'idées à un autre, mais bien plutôt un état d'âme à un autre, et que cette substitution n'a pas pu ne pas entraîner un grand trouble de sensibilité, une violente poussée d'émotion. Par prudence, par fierté, par orgueil, si l'on y tient, Lamennais a cru devoir nous cacher la tragédie dont son âme a été le théâtre ; il s'est enfermé dans un silence ombrageux et farouche : il a voulu mourir seul. Soyons assurés qu'il n'en a pas moins souffert, et que ce drame de conscience ne s'est pas joué sans qu'une sueur de sang en marquât les phases décisives.

Il est à croire que les premiers doutes dont il a été assailli ont dû suivre d'assez près l'encyclique *Mirari vos*. Voir la Papauté, — il le croyait du moins, — trahir la cause des peuples opprimés et livrer la malheureuse Pologne à un despote sanguinaire avait été pour lui un coup trop rude et trop inattendu. Il dut se faire en lui tout un travail intérieur dont il parle pour la première fois, à mots couverts, dans une lettre à Ventura datée du 8 mai 1833 : « Il est résulté de ce travail, avoue-t-il, de profonds changements dans toutes mes idées...

Les doctrines qui furent les miennes, que j'ai défendues avec une sincère et pleine conviction, pour lesquelles j'ai souffert et aurais voulu souffrir davantage, ces doctrines aujourd'hui sont bien loin de moi. Il m'en a coûté plus que je ne puis dire pour y renoncer. » Mais il s'abstient d'« exposer ses convictions présentes ». Il n'est pas beaucoup plus explicite dans une lettre à Montalembert datée du 1^{er} janvier 1834, et donc postérieure à la lettre de soumission qu'il a signée pour avoir « la paix à tout prix ». Il déclare que la lettre du cardinal Pacca du 28 novembre précédent l'a induit à des réflexions qui l'ont « conduit à de très grands doutes sur plusieurs points du catholicisme, doutes qui, loin de s'affaiblir, se sont fortifiés depuis ». « Mais en même temps, ajoute-t-il, je me décidai désormais à cesser toute fonction sacerdotale : ce que j'ai fait... En somme, je crois que l'Église ne peut rester ce qu'elle est, qu'on n'a jamais distingué nettement ce qu'il y a de divin et d'humain en elle, et que tout se prépare pour sa transformation. »

Tout cela est assez vague. En dépit des persécutions dont il était l'objet, Ventura lui avait écrit : « Maintenant plus que jamais je crois à l'infailibilité du Saint-Siège. » Et Lamennais, dans la lettre déjà citée, lui avait répondu : « Ma raison, je le confesse, s'y refuse invinciblement. » Il semble bien qu'à ce moment-là, et peut-être longtemps encore après, ses doutes, ou plutôt ses négations, aient porté à peu près uniquement sur ce point. Et puisque, au mois d'août 1834, après les *Paroles d'un croyant*, revenant sur sa décision de cesser toute fonction sacerdotale, il se proposait de recommencer à dire la messe, c'est sans doute qu'il n'avait pas cessé de croire à la transcendance du christianisme et à la divinité de Jésus : « Jésus, fils de Dieu et fils de l'homme, écrivait-il dans une sorte d'élévation qui doit dater de 1833, ou même de 1834, je vous adore tel que vous étiez avant tous les temps, alors que des hauteurs de l'éternité, la création s'épanchait de votre main comme une avalanche de mondes... » Il semble bien qu'en 1836, au moment des *Affaires de Rome*, il n'eût pas tout à fait tenu ce langage. Il avait trop étroitement lié la croyance en un divin Rédempteur à une foi non moins vive en une suprême autorité spirituelle pour que, cette dernière conviction venant à s'effriter, l'autre n'en fût pas directement entamée. De proche en

proche, et parmi bien des contradictions sans doute, bien des remous de pensée et d'âme, sous la pression des événements, et des objections, des injures ou des maladroites des uns, des applaudissements intéressés des autres, il revenait peu à peu au déisme.

Cette évolution était-elle accomplie quand, au début de 1836, il reçut de son ancien ami, Bruté, alors évêque, une visite qui n'aboutit qu'à l'irriter davantage? Nous ne le savons pas exactement. Il paraît probable qu'il n'a pas eu sa « nuit de Jouffroy », que ce que les chrétiens appellent la grâce ne l'a pas brusquement abandonné, et qu'il a dû se dépouiller comme feuille à feuille de ses convictions religieuses. Comme il était d'ailleurs incapable de scepticisme et que, sa puissance d'illusion aidant, il ne pouvait quitter une foi positive que pour se précipiter dans une autre, il reportait sur la démocratie toute la confiance éperdue qu'il avait placée dans l'Église : « Le peuple, écrivait-il le 22 janvier 1836, le vrai peuple, qui n'est pas la canaille corrompue des grandes villes, forme la partie saine de notre race, si odieuse et si vile à ses deux extrémités qui se rejoignent dans une commune dégradation ; et c'est pourquoi j'ai foi au peuple, à ses destinées que Dieu prépare, selon d'imprescriptibles lois que nous ne connaissons qu'imparfaitement ; j'ai foi dans le progrès social, dans l'amélioration morale et physique de la multitude souffrante, à la fois de la tyrannie des gouvernements et de l'insouciant lâcheté de ceux qui les soutiennent en les détestant. » *Vox populi, vox Dei*. Il allait se faire l'apôtre de cette foi nouvelle.

Cependant il fallait vivre. A la Chênaie, Lamennais était de plus en plus isolé, et en butte à des défiances, à des hostilités qu'il sentait partout autour de lui. Il éprouvait le besoin d'échapper à la douloureuse obsession de son passé. A la fin de mai 1836, il s'enfuyait, pour n'y plus revenir, de son « paradis terrestre », et il venait s'installer à Paris, pour y vivre de sa plume, avec le manuscrit des *Affaires de Rome*.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre.)

LE PROBLÈME

DE LA

MOBILISATION D'OUTRE-MER

LES DONNÉES DU PROBLÈME

Parmi les problèmes de la mobilisation française, celui du transport de notre armée d'outre-mer n'est pas le moins angoissant. Le nombre des soldats indigènes engagés en Europe pendant la grande guerre s'est élevé à 518 638 combattants et 183 928 travailleurs; mais ces effectifs sont loin de représenter le parti que la France pourrait tirer de ses possessions lointaines, grâce à la mise en ligne de toutes les forces éparses dans un empire de cent millions d'âmes. A elle seule la population de l'Algérie représente seize millions d'individus (soit quarante pour cent de la population métropolitaine). Comment pourrions-nous négliger ce moyen de compenser le déséquilibre de la natalité française vis-à-vis de l'Allemagne? Mais encore faut-il prévoir dès le temps de paix la mobilisation de ces ressources en personnel et en matériel.

Il nous a paru, tout en gardant la discrétion que comporte un pareil sujet, qu'il y avait un intérêt indéniable à montrer à l'opinion publique la nécessité d'engager certaines dépenses pour conduire à pied d'œuvre ce que nos adversaires appellent dédaigneusement « l'armée nègre ». Il est d'ailleurs entièrement faux de supposer que celle-ci se compose en majorité d'éléments noirs, puisqu'elle comporte non seulement les mobilisés de l'Afrique du Nord d'origine européenne, mais encore cette armée berbère, ces fils de Jugurtha qui tinrent en échec les légions romaines et qui peuvent passer pour

les soldats les plus disciplinés et les plus loyaux du monde.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons donner un aperçu des effectifs qu'il serait nécessaire de transporter en nous référant à l'annuaire militaire de la Société des nations. D'après ce document, le total de l'armée française s'élevait en 1930 à 29 156 officiers et 493 581 sous-officiers ou soldats. Dans cet ensemble l'armée stationnée outre-mer représente 7 819 officiers et 197 842 sous-officiers ou soldats auxquels il y a lieu d'ajouter 18 021 irréguliers. C'est cette armée coupée en deux tronçons qu'il s'agirait de rejoindre en cas de guerre à travers la mer. Il est une autre façon de faire comprendre la portée de cette mobilisation. Le même annuaire de la Société des nations nous apprend que le total de notre armée dite indigène comporte 26 régiments de tirailleurs nord-africains à l'effectif de 2 500 hommes dont 2 000 indigènes, et 30 régiments de tirailleurs coloniaux au même effectif, auxquels s'ajoutent 11 bataillons de 800 indigènes, 14 régiments de spahis, ainsi que tous les coloniaux entrant dans les formations d'artillerie, de tanks, de génie, d'aviation, de services automobiles, de trains des équipages, etc..., plus 5 000 indigènes du service de santé. Le total de ces effectifs se monte donc à environ 75 000 hommes nord-africains et 100 000 hommes de nos différentes possessions coloniales. Étant donné que la France a organisé les réserves de ces troupes, un simple calcul nous donne une idée approximative de l'appui que nos éléments d'outre-mer peuvent apporter à notre armée métropolitaine.

Nul ne saurait nous contester le droit de faire usage de ces effectifs. Le bien fondé d'une utilisation de nos réserves indigènes est tellement indiscutable, que M. MacDonald a prévu dans son plan chimérique, et que d'ailleurs nous ne saurions approuver, autrement que sur ce point, une armée indigène française de 200 000 hommes.

Nous ignorons les plans de notre État-major, mais nous devons supposer que le transport de ces formations militaires lointaines se fera sans matériel. Réduite à un simple transport de personnel, la mobilisation d'outre-mer n'en soulève pas moins un grave problème, à moins que nous n'ayons l'Angleterre à nos côtés dès les premières heures de la mobilisation. Mais, si la guerre ne peut se faire contre l'Angleterre, on peut supposer qu'elle se déroule sans elle. Dans ce cas, deux hypo-

thèses à formuler : l'Allemagne nous attaque seule, ou elle nous attaque en coopération avec l'Italie. Bien entendu nous avons la ferme espérance qu'une semblable supposition, qui dresserait l'un en face de l'autre deux frères de race et deux anciens alliés, ne saurait être que pure hypothèse. Mais, dans un article où nous étudions sous l'angle technique les questions de sécurité nationale, nous sommes obligés d'imaginer le cas où la marine française aurait avec ses seules ressources la lourde tâche de transporter notre armée coloniale en forçant la surveillance des escadres unies de l'Allemagne et de l'Italie. C'est à cette préoccupation que nous nous avons à répondre.

LES MOYENS DE TRANSPORT

Les moyens dont nous disposons sont-ils suffisants pour assurer dans de bonnes conditions le passage de troupes s'élevant à plusieurs centaines de mille hommes en provenance de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale ? C'est la première question qui se pose. Or, ni comme tonnage, ni surtout comme vitesse, notre flotte marchande ne répond pleinement à cet objectif.

On peut compter sur trois ou quatre grands paquebots de la Compagnie transatlantique qui auraient l'inconvénient de ne point être tous présents lorsqu'on aurait besoin d'eux et qui, en outre, ont une capacité de transport trop importante pour qu'on risque de les charger complètement. Notre flotte actuelle de la Méditerranée comprend des navires un peu démodés, type *Gouverneur* et quelques bateaux de la Mixte, de la Compagnie Paquet ou des Transports maritimes. Quant aux unités des Messageries maritimes, elles sont en général dispersées en Orient ou en Extrême-Orient et ces bâtiments n'offrent pas une vitesse assez grande pour en faire des instruments de transports militaires de premier ordre.

Le premier objectif à atteindre consiste donc à améliorer les conditions de transport de nos troupes. On projette de construire deux paquebots rapides qui doivent être mis en service sur Alger. Il importe de ne pas perdre un jour, pas une heure, pour décider cette construction. Le remplacement de l'*Atlantique* est non moins urgent, car ce navire rendrait d'incomparables services sur la ligne Dakar-Casablanca-Bor-

deaux, en raison de son tonnage et de sa vitesse. Il en est de même du remplacement du *Philippar*. Les quatre navires dont nous venons de parler sont d'une nécessité telle que sans eux la mobilisation de nos troupes serait contrariée.

Nous ajouterons qu'ils ne sauraient à eux seuls résoudre le problème. La nécessité est urgente de reconstituer une flotte rapide. Quelques nœuds de plus à l'actif de nos paquebots épargneraient peut-être en cas de guerre des milliers de vies humaines. Ne reculons donc point devant le devoir qui s'impose à nous de ménager aux navires que nous construisons une large réserve de vitesse. A ce propos, les contacts n'ont pas été assez étroits entre la marine marchande et la marine militaire. Il faut abattre les cloisons étanches et rétablir la liaison. La dernière loi sur le Crédit maritime concernant les primes de vitesse nous offre la faculté, si elle est bien comprise, de régénérer notre flotte de commerce.

Cette question réglée, préoccupons-nous des transports terrestres et des ports d'embarquement. Vu les difficultés du passage de nos transports par la Méditerranée, surtout par le bassin oriental, il sera indispensable de dérouter une partie des troupes d'Algérie sur Casablanca et d'acheminer les effectifs de Tunisie sur les ports de la côte algérienne occidentale. Sans entrer dans les détails des mesures à prendre, l'une d'elles présente une importance capitale : il s'agit de l'aménagement de voies ferrées et des routes transversales de la Tunisie au Maroc. Ces routes ne sont pas édifiées dans des conditions assez sûres pour répondre au trafic éventuel de la mobilisation. L'accident qui s'est produit récemment à Turenne prouve que les courbes du chemin de fer n'ont pas été prévues pour assurer le passage de trains militaires. Quant aux routes, elles ne sont pas comprises pour effectuer des mouvements de voiture aussi considérables que ceux qui seraient nécessités par les événements dont nous cherchons à mesurer les conséquences. Il y a donc sur ce point toute une étude à faire et des travaux à entreprendre pour créer des voies de mobilisation parfaites de jonction entre Tunis et Casablanca, avec des ramifications secondaires.

Reste une dernière question, celle de la mise en état de défense de la Corse. Nous connaissons les ouvrages formidables de fortification qui ont été entrepris par l'Italie en Sar-

daigne et sur la Maddelena. En Corse, nous n'avons jusqu'ici à peu près rien fait. Or, la Corse est une plate-forme admirablement disposée pour organiser une défensive aérienne et protéger, à l'aide de cet écran, tous nos mouvements de troupes à travers la Méditerranée. Grâce à la Corse, le passage de nos troupes peut s'exécuter dans des conditions de sécurité notablement améliorées. Si la Corse ne restait pas entre nos mains, il en résulterait des troubles majeurs dans notre mobilisation méditerranéenne. Prévoyons donc dès maintenant un système défensif approprié à l'aide d'éléments fixes et mobiles.

LE PROBLÈME NAVAL

Et cependant c'est le programme naval qui domine l'intérêt de cette discussion. Après avoir embarqué nos mobilisés de l'Afrique, il faut assurer leur passage à travers la mer dans des conditions de sécurité aussi satisfaisantes que possible.

Notre État-major disposera d'un certain nombre d'unités de patrouille ou d'escorte pour protéger le passage de nos troupes, et il rencontrera en face de lui des escadres assaillantes qui s'efforceront de tromper la surveillance de nos patrouilles et de rompre le barrage des escorteurs. C'est donc en réalité en faisant une étude comparative des flottes que l'on peut arriver à se former une opinion sur ce point. On peut dire que, grâce à la ténacité et à la fermeté avec lesquelles la Marine (notamment avec M. Georges Leygues) a exécuté son programme naval, grâce à la constitution d'une flottille sous-marine de premier ordre et de divisions légères homogènes et rapides, la mobilisation de notre armée d'outre-mer était relativement bien préparée jusqu'à l'apparition des derniers croiseurs protégés italiens et des *Deutschland* allemands. En effet, l'Allemagne ne possède pas de sous-marins et nous avions sur l'Italie une incontestable supériorité en cette matière. Le sous-marin joue un rôle prépondérant dans la protection des convois pendant le jour. Pour ce qui est des unités légères, là encore nous avons conservé pendant quelque temps une faible supériorité sur les flottes légères combinées de l'Allemagne et de l'Italie, parce qu'il restait à notre disposition un certain contingent de croiseurs cuirassés d'avant la guerre que l'on pouvait utiliser pour cette tâche.

Mais les dernières constructions de l'Italie et de l'Allemagne ont rompu l'équilibre. Elles placent notre État-major devant un angoissant dilemme, celui d'effectuer le passage des troupes avec des risques de pertes élevées, ou de former des convois massifs et d'engager le combat pour permettre aux convois de s'échapper, retardant ainsi la mobilisation urgente de nos troupes. L'Italie possède un nombre égal à celui de la France de croiseurs de dix mille tonnes, mais les sept croiseurs italiens sont beaucoup mieux protégés que les nôtres. L'*Algérie* est le seul croiseur français qui bénéficie d'une protection très poussée de 127 millimètres, alors que les trois croiseurs type *Trieste* possèdent des cuirasses de ceinture de 70 millimètres et que les quatre *Zara* ont une ceinture de 140 millimètres avec des tourelles de 127 millimètres. En outre, l'Italie possède huit croiseurs de 5 000 tonnes en service ou en construction, contre lesquels nous n'avons jusqu'ici rien à opposer en dehors des deux croiseurs protégés *La Galissonnière* et *Jean de Vienne* actuellement en chantier. De son côté, l'Allemagne a construit cinq croiseurs protégés dont l'épaisseur de cuirasse varie entre 75 et 100 millimètres. On voit que dans l'ensemble la flotte italo-allemande de croiseurs protégés est notablement supérieure à la nôtre.

Enfin, la mise en service du *Deutschland* qui a eu lieu le 1^{er} avril en même temps qu'on lançait un second bâtiment de ligne de même type, a posé un problème d'autant plus inquiétant pour notre mobilisation d'outre-mer que l'Allemagne a l'intention de construire quatre unités de ce genre. Par leurs caractéristiques, les *Deutschland* sont supérieurs à tous les types de navires que nous possédons actuellement. Leur vitesse, qui dépassera 28 nœuds, leur permet d'échapper à nos vieux cuirassés type *Provence* qui seraient seuls susceptibles de leur résister. Les *Deutschland* ont en second lieu un rayon d'action de plus de dix-huit milles qui leur offre la faculté, grâce à leurs moteurs Diesel, d'effectuer des croisières lointaines ou de patrouiller indéfiniment sur les routes de Casablanca afin de semer la destruction dans les rangs de nos convois de troupes. Mais c'est surtout par leurs qualités offensives et par leur protection que les *Deutschland* apparaissent comme les adversaires redoutables de notre mobilisation d'outre-mer. Leurs pièces de 280 millimètres, tirant à plus de 28 000 mètres

un projectile de 303 kilos, leur donneraient l'avantage contre n'importe quel adversaire de notre flotte : cela d'autant plus nettement qu'une cuirasse de 127 millimètres les protège contre l'artillerie de 203 millimètres de nos croiseurs de 10 000 tonnes. Il y a longtemps que dans la *Revue* le regretté amiral Frochot, signalant la menace des *Deutschland*, avait demandé qu'il fût répondu aux projets allemands par la mise en chantier d'un bâtiment de ligne nettement supérieur aux unités que le traité de Versailles permet à l'Allemagne d'entretenir.

C'est chose faite aujourd'hui. En décembre dernier, M. Georges Leygues a signé l'ordre de mise en chantier du *Dunkerque*, bâtiment de 26 000 tonnes qui portera quatre pièces de 330 millimètres en deux tourelles quadruples. Il filera deux nœuds de plus que le *Deutschland* et jouira d'un système de protection sur lequel nous ne saurions nous appesantir, mais dont nous pouvons dire qu'il permettra au *Dunkerque* de soutenir le feu de plusieurs *Deutschland*, de les poursuivre et de les couler. Mais suffit-il de posséder un, — un seul, — *Dunkerque*? La possibilité pour les Allemands de disperser leurs quatre *Deutschland* et de les faire agir sur différentes lignes de communications et sur plusieurs points géographiques éloignés les uns des autres ne nous oblige-t-elle pas à construire un second cuirassé? Cela revient à se demander quel doit être, en présence des armements de nos voisins, pour satisfaire aux objectifs tracés par la mobilisation de nos troupes d'outre-mer, le programme naval de notre pays.

Voici celui qui a été adopté avec juste raison par notre État-major naval. Considérant qu'il était urgent au premier chef d'opposer une escadre homogène de six croiseurs protégés aux flottes similaires de l'Italie et de l'Allemagne (type *Leipzig*), la Marine a fait voter par le Parlement, à la date du 31 décembre 1931, une tranche navale 1932 qui comportait la mise en chantier avant le 1^{er} avril 1933 de quatre nouveaux croiseurs du type *La Galissonnière*. Avec les escorteurs qui sont à la fois des bateaux de reconnaissance et des bateaux torpilleurs et le *Dunkerque*, bâtiment de ligne cuirassé dont nous venons de parler, la France a fait un effort proportionnel à ses possibilités budgétaires et conforme aux exigences stratégiques de notre mobilisation.

Il est à noter en outre, puisque nous parlons de la protec-

tion des convois, que nos vieux cuirassés d'avant-guerre, dont on croyait la carrière finie, trouvent aujourd'hui un regain d'actualité par suite de la mise en service des *Deutschland*. La marine s'applique présentement à moderniser ses *Provence* en transformant leur chauffe au mazout et en augmentant la portée de leurs tirs. Ce sont des navires qui provisoirement sont susceptibles de rendre des services comme bâtiments d'escorte. Doués d'une vitesse de vingt nœuds au moins, c'est-à-dire supérieurs de cinq nœuds à la vitesse moyenne de nos paquebots, ils peuvent suivre ces derniers sans les lâcher. Il n'est pas douteux qu'ils constitueraient un rempart d'acier contre lequel les *Deutschland* viendraient se briser.

Ainsi, nous ne saurions trop approuver M. Georges Leygues de ne pas s'être laissé distraire par des suggestions *in extremis*. Faisant preuve de l'esprit de suite voulu pour nous épargner une flotte d'échantillons, le ministre a décidé de poursuivre l'exécution du programme tel qu'il avait été arrêté par notre État-major et voté par le Parlement. Mais ce programme est-il suffisant ? Nous entendons dire que nos finances publiques ne nous permettent pas le vote avant un ou deux ans d'une autre tranche navale. Ce que nous venons d'écrire démontre le danger de cette interruption de nos programmes. Jusqu'ici les mises en chantier de navires se sont succédé à un rythme harmonieux depuis 1922; nul ne comprendrait, dans une question vitale pour notre sécurité, que l'on renoncât au remplacement de nos unités hors d'âge au moment où l'Allemagne d'Hitler précipite la construction des *Deutschland* et que l'Italie met coup sur coup deux nouvelles tranches navales en train, l'une de 15 000 tonnes, l'autre de 30 000 tonnes. Il faut donc dès maintenant songer au vote d'une tranche française 1933. Quelle en sera la composition ? Elle devrait, semble-t-il, comprendre un second *Dunkerque*, sans préjudice des sous-marins de renouvellement et des escorteurs.

UNE IMAGE DE LA MOBILISATION

Pour nous rendre compte des aléas et des difficultés de la mobilisation de nos forces d'outre-mer, donnons une image schématique de cette opération éventuelle. Nous supposons que les hostilités éclatent sans déclaration de guerre et que notre

État-major se trouve demain devant le fait accompli d'une attaque brusquée. Le bombardement de nos ports de l'Afrique du Nord et des ouvrages d'art de la voie ferrée transversale sera, avec une tentative de débarquement en Corse, le premier objectif italien. Nous apercevrons alors deux lacunes dans notre organisation. D'une part, nous regretterons de n'avoir point consacré à la grande île française méditerranéenne les crédits nécessaires pour sa mise en état de défense, pour l'aménagement de ses routes, pour l'entretien dès le temps de paix d'effectifs importants et, à défaut de matériel fixe, pour le stockage de matériel motorisé (auto-mitrailleuses, canons portés, tanks, etc.); nous regretterons surtout l'absence, près d'Ajaccio, de Bastia et dans le centre de l'île, de camps d'aviation à la hauteur de nos besoins et susceptibles de barrer la route aux escadres de bombardement assaillantes. D'autre part, nous constaterons combien sont insuffisantes les voies terrestres de concentration des effectifs sur les ports occidentaux de l'Algérie, car le bassin oriental, à proximité des bases de l'aviation italienne, deviendrait intenable.

Quoi qu'il en soit, supposons toutes ces troupes rassemblées dans leurs ports d'embarquement respectifs. Il faudra diriger sur ces points le tonnage transporteur. Alors que cette opération devrait pour présenter le minimum de risques s'effectuer au-dessus de vingt nœuds, nous ne disposerons en Méditerranée que de deux unités dépassant cette vitesse : l'*El Mansour* (1) et l'*El Kantara* de la Compagnie de navigation mixte, ce qui est notoirement insuffisant, ces navires ne pouvant embarquer guère plus d'un bataillon. Si l'on admet d'autre part qu'on ne doit pas utiliser de transport filant moins de quinze nœuds sous peine de s'exposer à de graves mécomptes, voici l'inventaire du tonnage disponible en Méditerranée. Douze paquebots du type *Gouverneur*, soit environ 40 000 tonnes, quatre unités de la Transatlantique, soit 20 000 tonnes, deux navires de la ligne du Maroc, 18 000 tonnes, un bâtiment de la Mixte, 4 900 tonnes, quatre paquebots de lignes Paquet sur le Maroc, 43 000 tonnes; au total 23 unités déplaçant 125 800 tonnes environ, et représentant une capacité de transport de 25 000 hommes. En outre nous pourrions toucher par l'ordre de

(1) Un deuxième navire de ce type est en construction.

mobilisation certains paquebots des Messageries maritimes et des Transports maritimes présents en Méditerranée. Admettons cinq navires et 80 000 tonnes pour les Messageries et deux navires et 28 000 tonnes pour les Transports. On peut également faire état d'une partie de la flotte de l'Atlantique que la Compagnie transatlantique pourrait détacher sur Dakar et Casablanca. Ce sont nos plus belles unités et les plus rapides : *Ile-de-France*, *Paris*, *Champlain*, etc. La capacité de transport de ces bâtiments est considérable, mais il serait imprudent de leur confier une cargaison de vies humaines trop importante. On peut tabler que dans l'ensemble le tonnage disponible admettrait, en divisant les risques et dans des conditions suffisamment sûres, de 80 000 à 100 000 hommes.

Ce chiffre en lui-même n'est pas assez élevé. On peut se demander en outre si la concentration des bateaux s'opérerait sans danger. Comme on ne perdrait pas de temps à les convoier, ces transports pourraient faire de mauvaises rencontres; notamment celle des avions. Il faut prévoir dès maintenant la défense anti-aérienne des navires mobilisés. L'installation d'une artillerie contre avions s'opérerait-elle avec toute la célérité voulue? C'est un point sur lequel nous ne voulons pas insister, mais qui est capital. Bref, nous craignons que bien des navires manquent à l'appel au port d'embarquement où ils seraient attendus. L'État-major devra diviser ses forces principales en deux parties: l'une dans la Méditerranée occidentale, l'autre sur la route de l'Atlantique et du golfe de Gascogne. Si la première a l'avantage d'être beaucoup plus courte, la seconde permettrait aux transports d'échapper plus facilement aux croisières ennemies en suivant des routes en zig-zag. On devra de toute façon maintenir en Méditerranée des forces au moins égales à celles de l'Italie. Comment la marine y parviendra-t-elle? On peut admettre qu'elle ne laissera pour la protection des côtes de l'Océan que quelques sous-marins et ses vieux croiseurs cuirassés d'avant-guerre. Si l'on tient compte d'autre part de la présence aux colonies de certains croiseurs légers, la marine française réaliserait difficilement avec l'Italie, en navires postérieurs à 1922, une équivalence de forces en Méditerranée, tout en assurant la liberté des routes de l'Atlantique. En vue de ce dernier objectif, nous devons détacher entre Dakar et Bordeaux nos trois cui-

rassés type *Provence* pour les opposer au *Deutschland* et aux cinq *Leipzig* allemands. Il faudra distraire également un certain nombre de navires d'éclairage, croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs, sous-marins, etc. Supposons que cette escadrille soit formée par deux croiseurs de 10 000 tonnes, six contre-torpilleurs type *Jaguar*, douze sous-marins dont six *Pascal* de 1^{re} classe et six de 2^e classe, que nous restera-t-il pour garder la Méditerranée? Éliminant les croiseurs légers type *Primauguet* et *Jeanne d'Arc* que nous supposons en station coloniale, il resterait à la disposition de notre État-major : trois cuirassés type *Jean Bart*, quatre croiseurs de 10 000 tonnes (l'*Algérie* n'étant pas considéré comme en service), une quinzaine de contre-torpilleurs (*Guépard*), vingt torpilleurs (*Bourrasque*, *Boulonnais*), et trente-six sous-marins dont seize de 1^{re} classe, seize de 2^e classe et deux mouilleurs de mines. Ces forces rencontreraient devant elles les quatre vieux cuirassés italiens (*Cavour* et *Doria*), six croiseurs de 10 000 tonnes type *Trento* et *Zara*, beaucoup mieux protégés que les nôtres, six *Condottieri*, contre lesquels nous n'avons pas de similaires à opposer et dont le tonnage de 5 000 tonnes est double de celui de nos contre-torpilleurs. En outre, l'Italie pourrait mettre en ligne quinze *esploratori* (*Leone* et *Vivaldi*), vingt-quatre torpilleurs de 900 à 1 000 tonnes et 25 sous-marins dont 5 de grande croisière, et deux mouilleurs de mines.

En résumé, il y aurait égalité de force en cuirassés anciens; l'Italie nous dominerait avec ses croiseurs de 10 000 tonnes protégés et ses *Condottieri*. Notre supériorité ressortirait en contre-torpilleurs de 2 500 tonnes et en sous-marins. Si l'on tient compte du fait que l'hydraviation italienne est en Méditerranée notablement plus puissante que la nôtre, on s'aperçoit que la position de la France dans cette mer est délicate. Les embarras de notre État-major seraient accrues du fait qu'il devrait surveiller les parages des îles Baléares où nos adversaires seraient tentés de prendre position, ce qui rendrait encore plus difficile le passage de nos troupes par le seul point où il peut actuellement s'effectuer en Méditerranée, c'est-à-dire le bassin occidental. Nous serions peut-être amenés dans ces conditions à reporter l'effort de notre mobilisation sur la route de l'Atlantique avec les retards que cette opération entraînerait.

Rappelons-nous que nous avons pu, en 1914, effectuer nos transports dans des conditions de sécurité tout à fait remarquables. Et cependant il a suffi de la présence d'un seul navire cuirassé, le *Gœben*, pour troubler l'amiral Boué de Lapeyrière, au point que ce chef d'escadre proposa au général Joffre de modifier tous ses plans de mobilisation et de former des convois qui eussent retardé l'arrivée en France du XIX^e corps au point de rendre impossible le succès de la bataille de la Marne. Celle-ci n'a pu être gagnée que par la mise en ligne à l'heure H de la division marocaine. Ce seul exemple suffit pour montrer l'importance que nous devons attacher à la mobilisation rapide de notre armée d'Afrique, et en même temps cela fait naître dans notre esprit une inquiétude bien justifiée. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'octroi de la parité navale avec l'Italie rendrait radicalement impossible le transport de notre armée d'Afrique. D'autre part, si nous ne mettons pas en construction, outre les quatre croiseurs inclus dans la tranche de 1932, un second *Dunkerque*, les opérations que nous venons d'envisager deviendraient hasardeuses dans quatre ans, quand seront entrés en service les bâtiments de ligne que l'Allemagne se propose de mettre en service.

Résumons le programme que nous venons de tracer. Son urgence est indiscutable. Il consiste à construire une flotte appropriée de paquebots rapides, incombustibles et armés de canons antiaériens; à aménager les voies ferrées et les routes transversales de l'Afrique du Nord; à équiper les ports d'embarquement; à mettre la Corse en état de défense et à y placer d'importants camps d'aviation. Enfin, à poursuivre avec activité l'exécution de notre programme naval actuel, soit un bâtiment de ligne, six croiseurs protégés de 7500 tonnes et douze escorteurs, en ne perdant pas de vue qu'il est nécessaire de prévoir dès maintenant une nouvelle tranche 1933 qui devra comprendre un second bâtiment de ligne. C'est à ce prix seulement que nous pourrons réaliser avec succès la mobilisation de nos troupes d'outre-mer dont dépend la sécurité même de la patrie.

RENÉ LA BRUYÈRE.

UN CENTENAIRE

LA SOCIÉTÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL

Un soir de mai 1833, cinq jeunes gens se réunissent en une petite pièce d'une modeste maison sise rue Petit-Bourbon Saint-Sulpice, au pied de la Montagne Sainte-Geneviève, sous la présidence d'un homme qu'ils seraient tentés de traiter en patriarche, parce qu'il a quarante ans, et qu'ils en ont vingt. Les six hommes récitent ensemble le *Veni Sancte Spiritus*, l'appel à l'Esprit Saint qui, il y a deux mille ans, transforma les apôtres du Christ; puis, ils lisent un chapitre de l'*Imitation*. Ils ont résolu, pour garder leur foi chrétienne et fortifier leur amitié, de se rencontrer en des réunions hebdomadaires; ce ne sera cependant pas pour débattre de problèmes religieux, mais pour organiser des visites aux pauvres: car, écrira sous peu l'un d'eux, le jeune Frédéric Ozanam, « le lien le plus fort, le principe d'une amitié véritable, c'est la charité, et la charité ne peut exister dans le cœur de plusieurs sans s'épancher au dehors; c'est un feu qui s'éteint faute d'aliment, et l'aliment de la charité, ce sont les bonnes œuvres. » D'ailleurs aucune prétention ambitieuse: « Avant de régénérer la France, écrira

(4) *Origines de la Société de Saint-Vincent de Paul*. — Lanzac de Laborie, *Ozanam et la fondation de la Société de Saint-Vincent de Paul*, 1912. — Léonce Curnier, *La jeunesse de Frédéric Ozanam*, 1888. — C. Huit, *La vie et les œuvres d'Ozanam*, 1888. — Georges Goyau, *Ozanam*, 1925. — *Livre du Centenaire d'Ozanam*, 1913. — Louis Rivière, *La Société de Saint-Vincent de Paul*. — Louis Fliche, *La Société de Saint-Vincent de Paul*, 1928. — Comte Léonce Celier, *Jeune visage d'une œuvre ancienne*, 1929. — Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. II. — Pierre de La Gorce, *Autour du Second Empire*, t. IV. — Il m'a été en outre donné fort obligeamment communication d'une série d'études sur la Société, ses organes et l'histoire de ses filiales, qui forment les chapitres d'un gros volume qui, sous presse, sera publié à l'occasion du Centenaire.

encore le même Ozanam, nous pouvons soulager quelques-uns de ses pauvres. » Et, de fait, il est, dès ce premier soir, simplement décidé que chacun des amis portera, au cours de chaque semaine, quelques bons de pain à des familles nécessiteuses et qu'ils se réuniront tous les huit jours simplement pour se rendre compte les uns aux autres de leurs « visites ».

Comme ces jeunes gens sont habitués déjà à se retrouver depuis un an à une Conférence d'histoire, ils gardent le vocable : ils seront une Conférence de charité. Pour couvrir les frais des bons, on fait, à la fin de la séance, une quête dans un chapeau ; ce sont des étudiants : la somme recueillie doit être mince ; elle est suffisante pour qu'on puisse secourir une douzaine de familles dont on demandera l'indication à la sœur Rosalie, fille déjà illustre de saint Vincent de Paul. Huit jours après, eux-mêmes se mettront sous le patronage du grand saint de la Charité : leur réunion s'appellera *la Conférence Saint-Vincent de Paul*.

Elle sera exclusivement, scrupuleusement, jalousement consacrée à l'œuvre envisagée : toute pensée politique en sera sévèrement bannie, et même tout débat d'ordre religieux et moral ; car elle ne doit, pour rien au monde, devenir une *parlotte*. « La religion, va écrire Ozanam, sert moins à penser qu'à agir. » C'est bien, en effet, cette religion qui les soutiendra ; déjà elle les a réunis, amis désormais tendrement liés, si tendrement liés qu'on en est à redouter les intrusions. Lorsque, quinze jours après, à la troisième séance, un des jeunes gens proposera d'amener un septième membre inconnu des autres, il devra « lutter » pour le faire admettre : c'est qu'on entend vraiment rester un petit groupe d'amis en communion de charité ; tout de même, on agrégera ce septième membre à la « Conférence Saint-Vincent de Paul ».

Cette demi-douzaine de jeunes gens en ce petit parloir d'une obscure demeure ; ces modiques bons de pain qu'on demandera, pour une douzaine de pauvres du quartier du Panthéon, à la chère sœur Rosalie ; ce chapeau où tombent quelques francs ; cette modeste prétention à ne soulager que quelques misérables ; cet effroi même à l'idée d'élargir les rangs où régne l'amitié chrétienne, il faut retenir ces traits.

Cent ans après, en ce mois de mai 1933, il y a de par le Monde, — les cinq parties du Monde, — 13 800 conférences de

Saint-Vincent de Paul, comptant près de 200 000 membres et dépensant au secours des déshérités près de 200 millions par an : la Société s'étend à des terres qu'à peine connaissaient Ozanam et ses amis, aux rives d'Amérique, d'Afrique, d'Océanie; elle est devenue une énorme Internationale de la charité catholique. Autour d'elle, par elle, fleurissent cent espèces d'œuvres sociales que les fondateurs n'eussent pas soupçonnées; car, s'adaptant merveilleusement au tempérament de chaque peuple et aux nécessités de chaque moment, elle ne s'est jamais dérobée à une entreprise sociale nouvelle. De cet arbre immense les racines restent à Paris, mais son ombre bienfaisante répand sa fraîcheur sur la Chrétienté tout entière; certaines de ses innombrables branches peuvent être minces et frêles; parce que, battues souvent par l'orage, elles ont été parfois brisées et n'ont pu que difficilement *repartir*; mais d'autres sont magnifiques de force et chargées de fruits imprévus.

Le miracle, par surcroît, a été qu'en s'agrandissant, en s'étendant, en s'adaptant, la Société ne s'est altérée ni en son esprit, ni en ses principes, ni en ses pratiques. Frédéric Ozanam, s'il venait visiter certains groupes d'Amérique ou d'Asie, se réjouirait moins d'y voir son nom en honneur que ses leçons pratiquées. « Le royaume des cieux est semblable à un grain de *sénevé* qu'un homme prend et va semer dans un champ. C'est la plus petite de toutes les semences, mais lorsque la plante a poussé, elle est la plus grande des légumineuses, et elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans ses branches. » Ainsi Jésus parlait aux foules. La petite réunion de la rue Petit-Bourbon Saint-Sulpice a été le petit champ où a été jetée « la plus petite semence », et cette semence est devenue un arbre dans les branches duquel les oiseaux viennent s'abriter. C'est ce qui fait de son histoire aujourd'hui centenaire un objet d'intérêt pour bien d'autres que les catholiques.

LE COLLOQUE DU PANTHÉON

Frédéric Ozanam ! Ce jeune Lyonnais, venu, à dix-huit ans, à Paris pour y poursuivre ses études à l'École de droit, c'était la vertu même, avec tout ce qu'elle peut comporter de force

expansive dans la modestie la plus singulière : ayant, du feu de ses convictions, animé toute une jeunesse, il protestera toujours qu'il n'a été simplement qu'un des artisans de l'œuvre collective. Personnalité si originale et tout à la fois si prenante, penseur, écrivain, professeur, poète, orateur, savant, que la mort fauchera à quarante ans, il aura passé, non point comme un météore qui n'éclaire que pour un court temps un petit monde, mais comme une lumière dont l'éclat, loin de s'éteindre, n'a cessé, après sa disparition, de grandir. Et chose admirable, il ne voulait pas qu'on saluât en lui l'homme qui avait éclairé les voies; humilité chrétienne, mais aussi connaissance du monde et de son histoire : car il savait bien qu'une œuvre qui s'incarne tout entière en un homme court le risque de décroître et de mourir avec lui. Seul l'éclat de son talent, comme de sa vertu, n'a pas permis à ce volontaire anonymat de se perpétuer. Lorsqu'en 1840, il se défendra encore d'avoir été le fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul, un de ses disciples protestera déjà près de lui. « C'est d'une inspiration de votre cœur qu'est née cette sainte institution qui est destinée peut-être à étendre sur la France entière comme un vaste réseau de charité. » Mais lui continuait à nier la prépondérance de son rôle; et, quarante ans après, un de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre pourra écrire à la veuve de cet admirable chrétien : « Notre cher Ozanam, avec son excès d'humilité, a contribué à fausser l'histoire de nos origines. »

Les origines, c'est bien dans un cri d'alarme poussé, en 1833, par le jeune Lyonnais qu'elles se trouvent. La scène a pour théâtre cette place du Panthéon, ce sommet de la Montagne Sainte-Geneviève d'où, depuis sept siècles déjà, tant de lumière s'est, sur la Chrétienté, épanchée en grandes nappes; et cette scène, il nous est bien facile de la reconstituer. Que de fois n'avons-nous pas vu de ces groupes de trois ou quatre jeunes hommes se promenant indéfiniment, de long en large, par une nuit claire, en ce Quartier latin et devisant passionnément des problèmes qui hantent jusqu'à les obséder les cerveaux de vingt ans, — toujours généreux. Ce soir-là, ils sont trois : Ozanam, Lamache, et Devaux, mais c'est Frédéric qui parle de sa voix passionnée de poète-apôtre; tous les trois sortent d'une de ces discussions qui enflèvent, — surtout quand ils sont jeunes, — les croyants de toutes les causes.

Dans la Conférence d'histoire, siégeant en une maison de la rue de l'Estrapade, un débat a mis aux prises Frédéric lui-même avec les adversaires des idées chrétiennes. Ces adversaires sont légion à cette heure de 1833. La déchristianisation, œuvre de la Philosophie, puis de la Révolution, a particulièrement atteint le milieu bourgeois où vivent ces jeunes gens, à ce point que ceux-ci, — trait bien caractéristique, — ont été tout surpris, quelques mois auparavant, de se découvrir, quatre ou cinq, les uns les autres, catholiques croyants et pratiquants au milieu de mille camarades non seulement étrangers, mais hostiles à leur foi. Et voici que la hideuse émeute du 13 février 1831, entièrement dirigée contre les prêtres, le sac de l'Archevêché, après celui de Saint-Germain l'Auxerrois, vient de montrer que la passion anti-religieuse a gagné le peuple des faubourgs. Ces jeunes chrétiens qui, quelques mois avant, se sont rapprochés, combien ils se sentent isolés, petit flot battu par un océan d'irréligion !

À la Conférence d'histoire, le débat a été âpre, violent ; le christianisme a été attaqué si cruellement et au milieu de tels applaudissements, qu'Ozanam a dû se lever, le cœur en émoi, pour le défendre ; il l'a bien défendu, mais n'en est pas moins sorti consterné de la force et du nombre des adversaires, dépité peut-être de ne pas avoir pu tout dire, alarmé d'ailleurs plus encore qu'indigné. Si ses amis et lui ne fortifient pas leur union par l'action, ils ne tarderont pas à être submergés.

L'action, qu'est-ce à dire ? Sera-ce l'action politique ? Mais dans quel parti se ranger ? La pieuse Congrégation, fondée sous l'Empire par quelques jeunes gens, ne s'est-elle pas naguère compromise et perdue en se faisant, sous la Restauration, l'auxiliaire d'un parti et ne faut-il pas avant tout éviter pareille aventure ? Non : pas de politique. Mais alors, quel but les réunira, pour quelle entreprise se grouperont-ils ? Comment prouveront-ils à un peuple aliéné la bonté de leur cause, la générosité et l'efficacité de leur foi ? Par l'exercice très simple de la charité : « Je vois encore, écrira, bien des années après, le dernier survivant, je vois encore la flamme briller dans les yeux d'Ozanam ; j'entends sa voix que l'émotion fait légèrement trembler pendant qu'il nous explique, à Devaux et à moi, le projet d'une association catholique et charitable. » Ce qu'il dit à ses camarades, c'est sans doute ce qu'il écrira

quelques mois après à un ami de province : « A Paris, nous sommes des oiseaux de passage éloignés pour un temps du nid paternel et sur lesquels l'incrédulité, ce vautour de la pensée, plane pour en faire sa proie... Eh bien ! il s'agit, avant tout, que ces faibles oiseaux se rassemblent sur un arbre qui les protège. Or le lien le plus fort, le principe d'une amitié véritable est la charité. » Et, ce soir-là, revenant sur les incidents du débat qui l'a déçu, il conclut : « N'éprouvez-vous pas comme moi le désir, le besoin d'avoir, en dehors de cette conférence militante, une autre réunion composée exclusivement d'amis chrétiens et toute consacrée à la charité ? Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps de joindre l'action à la parole et d'affirmer par des œuvres la vitalité de notre foi ? »

Moment magnifique dans l'histoire de la Charité et du Christianisme ! Des passants, attardés dans la nuit, sans doute, ont croisé ou dépassé ces trois jeunes hommes qui, de long en large, se promènent, dans cette claire nuit de printemps, devant le dôme sombre du Panthéon où jadis on a porté les restes de Voltaire. Nul certes ne s'est douté que, sur ce trottoir de la Montagne Sainte-Genève, une grande entreprise naît d'un cœur chrétien trop meurtri. Les deux autres étudiants approuvaient, entraînés par cette parole de feu. Ils se séparèrent, méditant ce qu'ils ne tenaient nullement pour un grand dessein de conquête, mais un noble projet de sanctification.

* * *

La conférence d'histoire où Ozanam et ses amis fréquentaient était hospitalisée par un publiciste chrétien, Bailly, qui, jadis un des suppôts de la *Société des bonnes études*, rédigeait la *Tribune catholique*, petite feuille qui se devait, peu après, fondre avec l'*Univers*. C'était un homme pieux et sage, pas cagot, l'esprit ouvert, heureusement, aux aspirations des jeunes. Mais eût-il été tiède, qu'un Ozanam l'eût sans doute échauffé. Quand, le lendemain du colloque du Panthéon, le jeune Lyonnais et ses deux amis vinrent s'ouvrir à lui, du désir qu'ils avaient de communier dans la même œuvre, il les approuva, mais, catholique discipliné, les adressa au curé de Saint-Étienne du Mont, sa paroisse. C'était un futur évêque de la Monarchie de juillet, l'abbé Olivier, prêtre distingué, mais prudent et, comme beaucoup de ses congénères d'alors,

peu porté aux nouveautés, un peu méfiant en face des grands enthousiasmes. Sur un ton « moitié sérieux, moitié goguenard », écrira plus tard un des amis d'Ozanam, il engagea ces bons jeunes gens à « faire le catéchisme à de petits malheureux ». L'œuvre était belle après tout, mais elle ne rentrait pas dans leur esprit, porté plus à l'action qu'à la doctrine. Ils revinrent déçus chez Bailly. Ils entendaient, lui dirent-ils, faire de la charité, — en quelque sorte « manuelle », dit l'un d'eux, — le seul objet de leur réunion : donner du pain à ceux qui en manquaient. Bailly accueillit leur pensée et offrit de les réunir dans les bureaux, fort étroits, de la *Tribune*, rue Petit-Bourbon Saint-Sulpice. Et c'est peu de jours après leur conversation du Panthéon, qu'ils passaient à la réalisation de leur vœu et tenaient leur première séance. Ainsi se constituait, à cinq, sous la présidence du bon mentor Bailly, la « conférence » de Saint-Vincent de Paul, la première de ce siècle qui se clôt aujourd'hui sur l'agrégation de six cent trente-six nouvelles conférences.



Fondée au printemps, la première conférence s'était déjà, avec l'été, agrandie ; on n'en était plus à agréer avec peine le fameux « septième membre », puisque, les vacances arrivant, on était quinze. La sœur Rosalie ayant cédé quelques centaines de ses bons, les visites de pauvres se faisaient, — dans le quartier Mouffetard, — bien humble œuvre sociale et que les jeunes gens ne cherchaient nullement à magnifier ; car ils s'étaient imposé comme règle, avant toutes choses, la modestie. Cette modestie ne trompait pas tout le monde. Par quel étrange pressentiment un Le Prévost, initié à l'entreprise, écrivait-il, dès le 20 août 1833 : « Je me trompe bien, ou de ces catacombes nouvelles sortira une lumière pour le monde » ? Ozanam, lui, le pressentait-il ? Le temps viendra, en 1848, où il ambitionnera, pour la troupe, déjà fortement grossie, des « confrères de Saint-Vincent de Paul », le rôle de « médiateurs » entre l'armée soulevée des prolétaires et les classes possédantes. En 1833 et en 1834, — nous le savons déjà par un mot que j'ai cité, — il ne prétendait nullement « régénérer la France », mais « soulager quelques pauvres ». Il ne partait pas pour une grande entreprise ; en tout cas eût-il estimé bien impru-

dent de le proclamer. Son humilité naturelle était d'accord avec son bon sens, je l'ai dit, pour laisser le plus longtemps possible à l'œuvre son caractère d'obscurité, — sans clandestinité, — et de discrétion où le respect humain n'était pour rien. C'étaient bien les « catacombes » que disait Le Prévost.

A l'automne de 1834, ces « catacombes » furent reportées de la rue Petit-Bourbon, la *Tribune* ayant disparu, à ce n° 17 de la rue de l'Estrapade qui allait être pour longtemps le siège de la Société à peine née. Il fallait d'ailleurs que les murs s'élargissent, car, ô merveille imprévue! en mai 1834, Ozanam ayant amené de jeunes concitoyens de Lyon débarqués de la veille à Paris, on était, en octobre, trente-cinq au lieu de sept.

Par ailleurs ce qu'un Ozanam avait, avant tout, attendu de l'entreprise, déjà se réalisait, — à savoir une ardeur croissante de la foi, vivifiée, chez ses amis et lui-même, par les œuvres, et cette ardeur enlevait à ces enfants d'hier toute fâcheuse timidité. Ce sont eux en effet qui, en janvier 1834, viennent exposer, révérencieusement, mais fermement, à l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, que les prédicateurs de son diocèse ne satisfont pas aux aspirations de la jeunesse nouvelle et, preuve qu'une œuvre en engendre vite une autre, ce sont ces jeunes audacieux qui obtiennent du prélat l'institution des Conférences de Notre-Dame, confiées, sur leur désir, pour le carême de 1834, à l'abbé Henri Lacordaire, appelé dès leurs débuts à les illustrer.

Si l'archevêque, ce Mgr de Quélen, gentilhomme affable et charmant, a accueilli, le sourire aux lèvres, Ozanam et deux de ses amis, et leur a donné satisfaction, le clergé ne montre point partout une figure si souriante. Quand, en avril 1834, le nouveau curé de Saint-Étienne du Mont, invité à venir assister à une des séances, se rend à cet appel, il apporte un visage assez soucieux. Que sont ces jeunes téméraires et que valent leurs beaux projets, conçus et déjà réalisés non certes en dehors, mais en marge de l'Église? Après une demi-heure passée au milieu d'eux, devant une si évidente ardeur au bien doublée d'une si évidente simplicité, la figure du pasteur s'est cependant rassérénée et bientôt éclairée de joie. Ce sourire du curé marque une étape : la Société n'admettra jamais dans sa direction l'intervention du clergé, auquel la tient le souci de la discipline catholique et la défé-

rence la plus entière, mais combien elle trouvera de force et de profit à la bienveillance active de ce clergé! Le jour viendra où un évêque français, Mgr Delamaire, écrira : « Quand on me demande à quoi occuper les comités de paroisse, je réponds : à fonder d'abord une conférence de Saint-Vincent de Paul. » Le jour viendra où le cardinal Mercier, ravi d'admiration devant ses conférences de Belgique, voudra, en manière d'hommage, accompagner lui-même certains confrères dans la visite de leurs pauvres. Mais il y aura alors longtemps qu'après Pie IX, Léon XIII aura salué, dans les conférences, le foyer le plus pur de la charité et, par là même, de la foi chrétienne. Et il y avait l'annonce de ces magnifiques concours dans le sourire joyeux du curé de Saint-Étienne, venu, en avril 1834, avec méfiance parmi ces jeunes laïques entreprenants.

LES ŒUVRES

Déjà, à cette même heure, ceux-ci étaient « trop »! Plus de cent! Comment tenir séance sérieuse avec un pareil nombre? Il fallait se scinder, et ce fut une grosse affaire! Allait-on rompre cette communauté d'amitié qui, en s'étendant aux nouveaux venus, était restée tout aussi cordiale? On recula, dix mois, devant cette cruelle décision. On la prit cependant. Deux conférences existeraient : l'une restant sur la rive gauche, l'autre s'installant sur la rive droite. Mais tel était le chagrin causé par cette séparation que, tout d'abord, on entendit ne se diviser qu'en sections, qui, gardant toutes deux Bailly pour président, n'auraient chacune à leur tête qu'un vice-président, trait que je tiens pour charmant, tant il affirme le caractère presque trop obstinément fraternel de cette petite société. Mais de deux les sections passèrent vite à quatre : il fallait bien que chacune, ayant son terrain d'action, ses œuvres propres, son quartier de pauvres, eût son autonomie. Et ainsi c'étaient quatre conférences qui, à Paris, se créaient par leur sectionnement. Elles entendaient cependant rester solidement unies : elles constitueraient la *Société de Saint-Vincent de Paul* sous un conseil supérieur dont Bailly serait le « président général », le premier de cette belle lignée de grands hommes de bien qui vont, un siècle durant, diriger les destinées de la Société, miraculeusement accrue.

Il le fallait d'autant plus que, déjà, une tentative avait été faite par un des jeunes confrères pour fonder en sa ville natale, où il était retourné, une conférence de province : ce fut celle de Nîmes dès 1835. Et voici qu'en 1836, Lyon aura sa conférence, puis Rennes, puis Nantes, et que toutes entendent bien n'être que les membres du même corps auquel il a bien fallu créer une tête. Pour assurer à ce corps une marche harmonieuse et sûre, pour que l'accord restât dans les principes et même les méthodes, un règlement était nécessaire. Il fut rédigé avec un scrupuleux souci de faire, à tout jamais, vivre l'esprit des premières réunions, et fut unanimement approuvé par l'Assemblée générale du 8 décembre 1835 ; toute nouvelle conférence, fondée en province, aussitôt le faisait sien. Ce règlement, à la fois si sage et si simple, est, d'autre part, si souple, qu'après cent ans, et quand, de Paris à Berlin, à Rome, à Madrid, à Londres, à Amsterdam, à Bruxelles, à Alger, à Beyrouth, à Québec, à New-York, à Buenos-Ayres, à Sidney et en cinquante autres États, Dominions, Colonies, la Société se trouvait en face d'œuvres les plus diverses et de situations les plus différentes, ce règlement, — fruit d'une si grande prudence, — a pu être respecté et appliqué, sans avoir jamais été révisé.

Les œuvres ! Dès 1837, elles s'étaient diversifiées. La visite aux pauvres restant l'œuvre primordiale, — que nulle conférence, pendant cent ans, ne sera autorisée à reléguer au second plan, — déjà les jeunes confrères parisiens allaient des écoles du soir aux prisons, n'apportant plus seulement le pain du corps, mais celui de l'âme, soutenant ou pansant toutes les misères et s'appliquant à réaliser peu à peu dans tous les domaines ces œuvres de miséricorde, — les sept « spirituelles » comme les sept « corporelles », — qui découlent de « l'amour du prochain ». On n'attendait pas, en effet, que cinq ans se fussent écoulés pour déborder de beaucoup au delà de la modeste distribution de secours à domicile, et Ozanam verra, bien avant de mourir, les conférences multipliées non seulement « nourrir ceux qui ont faim », « donner à boire à ceux qui ont soif » et « fournir des habits à ceux qui en manquent », mais « donner l'hospitalité à ceux qui n'ont point d'asile », « visiter les malades et les prisonniers », « ensevelir les morts », mais encore « donner de bons conseils à qui en a besoin », « ins-

truire les ignorants », « convertir les pécheurs », et « consoler les affligés ». L'immense efflorescence des œuvres sociales qui, de Mayence à New-York, à travers la Terre, s'est manifestée autour de ces noyaux des conférences, n'est-elle pas tout entière sortie de la pratique de ces œuvres de miséricorde qu'un grand artiste a su représenter, au ^{xv}^e siècle, aux murs de l'hospice de Pistoja et que, dès 1834, Ozanam, avant de mourir, devait voir appliquées non seulement à Paris, non seulement dans toute la France, mais dans une partie de l'Europe et même du Monde, par les confrères de Saint-Vincent de Paul.

A LA CONQUÊTE DU MONDE

Dans toute la France, dans une partie de l'Europe et même du Monde ! Les conférences, se multipliant à Paris après 1833, avaient déjà essaimé en province. Dès octobre 1834, à Curnier, son ami, qui lui rendait compte de la fondation d'une conférence à Nîmes, Ozanam avait répondu par un hymne d'action de grâces. Après Nîmes, Lyon, Nantes, Rennes, Dijon, Toulouse, des provinces entières se couvraient de conférences. Les filiales se faisaient, à leur tour, animatrices et génératrices : des confrères, au cours de déplacements, jetaient la semence et partout la semence levait. De Lyon partait le mouvement qui d'Aix à Marseille, de Digne à Nice, se manifestait à travers la Provence. Des conférences se fondaient bientôt dans le pays tout entier : parfois une catastrophe, un fléau, une épidémie appelant, les dévouements suffisaient, ce qui était bien dans l'esprit de saint Vincent de Paul, à faire naître, ici et là, une de ces réunions ; parfois des sociétés préexistantes venaient s'agréger, trouvant dans les directions du Conseil général de Paris l'appui qui soudain les fortifiait, les animait, les régénérait : ainsi en était-il à Tours comme à Nancy. Il se créait dans les collèges des conférences de *jeunes*. Le clergé, un instant hésitant, provoquait de nouvelles fondations. Le pouvoir civil n'y mettait point d'obstacles : il s'en fallait ; quelques préfets avaient même recours aux conférences que le roi Louis-Philippe, personnellement, voyait se développer d'un œil bienveillant.

Déjà la Société franchissait les frontières de France. C'avait été, pour Ozanam, une grande joie que de trouver à Rome, dès 1836, lors d'une de ses visites, une conférence de Saint-Vin-

cent de Paul, fondée à Saint-Louis-des-Français, mais à l'ombre tutélaire de Saint-Pierre. Il allait voir avant 1818 se créer des conférences à Bruxelles en 1812, à Londres en 1844, à Liverpool et Manchester en 1815, à Dublin et à Édimbourg en 1816, à Gênes en 1846 encore, puis à Venise, Turin, Florence et, dans cette même année, à Genève, à Munich, puis dans dix villes de la province rhénane, à la Haye, à Constantinople; à Madrid en 1848. Et c'est entre 1844 et 1848 encore que la Société essaimait sur le sol de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique; en 1844 elle apparaissait à Mexico, puis en 1845 à Saint-Louis, en 1846 à Québec, en 1847 à New-York, en 1848 à Montréal, tandis qu'à la même époque, à Alger en 1846 et à Smyrne en 1847, elle prenait possession des littoraux d'Afrique et d'Asie où elle devait, un jour prochain, s'étendre encore.

APRÈS LA MORT DU FONDATEUR

Frédéric Ozanam mourut le 8 septembre 1853. A cette date, l'œuvre conquérait déjà bien d'autres territoires et elle allait s'installer, avant peu, en bien d'autres encore, de la Louisiane à l'Égypte, de la Palestine au Portugal, de l'Autriche au Danemark, de la Pologne à l'Inde. La vue de ce mouvement pouvait consoler l'homme qui, si jeune encore, à quarante ans, consumé par le feu qui le brûlait, allait arriver devant le Juge les mains pleines et presque débordantes. Il ne tirait aucune gloire personnelle de ce développement si rapide de l'arbre de Saint-Vincent de Paul. « *Non nobis, Domine, non nobis*, se fût-il écrié, *sed nomini tuo da gloriam*. » D'ailleurs, persistait-il à s'effacer tout en agissant. Président de la jeune conférence de Lyon, où il avait été appelé à se fixer de 1836 à 1844, il n'avait cessé de solliciter, en modeste confrère de province, les directions du Conseil général, et quand, appelé à une chaire de la Sorbonne, il était revenu à Paris, il avait décliné deux fois la présidence de la Société, tout en consacrant, dans la vice-présidence, la plus grande partie de ses forces déclinantes à l'œuvre qu'il avait fondée.

Sa modestie, il la faisait partager à la Société elle-même. Et le trait, encore une fois, est à souligner. Qu'une œuvre puise, pour l'avenir, une force singulière à l'humilité de ses débuts, nulle histoire, après celle de l'apostolat évangélique

lui-même, ne le démontre peut-être mieux que cette genèse, charmante en sa simplicité, de cette Société de Saint-Vincent de Paul. En 1836, lorsqu'il avait été question d'appeler l'archevêque de Paris à venir présider l'Assemblée générale, des objections s'étaient formulées : « On hésite, lit-on dans le procès-verbal, à lui mettre sous les yeux des œuvres aussi frêles et aussi petites. » Encore, à cette date, cette modestie se justifiait-elle ; mais dix ans après, les œuvres n'étaient certes plus ni « frêles » ni « petites », et cependant, quand on avait appris, au Conseil général, que l'évêque de Luçon comptait recommander l'œuvre à ses fidèles par une lettre, on s'était ému. A plus forte raison avait-on hésité à solliciter du Saint-Siège des indulgences spéciales. « Nous sommes bien peu de chose pour nous adresser ainsi au Saint-Père ! » Si le royaume des Cieux est promis aux « simples », la Société de Saint-Vincent de Paul était bien dans la voie du salut et, sur la terre même, son avenir, par cette modestie même, s'annonçait d'autant plus heureux. Et Ozanam l'avait bien prévu : écrivant, en 1841, à sa fiancée, il l'entretenait de l'œuvre en train de croître : ce dont la Société se devait le plus soigneusement garer, disait-il, c'était de « ce pharisaïsme qui fait sonner la trompette devant lui » ; ce qui perdrait la Société, « ce serait surtout d'oublier *l'humble simplicité* qui, d'abord, présida à nos rendez-vous, nous fit aimer l'obscurité sans chercher le secret, et nous valut peut-être nos accroissements ultérieurs. Car Dieu se plaît surtout à ce qui est petit et imperceptible, l'arbre dans sa semence, l'homme dans son berceau et les bonnes œuvres dans la timidité de leurs débuts ».

Ozanam avait vu juste. L'œuvre anonyme grandissait, si forte déjà, que la mort de son principal animateur ne parut l'avoir en rien atteint. Tout au contraire voyait-on, dans les années qui suivaient immédiatement cette mort prématurée, la Société s'étendre plus que devant, comme si une protection surnaturelle se fût, dès lors, manifestée, que les amis du grand chrétien disparu n'hésitaient pas à lui attribuer. On cherche, dit-on, à cette heure, en cour de Rome, des miracles qui autoriseraient la béatification de Frédéric Ozanam : en trouvera-t-on un plus grand que l'extraordinaire extension de son œuvre ?

LA GRANDE ÉPREUVE

A cette œuvre cependant il manquait une épreuve à laquelle toute entreprise, si elle y survit, puise une force définitive : la persécution. Le Christ avait dit à ses apôtres qu'il la leur faudrait subir. Or la Société de Saint-Vincent de Paul ne l'avait pas connue ; par là-même, sa solidité, sa vitalité même restaient douteuses : résisterait-elle, le cas échéant, à cette épreuve ?

Depuis sa fondation et pendant vingt-cinq ans, elle avait certes connu des contradictions ; elles n'étaient pas venues des pouvoirs publics, mais d'une certaine opinion catholique, hostile à toute activité nouvelle : Ozanam, présidant la conférence de Lyon, avait, dans une lettre privée de 1836, signalé les difficultés qu'il rencontrait dans sa ville natale chez « des personnes graves, effrayées » par l'esprit d'entreprise de « cette cabale de jeunes gens lamennaisiens qui, ayant réussi à imposer Monsieur Lacordaire à l'archevêque de Paris, voulaient s'établir en maîtres à Lyon » ; il avait apaisé les craintes et vaincu les mauvaises volontés ; on s'était résigné, a-t-il écrit, à « ne dire plus rien, sinon que nous ne réussirions pas ». Ça et là, s'étaient élevées encore quelques oppositions : certains curés ayant entendu présider les conférences ou signer les bons, il avait fallu que le président général maintint contre ces prétentions la règle établie : l'œuvre, tout en étant religieuse, devait rester exclusivement, jalousement laïque, et cela n'avait pas été sans soulever parfois quelques mécontentements. Ozanam, qui détestait Voltaire, avait peut-être été cependant parfois tenté de rééditer la fameuse prière : « Seigneur, gardez-nous de nos amis... » Quant aux « ennemis », c'est-à-dire les adversaires ordinaires de toute entreprise catholique, ils semblaient avoir désarmé devant la Société. La Monarchie de juillet, quoique peu religieuse, l'avait assurément plus favorisée que contrariée ; les événements de 1848 ne lui donnaient matière qu'à plus se dépenser et par là se justifier ; l'Empire de 1852, à ses débuts, se montrait bienveillant.

A la vérité, une des règles les plus vraiment essentielles établies par le fondateur n'avait-elle cessé d'être scrupuleusement observée, qui la préservait des réactions : la politique

restait soigneusement bannie de l'action exercée. Ces jeunes gens qui, en 1833, s'étaient groupés sous le signe de la Charité, avaient, je l'ai dit, sous les yeux la leçon toute récente de la *Congrégation*, association pieuse que la politique avait entraînée, dénaturée et fait sombrer, et ils étaient résolus à se garer, — jusqu'à paraître, au besoin, timorés ou indifférents, — de l'action politique, fût-elle la plus propre à les solliciter. C'est ainsi qu'en 1844, le Conseil général avait grandement approuvé son président qui s'était sagement opposé à ce qu'on fit circuler dans sa conférence une liste de pétitionnement en faveur de la liberté d'enseignement si chère aux cœurs catholiques, et c'est ainsi encore qu'en 1851 le même Conseil général avait même détourné les conférences de présenter une pétition collective au prince président visant au rétablissement des processions. Ce n'était pas pusillanimité, mais sagesse obstinée, qu'un Montalembert même eût sans doute approuvée. On pouvait espérer que, grâce à cette persistante prudence, l'association, qui avait su conjurer les réactions de l'esprit anticléricale, continuerait, sans connaître la contradiction des puissants, le cours d'une carrière toujours plus rapide.

C'était compter sans César et surtout sans ses séides. Outre que, de jour en jour, l'Empire, d'abord si favorable aux catholiques et par eux, d'ailleurs, si sincèrement soutenu, les sentant s'aliéner, commençait à surveiller avec inquiétude leurs œuvres, il était fatal que, d'une façon plus générale, l'esprit césarien qui, plus même que chez Napoléon III, s'enflait chez certains de ses hommes, les poussât à s'inféoder toutes les associations et, si elles s'y refusaient, à les supprimer. De ces ministres de César, le plus pénétré de cet esprit autoritaire était Persigny. Déjà ministre de l'Intérieur, en 1834, il avait paru dès lors chercher des prétextes à une intrusion et c'est après un entretien avec lui que le comte de Melun, un peu inquiet, avait écrit à Falloux « qu'on ferait bien de ne placer à la tête des conférences que des hommes sans couleur politique tranchée ». Des démarches faites près de Persigny avaient alors arrêté son bras; puis il avait quitté le ministère. Il y était revenu en 1860 et, gardant son idée, trouvait dans les circonstances nouvelles un encouragement à la faire prévaloir. Des journaux anticléricaux entraient en campagne; le *Siècle* dénonçait l'existence de la Société de Saint-Vincent de Paul

comme une violation tous les jours plus flagrante des lois sur les Associations. Par ailleurs, la Franc-Maçonnerie inquiétait l'Empire ; on entendait, n'osant la supprimer, se l'inféoder ; mais, pour se permettre de paraître la suspecter, il fallait ménager une contre-partie ; c'est là procédé courant dans certains gouvernements : le système de la balance, — aux faux poids.

Le 18 octobre 1861, la foudre tombait : c'était la circulaire du ministre de l'Intérieur qui signalait aux préfets l'existence illégale des deux associations, machiavéliquement et artificiellement assimilées : la Franc-Maçonnerie et la Société de Saint-Vincent de Paul. A vrai dire, Persigny commençait par les couvrir, l'une et l'autre, de fleurs : leurs œuvres étaient respectables et bienfaisantes, leurs vertus éminentes, leurs services éclatants ; en ce qui concernait la Société, elle était spécialement comblée de louanges ; mais le ministre n'admettait pas que les conférences pussent continuer à rester liées entre elles et soumises à un Conseil général dans lequel il apercevait, écrivait-il, le dessein de « les faire servir d'instruments à une pensée bien étrangère à la bienfaisance ». L'historien du second Empire, M. Pierre de la Gorce, a pu ainsi résumer spirituellement la circulaire : « Chaque conférence méritait le prix Montyon, la collectivité n'était digne que de la police correctionnelle. » On épargnerait cependant celle-ci à la Société, si, remaniant sa constitution, elle donnait à l'Empire une garantie de soumission en acceptant des mains du souverain son président et ses dirigeants, — ainsi d'ailleurs que la Franc-Maçonnerie.

Le Conseil général se montra fort ému : Augustin Cochin y prôna la résistance, se traduisant par une contre-offensive ; la Société ne pouvait-elle faire elle-même appel aux tribunaux ? On écarta cette idée ; on essaya d'en appeler à Napoléon lui-même : il se déroba ; il lui eût plu de donner des chefs à toute association ; il le ferait, disait-on, avec une convenance plaisante et, confiant à un maréchal la direction officielle de la Franc-Maçonnerie, mettrait un cardinal, — l'archevêque de Paris, — à la tête de la Société. Le Conseil ne s'y pouvait résigner : outre qu'il irait, en acceptant, contre l'esprit de ses statuts, reconnus par tous si sages depuis quarante-cinq ans, il risquerait de voir précisément la politique s'introduire dans les rangs des conférences françaises dont bien des membres,

républicains ou royalistes, n'entendraient pas rester sous la direction d'un élu de l'Empereur, fût-il prêtre, archevêque et cardinal. Aussi bien des centaines de conférences existaient-elles déjà à l'étranger; ne se détacheraient-elles pas d'une Société livrée à l'empereur des Français?

La décision prise fut cruelle, mais sage. Le Conseil vota sa propre dissolution, remettant à son président les pouvoirs que celui-ci continuerait à n'exercer officiellement que vis-à-vis des conférences étrangères. Quand Persigny, croyant trouver une revanche, fit appel aux conférences françaises elles-mêmes, leur offrant de se relier à un comité de direction dont l'Empereur désignerait le président, quatre-vingts conférences seulement en admirèrent le principe, mais sept cent soixante le repoussèrent.

Dix ans, le Conseil allait rester dissous; inutile de dire que le mouvement de la Société, en France tout au moins, souffrit cruellement du désarroi causé. La circulaire Persigny et les incidents qui avaient suivi rendaient les conférences suspectes au gouvernement, et les préfets se croyaient tenus de le montrer par une attitude plus ou moins rogue. Or il y avait, en 1861, des fonctionnaires à la tête de cent vingt-trois conférences et huit cent vingt-six d'entre eux faisaient partie des bureaux; la plupart durent démissionner. Mais, en dehors des fonctionnaires, il y a toujours eu en France foule de braves gens qui n'aiment pas « être contre le gouvernement ». Ne désapprouvant pas leur Conseil général, ils ne se retirèrent pas moins des conférences. Certaines de celles-ci disparurent, que l'on ne devait jamais voir ressusciter; beaucoup entrèrent en sommeil : de seize cents conférences, existant en 1861, il n'en subsista que six cents, — l'armée de Gédéon.

Mais en 1871, l'Empire disparu et la France bien malade, tout se reconstitua. Aussi bien, pendant cette période de persécution en France, — que bien des pays étrangers, à commencer par l'Allemagne du *Kulturkampf*, allaient à leur tour connaître, — les conférences s'étaient, hors de France, multipliées. La Société était ainsi restée vivace, obéissant, jusqu'aux rives les plus lointaines, aux directions du président général de Paris qui représentait seul le Conseil général disparu. Quand l'autorité, qui abusivement, avait frappé, sombrait à Paris, tout naturellement la Société en France se reformait :

le Conseil se reconstituait, les conférences qui avaient subsisté multipliaient leurs œuvres, celles qui sommeillaient s'éveillaient, beaucoup de celles qui avaient succombé ressuscitaient, il s'en fondait d'autres, et les ruines se relevaient.

La Société avait traversé la grande épreuve et, ainsi, affirmé sa solidité. Cette solidité, elle l'avait précisément due à la fidélité qu'elle avait su, — devant les menaces comme devant les offres tentatrices, — garder à son statut primitif, formule de son esprit : ni révolte, ni inféodation. Combien elle eût sans doute pâti, et à se révolter et à s'inféoder ! En 1871, Persigny était loin. De quel déshonneur se fût-on couvert, mais aussi de quel tort on se fût rendu coupable en se domestiquant au pouvoir maintenant déchu ! Pour diriger le vaisseau à travers la tempête, les pilotes n'avaient eu qu'à s'inspirer des traditions créées et ainsi celles-ci sortaient-elles si fortifiées de l'épreuve qu'elles en acquéraient un nouveau prestige et une vertu nouvelle.

C'en était fini de la période qui, de 1833 à 1871, avait vu la Société se fonder si humblement, s'étendre si heureusement, déborder de Paris sur la France, de la France sur le Monde, résister à l'orage, continuer son rayonnement et, sans se laisser, sur le plus petit point, aliéner de son objet, multiplier les œuvres et s'imposer à l'admiration. Un nouveau demi-siècle s'ouvrait en 1883 qui allait voir hors d'Europe pulluler les conférences. En 1913, à l'occasion du centenaire de Frédéric Ozanam, elle allait, avec une légitime fierté, voir, autour du légat de Rome, se grouper à Paris les représentants de quarante nations.

L'arbre avait grandi, sorti du grain de sénévé jeté par Ozanam au cours du colloque émouvant qui, un soir de mai 1833, dans l'ombre du Panthéon, avait eu la conclusion que l'on sait. De par la pensée si peu ambitieuse, mais si généreuse d'un jeune Français de vingt ans, la Charité s'était faite une armée : ses œuvres s'étaient multipliées, et ainsi, dans les mille branches poussées à l'arbre, « les oiseaux du ciel », — nuées de pauvres dénués de tout, — « trouvaient leur refuge ».

LOUIS MADELIN.

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *la Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, poème de Gérard de Nerval et Almere Gandonnière, musique d'Hector Berlioz. — *La Juive*, opéra en cinq actes, de Scribe, musique d'Halévy.

L'Opéra vient de reprendre *la Juive* et de remettre à neuf *la Damnation de Faust*. Les deux œuvres sont à peu près contemporaines, mais, différentes d'esprit, plus encore que de style, n'ont pas eu le même destin.

Jacques-Frumental-Élie Halévy, né à Paris en 1799, élève de Cherubini, était professeur de contrepoint au Conservatoire et chef de chant à l'Opéra italien, lorsqu'il mit en musique le drame accommodé selon toutes les recettes en faveur par Scribe. Acceptée aussitôt à l'Opéra, *la Juive* y trouva, pour chanter ses grands airs, le ténor Nourrit et la cantatrice Falcon, tous deux illustres, et la première représentation, le 23 février 1835, remporta un succès qui classa l'ouvrage au répertoire ; il s'y est maintenu sans arrêt jusqu'en 1893 et fut donné plus de quinze cents fois.

Hector Berlioz avait vingt-six ans et venait, malgré les leçons de son maître Lesueur, d'échouer pour la troisième fois au concours du prix de Rome, mais aussi de donner un concert de ses premières œuvres, qui avait fait sensation, lorsqu'il publia, en 1829, une partition pour soli, chœurs et orchestre, qui portait ce titre : *Huit scènes de Faust, tragédie de Goethe, traduite par M. Gérard*. Il avait fait les frais de l'édition, qui malgré la dédicace à M. le vicomte de la Rochefoucauld, alors surintendant des Beaux-Arts, n'obtint pas la récompense d'une exécution publique. En 1846, après une tournée de concerts en quelques villes d'Allemagne et à Budapest où sur le conseil de Liszt il composait et dirigeait la *Marche hon-*

groise, Berlioz complétait son ouvrage. Mais « monsieur Gérard », devenu entre temps Gérard de Nerval, ne put ou ne voulut cette fois lui accorder son concours, et Berlioz s'adressa, pour les nouvelles scènes et les transitions indispensables, à un journaliste rencontré sans doute en quelque salle de rédaction, et dont le nom ou le pseudonyme d'Almire Gandonnière serait sans cette circonstance complètement effacé aujourd'hui.

Pour entendre cette *Damnation de Faust*, dont le nouveau titre indiquait la pensée, Berlioz dut faire les frais du concert. En mauvais termes avec l'Opéra, il s'adressa au directeur de l'Opéra-Comique, qui consentit à lui louer la salle où il devait réunir et rémunérer les artistes et conduire l'orchestre. Les journaux, où Berlioz comptait de nombreux camarades et même quelques amis, firent de leur mieux pour annoncer l'événement, qui eut lieu le dimanche 6 décembre 1846, et la critique fut en général favorable, mais le public surpris demeurait sur la défensive. La salle n'était pas pleine, et les applaudissements que prodiguait après chaque morceau la cohorte des partisans tombaient dans un silence réprobateur. Une seconde audition, deux semaines plus tard, n'attira même plus ces curieux dont l'opinion était faite. Le ténor Roger, devant les rangs de fauteuils vides, refusait de chanter l'un des plus beaux morceaux de l'ouvrage, l'*Invocation à la nature*. La recette insignifiante laissait de lourdes dettes à la charge de l'auteur. Comme l'écrivit M. Adolphe Boschot dans le livre émouvant et sagace où il suit pas à pas ce musicien romantique en son orageuse carrière, « le chef-d'œuvre de Berlioz venait de le ruiner ».

*
*
*

Cinquante ans plus tard, la salle du Châtelet, remplie jusqu'aux bords comme une chaudière immense, débordait d'enthousiasme les dimanches où Édouard Colonne animait de sa fougue entraînante la *Damnation de Faust*. Mais Berlioz était mort l'année qui précéda la guerre de 1870. Aujourd'hui, la *Damnation de Faust* entre à l'Opéra en des conditions et avec un succès qui lui promettent une adoption définitive. C'est une autre revanche, et une grande victoire.

Berlioz n'a pas eu d'ambition plus chère, sa vie durant, que d'être joué à l'Opéra. Non sans peine, il était parvenu à y faire admettre, en 1838, son *Benvenuto Cellini*, dont l'insuccès presque aussitôt lui en referma les portes, et il dut à regret se contenter du

Théâtre-Lyrique pour les *Troyens*, en 1863. Quand il découvrit Goethe et se prit de passion pour la tragique aventure du docteur Faust, sa première idée fut d'en faire, pour l'Opéra, ce qu'il appelait un « ballet hypocritique ». Dérivé du mot grec qui signifie un acteur, cet adjectif pédantesque désigne ce que nous appellerions un ballet d'action, ou dramatique, dont la danse serait expressive et non pas de pur ornement.

Il reconnut bientôt la vanité de ce projet et se contenta de choisir quelques épisodes pour les illustrer en musique : le chant de Pâques, la ronde des paysans, le chœur des sylphes, les chansons burlesques du rat et de la puce, la ballade du roi de Thulé, la plainte de Marguerite et la sérénade de Méphistophélès. Mais lorsqu'il se remit à l'œuvre, dix-sept ans plus tard, ce fut pour lui procurer, autant que le permettait la rigueur de son inspiration, une action déterminée, sinon suivie. Il insère dans la première scène, après la ronde des paysans, la *Marche hongroise* qu'il vient de composer et dont il est fier à juste titre, mais sans omettre d'indiquer, en quelques mots que chante Faust, que ses pérégrinations l'ont conduit en Hongrie et qu'il y voit des soldats qui partent pour la guerre. Le chant de Pâques l'a presque réconcilié avec le Ciel quand survint le Tentateur. Les chansons du rat et de la puce font la joie des buveurs, dans la taverne où Faust peut contempler « la bestialité dans toute sa candeur ». Le chœur des sylphes, introduit par un air attendri de Méphistophélès, montre à Faust endormi l'image de Marguerite, et leur danse entoure son rêve qui se disperse avec elle. Les chants insoucians des soldats et des étudiants annoncent la fin du jour, qui amène Faust dans la chambre de Marguerite, et leur écho dans les tristes soirs qui suivront rendra plus cruel à la délaissée le souvenir du bonheur évanoui. La sérénade ironique de Méphistophélès et la danse capricieuse des feux follets sous la fenêtre portent au comble le trouble de son cœur et la livrent sans défense à celui qu'elle appelait sans le connaître encore, mais leur tendresse est mise en déroute par les voisins qui s'ameutent et font scandale.

Ensuite, c'est l'abandon. Mais, après son chant de douleur, Marguerite ne paraît plus jusqu'au dénouement où les anges appellent son âme au Ciel. Faust, qui l'a quittée parce qu'elle ne peut remplir sa pensée, invoque pour apaiser son tourment d'exaltation les forces de la nature sauvage, quand Méphistophélès lui annonce que Marguerite est en prison. Plus délicat que Goethe,

Berlioz ne l'a pas rendue coupable d'infanticide, préférant l'abominable, mais décent parricide. La « liqueur brune » dont elle assoupissait la surveillance de sa mère est un de ces extraits d'opium, nouvelles acquisitions de la pharmacopée, dont le satanisme romantique commençait à célébrer la puissance attirante et funeste. Mais elle a eu la main trop lourde, et la dormeuse, un jour, ne s'est plus éveillée. Faust, pour la sauver, signe le pacte qui le lie à Méphistophélès, mais ce n'est pas à la prison que va le conduire, au galop de leurs chevaux, son guide pernicieux. Bousculant les femmes en prières au pied d'une croix dans la campagne, ils vont, par des paysages sinistres, jusqu'à l'enfer qui s'ouvre et gardera sa proie. La scène change, des voix claires s'élèvent : Marguerite est sauvée.

Chaque épisode a son caractère tranché, que la musique arrête et développe. C'est un récit en images, dont chacune à son tour se dessine et s'immobilise, puis cède la place à la suivante, sans préparation. Aucun des personnages ne prend la peine de nous renseigner sur les motifs de ses actes, ni même de nous dire exactement qui il est. Chaque événement, aussitôt annoncé, est un fait accompli. Ce défaut d'explications est un avantage pour la musique, toujours embarrassée pour les donner. Délivrée du récitatif, la musique redevient souveraine. Mais au temps de Berlioz, une œuvre ainsi réduite à l'essentiel ne se prêtait pas à la représentation scénique. Les décors en charpente et encombrés d'accessoires ne pouvaient se succéder avec la rapidité nécessaire, sauf dans le cas spécial du changement à vue, qui exigeait une construction appropriée et pour ce motif n'était exécutable qu'une fois au cours d'un acte.

La mise en scène, de nos jours, s'est considérablement allégée. Elle est devenue un art. On a compris que le théâtre devait offrir au spectateur, sans s'attacher à l'imitation directe, des tableaux composés. Aux cartonnages et aux ameublements on préfère aujourd'hui les toiles peintes et les jeux de lumière, qui se déplacent aisément et se règlent à volonté. Depuis quelques années, enfin, la puissance des appareils d'éclairage permet l'emploi des projections lumineuses, à l'imitation du cinéma, mais par d'autres procédés, à l'usage d'une scène où les autres parties du décor sont en couleurs et les personnages en relief.

Mais pour la *Damnation de Faust*, poème visionnaire, musique d'incantation, il fallait substituer aux photographies du cinéma

les images peintes où la fantaisie de l'artiste peut se donner carrière. C'est à ce parti que s'était arrêté M. Raoul Gunsbourg, et sa version scénique avait fort bien réussi à Monte-Carlo ; transportée à Paris, elle y parut trop chargée, chamarrée, dispersée, faite pour distraire l'auditeur, non pour capter son attention, l'ancre à la musique. Notre climat n'est pas celui de cette côte heureuse où tout est jeu, même le drame. Il fallut élaguer, éclaircir, remanier. Bientôt on s'aperçut qu'une refonte totale s'imposait. M. J. Rouché y appliqua sa science et son goût. Ce n'est qu'après étude et méditation du problème qu'il en propose une solution assurément beaucoup plus satisfaisante que tout ce qui fut tenté jusqu'ici.

La toile de fond, qui sert d'écran aux projections, doit être éclairée par derrière et non pas, comme au cinéma, par un foyer lumineux placé dans la salle, car alors les personnages, pris dans le faisceau des rayons, les intercepteraient d'une ombre opaque et recevraient sur leurs costumes une partie du paysage. Il faut donc réserver, au fond de la scène, la distance nécessaire à la divergence qui agrandit l'image, mais celle de l'Opéra est assez profonde pour laisser, après ce prélèvement, le parcours indispensable aux mouvements des acteurs et même à ceux de la danse, avec quelques précautions.

Entre la toile éclairée et les éléments solides du décor, l'accord est obtenu par la disposition des lumières et des ombres, la continuité du dessin et du coloris. Pour le rendre plus étroit, chaque tableau est enfermé dans un cadre noir qui le met en valeur et en accuse l'unité. Le bord inférieur du cadre est entaillé de marches permettant aux personnages du drame de quitter momentanément la scène, soit pour regarder ce qui s'y passe, devenus spectateurs à leur tour, ou continuer leur entretien pendant qu'un rideau nocturne se ferme sur l'espace où le décor sera métamorphosé.

C'est de là qu'au début Faust, sorti de sa chambre, observe les couples agrestes qui se poursuivent et tournoient sur une musique d'allégresse à ciel ouvert, puis, de retour sous les arceaux de pierre où s'assombrit la méditation du philosophe, voit aux accents du chant de Pâques briller confusément la nef d'une cathédrale, qui s'obscurcit soudain, parce que l'Esprit du mal a surgi. Ce retour de piété n'était qu'une réminiscence. Faust se laisse tenter.

Ce n'est pas, comme dans le poème de Goethe et l'opéra de Gounod, un vieillard qui n'aura qu'à se débarrasser de sa longue robe et de sa barbe postiche pour devenir un galant cavalier. Méphistophélès lui offre la possession du monde et de ses joies, mais non pas un renouveau de jeunesse. Berlioz a écarté ce prodige égrillard, revenant ainsi, sans le savoir peut-être, à la conception de Marlowe qui, avant Goethe, faisait de Faust un homme de science, mais non point fatigué par l'étude, encore dans la force de l'âge, le sang chaud, l'humeur conquérante, et sujet à tous les emportements de la passion. Et à nous aussi il plaît mieux, à l'aise sous le justaucorps de velours qu'il ne quittera plus, et les cheveux blonds en boucles sous la toque du docteur, pendant que son compagnon sinistre, la barbe couleur de feu, drape sa haute stature dans un long manteau noir. MM. Georges Thill et André Pernet sont admirables en ces deux rôles, le premier avec sa voix qui plane et dont pourtant on ne perd pas une syllabe, sa franchise élégante, son sentiment sincère et naturellement musical, le second jouant serré, sans ricanements ni contorsions, le geste net, le chant précis, la diction mordante, terrible et fier comme doit l'être un prince des ténèbres.

Le voile tiré sur la scène après quelques instants s'écarte. C'est la taverne d'Auerbach, avec ses tables entourées de buveurs. Il faut féliciter machinistes et choristes qui ont accompli la manœuvre en toute hâte, mais sans ajouter aucun bruit terrestre au frôlement tenu de l'orchestre suivant le vol magique où Méphistophélès tient la première de ses promesses. Mais ce sont les électriciens qui, de part et d'autre, croisent les feux des projecteurs, vernissant le tableau d'une lumière frissante qui accroche les détails en saillie, cerne d'un trait plus obscur les contours, fait vibrer doucement dans la pénombre les couleurs, prêtant à ces groupes animés le dessin soutenu et l'éclat assourdi d'une peinture ancienne.

« Voici des roses. » Pendant que Méphistophélès oublie son ironie, pris lui-même au piège d'une douceur perfide, les roses montent dans le ciel, roses de rêve, immenses et phosphorescentes. Mais quand les sylphes après lui projettent sur le sommeil de Faust la caresse à distance de leurs pas enlacés et de leurs bras pareils aux rameaux sous la brise, des sites inconnus et pourtant familiers, tels qu'on les reconnaît sans les avoir jamais vus jusque-là, l'invitent au bonheur : ramures qui se croisent, allées droites qui

se perdent on ne sait où, rivière dont le cours sinueux se fronce en traits d'écume, lande lunaire au bord d'un étang glauque. Allégories de la nature, dont son sommeil lucide déchiffre le secret langage ; et c'est ainsi, sans l'avoir aperçue en personne, et justement parce qu'il ne la connaît pas, que s'éveille en son cœur la nostalgie de Marguerite.

En quelques traits qui montent par angles aigus, les toits d'un château-fort à demi perdu dans la brume du soir dominant l'esplanade où les soldats rencontrant les étudiants entrecroisent leurs chansons martiales et facétieuses. Pendant qu'ils s'éloignent, Faust et Méphistophélès montent pas à pas l'escalier de la scène encore lumineuse, qui les éclaire à contre-jour ; d'un geste impérieux, l'une des ombres indique à l'autre la maison de Marguerite et lui montre la route.

Dans la chambre naïve avec ses rideaux tombants, où Faust qui croit rêver encore se tient caché, Marguerite a chanté la ballade où l'alto mélancolique répond seul à l'appel de sa voix pensive. Mlle Marisa Ferrer et M^{me} Germaine Lubin ont paru tour à tour en ce rôle, l'une plus ingénue et l'autre plus tragique, toutes deux émouvantes et belles. Mais dans la nuit extérieure, les feux follets s'allument. Vêtus de noir, les danseurs se confondent avec l'obscurité qui les entoure ; seules leurs têtes et leurs mains, qui sont blanches, s'éclairent et s'agitent, en suspens dans les airs. L'effet est extraordinaire, et la sérénade qui suit, dans le mouvement et le rythme que lui impriment à la fois M. Pernet qui la chante et M. Gaubert menant l'orchestre, prend une force et un attrait irrésistibles.

Après le duo d'amour interrompu et la plainte de l'abandonnée, torturée de regrets, mais toujours éprise et sans remords, c'est M. Georges Thill qui triomphe dans la superbe invocation à la nature où sa voix sans effort et sans aucune altération de sa pureté ni de sa plénitude donne à la noble phrase l'accent qui va au cœur.

Des nuages fuligineux s'élèvent dans le ciel, et des cors au loin retentissent. Cette scène est la seule de l'ouvrage où le chant soit entièrement supplanté par le récitatif : Faust y apprend de Méphistophélès, désormais sûr de la victoire, le sort affreux de Marguerite. Il éclate en reproches, et l'orchestre se tait. Seule, dans la forêt qu'on devine, cette fanfare de chasse qui s'approche et s'éloigne, indifférente, ignorant tout, et pourtant colorée par le reflet d'un sombre désespoir. Ainsi un grand chagrin se répand sur tout ce

qui l'entoure, et rien n'est plus poignant que cette réverbération de la détresse.

Les chevaux qui vont emporter Faust et Méphistophélès apparaissent, noirs et déchiquetés comme des coursiers d'Apocalypse, mais pour s'effacer aussitôt, car aucun œil humain ne peut les suivre en leur galop surnaturel, et l'on voit seulement la succession des effrayants présages, la croix qui tombe, les oiseaux de nuit, les crânes amoncelés, la pluie de sang, jusqu'au gouffre rougeoyant d'où jaillissent les diables, sans corps et sans visage, ombres bondissantes dans le feu qui les auréole, et dominées par une autre ombre, debout, les mains en griffes, la tête rejetée en arrière, menaçante et gigantesque : c'est celle de leur maître, qui vient de leur amener sa victime.

Puis, avec les accords des harpes et leur modulation de mansuétude, le ciel pâlit soudain, des clochers se dessinent et montent en prières, eux-mêmes éclipsés, à l'appel des anges, par une trouée de lumière où l'on devine, immatérielle mais encore à sa ressemblance, l'âme de Marguerite.

C'est ainsi que la musique de Berlioz trouve à l'Opéra, pour accompagner ses images sonores, des images visibles dans un style si exactement ajustée au sien qu'elle semble d'elle-même les avoir évoquées. Et l'on s'aperçoit que *la Damnation de Faust*, maintenant qu'elle a trouvé l'accès du théâtre, est le mieux réussi de ses opéras.

Au succès de la représentation tous les artistes ont pris part. A ceux que j'ai déjà cités, il faut ajouter MM. Étienneret et Darlot pour les décors, M. Klausz pour les images lumineuses, M. Pierre Chéreau pour l'exécution de la mise en scène, et M^{lle} Alice Bourgat pour celle de la chorégraphie. Tous ont travaillé de leur mieux pour une œuvre admirable, sous une direction admirablement sûre.

* * *

On reproche aux drames wagnériens l'obscurité de leurs poèmes, qu'il faut avoir lus et même étudiés à l'avance pour se reconnaître dans le labyrinthe légendaire et le fatras philosophique. Mais l'opéra historique dont ils sont ennemis oppose par d'autres moyens une résistance non moins invincible à qui vient bonnement l'écouter, sans le secours du livret ou du programme. Certes on n'est pas gêné ici par l'étrangeté des circonstances, la hardiesse des images ou la complication des idées. Ce qui rebute, c'est l'in-

trigue, combinée par un homme de théâtre qui non seulement prend les plus grandes libertés avec l'histoire, mais, afin de produire d'étonnantes péripéties, accumule les méprises, les déguisements et les secrets de famille au point que pour s'y reconnaître il faut être exactement informé de ces détails et les garder toujours présents à la mémoire. Ce qui est impossible sur une scène lyrique où, même si l'on entend les paroles, l'attention, requise en même temps par le chant, le spectacle et la symphonie, n'a pas le loisir de s'y arrêter, ni d'y revenir en pensée.

La Juive a son aventure à Constance, l'année où fut tenu en cette ville le concile qui condamna l'hérésie du prêtre bohémien Jean Huss, déjà réprimée par la force des armes. Mais il n'y sera pas question de théologie. Le sujet met aux prises Rachel, fille d'un orfèvre israélite, et la princesse Eudoxie. Pour qu'elles soient rivales, il faut admettre que Léopold, chef de l'armée qui a vaincu les hussites et heureux époux d'Eudoxie, a trouvé le temps et la ruse qu'il fallait pour séduire Rachel en lui donnant l'illusion qu'il est juif. Il faut croire qu'il a pu entrer dans Constance, où l'on s'apprête à le recevoir en triomphateur, sous un costume qui le rend méconnaissable, même aux yeux d'Eudoxie. Il veut passer ce dernier jour de liberté dans la maison de l'orfèvre Éléazar, qui le prend, lui aussi, pour un coreligionnaire, mais ne sait comme il a lâchement abusé de son hospitalité patriarcale. Ce n'est pas sans motif qu'il fait commerce de bijoux. La princesse, pareille à une jeune mariée de la rue du Helder ou de la chaussée d'Antin, veut faire une surprise à son époux. Elle vient chez l'orfèvre qui s'empresse et se félicite comme s'il tenait boutique dans la rue de la Victoire, sous le règne prospère de Louis-Philippe :

Vive un cœur bien épris!

Le commerce et les arts y trouvent bénéfice.

Léopold est là, fort penaud. Éléazar l'a présenté comme un jeune dessinateur, et il tourne le dos, penché vers un pupitre, mais chante à pleine voix sa honte :

O desespoir extrême,

O funeste avenir!

Il est vrai qu'Eudoxie ne peut l'entendre, puisqu'elle clame dans le même instant sa joie :

O quel bonheur extrême

Et quel doux avenir!

Mais à l'acte suivant, Léopold, sous l'habit de cérémonie qui convient à sa dignité et à la fête qu'on lui donne, sera reconnu par Éléazar et Rachel, venus pour apporter le collier magnifique choisi la veille par Eudoxie. Rachel, furieuse, le dénonce. C'est la mort pour elle et pour lui, et aussi pour Éléazar, parce que l'adultère avec une juive entraîne ce châtement pour les coupables et leurs complices. Cependant Rachel qui l'aime toujours le sauvera, en s'accusant de dénonciation calomnieuse, et ira seule, avec son père, au supplice du dernier acte.

Tant de complications n'ont pas suffi encore à l'auteur de la pièce. Il n'a pu se tenir d'inventer par surcroît que Rachel n'est pas la fille d'Éléazar, mais bien du cardinal Bogni, président du concile, et chargé à ce titre de l'enquête sur le crime. Éléazar qu'il interroge lui rappelle et nous apprend qu'avant d'entrer dans les ordres il avait fondé un foyer, mais a perdu, quand l'armée napolitaine a pris et saccagé Rome, une vingtaine d'années plus tôt, sa femme qui venait de lui donner une fille. Cette enfant a été sauvée. Éléazar refuse, pour l'instant, de lui dire par qui. Ce n'est qu'au dénouement, prêt à monter sur l'échafaud où Rachel l'a précédé, qu'il répond enfin à l'interrogation anxieuse du cardinal : « La voilà ! »

Il ne s'agissait pas ici de rétrécir la scène. Elle s'ouvre en long et en large pour faire place aux défilés d'hommes d'armes, aux cortèges de prélats, aux mouvements de la foule et aux figures du ballet qui célèbre la défaite des hérétiques et l'ouverture du concile. Mais le drame, qui déjà n'avait pu survivre que par l'amputation de plusieurs épisodes et d'un tableau entier, au début du troisième acte, a été abrégé encore, surtout dans le début, ce qui est certainement à son avantage. Les airs qui en ont fait la renommée subsistent, et c'est encore une joie de les entendre. Halévy est un musicien distingué, qui sait trouver des mélodies expressives et dispose avec goût le coloris de l'orchestre. La force lui fait défaut, et c'est pourquoi, comme Massenet, il risque de devenir brutal et vulgaire, quand il faudrait du pathétique. Mais le deuxième acte, avec les chants de la Pâque juive où il s'est fort heureusement souvenu de ses ancêtres, la romance de Rachel et son duo avec Léopold, ainsi que le quatrième, qui se passe dans la prison et contient l'air célèbre « Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire », sont d'un sentiment juste, délicat et touchant. Et comment n'être pas ému quand M. Franz prête à la mélodie la toute-puissance

de sa voix non moins souveraine par la sonorité, qui est héroïque, que par l'accent de la plus généreuse et vibrante humanité ? M^{lle} Germaine Hœrner ajoute à l'éclat naturel un style juste et soutenu dans le rôle de Rachel, et M^{lle} Jeanne Guyla est charmante en celui d'Eudoxie. M. Huberty compose avec une dignité grave la figure miséricordieuse du cardinal ; M. Rambaud soutient de sa jolie voix le rôle pitoyable de Léopold. M. Pierre Chéreau et M. Albert Aveline ont réglé l'un la mise en scène et l'autre le ballet dans le goût symétrique et sage de ce genre d'opéra, tous deux avec autant d'adresse que d'intelligence. M. François Ruhlmann conduisant l'orchestre en sait ménager à la fois, d'une autorité vigoureuse et précise, l'aplomb, le mouvement et les nuances.

Ce n'est pas une grande œuvre. Trop soumise à la mode, le temps ne l'a pas épargnée. Le drame s'est effondré. La musique a mieux résisté, parce qu'elle avait plus de grâce. Elle garde, comme on dit, de beaux restes.

* * *

En son dernier concert, voué à la musique religieuse, la *Société des études mozartiennes* nous a fait connaître une œuvre brève et d'une exquise tendresse en son affliction, *Lacrimosa*, artistement reconstituée et accompagnée à l'orgue par M. Félix Raugel, redemandée par les acclamations de l'auditoire. Les litanies pour la *Consécration de l'autel* ont la beauté d'une chapelle haute et claire. M^{me} Anna-Maria Guglielmetti possède une voix d'une étendue et d'une qualité incomparables. M. Frédéric Anspach exécute les traits avec une véritable maîtrise, et chante en musicien. Les chœurs et l'orchestre ont un entrain et une conviction que le chef ne doit pas stimuler, mais contenir. Les œuvres profanes de Mozart ont fait quelque tort à ses compositions sacrées, que souvent l'on soupçonne de frivolité, parce qu'on y reconnaît le maître des symphonies et des opéras. C'est, au contraire, la preuve de sa sincérité, qu'il n'ait pas cru devoir changer de style. Il y a plus d'une manière de prier. Sa religion était consolatrice et douce, et c'est dans l'innocence de son cœur qu'il rendait hommage à Dieu.

LOUIS LALOEY.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASÉ : *Le Bonheur*, pièce en trois actes et quatre tableaux de M. Henry Bernstein. — MICHODIÈRE : *Le Vol nuptial*, comédie en trois actes de M. Francis de Croisset. — VARIÉTÉS : *Châteaux en Espagne*, quatre actes de M. Sacha Guitry.

Dans la Préface de *l'Étrangère*, Alexandre Dumas exprime, en des termes d'une grande noblesse, la mélancolie de l'auteur dramatique qui, après s'être de toute l'ardeur de sa conviction consacré au théâtre, en découvre soudain les limites et l'irréremédiable artifice. Ces belles pages me revenaient à l'esprit, tandis que j'écoutais la pièce nouvelle de M. Henry Bernstein, en cherchant à me rendre compte de ce qui lui faisait, en effet, une atmosphère nouvelle. Jusqu'ici M. Bernstein s'est plu à mettre à la scène des êtres de forte carrure, de tempérament violent, aux prises avec des circonstances dramatiques de la réalité desquelles il ne nous permettait pas de douter. Voici que, pour la première fois, dans ce théâtre réaliste jusqu'à la brutalité, on sent courir ce je ne sais quoi de subtil qui s'appelle l'ironie. Il semble qu'on entende l'auteur murmurer à l'oreille de ses personnages : « Je crois bien, entre nous, que vous n'existez pas. » Ce n'est qu'une impression, mais qui ne manque pas de piquant.

L'héroïne du *Bonheur* est une étoile de cinéma, Clara Stuart, et la presque totalité du premier acte n'est remplie que de sa gloire. Elle est belle, elle touche des appointements de chiffre astronomique, sa célébrité est mondiale, et les débutantes rêvent de l'approcher. A vrai dire, elle est assez mal entourée. Grandeur et misère. Son manager, Noël Malpias, sous des airs de jocrisse cache une âme, — si cela peut s'appeler une âme, — de négrier. Son mari, — car elle est mariée, et à un prince, s'il vous plait, — Geoffroy, prince de Choppé, abrite sous des airs de

grand seigneur, la bassesse de l'homme qui vit aux crochets d'une femme, et s'entend avec le manager pour l'exploiter. Soudain, comme Clara Stuart vient de quitter sa loge, laissant ces messieurs à leur maquignonnage, retentit cette nouvelle effroyable et plus encore imprévue : Madame se meurt, Madame est morte ! A peine Clara était-elle montée dans sa voiture, un individu a tiré sur elle. On la rapporte sur une civière.

Le propre du coup de théâtre, c'est qu'il bouleverse l'ordre des événements et nous-mêmes. D'où vient que celui-ci nous trouve surpris, certes, mais non pas émus ? C'est que nous avons un peu de peine à le prendre au tragique. Nous sommes bien tranquilles : Clara Stuart ne mourra pas. On n'engage pas Yvonne Printemps et on ne nous la montre pas au premier acte d'une pièce qui en a trois, pour ne pas la faire reparaître dans les deux qui vont suivre.

La voici au second tableau, qui est celui de la confrontation. Elle n'est pas morte, et semble même tout à fait remise de son petit accident. Elle en garde seulement un peu de rancune à celui qui, tireur plus habile, l'eût expédiée dans l'autre monde. Le tableau, très bref, est surtout décevant, l'auteur s'étant donné le malin plaisir de faire baisser le rideau juste au moment où vont être en présence le sauvage assassin et sa bien portante victime.

L'acte qui suit, est au contraire très copieux : c'est le morceau de résistance. Nous sommes à la Cour d'assises, le jour où comparait Philippe Lutcher, l'assassin. Le théâtre nous a fait assister à bien des séances de Cour d'assises : et chaque fois c'a été pour faire courir dans la salle un frisson. M. Bernstein ne s'est pas soucié de nous faire frissonner mais plutôt de nous égayer aux dépens des rites de la Cour d'assises dont il s'est appliqué à souligner la monotonie, les longueurs inutiles, la vanité et même le ridicule. A la barre défilent successivement le mari de l'étoile, le manager, l'habilleuse, qui encore ? et la victime elle-même. Et chacun refaisant le récit de l'attentat en des termes à peine différents : ce qui nous ennuie ce n'est pas l'histoire par elle-même, mais c'est que tant de fois on la recommence. M. Bernstein prend en grande pitié les témoins. Pressé d'interrogations et d'objections, affolé par les soupçons et les insinuations, l'infortuné témoin dûment houspillé se retire l'oreille basse et doute s'il n'est pas lui-même l'inculpé. Mais le rôle que

M. Bernstein a poussé résolument au comique est celui du défenseur. Il en fait un avocat tonitruant que nous voyons, à tout propos ou hors de tout propos, surgir, bondir, hacher interrogatoires ou dépositions de remarques grandiloquentes ayant pour but manifeste d'embrouiller la question et d'égarer les débats... Et je ne prétends nullement que les modèles aient manqué à M. Bernstein... Quant à l'accusé, il a, dans cette affaire, ceci de particulier que tout ce qui pourrait plaider en sa faveur, il le repousse avec indignation. Il répudie toute solidarité avec son impétueux défenseur, comme il vomit l'indulgence que réclame pour lui, de messieurs les jurés, sa singulière victime.

Mais, enfin, qui est-il ce farouche meurtrier ? Anarchiste ? communiste ? déséquilibré ? Au président, qui lui demande quels mobiles l'ont poussé au crime, il répond, d'une voix posée, qu'ayant résolu de tuer quelqu'un qui en valût la peine, il avait éliminé l'homme politique, aujourd'hui trop disqualifié, le financier, trop souvent en faillite, les magistrats, les généraux, et enfin, constatant que le cinéma est le roi du jour, arrêté son choix sur la star la plus en vue. Ce raisonnement n'est pas d'un sot, mais il n'est pas non plus d'un homme bien sérieux. Nous avons affaire à un pince-sans-rire.

Ce qui nous a frappés au cours des débats c'est le changement radical qui s'est fait dans les sentiments de Clara Stuart à l'égard de son assassin. Elle ne le hait plus. Et quand, au troisième acte, Lutcher, ayant achevé ses deux années de prison, est rendu à la société, elle l'installe dans le nid amoureux de sa luxueuse villa en attendant que le divorce lui permette de l'épouser. Lui, à vrai dire, semble abasourdi plutôt encore que charmé de ce qui lui arrive. C'est le dormeur éveillé. Son bonheur, — car il faut enfin nous souvenir que la pièce est intitulée *le Bonheur*, — lui apparaît comme un rêve. Il n'est que temps de rentrer dans la réalité. Et, après une scène violente avec le mari, il part, laissant l'amante éplorée arroser de larmes son bonheur brisé.

Le principal attrait de l'interprétation était de nous montrer M^{lle} Yvonne Printemps dans un rôle fort différent de ceux qui ont fait jusqu'ici son succès. La charmante artiste, qui excelle aux rôles de fantaisie légère, abordait cette fois le genre sentimental et dramatique. Elle nous permettra de lui dire en toute simplicité que ce genre n'est pas celui qui convient le mieux à son talent. M. Charles Boyer s'est tiré comme il a pu du rôle énigmatique de

l'assassin tendrement aimé. M. Michel Simon, sous les traits du manager, a le don de mettre le public en joie. M. Debucourt est tout à fait remarquable, dans le rôle difficile du mari, qu'il a joué en comédien de grand style.

M. Francis de Croisset, qui fut le collaborateur de Robert de Flers, continue brillamment la tradition de la comédie parisienne. Ce que nous demandons à ce genre léger et charmant, c'est de nous divertir en faisant passer devant nos yeux des images d'aujourd'hui, encadrées dans un dialogue où pétille l'esprit de chez nous. Dans *Pierre ou Jack*, M. de Croisset nous entr'ouvrait les coulisses du cinéma ; cette fois, il nous mène chez les aviateurs. Nous sommes dans le bureau d'une Compagnie de transports aériens, au service de laquelle le célèbre aviateur Tigrand accumule les raids et bat les records. Le premier acte sert à créer l'atmosphère et à jeter les jalons des événements futurs. Le fait est qu'au bout de quelques minutes, rien de ce qui concerne l'aviation ne nous est plus étranger. A noter que parmi tant d'aviateurs a trouvé place une aviatrice, Jacqueline, dont nous devinons sans peine qu'elle a pour Tigrand autre chose encore que de l'admiration. Une scène tout à fait amusante est celle de la visite que lui fait sa mère, désireuse de la voir dans son cadre : l'ahurissement de la bonne dame, qui n'en revient pas d'avoir couvé cette conquérante de l'air, est des plus comiques. Ce rôle, interprété par Marguerite Deval, sera la joie de la pièce, à laquelle il ne tient d'ailleurs que par un fil assez ténu. Beaucoup plus gros de conséquences est celui d'une jeune et honnête dame qui se jette à la tête de l'aviateur à la mode. Mais n'anticipons pas... Quand la toile tombe, Jacqueline a décidé Tigrand à l'épouser.

Second acte. Chez Tigrand, dont on attend le retour, au lendemain d'une nouvelle victoire. Des fleurs et des fleurs, des reporters et des photographes, des croix et des lauriers. Mais les lauriers ne sont pas faits pour s'y reposer. Déjà le directeur de la Compagnie trace à Tigrand le programme d'une expédition encore plus sensationnelle. Tigrand refuse. Pourquoi ? Il allègue diverses excuses. Nous savons, nous, la vraie raison, et qu'elle a la tignasse blonde et les lèvres rouges de la dame du premier acte. Par malheur, Jacqueline apprend la trahison. Or elle a une vengeance toute prête, et non pas la vengeance classique : une vengeance aéronautique. Puisque Tigrand se dérobe, c'est elle

qui accomplira le nouveau raid. Et le « Moi » de sa réponse, qui fait écho à celui de la Médée de Corneille, ne nous étonne nullement dans un tel milieu.

Troisième acte: même décor, même affluence, mêmes fleurs, mêmes reporters. Seulement, cette fois, ce n'est plus l'aviateur que l'on fête, c'est l'aviatrice. Les rôles sont renversés. Tigrand n'est plus que le mari de la célèbre M^{me} Tigrand. Il n'est plus que le prince consort. Et il en conçoit de la jalousie. Voilà le ménage brouillé. Jacqueline va-t-elle accepter le bonheur calme d'un foyer à l'ancienne mode, que lui offre un amoureux transi? Mais dans ces existences aventureuses une aventure chasse l'autre. Déjà Tigrand s'apprête à repartir; alors, l'aviatrice est ressaisie par le démon du vol et reprend place au bord conjugal. — Telle est la trame de cette pièce qu'agrémentent un feu roulant de mots, parmi lesquels il en est beaucoup d'heureux. Mais l'analyse, en pareil cas, est à la comédie ce que la carcasse est au feu d'artifice.

M. Victor Boucher joue le rôle de Tigrand avec ce naturel qui fait le charme incomparable de sa manière. M^{lle} Renée Devillers est une Jacqueline tour à tour séduisante et émouvante. Et j'ai dit l'irrésistible drôlerie du jeu de M^{me} Marguerite Deval.

Avec *Châteaux en Espagne*, nous voici en pleine fantaisie. M. Sacha Guitry a pris à son compte la maxime que l'art consiste à faire quelque chose de rien. Ses meilleures pièces valent par la verve, l'imprévu de l'invention, et mille détails plaisants ou délicats.

Une fête de charité. Huit cents personnes. De la loggia que représente la scène, il paraît qu'on les voit, et on voit qu'elles s'ennuient. L'un des organisateurs de la fête, Larmandie, a une idée; il improvise une tombola : celui qui aura gagné le gros lot aura le droit de souper ici même avec une soupeuse de son choix. Le hasard nullement aidé, sauf par l'auteur, fait de Larmandie le gagnant. Qui va-t-il choisir ? Pour peu qu'on connaisse Larmandie, le doute n'est pas possible. Il a pour camarade d'enfance, — M. Sacha Guitry prononce : « pour ennemi de collège », — un certain Achille Durand. Ils ont en toutes choses les mêmes goûts; c'est sans doute ce qui les a rapprochés, et cela fait qu'Achille Durand ne peut avoir une maîtresse sans que Larmandie s'en éprenne et la lui prenne. Parmi tant de femmes ici présentes,

il ne pouvait en choisir qu'une, Geneviève, qui est au bras d'Achille Durand et qui est d'ailleurs délicieuse. Les voici tête à tête, et la scène se déroule en propos abondants et fleuris, tendres et ironiques, en un dialogue léger, sincère et moqueur qui est plutôt un monologue, car ce Larmandie a la langue extraordinairement bien pendue et Geneviève n'a qu'à sourire, ce dont elle s'acquitte avec toute la grâce imaginable. Et je ne vous ai pas parlé d'une certaine Marie Fournier, prétentieuse et cocasse, qui n'est pas tout à fait inutile à la marche de la pièce, mais surtout qui est jouée par Marguerite Pierry, et c'est tout dire.

Second acte : dans l'atelier de Larmandie, qui est peintre-décorateur. Geneviève vient l'y rejoindre. Bruit à la porte. C'est Achille Durand qui l'a vue entrer. Comment, cachée derrière un châssis, elle disparaît pour reparaitre en costume de rapin, ce n'est qu'un jeu de scène, mais d'un effet sûr. Pour amuser Geneviève, Larmandie, qui vient d'achever un décor, le met en place. Cela représente un cabaret en Espagne... Au fait, si on partait pour l'Espagne !... Ce Larmandie a toute sorte d'idées qu'il n'avait pas la minute d'avant et qu'il s'empresse de réaliser la minute d'après : c'est son caractère.

A l'acte suivant, nous les retrouvons lui et elle dans le même décor, mais qui est cette fois, si l'on peut dire, un décor vrai : un cabaret où de vrais Espagnols donnent un spectacle composé de danses, de gutturales invectives et d'inoffensifs coups de couteau à l'usage des touristes.

Sont-ils restés huit jours en Espagne ? Les voici déjà de retour. Ici un duel, d'une bouffonnerie un peu appuyée, d'où Larmandie sort vainqueur. Rendez-vous est pris avec Geneviève pour l'heure du déjeuner. Après quoi, se passe-t-il dix ou vingt minutes ? Larmandie demande sa valise, prend sa canne et s'en va... comme on se sauve. A ce moment, un coup de téléphone : c'est Geneviève qui s'excuse pour le déjeuner. Tout est fini, et c'est pour le mieux ainsi : point de lendemain !

La pièce est jouée à ravir, d'abord par l'auteur lui-même, dont on sait le brio et qui mène le jeu avec un superbe entrain, par sa charmante partenaire, M^{lle} Jacqueline Delubac, qui, pour son début, a remporté le plus joli succès, et par la désopilante Marguerite Pierry.

RENÉ DOUMIC.

RAYMOND THAMIN

C'est un grand universitaire qui vient de disparaître. Par le concours d'admirables qualités, mélange de gravité et de bienveillance, il rappelait les plus nobles figures dont s'est honorée l'Université au cours de son histoire. A l'École normale, où je l'ai connu, il avait déjà cette distinction et ce sérieux qui se remarquaient dans un milieu où le laisser-aller passait pour une élégance.

Moraliste d'une rare pénétration, il s'était spécialisé dans la science de l'éducation, à la suite d'Octave Gréard à qui on l'a souvent comparé. Ce fut un de ces maîtres dont l'enseignement a la valeur d'un apostolat. De professeur devenu recteur, à Rennes d'abord, puis, pendant de longues années, à Bordeaux, il s'acquitta, par son tact et cet art qu'il avait d'unir la fermeté à l'indulgence, une situation exceptionnelle.

Pourquoi cette carrière si unie, entourée de l'estime universelle, n'eut-elle pas sa légitime consécration, et pourquoi Thamin ne fut-il pas appelé à remplir à Paris les hautes fonctions auxquelles tout son passé le désignait ? Ce n'est pas la seule occasion où il eut à faire l'épreuve de l'injustice. Mais il avait l'âme trop haut placée pour avoir jamais laissé rien percer de l'intime souffrance que nous devinions. Le dernier service qu'on lui doive est d'avoir collaboré à l'œuvre courageuse et bienfaisante de M. Léon Bérard, pour défendre les humanités contre ceux qui, dans l'Université même, travaillent à leur ruine.

Ce que fut l'homme, on en croira un ami de cinquante ans associé à toute sa vie et confident de toutes ses pensées. Doué d'une puissance de sympathie, — dirai-je d'un sens de l'admiration ? — que je n'ai vu à ce degré que chez lui, il était de ceux qui ne savent qu'aider, consoler, se prodiguer pour autrui. Dans le culte que nous garderons à sa pure mémoire, une nuance de respect se joindra à la tendresse douloureuse de nos regrets.

R. D.

PAQUES ROMAINES

L'OUVERTURE DU JUBILÉ

Samedi 11 mars, dans le Paris-Rome.

Une fois de plus sur la route de Rome... Mais il ne s'agit point aujourd'hui de célébrer un de ces jubilé qui reviennent tous les quarts de siècle, des jubilé qu'on pourrait dire automatiques : le Pape convoque tous les chrétiens à venir à Rome pour le Jubilé de la Rédemption du genre humain, pour le centenaire du Christ lui-même, mort sur la croix il y a dix-neuf cents ans.

« Il y a dix-neuf cents ans », autrement dit en l'an 33 : ce n'est là que l'opinion courante. Des savants avertis la soutiennent, tel Mgr Ladeuze, le Recteur de Louvain ; mais d'autres, plus nombreux, se prononcent nettement pour l'an 30 (le Christ étant né, dans ce cas, cinq ans avant notre ère), et les noms de ces érudits : le P. Lagrange, le P. Léonce de Grandmaison, le P. Lebreton, sont du plus grand poids. Mais, enfin, *exegetæ certant*... Un fait est certain, c'est que le jour où le Christ est mort fut un premier vendredi d'avril, — soit le 3 avril 33, soit le 7 avril 30, — et que l'Année sainte va commencer le premier dimanche d'avril, par conséquent dans la même semaine. Cette raison suffit à la piété des croyants comme à la rigueur des historiens. Et voilà pourquoi le Rome-express nous emmène à toute vapeur, ou à plein courant, vers la Ville éternelle.

Nos ancêtres faisaient leur voyage à pied, avec le bourdon et les coquilles. Heureux ancêtres, qui « avaient le temps » et qui gardaient, grâce à ce pieux *footing*, la santé de l'âme avec celle du corps ! On les appelait *Roumieux* en France, *Romei* en Italie, et le

jubilé de 1725 en amena à Rome, dit-on, plus de 380 000... Les Hospices nationaux les hébergeaient autour du Vatican ; même les Éthiopiens possédaient le leur, au chevet de *San Stefano maggiore*, la vieille église du v^e siècle (incluse aujourd'hui dans la Cité du Vatican), mais beaucoup cependant couchaient, grâce au ciel clément de Rome, sous le portique de l'*Anima*, voire sur les *barchette* du Tibre. Plus tard, saint Philippe de Neri organisa pour eux (et même pour les schismatiques, les hérétiques et les Turcs) une hospitalité complète et gratuite de deux à trois jours, avec salade, une demi-livre de bœuf ou de mouton froid, une *minestra* et un flacon de vin, et les prêtres recevaient en outre une assiette de noix ou de figues ; enfin, suprême honneur, le Pape venait en personne laver les pieds des pèlerins.

Lundi 13 mars.

L'ouverture du Jubilé a été annoncée solennellement ce matin par Pie XI, au Consistoire. Après avoir « créé » six cardinaux et en avoir « réservé » deux autres *in petto* (Mgr Maglione, assure-t-on, et Mgr Pizzardo), le Pape a parlé de la Porte-Sainte : « Ce rite sacré, a-t-il dit, sert à indiquer que les trésors spirituels de l'Église sont plus largement ouverts à tous ceux qui, animés du désir de la pénitence, veulent bénéficier des bienfaits extraordinaires de l'Année sainte. »

C'est là un bel exemple de la puissance de l'Église à concevoir de féconds symboles. La première Porte-Sainte, celle du jubilé de 1500, fut percée dans Saint-Pierre par Alexandre VI, pour livrer passage aux pèlerins qui arrivaient par la rue récemment ouverte du *Borgo nuovo* : elle devint aussitôt l'image des grâces que le Pape concentre à Rome pendant l'Année sainte et qui s'en répandent par ce canal. D'ailleurs, dans les trois autres basiliques patriarcales, Saint-Jean de Latran, Saint-Paul hors les murs, Sainte-Marie Majeure, une Porte-Sainte fut également percée.

Ce matin, le Souverain Pontife a aussi désigné les *légats* qui ouvriront ces trois Portes-Saintes. Ce sont le cardinal Marchetti-Selvaggiani, vicaire de Sa Sainteté, à Saint-Jean de Latran, qui est la cathédrale de l'évêque de Rome, le cardinal Granito di Belmonte, des princes Pignatelli, doyen du Sacré-Collège, pour Saint-Paul hors les murs, et le cardinal Cerretti pour Sainte-Marie Majeure.

Dimanche 14 mars.

Toutes ces portes ont été, ce matin, en présence des délégués des chapitres respectifs, officiellement « vérifiées », c'est-à-dire qu'on les a partiellement démolies de l'intérieur ou, si vous voulez, préparées.

Dans la basilique vaticane, le travail a été accompli par les *sampietrini*, qui ont « scié » de tous les côtés la Porte-Sainte, à gauche, à droite, au seuil et à l'architrave. Aussitôt, d'ailleurs, pour que le public ne puisse s'en apercevoir, ils ont appliqué sur les traits de scie de larges bandes de toile peintes en faux marbre.

Leur travail a permis aussi de dégager les trois *témoins* du précédent Jubilé, — savoir le parchemin relatant la dernière Année sainte, celui du procès-verbal de clôture de la Porte, et plusieurs monnaies et médailles, — lesquels étaient enfermés dans des tubes de plomb et rassemblés dans une urne de marbre.

Maintenant, tout est prêt pour l'ouverture de la Porte-Sainte.

Samedi 2 avril, aéroport du Lictore.

Dans la nuit froide, malgré les étoiles qui brillent au ciel d'un bleu presque noir, l'obscurité reste profonde. Les projecteurs eux-mêmes aveuglent sans éclairer.

Sous leur pinceau brutal, le S-71, qui se prépare à partir, — un trimoteur Savoia-Marchetti, offert par le ministre de l'Air, M. Balbo, et marqué de la croix gammée, — semble un monstrueux oiseau d'avant le déluge, et les humains minuscules qui s'activent autour de lui offrent des silhouettes blafardes de fantômes.

Il y a là le prince Gonzaga, lieutenant de l'Ordre du Saint-Sépulcre, M. Mocchi, référendaire, M. Francini, représentant le Prieur, et M. Desplaines, lieutenant de France ; ces dignitaires sont venus accompagner M. Renzo Ferrata, qui va porter au patriarche de Jérusalem, à l'occasion de l'Année sainte, un message des Chevaliers italiens et un message des Chevaliers français, ainsi que la bénédiction du Souverain Pontife. Avec M. Ferrata voyage M. de Mori, représentant le Comité de l'Année sainte.

Le moment est arrivé. Le terrain s'illumine des derniers éclairs du magnésium. En une seconde, les trois moteurs nous pilonnent le tympan, le S-71 décolle, prend de la hauteur, et s'enfonce dans la nuit où ses feux de bord disparaissent bientôt... Il doit, d'un seul coup d'aile, en tenant constamment le 200 et en survolant

Tirana, Corfou, Suez, Gaza, joindre le *Littorio*, port aérien de Rome, à Ramleh, port aérien de Jérusalem.

Même jour, à Saint-Pierre.

A travers la Ville entière, un ruissellement de peuple a commencé dès le jour ; il va grossissant et se rassemble sur la place Saint-Pierre en flots noirs de pèlerins. Pour la seule basilique, le majordomat de Sa Sainteté a distribué 40 000 billets... Mais il y a deux séries, les personnages officiels, qui pourront assister à l'ouverture de la Porte, des tri-bancs du portique, espace relativement limité, et les autres, ceux de la nef, qui n'auront guère de la cérémonie que la fin, la bénédiction du Pape, vers midi. Or, ces « autres » sont là, sur place, dès huit heures, et ils vont se tenir pendant quatre grandes heures avec un recueillement méritoire, très supérieur même à celui du précédent Jubilé.

Sous le portique ont pris place, dans des enceintes réservées, le Patriciat romain en grand costume noir, les chevaliers de Malte, en frac rouge, les chevaliers du Saint-Sépulchre drapés dans leurs vastes manteaux blancs où saigne une quintuple croix de Jérusalem. Un peu plus loin brillent les uniformes brodés du corps diplomatique, ambassadeurs et ministres d'une quarantaine de nations, du lord-maire de Londres, et de M. de Pretis, distingué représentant du Gouvernement. Sur tout ce monde flotte un discret murmure : le Pape n'est pas encore là, et son trône de velours rouge, adossé au mur de la Basilique, tout à côté de la Porte, reste inoccupé.

Mais une rumeur, du côté des Palais du Vatican, s'élève et grandit. C'est le cortège papal qui fait son entrée solennelle, à peine atténué dans sa magnificence par le deuil liturgique du temps de la Passion. Lentement, un cierge à la main, défilent les abbés mitrés, les avocats consistoriaux, les chefs d'ordres religieux, une légion de frocs et de scapulaires blancs, noirs, gris ou bruns. Puis on voit s'avancer un champ de mitres qui marche ; ce sont les évêques latins coiffés de damas blanc, pendant que près d'eux les prélats orientaux portent la tiare tétragonale, bulbeuse, enrichie de médaillons coloriés. Alors seulement paraissent les cardinaux en *cappa magna* de moire violette (ce violet traduit le deuil du carême, temps de pénitence). Chacun s'avance au milieu d'une petite cour, et le défilé de ces princes de l'Eglise dure longtemps, car près de la moitié du Sacré-Collège actuel est ici présente : il

y a aujourd'hui à Saint-Pierre vingt-quatre cardinaux. Maintenant, le Pape n'est pas loin.

En effet, on entend sous une voûte retentir un ordre bref. Les trompettes d'argent lancent leurs notes graves, presque immatérielles. La foule s'agenouille. A l'extrémité du portique, assis sur la *sedia*, est apparu le Pape. Il avance, d'un mouvement insensible, porté par les *sediarîi* de damas pourpre. Les prélats de la Signature soutiennent au-dessus de lui le large dais de brocart aux grands plis de pourpre, et les deux *flabelli* s'inclinent vers sa tête comme pour l'éventer. Les suisses en cuirasse, le morion en tête, entourent sa personne et quatre gardes-nobles, bottés et casqués, lui font une escorte d'honneur. A son côté s'avance le chef d'une des deux grandes familles romaines, qui fournissent les deux princes *assistants* du trône pontifical, réconciliées depuis longtemps au service de la papauté ; c'est aujourd'hui Son Altesse le prince don Domenico Orsini. Son collègue, qui n'est pas de service, est Son Altesse le prince don Marc' Antonio Colonna. Le chef d'une autre famille patricienne rehausse lui aussi, de tout le passé que son nom évoque, la majesté de la cérémonie : c'est le maréchal perpétuel du Conclave de la Sainte Église Romaine, Son Altesse Éminentissime don Lodovico Chigi Albani della Rovere, prince du Saint-Empire romain, prince de Farnèse, de Campagnano et de Soriano, duc d'Ariceia et de Formello, marquis de Magliano et de Pecorareccio, seigneur de Castel Fusano, de Cesano, de Scrofano et de l'Olgiate, patrice romain et génois, noble de Viterbe et d'Urbino, grand maître de l'Ordre souverain de Malte...

A travers la forêt étincelante et dorée des pertuisanes, des hampes, des casques, des épées, on aperçoit sur son trône mouvant le Pape, très droit malgré la lourde mitre chargée de rubis et d'émeraudes, malgré le poids du *mantum*, la chape pontificale aux plis si amples et si longs qu'on doit la relever quand le Pape marche, malgré le *formal* massif qui la ferme sur la poitrine, — malgré le fardeau de soixante-quinze années révolues. Le regard et le menton de Pie XI gardent leur expression volontaire, mais adoucie par le spectacle de la ferveur des fidèles, que sa droite, levée très haut, ne cesse presque pas de bénir.

Le Pape, pendant que retentit le *Veni Creator*, s'est installé au trône, et maintenant il le quitte pour s'avancer vers la porte de ciment gris marquée d'une croix de cuivre. Deux cardinaux l'escortent : le cardinal Pacelli, archiprêtre de la Basilique, et le

cardinal Lauri, grand-pénitencier. Arrivé à la porte, le Pape lève sa main droite armée du marteau d'ivoire et d'or, et il frappe à trois reprises la croix de cuivre. A la troisième invocation : « Ouvrez vos portes, car le Seigneur est avec nous, *aperite portas quoniam nobiscum est Dominus* », la Porte-Sainte chancelle et s'abat, très lentement, — car six cordes la retiennent, — sur un chariot qui l'emmène sur le côté, dans la Basilique.

Au même instant, par le cadre béant, un bruit d'océan s'élève : c'est la rumeur profonde de la foule massée dans Saint-Pierre et qui depuis quatre heures a désiré de voir cet instant. Les marbres et les cierges de la nef resplendent dans une lumière d'encens et d'or, semblant inviter à marcher plus avant. Mais Pie XI n'y pénètre point tout de suite. Il laisse les pénitenciers de Saint-Pierre, les mêmes qui font la toilette funèbre des papes, — laver à l'eau bénite les plâtras qui encombrant le seuil ; puis, tête nue, appuyé sur la double croix d'or et un cierge à la main, il va s'y agenouiller et prie... Il s'avance un peu sur les genoux, se relève, et, entonnant le *Te Deum*, pénètre dans Saint-Pierre, le premier, et seul.

Les cardinaux, les dignitaires, le clergé le suivent à quelques pas, en baissant avec respect le cadre de la Porte-Sainte. A ce moment, une voix formidable gronde au-dessus de nos têtes : c'est le bourdon de la Basilique. Et, en quelques instants, pendant que le Pape reçoit l'hommage des Confréries qui garderont la Porte-Sainte, cet appel de bronze éveille toutes les cloches de Rome qui se répondent l'une à l'autre, graves ou cristallines, dans un ramage de célestes gosiers.

Même jour, 2 heures.

Les trois autres basiliques ont reçu, elles aussi, des foules considérables. La plus belle cérémonie a été peut-être celle de Saint-Paul-hors-les-murs, la seule basilique qui nous offre encore ses cinq nefs antiques, depuis que Sixte-Quint a jeté bas celle de Constantin. Justement, ce sanctuaire, restauré par le gouvernement italien, vient d'être remis au nonce, Mgr Borgongini, qui doit en assurer la gestion.

A travers les palmiers, sous le soleil éclatant, la longue procession des évêques latins, en mitres blanches, et des moines grecs, coiffés de ce haut-de-forme noir et sans bords qu'on nomme le *callimavkion*, offrait dans sa pittoresque poésie une image unique de la catholicité de l'Église.

Même jour, 3 heures.

La résistance du Pape est vraiment extraordinaire. Après les quatre heures épuisantes de la cérémonie de ce matin, il a trouvé moyen de recevoir dans la Cour Saint-Damase trois mille fidèles venus de divers diocèses italiens, puis, dans la salle ducale, le pèlerinage de Milan, conduit par le cardinal Schuster, et le pèlerinage valaisan de Sion. A chacune de ces assemblées, Pie XI a adressé un discours particulier, détaillé et précis, et il a même joint, quand cela a été le tour des Milanais, des paroles de tendresse pour leur commune Lombardie. Le présent apporté par ses compatriotes avait du reste de quoi l'émouvoir : c'est une statuette de bronze représentant un balayeur, et c'est un souvenir de l'œuvre que fonda don Ratti à Milan, il y a quelque trente ans, en vue de protéger et de secourir les montagnards de la Brianza qui viennent travailler l'hiver dans les rues de la grande ville.

Non content de ces réceptions, Pie XI a présidé tout à l'heure une cérémonie radio-diffusée, au cours de laquelle ce Pape « littéraire » n'a pas manqué l'occasion de se montrer « scientifique » en allumant du Vatican la croix électrique érigée sur le *Monte Senario*, cette montagne de Toscane où de jeunes gentilshommes florentins, il y a sept siècles, fondèrent l'Ordre des Servites de Marie, — auquel appartient, on le sait, le cardinal Lépicier.

Mardi, 4 avril.

Un télégramme arrive de Paris. Il annonce que le cardinal Verdier fait prier pour les Juifs victimes des persécutions hitlériennes. Les milieux italiens se montrent sceptiques sur les « prétendues atrocités hitlériennes, *pretese atrocità hitleriane* ». Les milieux vaticans ne disent rien. Peut-être se rappellent-ils les siècles d'autrefois où les papes, presque seuls, protégeaient les Juifs et où le grand-rabbin de Rome, portant l'éphod et les phylactères, présentait à la vénération du pape, le jour du couronnement, les tables de l'Ancienne Loi...

Mercredi, 5 avril.

Les pèlerinages se succèdent maintenant sans interruption. Aujourd'hui, le Pape a reçu à nouveau des fidèles de toute l'Italie, *item* des catholiques bavares, *item* un pèlerinage français dirigé par un prêtre de Rouen. Il était le premier de nos compatriotes,

comme le Pape dans son allocution ne manqua pas de le relever. Et après leur en avoir fait compliment, il leur donna sa bénédiction pour eux, pour leurs familles, et pour « leur chère France ».

Aussi bien, Rome a pris son *air de jubilé*. Les pèlerins sont dans toute la ville, où ils emplissent hôtels, restaurants, autobus, mais surtout la gare, où ils campent en bandes sur des pliants ou sur le trottoir, à expédier des cartes postales, manger un morceau, égrener leur chapelet, ou devant Saint-Pierre, où ils manifestent, au contraire, une préférence à se grouper en essaims apiformes. A plusieurs de ces groupes on a donné pour guides de jeunes prêtres de leur nation, et sur toutes ces soutanes les couleurs des différents « Collèges » font une pittoresque bigarrure : ceintures verte des Polonais, plastron bleu des Américains du Nord, collette blanche des Tchécoslovaques, sans parler de la soutane et du manteau écarlates des « Germaniques », — « les écrevisses », comme les appelle familièrement le peuple de Rome, — qui se signalent à une demi-lieue.

Les uns et les autres emplissent l'immense Saint-Pierre. Ils ne savent pas d'abord à quoi aller, où prier, qu'admirer, bref, que faire, et ce pieux désarroi se montre parfois touchant ; puis, au bout de quelques minutes, ils prennent leur parti du brouhaha de cette grande nef, sans chaises, que parcourent en tous sens des gens qui ne vont nulle part, et ils vont s'agenouiller à la *Confession* ou devant la chapelle du Saint-Sacrement, comme dans une église de chez eux.

Jeudi, 6 avril.

Ce matin, l'État pontifical a mis en vente de nouveaux timbres. C'est une émission spéciale, destinée à commémorer le « Jubilé de la Rédemption du genre humain ». Le dessin de ces timbres est, en effet, fort clair : ils représentent uniformément l'emblème des Chartreux, c'est-à-dire une croix latine dominant le globe terrestre ; la fameuse devise : *Stat crux dum volvitur orbis* (la terre tourne, mais la croix reste), a été simplement remplacée par : *O crux ave, spes unica* (salut, ô Croix, mon unique espérance).

La série comporte quatre vignettes : 25 centimes (vert), 75 centimes (rouge), 80 centimes (ocre), et 1 lire 25 (bleu) ; à ces prix s'ajoute une surtaxe jubilaire, qui va de 10 à 25 centimes.

Le public s'est aussitôt précipité sur ces timbres. Les employés des guichets vaticans, interpellés dans toutes les langues, ne

savaient plus où donner de la tête et rendaient à Pierre la monnaie de Paul. Pour peu que les philatélistes s'en mêlent, le succès deviendra triomphe, — et le trésor pontifical ne s'en portera pas plus mal, puisque la première émission de la série ordinaire lui a rapporté un bénéfice net de 57 millions de liras.

Vendredi, 7 avril.

On confirme que le Pape « sortira », — comme il faisait en 1870, — et sans doute le 26 mai, pour accomplir des visites jubilaires dans Rome même, et toutes les basiliques se disputent l'honneur de le recevoir. Mais la priorité appartient à Saint-Jean de Latran, qui est sa cathédrale, et qui, en outre, lui permettrait de refaire cette montée à genoux de la *Scala Santa*, — l'escalier que gravit le Christ, selon la tradition, pour aller chez Caïphe, — et qui n'a plus été visitée par aucun pape depuis que Pie IX, le 19 septembre 1870, le gravit douloureusement, le cœur broyé d'angoisse : le lendemain. Cadorna faisait enfoncer la Porta Pia.

Samedi, 8 avril.

Une affaire m'amène chez le très aimable Mgr Caccia, *monsignor maggiordomo*. J'y rencontre une foule de jeunes mariés, car le Pape leur réserve maintenant des audiences. Ces couples n'ont qu'à se présenter avec leur certificat de mariage, et le majordomat les achemine dans le plus bref délai vers le Saint-Père.

Pie XI accueille avec bonté ces enfants ; il leur adresse une allocution appropriée, les bénit, et leur distribue des souvenirs de leur visite « à la maison du Père » : aux hommes une médaille représentant le *Sposatizio* de la Sainte Vierge, aux femmes un chapelet bénit, et ils s'en vont tout heureux vers leur foyer nouveau.

Ils sont, depuis un an, trente-cinq mille jeunes mariés (dont un douzième d'étrangers) qui sont ainsi passés par Rome et qui s'y sont munis, peut-être inconsciemment, d'un viatique pour la traversée de la vie, qu'ils croient douce.

Même jour, le soir.

L'avion de Jérusalem est revenu aujourd'hui. Avec les remerciements de Sa Béatitude le Patriarche, il rapporte douze palmes splendides, cueillies dans la terre même des Rameaux pour la fête de demain.

Mais les pèlerinages sont attendus de plus loin encore. Des Asiatiques doivent venir pour assister le 11 juin au sacre des évêques exotiques, Annamite, Hindou, Chinois, etc. Constantinople, ou plutôt maintenant Stamboul, sera là dès le 17 mai; Copenhague le 29. La *France du Travail*, fille de Léon Harmel, le 7. La Tchécoslovaquie, la Belgique et nos « Maisons d'éducation chrétienne », plus tôt encore, vers le 20 avril, et les universitaires roumains le 12, — c'est-à-dire dans trois jours... Je ne cite que quelques-uns des pèlerinages qui sont « clos », mais des centaines d'autres qui se complètent sont annoncés, en particulier pour la canonisation des deux nouveaux saints français : la bienheureuse Catherine Labouré et le bienheureux André-Hubert Fournet, qui feront du mois de juin le mois des canonisations.

Dimanche des Rameaux.

On s'est écrasé, ce matin, à Saint-Pierre.

Le cardinal Pacelli, archiprêtre de la Basilique, célébrait solennellement le long office des Rameaux, avec le chant de la Passion et la bénédiction des Palmes. Maigre, malgré l'ampleur de la *cappa* violette et de l'épaisse hermine, le visage émacié, les traits las, le regard fixé devant soi sur des réalités d'outre-monde, le prince de l'Eglise faisait plus songer à un saint de vitrail qu'au premier ministre du plus puissant souverain de la terre...

L'office accompli, la dernière bénédiction donnée, il s'est retiré lentement, enlevé à cette conversation mystique qui est sa véritable, son unique patrie. Alors que tous les autres hommes, à travers la chrétienté, vont maintenant s'enfoncer chaque jour dans les méditations de la Semaine sainte, lui devra recevoir un « touriste » de marque aux actives « vacances », M. von Papen, et il lui faudra discuter devant le Pape, à l'heure peut-être où le Christ sera mort, les projets du vice-chancelier du Reich relatifs à la création d'un nouveau parti catholique rallié au national-socialisme...

Mais ceci n'est plus notre objet. Fermons donc ici ce journal et retirons-nous sur la pointe des pieds. N'allons point troubler par d'indiscrets commentaires ceux qui, dans tous les ordres, mais surtout dans le spirituel, veulent bien prendre la peine de nous gouverner. Et, pendant qu'ils prennent cette peine, cultivons le jardin de notre Jubilé.

CHARLES PICHON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA RÉVOLUTION RACISTE ET L'OPINION MONDIALE

L'esprit humain, surtout dans les masses populaires des démocraties, a quelque peine à saisir les transformations profondes qui s'accomplissent en sa présence, mais il est frappé dans ses sentiments affectifs par l'injustice flagrante de certains actes violents.

C'est ainsi que l'antisémitisme brutal du gouvernement raciste heurte l'opinion publique des nations qui ont accepté les disciplines de l'humanisme chrétien ; il apparaît comme une sorte de pavillon qui signale de loin les marchandises suspectes qu'entraîne avec elle la révolution hitlérienne ; l'égalité des hommes entre eux sans distinction de race ou de religion n'est-elle pas, en effet, au premier plan de cet arsenal de principes et de droits que l'on est convenu d'appeler « les conquêtes de la Révolution française » et qui sont surtout le produit de l'idéologie du XVIII^e siècle ? Trois révolutions successives, la révolution communiste en Russie, la révolution fasciste en Italie, la révolution raciste en Allemagne, trois révolutions qui ont réussi et qui durent, ont au moins entre elles, si dissemblables qu'elles soient les unes des autres par certains traits, ce caractère commun qu'elles se proclament fondées sur des principes non seulement différents de ceux de la Révolution française, mais antagonistes. Or, la Révolution française s'apparente à celle de 1688 en Angleterre et à la constitution des colonies américaines révoltées. Verrions-nous se préparer une sorte de nouveau classement des États de civilisation européenne dont la réprobation soulevée par l'antisémitisme systématique du gouvernement hitlérien apparaîtrait comme la première manifestation significative, comme la pierre de touche singulière ? Ce sont là, en tout cas, des faits d'importance capitale, parce qu'ils n'affectent pas seulement l'aspect extérieur des institutions et des gouver-

nements, mais les manières même de penser, de sentir, de concevoir, les rapports sociaux et les fonctions de l'État.

Dans le domaine des idées, le fait essentiel est là ; ses conséquences se dérouleront dans l'infini de la durée. Dans le domaine politique, le trait dominant, c'est sans doute cette loi du 7 avril, promulguée par le gouvernement de M. Hitler en vertu de ses pleins pouvoirs, qui tranche cette question si importante : l'Allemagne unifiée sera-t-elle une grande Allemagne ou une grande Prusse ? Se rattachera-t-elle au mouvement libéral et national de 1813 et de 1848 ou sera-t-elle l'achèvement de l'œuvre prussienne de Bismarck ? Ce n'est pas seulement pour l'Allemagne que cette affaire est capitale, c'est aussi pour les autres nations, puisque le problème de la paix est celui de l'articulation d'une Allemagne pacifique à une Europe pacifiée. Il est moins résolu que jamais. Par la loi du 7 avril, la constitution de Weimar, qui était un compromis entre le fédéralisme traditionnel et l'unitarisme doctrinal, est abrogée, l'œuvre de Bismarck est non seulement achevée, mais dépassée. La conception de Bismarck était avant tout monarchique ; voici que son petit-fils vient d'être destitué par M. Hitler de ses pouvoirs de secrétaire d'État à l'Intérieur dans le gouvernement prussien, parce qu'il avait préconisé dans un discours une restauration des Hohenzollern : signe des temps.

La loi du 7 avril ne laisse aux anciens États, que la constitution de Weimar ne qualifiait plus que de « Pays », qu'une ombre d'existence. Le gouvernement du Reich déléguera désormais, pour les régir, un *statthalter* qui aura le pouvoir de nommer et de destituer le président du Conseil des ministres : ainsi sera assurée l'unité de la conception gouvernementale. En Prusse, le chancelier du Reich sera de droit *statthalter* : on reviendra, sur ce point, à ce qui existait sous l'Empire où le chancelier et le président du Conseil des ministres de Prusse étaient une seule et même personne, de même que l'empereur et le roi de Prusse. Les petits États vont disparaître par voie de fusion : les deux Mecklembourg en un seul, Anhalt et Brunswick, Oldenbourg avec les deux Lippe, les trois villes hanséatiques, Hambourg, Brême, Lübeck ensemble ; au total, onze États. A Weimar, les États de tradition fédéraliste avaient insisté pour le maintien de leurs droits, et c'est afin de rendre plus difficile toute action centrifuge, toute tendance à un séparatisme provincial que les centralistes avaient entouré de conditions difficilement réalisables le droit, pour une province, de se constituer

en un « pays » autonome. On n'a pas oublié que la tentative du Hanovre, pour se séparer de la Prusse qui l'avait annexé par force en 1866, ne put réunir la majorité des deux tiers exigée par la constitution. Ces garanties, si faibles soient-elles, disparaissent. Le gouvernement taille et tranche souverainement. Ainsi se poursuit et s'achève l'évolution centralisatrice en Allemagne : commencée par la Révolution française et Napoléon, continuée par Bismarck, elle s'achève en quelques jours par la volonté du chancelier Hitler.

Tel devait être naturellement le résultat de la disparition des dynasties. Au moins pour le moment, — la *Gazette de Cologne* le constate, — la centralisation et l'unification excluent la restauration monarchique, « en tout cas, ajoute curieusement le journal, celle à caractère légitimiste ». On dit parfois que le temps ne respecte que les œuvres auxquelles il collabore. Faut-il donc se demander, avec la *Gazette de Francfort*, si le vieil esprit fédéraliste n'aura pas quelque retour offensif ? Nous ne le croyons guère. La facilité prodigieuse avec laquelle le racisme et Hitler ont établi, même au sud de la ligne du Main, l'absolutisme de leur pouvoir, montre que le terrain était préparé, et exclut, pour longtemps sans doute, pour toujours peut-être, toute possibilité de réaction fédéraliste... à moins que le gouvernement hitlérien n'apporte au peuple allemand trop de déceptions.

Des déceptions, il se pourrait que l'Allemagne en trouvât au bout de la politique financière de M. Schacht, qui a remplacé, à la tête de la Reichsbank, M. Luther, envoyé comme ambassadeur à Washington. La reconstruction du système monétaire et financier allemand n'a été réalisée, depuis dix ans, que grâce à des concours étrangers ; la crise de nationalisme aigu que traverse le Reich, le racisme exclusif qu'il pratique ne l'aideront pas à découvrir au dehors les crédits dont il pourrait avoir besoin ; il devrait trouver dans sa situation financière une raison suffisante de pratiquer une politique extérieure prudente et mesurée ; mais que deviendront alors les promesses d'Hitler à ses fanatiques ? De ce côté-là encore, il se pourrait que des déceptions surgissent ou que, dans l'espoir de les éviter, le gouvernement nazi se jetât dans les aventures. Il est doublement dangereux d'ignorer l'opinion des autres peuples, de ne connaître d'autre limite que celle de ses forces, de méconnaître totalement les droits des autres, et d'aller répétant : « l'Allemagne exige... l'Allemagne entend que... »

Et n'est-ce pas déjà une déception pour une opinion surchauffée que cet arrêt de la curée du commerce juif ? Naturellement, sous le prétexte fallacieux que la campagne contre l'Allemagne s'était apaisée à l'étranger, le boycottage des magasins juifs n'a pas repris à la date fixée ; le gouvernement a reculé devant la conséquence de ses actes. Mais, si l'antisémitisme est devenu moins violent, il s'installe, il s'organise ; des professions dites libérales presque tous les Juifs sont exclus ; il n'en est toléré qu'un nombre à peu près proportionnel à celui de la population sémite par rapport à l'ensemble de la nation : une foule de pauvres gens qui avaient payé leurs charges, fait de coûteuses études, sont privés brusquement de leur gagne-pain. Il y a là une atteinte aux droits acquis, à la propriété, qui constitue un très dangereux précédent. Le national-socialisme prétend réaliser une révolution dans le droit ; en effet, il y installe l'iniquité ; il lui reste à démontrer que ce soit un progrès.

En attendant, en Angleterre, l'opinion publique, avec sa bonne foi coutumière, s'est laissé éclairer par l'évidence des faits. En quinze jours, en Grande-Bretagne comme aux États-Unis, l'Allemagne a perdu le bénéfice de quinze années d'une tenace, patiente et insinuante propagande, dont les Juifs souvent s'étaient faits les agents. Déjà, le 23 mars, à la Chambre des communes, le colonel Wedgwood saluait de cette apostrophe le retour de Rome de M. MacDonald : « Il est remarquable qu'un tel revirement se soit produit dans l'opinion publique, au cours de la semaine dernière ; l'Angleterre germanophile est devenue une Angleterre francophile. » Rien n'est plus éloigné de l'esprit britannique que la conception raciste, rien ne lui est plus antipathique. Dans l'*Observer*, M. Garvin, si enclin d'ordinaire à soutenir les revendications allemandes, écrit, le 9 avril, à propos de l'antisémitisme hitlérien : « L'erreur est aussi grave que le crime. Ce que Stresemann et Brüning avaient réussi à faire est détruit, ainsi que l'œuvre à laquelle s'étaient dévoués les meilleurs amis de l'Allemagne. Les sympathies puissantes qui avaient été créées en Angleterre et en Amérique ont été profondément atteintes. » L'Angleterre se réveille, un peu étonnée elle-même des illusions qu'elle avait nourries avec complaisance. « Dans ces circonstances, continue M. Garvin, le désarmement et la revision deviennent plus difficiles. » Le regrette-t-il encore ? « Cette Allemagne que nous avons respectée et admirée, écrit, le 3 avril, le vieil organe libéral-radical

de Manchester, c'est l'Allemagne avec ses Juifs, l'Allemagne qui tient l'une des premières places dans une civilisation qui repose sur le droit, sur la liberté dans l'ordre et les humanités. » Le *Guardian*, naguère germanophile, vient d'être interdit sur le territoire du Reich. Ainsi la presse anglaise, qui refusait de nous croire quand nous tentions de l'éclairer, qui avait oublié 1914 et la Belgique, découvre l'Allemagne grâce à Hitler.

C'est dans cette ambiance nouvelle qu'il faut se placer pour comprendre et le discours de sir Austen Chamberlain et le formidable écho qu'il a trouvé en Angleterre et dans le monde. La séance du 13 avril restera mémorable dans l'histoire de la Chambre des communes. On entendit d'abord le major Attlee, travailliste, critiquer vivement le projet de pacte à quatre et expliquer que, si son parti souhaite la revision des traités, « il veut que ce soit avec la participation de tous et non dans l'intérêt de quelques-uns et aux dépens des faibles ». Puis ce furent quelques explications embarrassées du Premier britannique qui, visiblement, jette du lest : « La revision des traités dans la mesure où elle est envisagée est une revision qui vise à la paix, une revision dans le cadre, par l'intermédiaire et par l'organisme de la Société des nations, une revision à laquelle les Puissances secondaires participeraient comme les autres. » On ne voit pas bien ce que pourrait être pratiquement une telle revision, à moins que toute la politique de M. MacDonald, comme l'affirment certains interprètes autorisés, ne tende qu'à montrer les périls évidents et l'impossibilité pratique de toute revision dans l'état moral actuel de l'Europe.

Puis, l'ancien chef du Foreign Office, sir Austen Chamberlain, prit la parole. Il se déclare d'accord avec le major Attlee ; mais, plus sévère encore, il ajoute : « Je crois que l'action des gouvernements, dans la situation actuelle de l'Europe et de l'opinion, menace la paix plus directement qu'elle ne l'a jamais été depuis la grande guerre. Je ne saurais cacher au gouvernement que l'état d'incertitude qui règne aujourd'hui est largement dû à ce qui a été proposé ou convenu à Rome et à ce qui s'est passé depuis. Les événements d'Allemagne rendent le moment présent bien inopportun pour un entretien sur la revision des traités. Quel est ce nouvel esprit de l'Allemagne ? Une exaspération de l'ancien prussianisme, mais avec une sauvagerie accrue, avec un orgueil national et une étroitesse qui ne peuvent même plus tolérer la présence d'un sujet d'une autre race. Est-ce avec ce gouver-

nement-là que vous avez l'intention de discuter la revision des traités ? Je suis convaincu que notre pays ne saurait soutenir un seul instant le principe d'une abdication devant Hitler et devant la force... J'espère que le gouvernement fera comprendre à l'Allemagne que, si elle veut discuter avec nous de la revision des traités de paix, elle devra venir à nous avec des mains propres... » On ne saurait donner une trop large publicité à de telles paroles, si simples et si fortes, qui ont été l'objet, aux Communes, d'une ovation enthousiaste de tous les partis et qui ont, depuis, recueilli l'approbation à peu près unanime de la presse. Sir John Simon, ministre des Affaires étrangères, dans sa réponse, s'attacha à diminuer l'importance du projet de pacte à quatre ; quant à la revision des traités, il s'agit seulement de chercher une procédure pour permettre l'application éventuelle de l'article 19. Le gouvernement et la presse du Reich ont jugé que le ministre des Affaires étrangères avait trop mollement défendu l'Allemagne, et M. von Neurath a chargé son ambassade à Londres de formuler des représentations à ce sujet et de se plaindre du langage des orateurs à la Chambre des communes ; démarche « absurde », déclare le *Times*. Il ne semble guère qu'à Berlin cette sévère leçon ait été comprise.

Ce n'est plus guère qu'à Rome que l'on parle encore, comme d'un projet immédiatement réalisable, d'une revision des traités. Et encore, M. Mussolini qui, naguère, exprimait volontiers son dédain à l'égard de la Société des nations, déclare-t-il, dans un article qu'il a fait reproduire par toute la presse italienne, que la revision doit se faire tout de suite, mais dans le cadre et par l'organe de la Société des nations, « garante de la justice entre les peuples ». Il indique que c'est surtout la Hongrie qui devrait en bénéficier. Au fond, c'est toujours à la Petite-Entente et, à travers elle, à la Yougoslavie, que s'en prend le Duce. Il se trouve, vis-à-vis de l'Allemagne raciste, dans une situation assez délicate. La révolution national-socialiste est fille de la révolution fasciste ; les Chemises noires ont engendré les Chemises brunes ; les fascistes sont trop fiers d'un tel disciple pour renier M. Hitler, mais M. Mussolini a trop de finesse et d'expérience pour ne pas trouver quelque peu encombrante et compromettante l'agitation antisémite des nazis. La presse italienne a mentionné sans commentaire, dans une ligne de citation, le discours de sir Austen Chamberlain.

Les fêtes de Pâques ont attiré à Rome des pèlerins de marque : M. von Papen, M. Gœring, M. Dollfuss, chancelier d'Autriche, un ami intime de M. Gœmbœs ; avec le Vatican comme avec le Palais de Venise, des négociations très actives ont été poursuivies. Recevant M. Dollfuss, le Duce a heureusement marqué par quelques mots non équivoques son accord avec lui pour le maintien de l'indépendance autrichienne. On a beaucoup parlé de la revision des traités dont M. Mussolini a fait son cheval de bataille et qui, à mesure qu'on en parle, se révèle plus irréalisable. Le *Prager Press*, le journal officieux de M. Benès, a vigoureusement répondu à l'article du Duce : « Il y a dans d'autres États des minorités nationales dont le sort est infiniment plus triste et plus injuste que, par exemple, celui des Magyars de Tchécoslovaquie. Il y en a en Italie. Mais le moment est-il propice pour soulever cette question, ne serait-ce que dans l'intérêt de la paix ? » Dans cette question de la revision des traités, l'Italie est en porte-à-faux ; elle finira par s'en apercevoir. Au reste, ce n'est plus vers Rome ni vers les dangereuses chimères de la revision que se portent l'attention et l'espoir de l'Europe, c'est vers Washington où le président Roosevelt a convié à des entretiens intimes des représentants qualifiés des principales Puissances européennes.

LES ENTRETIENS DE WASHINGTON

Tandis que M. MacDonald, sur le *Berengaria*, M. Herriot, sur l'*Ile de France*, traversent l'Atlantique, jetons un coup d'œil sur ce qui se passe aux États-Unis.

M. Roosevelt n'est pas de ceux qui abordent les obstacles avec un air maussade et une mine déconfite ; il les regarde, les mesure et les prend corps à corps. Depuis le 4 mars, muni des pleins pouvoirs, il exerce une véritable dictature financière. Dès le 15 mars, les banques ont ouvert de nouveau leurs guichets, du moins celles qui sont reconnues saines et qui sont rattachées au *Federal Reserve System* ; quant à celles « dont l'existence ne tient qu'à la spéculation avec les fonds de leurs déposants et à d'autres violations de la confiance publique », elles demeurent fermées. Le peuple américain a accepté le contrôle des dépôts d'or et même l'ouverture des coffres privés dans les banques. La sensation à Washington, écrit un journaliste, est celle d'un homme condamné à un long voyage et qui passerait brusque-

ment d'une charrette à bœufs dans l'avion le plus rapide. » Solution de la crise bancaire en une semaine, vote de l'*Economy bill* en quatre jours, élaboration d'un plan pour venir en aide aux fermiers, abolition partielle du régime sec : les actes se précipitent. « Aucun Président, écrit M. E. F. Brown dans le *Current History*, si ce n'est Abraham Lincoln, n'a pris le pouvoir dans une crise plus profonde que Franklin D. Roosevelt ; et il est difficile d'en trouver un qui ait abordé une telle responsabilité avec plus de calme, de sang-froid et de courage. »

Il est certain que le nouveau Président ne craint pas d'engager sa responsabilité. Il en donnait une nouvelle preuve le 20 avril en rétablissant l'embargo sur les métaux précieux, c'est-à-dire en prenant la décision d'abandonner l'étalon-or. La dévalorisation du dollar est un événement dont les répercussions mondiales sont incalculables et dont toutes les phases devront être suivies, chez nous, de très près. Un tel événement ne va pas simplifier les entretiens de Washington où M. Roosevelt prépare la Conférence économique mondiale, dont il attend d'heureux résultats, par des entretiens avec M. MacDonald et M. Herriot d'abord, puis avec les représentants des principales Puissances d'Europe, d'Asie et d'Amérique. La politique et l'économie sont inséparables ; la confiance, facteur psychologique, commande l'économie comme la politique. M. Roosevelt entend donc commencer par s'éclairer sur les problèmes européens, afin de les aborder ensuite. Il sera permis de regretter qu'il se trouve d'abord en présence de l'esprit chimérique et imbu de préjugés socialistes de M. MacDonald. Grâce à un remarquable petit livre de M. Frank H. Simonds, intitulé : *L'A. B. C. des dettes de guerre et les sept illusions populaires qui les entourent*, la question des dettes est heureusement mise à la portée du public américain. Mais n'allons pas croire que la solution soit acquise d'avance telle que nous la souhaitons ; il semble bien que les conversations de M. Norman Davis à Londres aient laissé quelque déception en Angleterre.

Que fera-t-on à Washington ? Il ne s'agit nullement d'une conférence, mais d'entretiens préparatoires : on agitera toutes les questions, on ne prendra aucune décision. D'après les déclarations du secrétaire d'État Cordell Hull, les États-Unis seraient décidés à abaisser dans une large mesure leurs tarifs de douanes ; ils ont reconnu que leurs droits prohibitifs, en isolant l'Amérique, sont

pour une large part responsables de la déplorable détresse économique qui y sévit. Mais quelles compensations demanderont-ils ? Déjà la presse anglaise fait des réserves : « Toutes concessions de tarifs qui pourront être faites, de chaque côté, devront être équivalentes ; il ne peut être question de troquer la remise des dettes contre des réductions de tarifs unilatérales ou inégales. » (*Sunday Times*, 9 avril.) L'Angleterre, récemment convertie au protectionnisme, n'est pas disposée à abandonner ses positions ; elle est liée par les accords d'Ottawa ; « M. MacDonald, à Washington, écrit le journal travailliste *Daily Herald*, les porte à son cou comme une meule. »

La position de la France n'est pas moins délicate. Nous espérons que le gouvernement a donné à M. Herriot, qui doit parler en son nom à Washington, des instructions précises, car il serait scabreux de laisser libre cours à son imagination, à son éloquence et à son désir de plaire. Le choix d'un tel mandataire, qui, dans l'affaire des dettes, a pris la position que l'on sait, prouve que le gouvernement serait disposé à demander aux Chambres de payer l'échéance du 15 décembre, mais à la condition que cette question, après tout secondaire, soit incluse dans un règlement d'ensemble satisfaisant. M. Herriot, lui aussi, portera une meule au cou : ce sont les multiples discours et articles où il a répété que la France, en ne payant pas l'échéance du 15 décembre, manquait à sa signature ; il serait plus fort s'il avait dit, ce qui est la vérité, que la France ne renie pas ses dettes, mais que M. Hoover, ayant de sa propre initiative démolí le système des paiements, elle ne croyait pas devoir opérer de nouveaux transferts de devises.

La Conférence économique va se trouver en présence de questions préalables dont l'importance est capitale : la livre sterling sera-t-elle stabilisée ? Que deviendra le dollar qui vient de subir une baisse si importante ? Comment parler de tarifs quand on est en présence de monnaies instables ? Si M. Herriot ne peut accorder, en matière de douanes, les concessions que souhaiterait M. Roosevelt, ne va-t-il pas se trouver en butte à une offensive sur le terrain du désarmement ? Or, notre sécurité ne peut faire l'objet d'aucun marchandage. En ce moment, en face d'une Allemagne « en folie », M. Herriot ne risque rien à se montrer intransigeant. Quant à la revision, il convient de méditer comme un signe des temps l'article du *New York Herald Tribune* du 16 avril : « L'architecture de Versailles, malgré ses défauts, a ses

mérites. Tout autre plan, presque sans exceptions, semble à l'examen plus dangereux que le statut actuel ; l'idée que l'équilibre en Europe pourrait être rétabli à la satisfaction de toutes les nations, par un simple ajustement des frontières, apparaît comme une illusion. »

La situation du gouvernement français et de son porte-parole M. Herriot est donc très solide. Elle serait beaucoup plus forte encore si la Chambre, manquant au premier de ses devoirs, n'avait renoncé à envoyer au Sénat un budget en équilibre ; elle a voté le budget de 1933 avec plus de quatre milliards de déficit. M. Bonnet parle d'un prochain emprunt. Le gouvernement, à la merci du soutien socialiste, flotte, irrésolu. Les responsabilités ministérielles sont lourdes, celles de la Commission des finances plus lourdes encore ; c'est elle qui, mêlant la politique et les finances, fait de la démagogie à propos du budget, rejette les économies les plus légitimes, aggrave sans cesse les dépenses. Son rapporteur, M. Jacquier, annonce de mauvais jours, « si des réformes organiques ne sont pas adoptées à bref délai ». Quel est le gouvernement qui aura le courage de les imposer ? Ce ne sera pas celui-ci, qui, pour complaire aux socialistes, a fait voter le principe du monopole des pétroles qui coûterait, comme entrée de jeu, plus d'un milliard, qui tarirait l'une des ressources les plus importantes du budget et exigerait cent mille fonctionnaires nouveaux ! M. de Monzie, de son côté, par la gratuité complète de l'enseignement secondaire, fausse l'avenir même de la démocratie et prépare un prolétariat de mandarins sans emploi qui ne tarderait guère, comme l'a dit un socialiste, « à faire tout sauter ». Et il se propose de construire dix lycées nouveaux dans la banlieue de Paris ! Qui est résolu à éviter à la France le bolchévisme ou le fascisme doit accepter d'urgence, comme aux États-Unis, une dictature financière qui accomplira la besogne que la Chambre sabote. La recherche d'une majorité parlementaire, les débats du Congrès socialiste d'Avignon apparaissent infiniment méprisables en présence des problèmes vitaux qu'un mandataire de la France va discuter à Washington. Il faut en finir avec l'impuissance gouvernementale.

RENÉ PINON.

